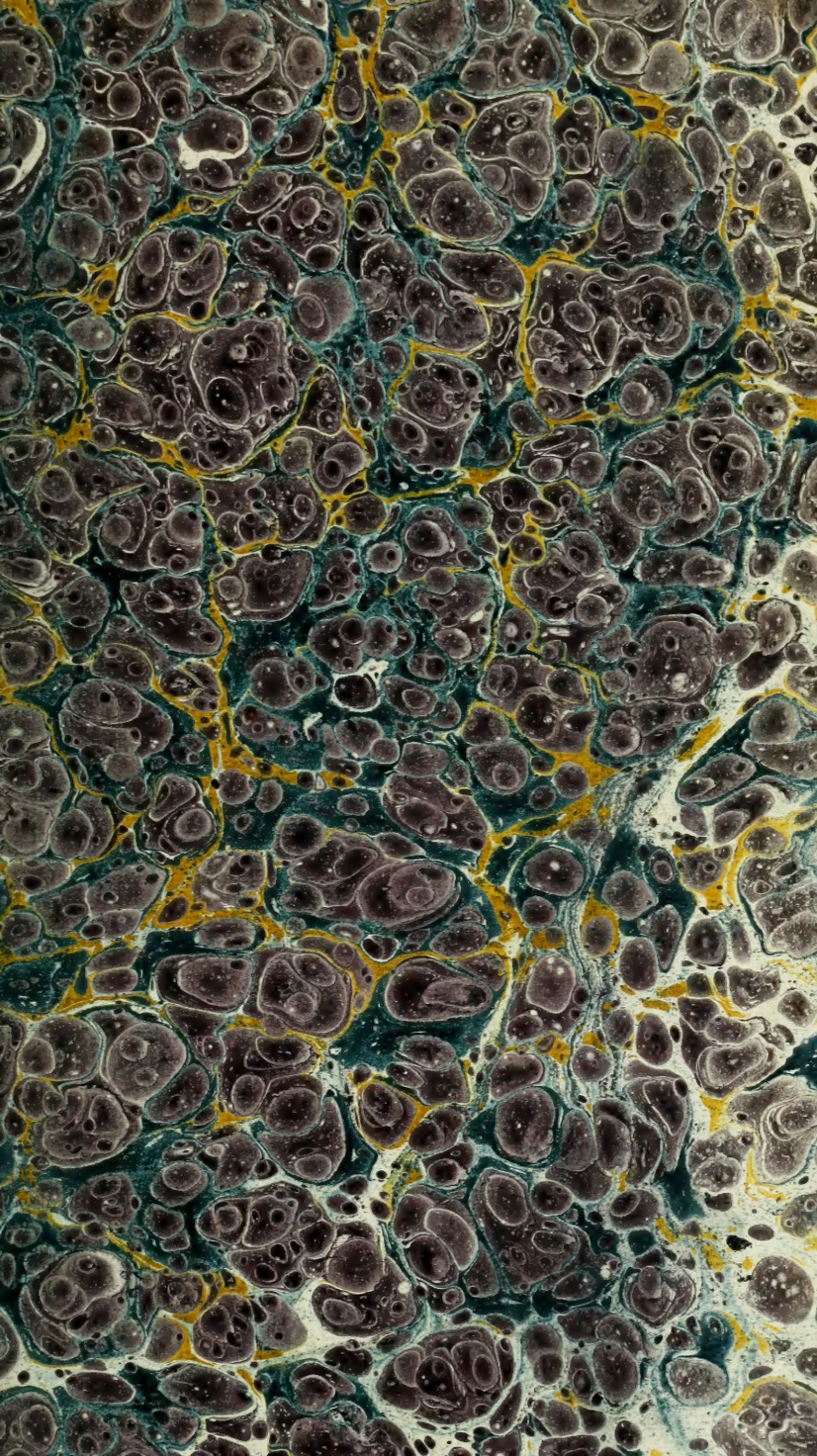


PQ
2070
1823
Vol. 5
SMRS

a6393523

ŒUVRES

COMPLÈTES

DE VOLTAIRE.

TOME V.

ŒUVRES

COMPLÈTES

DE VOLTAIRE.

TOME V.

ON SOUSCRIT A PARIS,

CHEZ CHASSERIAU, LIBRAIRE,

ÉDITEUR DU THÉATRE COMPLET DES LATINS,

RUE NEUVE-DES-PETITS-CHAMPS, N° 5.

ET CHEZ BOSSANGE PÈRE,

LIBRAIRE DE S. A. S. MONSEIGNEUR LE DUC D'ORLÉANS,

RUE DE RICHELIEU, N° 60.

ŒUVRES

COMPLÈTES

DE VOLTAIRE.

THÉATRE.

TOME QUATRIÈME.

PARIS,

IMPRIMERIE DE P. DUPONT.

1823.

Digitized by the Internet Archive
in 2010 with funding from
University of Ottawa

http://www.archive.org/details/oeuvrescompl05volt

TANCRÈDE,

TRAGÉDIE EN CINQ ACTES.

1760.

ÉPITRE DÉDICATOIRE

A MADAME

LA MARQUISE DE POMPADOUR.

MADAME,

Toutes les épîtres dédicatoires ne sont pas de lâches flatteries, toutes ne sont pas dictées par l'intérêt; celle que vous reçûtes de M. Crébillon, mon confrère à l'Académie, et mon premier maître dans un art que j'ai toujours aimé, fut un monument de sa reconnaissance : le mien durera moins, mais il est aussi juste. J'ai vu dès votre enfance les graces et les talents se développer ; j'ai reçu de vous, dans tous les temps, des témoignages d'une bonté toujours égale. Si quelque censeur pouvait désapprouver l'hommage que je vous rends, ce ne pourrait être qu'un cœur né ingrat. Je vous dois beaucoup, Madame, et je dois le dire. J'ose encore plus, j'ose vous remercier publiquement du bien que vous avez fait à un très-grand nombre de véritables gens de lettres, de grands artistes, d'hommes de mérite en plus d'un genre.

Les cabales sont affreuses, je le sais ; la littérature en sera toujours troublée, ainsi que tous les autres états de la vie. On calomniera toujours les gens de lettres comme les gens en place; et j'avouerai que l'horreur pour ces cabales m'a fait prendre le parti de la retraite, qui seule m'a rendu heureux. Mais j'avoue en même temps que vous n'avez jamais écouté aucune de ces petites factions ; que jamais vous ne reçûtes d'impression de l'imposture secrète qui blesse sourdement le

mérite, ni de l'imposture publique qui l'attaque insolemment. Vous avez fait du bien avec discernement, parce que vous avez jugé par vous-même; aussi je n'ai connu ni aucun homme de lettres, ni aucune personne sans prévention, qui ne rendît justice à votre caractère, non-seulement en public, mais dans les conversations particulières, où l'on blâme beaucoup plus qu'on ne loue. Croyez, Madame, que c'est quelque chose que le suffrage de ceux qui savent penser.

De tous les arts que nous cultivons en France, l'art de la tragédie n'est pas celui qui mérite le moins l'attention publique; car il faut avouer que c'est celui dans lequel les Français se sont le plus distingués. C'est d'ailleurs au théâtre seul que la nation se rassemble, c'est là que l'esprit et le goût de la jeunesse se forment : les étrangers y viennent apprendre notre langue; nulle mauvaise maxime n'y est tolérée, et nul sentiment estimable n'y est débité sans être applaudi; c'est une école toujours subsistante de poésie et de vertu.

La tragédie n'est pas encore peut-être tout-à-fait ce qu'elle doit être; supérieure à celle d'Athènes en plusieurs endroits, il lui manque ce grand appareil que les magistrats d'Athènes savaient lui donner.

Permettez-moi, Madame, en vous dédiant une tragédie, de m'étendre sur cet art des Sophocle et des Euripide. Je sais que toute la pompe de l'appareil ne vaut pas une pensée sublime ou un sentiment; de même que la parure n'est presque rien sans la beauté. Je sais bien que ce n'est pas un grand mérite de parler aux yeux; mais j'ose être sûr que le sublime et le touchant portent un coup beaucoup plus sensible, quand ils sont soutenus d'un appareil convenable, et qu'il faut frapper l'ame et les yeux à la fois. Ce sera le partage des génies qui viendront après nous. J'aurai du moins encouragé ceux qui me feront oublier.

C'est dans cet esprit, Madame, que je dessinai la faible esquisse que je soumets à vos lumières. Je la crayonnai dès que je sus que le théâtre de Paris était changé, et devenait un vrai spectacle. Des jeunes gens de beaucoup de talent la représentèrent avec moi sur un petit théâtre que je fis faire à la campagne. Quoique ce théâtre fût extrêmement étroit, les acteurs

ne furent point gênés, tout fut exécuté facilement; ces boucliers, ces devises, ces armes qu'on suspendait dans la lice, fesaient un effet qui redoublait l'intérêt, parce que cette décoration, cette action devenait une partie de l'intrigue. Il eût fallu que la pièce eût joint à cet avantage celui d'être écrite avec plus de chaleur, que j'eusse pu éviter les longs récits, que les vers eussent été faits avec plus de soin. Mais le temps où nous nous étions proposé de nous donner ce divertissement ne permettait pas de délai; la pièce fut faite et apprise en deux mois [1].

Mes amis me mandent que les comédiens de Paris ne l'ont représentée que parce qu'il en courait une grande quantité de copies infidèles. Il a donc fallu la laisser paraître avec tous les défauts que je n'ai pu corriger. Mais ces défauts mêmes instruiront ceux qui voudront travailler dans le même goût [2].

Il y a encore dans cette pièce une autre nouveauté qui me paraît mériter d'être perfectionnée; elle est écrite en vers croisés. Cette sorte de poésie sauve l'uniformité de la rime; mais aussi ce genre d'écrire est dangereux, car tout a son écueil. Ces grands tableaux, que les anciens regardaient comme une partie essentielle de la tragédie, peuvent aisément nuire au théâtre de France, en le réduisant à n'être presque qu'une vaine décoration; et la sorte de vers que j'ai employés dans

[1] On lisait ici cette phrase supprimée depuis :

« Elle fut jouée par des Français et par des étrangers réunis; c'est peut-être « le seul moyen d'empêcher que la pureté de la langue ne se corrompe, et que « la prononciation ne s'altère dans les pays où l'on nous fait l'honneur de parler « français. »

[2] Variante supprimée :

« Je ne saurais trop recommander qu'on cherche à mettre sur notre scène « quelques parties de notre histoire de France. On m'a dit que les noms des « anciennes maisons qu'on retrouve dans *Zaïre*, dans *le Duc de Foix*, dans « *Tancrède*, ont fait plaisir à la nation. C'est encore peut-être un nouvel ai- « guillon de gloire pour ceux qui descendent de ces races illustres. Il me semble « qu'après avoir fait paraître tant de héros étrangers sur la scène, il nous man- « quait d'y montrer les nôtres. J'ai eu le bonheur de peindre le grand, l'aimable « Henri IV, dans un poème qui ne déplaît pas aux bons citoyens. Un temps « viendra que quelque génie plus heureux l'introduira sur la scène avec plus « de majesté. »

Tancrède approche peut-être trop de la prose. Ainsi il pourrait arriver qu'en voulant perfectionner la scène française, on la gâterait entièrement. Il se peut qu'on y ajoute un mérite qui lui manque, il se peut qu'on la corrompe.

J'insiste seulement sur une chose, c'est la variété dont on a besoin dans une ville immense, la seule de la terre qui ait jamais eu des spectacles tous les jours. Tant que nous saurons maintenir par cette variété le mérite de notre scène, ce talent nous rendra toujours agréables aux autres peuples ; c'est ce qui fait que des personnes de la plus haute distinction représentent souvent nos ouvrages dramatiques en Allemagne, en Italie, qu'on les traduit même en Angleterre, tandis que nous voyons dans nos provinces des salles de spectacle magnifiques, comme on voyait des cirques dans toutes les provinces romaines ; preuve incontestable du goût qui subsiste parmi nous, et preuve de nos ressources dans les temps les plus difficiles. C'est en vain que plusieurs de nos compatriotes s'efforcent d'annoncer notre décadence en tout genre. Je ne suis pas de l'avis de ceux qui, au sortir du spectacle, dans un souper délicieux, dans le sein du luxe et du plaisir, disent gaiement que tout est perdu ; je suis assez près d'une ville de province, aussi peuplée que Rome moderne, et beaucoup plus opulente, qui entretient plus de quarante mille ouvriers, et qui vient de construire en même temps le plus bel hôpital du royaume, et le plus beau théâtre. De bonne foi, tout cela existerait-il si les campagnes ne produisaient que des ronces ?

J'ai choisi pour mon habitation un des moins bons terrains qui soient en France ; cependant rien ne nous y manque : le pays est orné de maisons qu'on eût regardées autrefois comme trop belles ; le pauvre qui veut s'occuper y cesse d'être pauvre ; cette petite province est devenue un jardin riant : il vaut mieux, sans doute, fertiliser sa terre que de se plaindre à Paris de la stérilité de sa terre [1].

[1] La France était alors obérée et surchargée d'impôts ; mais les campagnes étaient cultivées ; et si l'on avait comparé la masse des impôts avec la somme du produit net des terres, peut-être l'aurait-on trouvée dans une moindre proportion que du temps de Charles IX, de Henri III, ou même de Henri IV. Si on avait comparé de même la somme de ce produit net au nombre des hommes

Me voilà, Madame, un peu loin de *Tancrède :* j'abuse du droit de mon âge, j'abuse de vos moments, je tombe dans les digressions, je dis peu en beaucoup de paroles. Ce n'est pas là le caractère de votre esprit; mais je serais plus diffus si je m'abandonnais aux sentiments de ma reconnaissance. Recevez, avec votre bonté ordinaire, Madame, mon attachement et mon respect, que rien ne peut altérer jamais.

employés à la culture, on l'aurait trouvée dans un rapport plus grand. Il résulte de cette seconde comparaison, qu'il pouvait y avoir en 1760 plus de valeurs réelles qu'on pouvait employer à payer la main-d'œuvre des travaux d'industrie et de construction, que dans des temps regardés comme plus heureux. L'impôt est injuste lorsqu'il excède les dépenses nécessaires, et strictement nécessaires à la prospérité publique : il est alors un véritable vol aux contribuables. Il est injuste encore lorsqu'il n'est pas distribué proportionnellement aux propriétés de chacun. Il est tyrannique lorsque sa forme assujettit les citoyens à des gênes ou à des vexations inutiles; mais il n'est destructeur de la richesse nationale que lorsque, soit par sa grandeur, soit par sa forme, il diminue l'intérêt de former des entreprises de culture, ou qu'il les fait négliger. Il n'était pas encore parvenu à ce point en 1760; et quoiqu'il y eût en France beaucoup de malheureux, quoique le peuple gémît sous le poids de la fiscalité, le royaume était encore riche et bien cultivé. Tout était si peu perdu à cette époque, que quelques années d'une bonne administration eussent alors suffi pour tout réparer. Ce que dit ici M. de Voltaire était donc très-vrai; mais ce n'était en aucune manière une excuse pour ceux qui gouvernaient.

(Note des éditeurs de l'édition de Kehl.)

PERSONNAGES.

ARGIRE,
TANCREDE,
ORBASSAN, } chevaliers.
LORÉDAN,
CATANE,

ALDAMON, soldat.

AMÉNAIDE, fille d'Argire.

FANIE, suivante d'Aménaïde.

PLUSIEURS CHEVALIERS assistant au conseil.

ÉCUYERS, SOLDATS, PEUPLE.

La Scène est à Syracuse, d'abord dans le palais d'Argire et dans une salle du conseil, ensuite dans une place publique sur laquelle cette salle est construite. L'époque de l'action est de l'année 1005. Les Sarrasins d'Afrique avaient conquis toute la Sicile au neuvième siècle; Syracuse avait secoué leur joug. Des gentilshommes normands commencèrent à s'établir vers Salerne, dans la Pouille. Les empereurs grecs possédaient Messine; les Arabes tenaient Palerme et Agrigente

TANCRÈDE.

ACTE PREMIER.

SCÈNE I.

ASSEMBLÉE DES CHEVALIERS, rangés en demi-cercle.

ARGIRE.

Illustres chevaliers, vengeurs de la Sicile,
Qui daignez, par égard au déclin de mes ans,
Vous assembler chez moi pour chasser nos tyrans,
Et former un état triomphant et tranquille;
Syracuse en ses murs a gémi trop long-temps
Des desseins avortés d'un courage inutile.
Il est temps de marcher à ces fiers musulmans,
Il est temps de sauver d'un naufrage funeste
Le plus grand de nos biens, le plus cher qui nous reste,
Le droit le plus sacré des mortels généreux,
La liberté : c'est là que tendent tous nos vœux.
Deux puissants ennemis de notre république,
Des droits des nations, du bonheur des humains,
Les Césars de Bysance, et les fiers Sarrasins,
Nous menacent encor de leur joug tyrannique.
Ces despotes altiers, partageant l'univers,
Se disputent l'honneur de nous donner des fers.
Le Grec a sous ses lois les peuples de Messine;
Le hardi Solamir insolemment domine
Sur les fertiles champs couronnés par l'Etna,

Dans les murs d'Agrigente, aux campagnes d'Enna;
Et tout de Syracuse annonçait la ruine.
Mais nos communs tyrans, l'un de l'autre jaloux,
Armés pour nous détruire, ont combattu pour nous;
Ils ont perdu leur force en disputant leur proie.
A notre liberté le ciel ouvre une voie;
Le moment est propice, il en faut profiter.
La grandeur musulmane est à son dernier âge;
On commence en Europe à la moins redouter.
Dans la France un Martel, en Espagne un Pélage,
Le Grand Léon* dans Rome, armé d'un saint courage,
Nous ont assez appris comme on peut la dompter.
Je sais qu'aux factions Syracuse livrée
N'a qu'une liberté faible et mal assurée.
Je ne veux point ici vous rappeler ces temps
Où nous tournions sur nous nos armes criminelles,
Où l'état répandait le sang de ses enfants.
Étouffons dans l'oubli nos indignes querelles.
Orbassan, qu'il ne soit qu'un parti parmi nous,
Celui du bien public, et du salut de tous.

* Par le Grand Léon, M. de Voltaire entend Léon IV, et non le pape Léon Ier, connu dans les cloîtres sous le nom de saint Léon, de Léon-le-Grand. Ce saint Léon est le premier pape qui ait approuvé le supplice des hérétiques. Il dit dans ses lettres que le tyran Maxime, en punissant de mort Priscillien, a rendu un grand service à l'Église; et il poursuivit avec violence ce qui restait de priscillianistes en Espagne. Les légendaires racontent qu'un jour une femme lui ayant baisé la main, il sentit un mouvement de concupiscence; qu'en conséquence il se coupa la main. Mais la Vierge la lui rendit quelques jours après, afin qu'il pût célébrer la messe. C'est depuis ce temps qu'on baise les pieds du pape, attendu que, le pied étant enveloppé dans une pantoufle, le saint père court moins de risque d'être obligé de se le couper. On sent bien que ce n'est pas à ce pape que M. de Voltaire a pu donner le nom de Grand. D'ailleurs saint Léon vivait plusieurs siècles avant l'époque où la tragédie de *Tancrède* est placée.

Que de notre union l'état puisse renaître;
Et, si de nos égaux nous fûmes trop jaloux,
Vivons et périssons sans avoir eu de maître.

ORBASSAN.

Argire, il est trop vrai que les divisions
Ont régné trop long-temps entre nos deux maisons :
L'état en fut troublé; Syracuse n'aspire
Qu'à voir les Orbassans unis au sang d'Argire.
Aujourd'hui l'un par l'autre il faut nous protéger.
En citoyen zélé j'accepte votre fille;
Je servirai l'état, vous, et votre famille;
Et, du pied des autels où je vais m'engager,
Je marche à Solamir, et je cours vous venger.
Mais ce n'est pas assez de combattre le Maure;
Sur d'autres ennemis il faut jeter les yeux :
Il fut d'autres tyrans non moins pernicieux,
Que peut-être un vil peuple ose chérir encore.
De quel droit les Français, portant partout leurs pas,
Se sont-ils établis dans nos riches climats?
De quel droit un Coucy * vint-il dans Syracuse,
Des rives de la Seine aux bords de l'Arétuse?
D'abord modeste et simple, il voulut nous servir;
Bientôt fier et superbe, il se fit obéir.
Sa race, accumulant d'immenses héritages,
Et d'un peuple ébloui maîtrisant les suffrages,
Osa sur ma famille élever sa grandeur.
Nous l'en avons punie, et, malgré sa faveur,
Nous voyons ses enfants bannis de nos rivages.
Tancrède **, un rejeton de ce sang dangereux,

* Un seigneur de Coucy s'établit en Sicile du temps de Charles-le-Chauve.

** Ce n'est pas Tancrède de Hauteville, qui n'alla en Italie que quelque temps après.

Des murs de Syracuse éloigné dès l'enfance,
A servi, nous dit-on, les Césars de Byzance;
Il est fier, outragé, sans doute valeureux;
Il doit haïr nos lois, il cherche la vengeance.
Tout Français est à craindre : on voit même en nos jours
Trois simples écuyers *, sans bien et sans secours,
Sortis des flancs glacés de l'humide Neustrie **,
Aux champs *** Apuliens se faire une patrie;
Et, n'ayant pour tout droit que celui des combats,
Chasser les possesseurs, et fonder des états.
Grecs, Arabes, Français, Germains, tout nous dévore;
Et nos champs, malheureux par leur fécondité,
Apellent l'avarice et la rapacité
Des brigands du Midi, du Nord et de l'Aurore.
Nous devons nous défendre ensemble et nous venger
J'ai vu plus d'une fois Syracuse trahie;
Maintenons notre loi, que rien ne doit changer:
Elle condamne à perdre et l'honneur et la vie
Quiconque entretiendrait avec nos ennemis
Un commerce secret fatal à son pays.
A l'infidélité l'indulgence encourage.
On ne doit épargner ni le sexe ni l'âge.
Venise ne fonda sa fière autorité
Que sur la défiance et la sévérité :
Imitons sa sagesse en perdant les coupables.

LORÉDAN.

Quelle honte en effet, dans nos jours déplorables.
Que Solamir, un Maure, un chef des musulmans,
Dans la Sicile encore ait tant de partisans!

* Les premiers Normands qui passèrent dans la Pouille, Drogon, Bateric et Ripostel.

** La Normandie.

*** Le pays de Naples.

Que partout dans cette île et guerrière et chrétienne,
Que même parmi nous Solamir entretienne
Des sujets corrompus vendus à ses bienfaits !
Tantôt chez les Césars occupé de nous nuire,
Tantôt dans Syracuse ayant su s'introduire,
Nous préparant la guerre et nous offrant la paix,
Et pour nous désunir soigneux de nous séduire !
Un sexe dangereux dont les faibles esprits
D'un peuple encor plus faible attirent les hommages,
Toujours des nouveautés et des héros épris,
A ce Maure imposant prodigua ses suffrages.
Combien de citoyens aujourd'hui prévenus
Pour ces arts séduisants que l'Arabe cultive * !
Arts trop pernicieux, dont l'éclat les captive,
A nos vrais chevaliers noblement inconnus.
Que notre art soit de vaincre, et je n'en veux point d'autre.
J'espère en ma valeur, j'attends tout de la vôtre;
Et j'approuve surtout cette sévérité
Vengeresse des lois et de la liberté.
Pour détruire l'Espagne il a suffi d'un traître ** :
Il en fut parmi nous; chaque jour en voit naître.
Mettons un frein terrible à l'infidélité;
Au salut de l'état que toute pitié cède;
Combattons Solamir, et proscrivons Tancrède.
Tancrède, né d'un sang parmi nous détesté,
Est plus à craindre encor pour notre liberté.
Dans le dernier conseil un décret juste et sage
Dans les mains d'Orbassan remit son héritage,
Pour confondre à jamais nos ennemis cachés,
A ce nom de Tancrède en secret attachés;

* En ce temps les Arabes cultivaient seuls les sciences en Occident, et ce sont eux qui fondèrent l'école de Salerne.

** Le comte Julien, ou l'archevêque Opas.

Du vaillant Orbassan c'est le juste partage,
Sa dot, sa récompense.

CATANE.

Oui, nous y souscrivons.
Que Tancrède, s'il veut, soit puissant à Byzance;
Qu'une cour odieuse honore sa vaillance;
Il n'a rien à prétendre aux lieux où nous vivons.
Tancrède, en se donnant un maître despotique,
A renoncé lui-même à nos sacrés remparts:
Plus de retour pour lui; l'esclave des Césars
Ne doit rien posséder dans une république.
Orbassan de nos lois est le plus ferme appui,
Et l'état, qu'il soutient, ne pouvait moins pour lui;
Tel est mon sentiment.

ARGIRE.

Je vois en lui mon gendre;
Ma fille m'est bien chère, il est vrai; mais enfin
Je n'aurais point pour eux dépouillé l'orphelin:
Vous savez qu'à regret on m'y vit condescendre.

LORÉDAN.

Blâmez-vous le sénat?

ARGIRE.

Non; je hais la rigueur,
Mais toujours à la loi je fus prêt à me rendre,
Et l'intérêt commun l'emporta dans mon cœur.

ORBASSAN.

Ces biens sont à l'état, l'état seul doit les prendre.
Je n'ai point recherché cette faible faveur.

ARGIRE.

N'en parlons plus: hâtons cet heureux hyménée;
Qu'il amène demain la brillante journée
Où ce chef arrogant d'un peuple destructeur,
Solamir, à la fin doit connaître un vainqueur.

Votre rival en tout, il osa bien prétendre,
En nous offrant la paix, à devenir mon gendre *;
Il pensait m'honorer par cet hymen fatal.
Allez... dans tous les temps triomphez d'un rival:
Mes amis, soyons prêts... ma faiblesse et mon âge
Ne me permettent plus l'honneur de commander;
A mon gendre Orbassan vous daignez l'accorder.
Vous suivre est pour mes ans un assez beau partage;
Je serai près de vous; j'aurai cet avantage;
Je sentirai mon cœur encor se ranimer;
Mes yeux seront témoins de votre fier courage,
Et vous auront vus vaincre avant de se fermer.

LORÉDAN.

Nous combattrons sous vous, seigneur, nous osons croire
Que ce jour, quel qu'il soit, nous sera glorieux,
Nous nous promettons tous l'honneur de la victoire,
Ou l'honneur consolant de mourir à vos yeux.

SCÈNE II.

ARGIRE, ORBASSAN.

ARGIRE.

Eh bien! brave Orbassan, suis-je enfin votre père?
Tous vos ressentiments sont-ils bien effacés?
Pourrai-je en vous d'un fils trouver le caractère?
Dois-je compter sur vous?

ORBASSAN.

Je vous l'ai dit assez:

* Il était très-commun de marier des chrétiennes à des musulmans; et Abdelasis, le fils de Mussa, conquérant de l'Espagne, épousa la fille du roi Rodrigue: cet exemple fut imité dans tous les pays où les Arabes portèrent leurs armes victorieuses.

J'aime l'état, Argire; il nous réconcilie.
Cet hymen nous rapproche, et la raison nous lie;
Mais le nœud qui nous joint n'eût point été formé,
Si dans notre querelle, à jamais assoupie,
Mon cœur qui vous haït ne vous eût estimé.
L'amour peut avoir part à ma nouvelle chaîne;
Mais un si noble hymen ne sera point le fruit
D'un feu né d'un instant, qu'un autre instant détruit,
Que suit l'indifférence, et trop souvent la haine.
Ce cœur, que la patrie appelle aux champs de Mars,
Ne sait point soupirer au milieu des hasards.
Mon hymen a pour but l'honneur de vous complaire,
Notre union naissante à tous deux nécessaire,
La splendeur de l'état, votre intérêt, le mien;
Devant de tels objets l'amour a peu de charmes.
Il pourra resserrer un si noble lien;
Mais sa voix doit ici se taire au bruit des armes.

ARGIRE.

J'estime en un soldat cette mâle fierté;
Mais la franchise plaît, et non l'austérité.
J'espère que bientôt ma chère Aménaïde
Pourra fléchir en vous ce courage rigide.
C'est peu d'être un guerrier; la modeste douceur
Donne un prix aux vertus, et sied à la valeur.
Vous sentez que ma fille au sortir de l'enfance,
Dans nos temps orageux de trouble et de malheur,
Par sa mère élevée à la cour de Byzance,
Pourrait s'effaroucher de ce sévère accueil,
Qui tient de la rudesse, et ressemble à l'orgueil.
Pardonnez aux avis d'un vieillard et d'un père.

ORBASSAN.

Vous-même pardonnez à mon humeur austère :
Elevé dans nos camps, je préférai toujours

A ce mérite faux des politesses vaines,
A cet art de flatter, à cet esprit des cours,
La grossière vertu des mœurs républicaines :
Mais je sais respecter la naissance et le rang
D'un estimable objet formé de votre sang.
Je prétends par mes soins mériter qu'elle m'aime,
Vous regarder en elle, et m'honorer moi-même.

ARGIRE.

Par mon ordre en ces lieux elle avance vers vous.

SCÈNE III.

ARGIRE, ORBASSAN, AMÉNAIDE.

ARGIRE.

Le bien de cet état, les voix de Syracuse,
Votre père, le ciel, vous donnent un époux;
Leurs ordres réunis ne souffrent point d'excuse.
Ce noble chevalier, qui se rejoint à moi,
Aujourd'hui par ma bouche a reçu votre foi.
Vous connaissez son nom, son rang, sa renommée;
Puissant dans Syracuse, il commande l'armée;
Tous les droits de Tancrède entre ses mains remis...

AMÉNAÏDE, à part.

De Tancrède!

ARGIRE.

A mes yeux sont le moins digne prix
Qui relève l'éclat d'une telle alliance.

ORBASSAN.

Elle m'honore assez, seigneur, et sa présence
Rend plus cher à mon cœur le don que je reçois.
Puissé-je, en méritant vos bontés et son choix,
Du bonheur de tous trois confirmer l'espérance!

AMÉNAÏDE.

Mon père, en tous les temps je sais que votre cœur
Sentit tous mes chagrins, et voulut mon bonheur.
Votre choix me destine un héros en partage;
Et quand ces longs débats qui troublèrent vos jours,
Grâce à votre sagesse, ont terminé leur cours,
Du nœud qui vous rejoint votre fille est le gage;
D'une telle union je conçois l'avantage.
Orbassan permettra que ce cœur étonné,
Qu'opprima dès l'enfance un sort toujours contraire,
Par ce changement même au trouble abandonné,
Se recueille un moment dans le sein de son père.

ORBASSAN.

Vous le devez, madame, et loin de m'opposer
A de tels sentiments dignes de mon estime,
Loin de vous détourner d'un soin si légitime,
Des droits que j'ai sur vous je craindrais d'abuser
J'ai quitté nos guerriers, je revole à leur tête:
C'est peu d'un tel hymen, il le faut mériter;
La victoire en rend digne; et j'ose me flatter
Que bientôt des lauriers en orneront la fête.

SCÈNE IV.

ARGIRE, AMÉNAIDE.

ARGIRE.

Vous semblez interdite; et vos yeux pleins d'effroi,
De larmes obscurcis, se détournent de moi.
Vos soupirs étouffés semblent me faire injure :
La bouche obéit mal lorsque le cœur murmure.

AMÉNAÏDE.

Seigneur, je l'avoûrai, je ne m'attendais pas
Qu'après tant de malheurs, et de si longs débats,

Le parti d'Orbassan dût être un jour le vôtre;
Que mes tremblantes mains uniraient l'un et l'autre;
Et que votre ennemi dût passer dans mes bras.
Je n'oublîrai jamais que la guerre civile
Dans vos propres foyers vous priva d'un asile;
Que ma mère, à regret évitant le danger,
Chercha loin de nos murs un rivage étranger;
Que des bras paternels avec elle arrachée,
A ses tristes destins dans Byzance attachée,
J'ai partagé long-temps les maux qu'elle a soufferts.
Au sortir du berceau j'ai connu les revers :
J'appris sous une mère abandonnée, errante,
A supporter l'exil et le sort des proscrits,
L'accueil impérieux d'une cour arrogante,
Et la fausse pitié, pire que les mépris.
Dans un sort avili noblement élevée,
De ma mère bientôt cruellement privée,
Je me vis seule au monde, en proie à mon effroi,
Roseau faible et tremblant, n'ayant d'appui que moi.
Votre destin changea. Syracuse en alarmes
Vous remit dans vos biens, vous rendit vos honneurs,
Se reposa sur vous du destin de ses armes,
Et de ses murs sanglants repoussa ses vainqueurs.
Dans le sein paternel je me vis rappelée;
Un malheur inouï m'en avait exilée :
Peut-être j'y reviens pour un malheur nouveau.
Vos mains de mon hymen allument le flambeau.
Je sais quel intérêt, quel espoir vous anime;
Mais de vos ennemis je me vis la victime.
Je suis enfin la vôtre; et ce jour dangereux
Peut-être de nos jours sera le plus affreux.

ARGIRE.

Il sera fortuné, c'est à vous de m'en croire.

Je vous aime, ma fille, et j'aime votre gloire.
On a trop murmuré quand ce fier Solamir,
Pour le prix de la paix qu'il venait nous offrir,
Osa me proposer de l'accepter pour gendre;
Je vous donne au héros qui marche contre lui,
Au plus grand des guerriers armés pour nous défendre,
Autrefois mon émule, à présent notre appui.

AMÉNAÏDE.

Quel appui! vous vantez sa superbe fortune;
Mes vœux plus modérés la voudraient plus commune :
Je voudrais qu'un héros si fier et si puissant
N'eût point, pour s'agrandir, dépouillé l'innocent.

ARGIRE.

Du conseil, il est vrai, la prudence sévère
Veut punir dans Tancrède une race étrangère :
Elle abusa long-temps de son autorité,
Elle a trop d'ennemis.

AMÉNAÏDE.

Seigneur, ou je m'abuse,
Ou Tancrède est encore aimé dans Syracuse.

ARGIRE.

Nous rendons tous justice à son cœur indompté;
Sa valeur a, dit-on, subjugué l'Illyrie;
Mais plus il a servi sous l'aigle des Césars,
Moins il doit espérer de revoir sa patrie :
Il est par un décret chassé de nos remparts.

AMÉNAÏDE.

Pour jamais! lui? Tancrède?

ARGIRE.

Oui, l'on craint sa présence;
Et si vous l'avez vu dans les murs de Byzance,
Vous savez qu'il nous hait.

AMÉNAÏDE.

Je ne le croyais pas.
Ma mère avait pensé qu'il pouvait être encore
L'appui de Syracuse, et le vainqueur du Maure ;
Et lorsque dans ces lieux des citoyens ingrats
Pour ce fier Orbassan contre vous s'animèrent,
Qu'ils ravirent vos biens, et qu'ils vous opprimèrent,
Tancrède aurait pour vous affronté le trépas.
C'est tout ce que j'ai su.

ARGIRE.

C'est trop, Aménaïde :
Rendez-vous aux conseils d'un père qui vous guide,
Conformez-vous aux temps, conformez-vous aux lieux.
Solamir et Tancrède, et la cour de Byzance,
Sont tous également en horreur à nos yeux.
Votre bonheur dépend de votre complaisance.
J'ai pendant soixante ans combattu pour l'état ;
Je le servis injuste, et le chéris ingrat :
Je dois penser ainsi jusqu'à ma dernière heure.
Prenez mes sentiments ; et devant que je meure,
Consolez mes vieux ans, dont vous faites l'espoir.
Je suis prêt à finir une vie orageuse :
La vôtre doit couler sous les lois du devoir ;
Et je mourrai content, si vous vivez heureuse.

AMÉNAÏDE.

Ah, seigneur! croyez-moi, parlez moins de bonheur.
Je ne regrette point la cour d'un empereur.
Je vous ai consacré mes sentiments, ma vie ;
Mais, pour en disposer, attendez quelques jours.
Au crédit d'Orbassan trop d'intérêt vous lie :
Ce crédit si vanté doit-il durer toujours?
Il peut tomber ; tout change ; et ce héros peut-être
S'est trop tôt déclaré votre gendre et mon maître.

ARGIRE.

Comment! que dites-vous?

AMÉNAÏDE.

Cette témérité
Vous offense peut-être, et vous semble une injure.
Je sais que dans les cours mon sexe plus flatté
Dans votre république a moins de liberté:
A Byzance on le sert; ici la loi plus dure
Veut de l'obéissance, et défend le murmure.
Les musulmans altiers, trop long-temps vos vainqueurs,
Ont changé la Sicile, ont endurci vos mœurs:
Mais qui peut altérer vos bontés paternelles?

ARGIRE.

Vous seule, vous, ma fille, en abusant trop d'elles.
De tout ce que j'entends mon esprit est confus:
J'ai permis vos délais, mais non pas vos refus.
La loi ne peut plus rompre un nœud si légitime [a]:
La parole est donnée; y manquer est un crime.
Vous me l'avez bien dit, je suis né malheureux:
Jamais aucun succès n'a couronné mes vœux.
Tous les jours de ma vie ont été des orages.
Dieu puissant! détournez ces funestes présages;
Et puisse Aménaïde, en formant ces liens,
Se préparer des jours moins tristes que les miens!

SCÈNE V.

AMÉNAIDE.

Tancrède, cher amant! moi, j'aurais la faiblesse
De trahir mes serments pour ton persécuteur!
Plus cruelle que lui, perfide avec bassesse,
Partageant ta dépouille avec cet oppresseur,
Je pourrais....

SCÈNE VI.

AMÉNAIDE, FANIE.

AMÉNAÏDE.

Viens, approche, ô ma chère Fanie!
Vois le trait détesté qui m'arrache la vie.
Orbassan par mon père est nommé mon époux!

FANIE.

Je sens combien cet ordre est douloureux pour vous.
J'ai vu vos sentiments, j'en ai connu la force.
Le sort n'eut point de traits, la cour n'eut point d'amorce,
Qui pussent arrêter où détourner vos pas,
Quand la route par vous fut une fois choisie.
Votre cœur s'est donné, c'est pour toute la vie.
Tancrède et Solamir, touchés de vos appas,
Dans la cour des Césars en secret soupirèrent;
Mais celui que vos yeux justement distinguèrent,
Qui seul obtint vos vœux, qui sut les mériter,
En sera toujours digne; et puisque dans Byzance
Sur le fier Solamir il eut la préférence,
Orbassan dans ces lieux ne pourra l'emporter;
Votre ame est trop constante.

AMÉNAÏDE.

Ah! tu n'en peux douter.
On dépouille Tancrède, on l'exile, on l'outrage :
C'est le sort d'un héros d'être persécuté;
Je sens que c'est le mien de l'aimer davantage.
Écoute : dans ces murs Tancrède est regretté;
Le peuple le chérit.

FANIE.

Banni dans son enfance,

De son père oublié les fastueux amis
Ont bientôt à son sort abandonné le fils.
Peu de cœurs comme vous tiennent contre l'absence.
A leurs seuls intérêts les grands sont attachés.
Le peuple est plus sensible.

AMÉNAÏDE.

Il est aussi plus juste.

FANIE.

Mais il est asservi : nos amis sont cachés ;
Aucun n'ose parler pour ce proscrit auguste.
Un sénat tyrannique est ici tout-puissant.

AMÉNAÏDE.

Oui, je sais qu'il peut tout quand Tancrède est absent.

FANIE.

S'il pouvait se montrer, j'espérerais encore ;
Mais il est loin de vous.

AMÉNAÏDE.

Juste ciel, je t'implore !

(à Fanie.)

Je me confie à toi. Tancrède n'est pas loin ;
Et quand de l'écarter on prend l'indigne soin,
Lorsque la tyrannie au comble est parvenue,
Il est temps qu'il paraisse, et qu'on tremble à sa vue.
Tancrède est dans Messine.

FANIE.

Est-il vrai? justes cieux !
Et cet indigne hymen est formé sous ses yeux !

AMÉNAÏDE.

Il ne le sera pas.... non, Fanie ; et peut-être
Mes oppresseurs et moi nous n'aurons plus qu'un maître.
Viens.... je t'apprendrai tout.... mais il faut tout oser.
Le joug est trop honteux : ma main doit le briser.
La persécution enhardit ma faiblesse [b].

Le trahir est un crime, obéir est bassesse.
S'il vient, c'est pour moi seule, et je l'ai mérité :
Et moi, timide esclave, à son tyran promise,
Victime malheureuse indignement soumise,
Je mettrais mon devoir dans l'infidélité !
Non, l'amour à mon sexe inspire le courage;
C'est à moi de hâter ce fortuné retour;
Et s'il est des dangers que ma crainte envisage,
Ces dangers me sont chers, ils naissent de l'amour.

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE SECOND.

SCÈNE I.

AMÉNAIDE.

Où porté-je mes pas?... d'où vient que je frissonne?
Moi, des remords!... qui, moi? le crime seul les donne....
Ma cause est juste.... O cieux! protégez mes desseins!
(à Fanie qui entre.)
Allons, rassurons-nous.... Suis-je en tout obéie?

FANIE.

Votre esclave est parti; la lettre est dans ses mains.

AMÉNAÏDE.

Il est maître, il est vrai, du secret de ma vie;
Mais je connais son zèle : il m'a toujours servie.
On doit tout quelquefois au dernier des humains.
Né d'aïeux musulmans chez les Syracusains,
Instruit dans les deux lois et dans les deux langages,
Du camp des Sarrasins il connaît les passages,
Et des monts de l'Étna les plus secrets chemins [c].
C'est lui qui découvrit, par une course utile,
Que Tancrède en secret a revu la Sicile;
C'est lui par qui le ciel veut changer mes destins.
Ma lettre, par ses soins remise aux mains d'un Maure,
Dans Messine demain doit être avant l'aurore.
Des Maures et des Grecs les besoins mutuels
Ont toujours conservé, dans cette longue guerre,
Une correspondance à tous deux nécessaire :
Tant la nature unit les malheureux mortels!

FANIE.

Ce pas est dangereux; mais le nom de Tancrède,
Ce nom si redoutable, à qui tout autre cède,
Et qu'ici nos tyrans ont toujours en horreur,
Ce beau nom que l'amour grava dans votre cœur,
N'est point dans cette lettre à Tancrède adressée.
Si vous l'avez toujours présent à la pensée,
Vous avez su du moins le taire en écrivant.
Au camp des Sarrasins votre lettre portée
Vainement serait lue, ou serait arrêtée.
Enfin, jamais l'amour ne fut moins imprudent,
Ne sut mieux se voiler dans l'ombre du mystère,
Et ne fut plus hardi sans être téméraire.
Je ne puis cependant vous cacher mon effroi.

AMÉNAÏDE.

Le ciel jusqu'à présent semble veiller sur moi;
Il ramène Tancrède, et tu veux que je tremble?

FANIE.

Hélas! qu'en d'autres lieux sa bonté vous rassemble!
La haine et l'intérêt s'arment trop contre lui :
Tout son parti se tait; qui sera son appui?

AMÉNAÏDE.

Sa gloire. Qu'il se montre, il deviendra le maître.
Un héros qu'on opprime attendrit tous les cœurs;
Il les anime tous, quand il vient à paraître.

FANIE.

Son rival est à craindre.

AMÉNAÏDE.

Ah! combats ces terreurs,
Et ne m'en donne point. Souviens-toi que ma mère
Nous unit l'un et l'autre à ses derniers moments;
Que Tancrède est à moi, qu'aucune loi contraire
Ne peut rien sur nos vœux et sur nos sentiments.

Hélas! nous regrettions cette île si funeste,
Dans le sein de la gloire et des murs des Césars;
Vers ces champs trop aimés qu'aujourd'hui je déteste,
Nous tournions tristement nos avides regards.
J'étais loin de penser que le sort qui m'obsède
Me gardât pour époux l'oppresseur de Tancrède,
Et que j'aurais pour dot l'exécrable présent
Des biens qu'un ravisseur enlève à mon amant.
Il faut l'instruire au moins d'une telle injustice;
Qu'il apprenne de moi sa perte et mon supplice,
Qu'il hâte son retour et défende ses droits.
Pour venger un héros je fais ce que je dois.
Ah! si je le pouvais, j'en ferais davantage.
J'aime, je crains un père, et respecte son âge;
Mais je voudrais armer nos peuples soulevés
Contre cet Orbassan qui nous a captivés.
D'un brave chevalier sa conduite est indigne:
Intéressé, cruel, il prétend à l'honneur!
Il croit d'un peuple libre être le protecteur!
Il ordonne ma honte, et mon père la signe!
Et je dois la subir, et je dois me livrer
Au maître impérieux qui pense m'honorer!
Hélas! dans Syracuse on hait la tyrannie;
Mais la plus exécrable, et la plus impunie,
Est celle qui commande, et la haine et l'amour,
Et qui veut nous forcer de changer en un jour.
Le sort en est jeté.

FANIE.

Vous aviez paru craindre.

AMÉNAÏDE.

Je ne crains plus.

FANIE.

On dit qu'un arrêt redouté

Contre Tancrède même est aujourd'hui porté;
Il y va de la vie à qui le veut enfreindre.

AMÉNAÏDE.

Je le sais; mon esprit en fut épouvanté :
Mais l'amour est bien faible alors qu'il est timide.
J'adore, tu le sais, un héros intrépide;
Comme lui je dois l'être.

FANIE.

Une loi de rigueur
Contre vous, après tout, serait-elle écoutée?
Pour effrayer le peuple elle paraît dictée.

AMÉNAÏDE.

Elle attaque Tancrède; elle me fait horreur.
Que cette loi jalouse est digne de nos maîtres!
Ce n'était point ainsi que ses braves ancêtres,
Ces généreux Français, ces illustres vainqueurs,
Subjugaient l'Italie, et conquéraient des cœurs.
On aimait leur franchise, on redoutait leurs armes;
Les soupçons n'entraient point dans leurs esprits altiers.
L'honneur avait uni tous ces grands chevaliers :
Chez les seuls ennemis ils portaient les alarmes;
Et le peuple, amoureux de leur autorité,
Combattait pour leur gloire et pour sa liberté.
Ils abaissaient les Grecs, ils triomphaient du Maure.
Aujourd'hui je ne vois qu'un sénat ombrageux,
Toujours en défiance, et toujours orageux,
Qui lui-même se craint, et que le peuple abhorre.
Je ne sais si mon cœur est trop plein de ses feux;
Trop de prévention peut-être me possède;
Mais je ne puis souffrir ce qui n'est pas Tancrède :
La foule des humains n'existe point pour moi;
Son nom seul en ces lieux dissipe mon effroi,
Et tous ses ennemis irritent ma colère.

SCÈNE II.

AMENAIDE, FANIE, sur le devant; ARGIRE, LES CHEVALIERS au fond.

ARGIRE.

Chevaliers.... je succombe à cet excès d'horreur.
Ah! j'espérais du moins mourir sans déshonneur.
(à sa fille, avec des sanglots mêlés de colère.)
Retirez-vous.... sortez [d]....

AMÉNAÏDE.

Qu'entends-je? vous, mon père!

ARGIRE.

Moi, ton père!... est-ce à toi de prononcer ce nom,
Quand tu trahis ton sang, ton pays, ta maison?

AMÉNAÏDE, fesant un pas, appuyée sur Fanie.

Je suis perdue!...

ARGIRE.

Arrête.... ah, trop chère victime!
Qu'as-tu fait?...

AMÉNAÏDE, pleurant.

Nos malheurs...

ARGIRE.

Pleures-tu sur ton crime?

AMÉNAÏDE.

Je n'en ai point commis.

ARGIRE.

Quoi! tu démens ton seing?

AMÉNAÏDE.

Non....

ARGIRE.

Tu vois que le crime est écrit de ta main.

Tout sert à m'accabler, tout sert à te confondre.
Ma fille !... il est donc vrai ?... tu n'oses me répondre.
Laisse au moins dans le doute un père au désespoir.
J'ai vécu trop long-temps.... Qu'as-tu fait ?

AMÉNAÏDE.

Mon devoir.
Aviez-vous fait le vôtre ?

ARGIRE.

Ah! c'en est trop, cruelle :
Oses-tu te vanter d'être si criminelle ?
Laisse-moi, malheureuse ; ôte-toi de ces lieux :
Va, sors.... une autre main saura fermer mes yeux.

AMÉNAÏDE sort presque évanouie entre les bras de Fanie.

Je me meurs !

SCÈNE III.

ARGIRE, LES CHEVALIERS.

ARGIRE.

Mes amis, dans une telle injure....
Après son aveu même.... après ce crime affreux....
Excusez d'un vieillard les sanglots douloureux...
Je dois tout à l'état.... mais tout à la nature.
Vous n'exigerez pas qu'un père malheureux
A vos sévères voix mêle sa voix tremblante.
Aménaïde, hélas ! ne peut être innocente;
Mais signer à la fois mon opprobre et sa mort,
Vous ne le voulez pas.... c'est un barbare effort :
La nature en frémit, et j'en suis incapable.

LORÉDAN.

Nous plaignons tous, seigneur, un père respectable;
Nous sentons sa blessure, et craignons de l'aigrir;
Mais vous-même avez vu cette lettre coupable;

L'esclave la portait au camp de Solamir;
Auprès de ce camp même on a surpris le traître,
Et l'insolent Arabe a pu le voir punir [e].
Ses odieux desseins n'ont que trop su paraître.
L'état était perdu. Nos dangers, nos serments
Ne souffrent point de nous de vains ménagements :
Les lois n'écoutent point la pitié paternelle;
L'état parle; il suffit.

ARGIRE.

Seigneur, je vous entends.
Je sais ce qu'on prépare à cette criminelle;
Mais elle était ma fille.... et voilà son époux....
Je cède à ma douleur.... je m'abandonne à vous....
Il ne me reste plus qu'à mourir avant elle.

(Il sort.)

SCÈNE IV.

LES CHEVALIERS.

CATANE.

Déjà de la saisir l'ordre est donné par nous.
Sans doute il est affreux de voir tant de noblesse,
Les grâces, les attraits, la plus tendre jeunesse,
L'espoir de deux maisons, le destin le plus beau,
Par le dernier supplice enfermés au tombeau [f].
Mais telle est parmi nous la loi de l'hyménée;
C'est la religion lâchement profanée,
C'est la patrie enfin que nous devons venger.
L'infidèle en nos murs appelle l'étranger!
La Grèce et la Sicile ont vu des citoyennes,
Renonçant à leur gloire, au titre de chrétiennes,
Abandonner nos lois pour ces fiers musulmans,
Vainqueurs de tous côtés, et partout nos tyrans :

Mais que d'un chevalier la fille respectée,
(à Orbassan.)
Sur le point d'être à vous, et marchant à l'autel,
Exécute un complot si lâche et si cruel!
De ce crime nouveau Syracuse infectée,
Veut de notre justice un exemple éternel.

LORÉDAN.

Je l'avoue en tremblant; sa mort est légitime :
Plus sa race est illustre, et plus grand est le crime.
On sait de Solamir l'espoir ambitieux,
On connaît ses desseins, son amour téméraire,
Ce malheureux talent de tromper et de plaire,
D'imposer aux esprits, et d'éblouir les yeux.
C'est à lui que s'adresse un écrit si funeste,
« Régnez dans nos états : » ces mots trop odieux
Nous révèlent assez un complot manifeste.
Pour l'honneur d'Orbassan je supprime le reste;
Il nous ferait rougir. Quel est le chevalier
Qui daignera jamais, suivant l'antique usage,
Pour ce coupable objet signaler son courage,
Et hasarder sa gloire à le justifier ?

CATANE.

Orbassan, comme vous nous sentons votre injure;
Nous allons l'effacer au milieu des combats.
Le crime rompt l'hymen : oubliez la parjure.
Son supplice vous venge, et ne vous flétrit pas.

ORBASSAN.

Il me consterne, au moins.... et coupable ou fidèle,
Sa main me fut promise.... On approche.... c'est elle
Qu'au séjour des forfaits conduisent des soldats...
Cette honte m'indigne autant qu'elle m'offense :
Laissez-moi lui parler.

SCÈNE V.

LES CHEVALIERS, sur le devant; AMÉNAIDE, au fond, entourée de gardes.

AMÉNAÏDE, dans le fond.

O céleste puissance,
Ne m'abandonnez point dans ces moments affreux.
Grand Dieu! vous connaissez l'objet de tous mes vœux;
Vous connaissez mon cœur; est-il donc si coupable?

CATANE.

Vous voulez voir encor cet objet condamnable?

ORBASSAN.

Oui, je le veux.

CATANE.

Sortons. Parlez-lui; mais songez
Que les lois, les autels, l'honneur, sont outragés:
Syracuse à regret exige une victime.

ORBASSAN.

Je le sais comme vous: un même soin m'anime.
Éloignez-vous, soldats.

SCÈNE VI.

AMÉNAIDE, ORBASSAN.

AMÉNAÏDE.

Qu'osez-vous attenter?
A mes derniers moments venez-vous insulter?

ORBASSAN.

Ma fierté jusque-là ne peut être avilie.
Je vous donnais ma main, je vous avais choisie,
Peut-être l'amour même avait dicté ce choix;

Je ne sais si mon cœur s'en souviendrait encore,
Ou s'il est indigné d'avoir connu ses lois;
Mais il ne peut souffrir ce qui le déshonore.
Je ne veux point penser qu'Orbassan soit trahi
Pour un chef étranger, pour un chef ennemi,
Pour un de ces tyrans que notre culte abhorre :
Ce crime est trop indigne; il est trop inouï;
Et pour vous, pour l'état, et surtout pour ma gloire,
Je veux fermer les yeux, et prétends ne rien croire.
Syracuse aujourd'hui voit en moi votre époux :
Ce titre me suffit, je me respecte en vous;
Ma gloire est offensée; et je prends sa défense.
Les lois des chevaliers ordonnent ces combats;
Le jugement de Dieu * dépend de notre bras:
C'est le glaive qui juge et qui fait l'innocence.
Je suis prêt.

AMÉNAÏDE.

Vous?

ORBASSAN.

Moi seul; et j'ose me flatter
Qu'après cette démarche, après cette entreprise
(Qu'aux yeux de tout guerrier mon honneur autorise),
Un cœur qui m'était dû me saura mériter.
Je n'examine point si votre ame surprise
Ou par mes ennemis, ou par un séducteur,
Un moment aveuglée, eut un moment d'erreur,
Si votre aversion fuyait mon hyménée.
Les bienfaits peuvent tout sur une ame bien née;
La vertu s'affermit par un remords heureux.
Je suis sûr, en un mot, de l'honneur de tous deux.
Mais ce n'est point assez : j'ai le droit de prétendre

* On sait assez qu'on appelait ces combats *le jugement de Dieu.*

(Soit fierté, soit amour) un sentiment plus tendre.
Les lois veulent ici des serments solennels;
J'en exige un de vous, non tel que la contrainte
En dicte à la faiblesse, en impose à la crainte,
Qu'en se trompant soi-même on prodigue aux autels.
A ma franchise altière il faut parler sans feinte:
Prononcez. Mon cœur s'ouvre, et mon bras est armé.
Je puis mourir pour vous, mais je dois être aimé.

AMÉNAÏDE.

Dans l'abîme effroyable où je suis descendue;
A peine avec horreur à moi-même rendue,
Cet effort généreux, que je n'attendais pas,
Porte le dernier coup à mon ame éperdue,
Et me plonge au tombeau qui s'ouvrait sous mes pas.
Vous me forcez, seigneur, à la reconnaissance;
Et, tout près du sépulcre, où l'on va m'enfermer,
Mon dernier sentiment est de vous estimer.
Connaissez-moi; sachez que mon cœur vous offense;
Mais je n'ai point trahi ma gloire et mon pays:
Je ne vous trahis point, je n'avais rien promis.
Mon ame envers la vôtre est assez criminelle;
Sachez qu'elle est ingrate, et non pas infidèle....
Je ne peux vous aimer; je ne peux à ce prix
Accepter un combat pour ma cause entrepris.
Je sais de votre loi la dureté barbare,
Celle de mes tyrans, la mort qu'on me prépare.
Je ne me vante point du fastueux effort
De voir, sans m'alarmer, les apprêts de ma mort...
Je regrette la vie... elle dut m'être chère.
Je pleure mon destin, je gémis sur mon père [1];
Mais, malgré ma faiblesse, et malgré mon effroi,
Je ne puis vous tromper; n'attendez rien de moi.
Je vous parais coupable après un tel outrage;

Mais ce cœur, croyez moi, le serait davantage,
Si jusqu'à vous complaire il pouvait s'oublier.
Je ne veux (pardonnez à ce triste langage)
De vous pour mon époux, ni pour mon chevalier.
J'ai prononcé; jugez, et vengez votre offense [g].

ORBASSAN.

Je me borne, madame, à venger mon pays,
A dédaigner l'audace, à braver le mépris,
A l'oublier. Mon bras prenait votre défense;
Mais, quitte envers ma gloire, aussi-bien qu'envers vous,
Je ne suis plus qu'un juge à son devoir fidèle;
Soumis à la loi seule, insensible comme elle,
Et qui ne doit sentir ni regrets ni courroux [h].

SCÈNE VII.

AMÉNAIDE, SOLDATS dans l'enfoncement.

AMÉNAÏDE.

J'ai donc dicté l'arrêt.... et je me sacrifie!
O toi, seul des humains qui méritas ma foi,
Toi, pour qui je mourrai, pour qui j'aimai la vie,
Je suis donc condamnée!.... Oui, je le suis pour toi;
Allons.... je l'ai voulu.... mais tant d'ignominie,
Mais un père accablé, dont les jours vont finir!
Des liens, des bourreaux..... ces apprêts d'infamie!
O mort! affreuse mort! puis-je vous soutenir?
Tourments, trépas honteux... tout mon courage cède....
Non, il n'est point de honte en mourant pour Tancrède.
On peut m'ôter le jour, et non pas me punir.
Quoi! je meurs en coupable!.... un père, une patrie!
Je les servais tous deux, et tous deux m'ont flétrie!
Et je n'aurai pour moi, dans ces moments d'horreur,

Que mon seul témoignage, et la voix de mon cœur!

(à Fanie qui entre.)

Quels moments pour Tancrède! O ma chère Fanie!

(Fanie lui baise la main en pleurant, et Aménaïde l'embrasse.)

La douceur de te voir ne m'est donc point ravie!

FANIE.

Que ne puis-je avant vous expirer en ces lieux!

AMÉNAÏDE.

Ah!.... je vois s'avancer ces monstres odieux....

(Les gardes qui étaient dans le fond s'avancent pour l'emmener.)

Porte un jour au héros à qui j'étais unie,
Mes derniers sentiments, et mes derniers adieux,
Fanie.... il apprendra si je mourus fidèle.
Je coûterai du moins des larmes à ses yeux;
Je ne meurs que pour lui.... ma mort est moins cruelle.

FIN DU SECOND ACTE.

ACTE TROISIÈME.

SCÈNE I.

TANCRÈDE, suivi de deux écuyers qui portent sa lance, son écu, etc; ALDAMON.

TANCRÈDE.

A tous les cœurs bien nés que la patrie est chère!
Qu'avec ravissement je revois ce séjour!
Cher et brave Aldamon, digne ami de mon père,
C'est toi dont l'heureux zèle a servi mon retour.
Que Tancrède est heureux! que ce jour m'est prospère!
Tout mon sort est changé. Cher ami, je te dois
Plus que je n'ose dire, et plus que tu ne crois.

ALDAMON.

Seigneur, c'est trop vanter mes services vulgaires,
Et c'est trop relever un sort tel que le mien;
Je ne suis qu'un soldat, un simple citoyen....

TANCRÈDE.

Je le suis comme vous: les citoyens sont frères.

ALDAMON.

Deux ans dans l'Orient sous vous j'ai combattu;
Je vous vis effacer l'éclat de vos ancêtres;
J'admirai d'assez près votre haute vertu;
C'est là mon seul mérite. Élevé par mes maîtres,
Né dans votre maison, je vous suis asservi.
Je dois....

TANCRÈDE.

Vous ne devez être que mon ami.

Voilà donc ces remparts que je voulais défendre,
Ces murs toujours sacrés pour le cœur le plus tendre,
Ces murs qui m'ont vu naître, et dont je suis banni !
Apprends-moi dans quels lieux respire Aménaïde.

ALDAMON.

Dans ce palais antique où son père réside ;
Cette place y conduit : plus loin vous contemplez
Ce tribunal auguste, où l'on voit assemblés
Ces vaillants chevaliers, ce sénat intrépide,
Qui font les lois du peuple, et combattent pour lui,
Et qui vaincraient toujours le musulman perfide,
S'ils ne s'étaient privés de leur plus grand appui.
Voilà leurs boucliers, leurs lances, leurs devises,
Dont la pompe guerrière annonce aux nations
La splendeur de leurs faits, leurs nobles entreprises.
Votre nom seul ici manquait à ces grands noms.

TANCRÈDE.

Que ce nom soit caché, puisqu'on le persécute ;
Peut-être en d'autres lieux il est célèbre assez.

(à ses écuyers.)

Vous, qu'on suspende ici mes chiffres effacés ;
Aux fureurs des partis qu'ils ne soient plus en butte ;
Que mes armes sans faste, emblème des douleurs,
Telles que je les porte au milieu des batailles,
Ce simple bouclier, ce casque sans couleurs,
Soient attachés sans pompe à ces tristes murailles.

(Les écuyers suspendent ses armes aux places vides, au milieu des autres trophées.)

Conservez ma devise, elle est chère à mon cœur ;
Elle a dans mes combats soutenu ma vaillance,
Elle a conduit mes pas et fait mon espérance ;
Les mots en sont sacrés ; c'est *l'amour et l'honneur*.
Lorsque les chevaliers descendront dans la place,

Vous direz qu'un guerrier, qui veut être inconnu,
Pour les suivre aux combats dans leurs murs est venu,
Et qu'à les imiter il borne son audace.

(à Aldamon.)

Quel est leur chef, ami?

ALDAMON.

Ce fut depuis trois ans,
Comme vous l'avez su, le respectable Argire.

TANCRÈDE à part.

Père d'Aménaïde!....

ALDAMON.

On le vit trop long-temps
Succomber au parti dont nous craignons l'empire.
Il reprit à la fin sa juste autorité:
On respecte son rang, son nom, sa probité;
Mais l'âge l'affaiblit. Orbassan lui succède.

TANCRÈDE.

Orbassan! l'ennemi, l'oppresseur de Tancrède!
Ami, quel est le bruit répandu dans ces lieux?
Ah! parle, est-il bien vrai que cet audacieux
D'un père trop facile ait surpris la faiblesse,
Que de son alliance il ait eu la promesse,
Que sur Aménaïde il ait levé les yeux,
Qu'il ait osé prétendre à s'unir avec elle?

ALDAMON.

Hier confusément j'en appris la nouvelle.
Pour moi, loin de la ville, établi dans ce fort,
Où je vous ai reçu, grâce à mon heureux sort,
A mon poste attaché, j'avoûrai que j'ignore
Ce qu'on a fait depuis dans ces murs que j'abhorre;
On vous y persécute, ils sont affreux pour moi.

TANCRÈDE.

Cher ami, tout mon cœur s'abandonne à ta foi;

Cours chez Aménaïde, et parais devant elle :
Dis-lui qu'un inconnu brûlant du plus beau zèle
Pour l'honneur de son sang, pour son auguste nom,
Pour les prospérités de sa noble maison,
Attaché dès l'enfance à sa mère, à sa race,
D'un entretien secret lui demande la grâce.

ALDAMON.

Seigneur, dans sa maison j'eus toujours quelque accès;
On y voit avec joie, on accueille, on honore
Tous ceux qu'à votre nom le zèle attache encore.
Plût au ciel qu'on eût vu le pur sang des Français
Uni dans la Sicile au noble sang d'Argire !
Quel que soit le dessein, seigneur, qui vous inspire,
Puisque vous m'envoyez, je réponds du succès.

SCÈNE II.

TANCRÈDE, SES ÉCUYERS au fond.

TANCRÈDE.

Il sera favorable; et ce ciel qui me guide,
Ce ciel qui me ramène aux pieds d'Aménaïde,
Et qui dans tous les temps accorda sa faveur
Au véritable amour, au véritable honneur,
Ce ciel qui m'a conduit dans les tentes du Maure,
Parmi mes ennemis soutient ma cause encore.
Aménaïde m'aime, et son cœur me répond
Que le mien dans ces lieux ne peut craindre un affront.
Loin des camps des Césars, et loin de l'Illyrie,
Je viens enfin pour elle au sein de ma patrie,
De ma patrie ingrate, et qui, dans mon malheur,
Après Aménaïde est si chère à mon cœur !
J'arrive : un autre ici l'obtiendrait de son père !

Et sa fille à ce point aurait pu me trahir!
Quel est cet Orbassan? quel est ce téméraire?
Quels sont donc les exploits dont il doit s'applaudir?
Qu'a-t-il fait de si grand qui le puisse enhardir
A demander un prix qu'on doit à la vaillance;
Qui des plus grands héros serait la récompense;
Qui m'appartient, du moins par les droits de l'amour?
Avant de me l'ôter, il m'ôtera le jour.
Après mon trépas même elle serait fidèle.
L'oppresseur de mon sang ne peut régner sur elle.
Oui, ton cœur m'est connu, je n'en redoute rien,
Ma chère Aménaïde, il est tel que le mien,
Incapable d'effroi, de crainte, et d'inconstance.

SCÈNE III.

TANCRÈDE, ALDAMON.

TANCRÈDE.

Ah! trop heureux ami, tu sors de sa présence:
Tu vois tous mes transports; allons, conduis mes pas.

ALDAMON.

Vers ces funestes lieux, seigneur, n'avancez pas.

TANCRÈDE.

Que me dis-tu? les pleurs inondent ton visage!

ALDAMON.

Ah! fuyez pour jamais ce malheureux rivage;
Après les attentats que ce jour a produits,
Je n'y puis demeurer, tout obscur que je suis.

TANCRÈDE.

Comment....

ALDAMON.

Portez ailleurs ce courage sublime:

La gloire vous attend aux tentes des Césars;
Elle n'est point pour vous dans ces affreux remparts :
Fuyez; vous n'y verriez que la honte et le crime.

TANCRÈDE.

De quels traits inouïs viens-tu percer mon cœur!
Qu'as-tu vu? que t'a dit, que fait Aménaïde?

ALDAMON.

J'ai trop vu vos desseins.... Oubliez-la, seigneur.

TANCRÈDE.

Ciel! Orbassan l'emporte! Orbassan! la perfide!
L'ennemi de son père, et mon persécuteur!

ALDAMON.

Son père a ce matin signé cet hyménée;
Et la pompe fatale en était ordonnée....

TANCRÈDE.

Et je serais témoin de cet excès d'horreur!

ALDAMON.

Votre dépouille ici leur fut abandonnée,
Vos biens étaient sa dot. Un rival odieux,
Seigneur, vous enlevait le bien de vos aïeux.

TANCRÈDE.

Le lâche! il m'enlevait ce qu'un héros méprise.
Aménaïde, ô ciel! en ses mains est remise?
Elle est à lui!

ALDAMON.

Seigneur, ce sont les moindres coups
Que le ciel irrité vient de lancer sur vous.

TANCRÈDE.

Achève donc, cruel, de m'arracher la vie,
Achève.... parle.... hélas!

ALDAMON.

Elle allait être unie
Au fier persécuteur de vos jours glorieux;

Le flambeau de l'hymen s'allumait en ces lieux,
Lorsqu'on a reconnu quelle est sa perfidie:
C'est peu d'avoir changé, d'avoir trompé vos vœux,
L'infidèle, seigneur, vous trahissait tous deux.

TANCRÈDE.

Pour qui?

ALDAMON.

Pour une main étrangère, ennemie,
Pour l'oppresseur altier de notre nation,
Pour Solamir.

TANCRÈDE.

O ciel! ô trop funeste nom!
Solamir!.... Dans Byzance il soupira pour elle:
Mais il fut dédaigné, mais je fus son vainqueur;
Elle n'a pu trahir ses serments et mon cœur;
Tant d'horreur n'entre point dans une ame si belle;
Elle en est incapable.

ALDAMON.

A regret j'ai parlé;
Mais ce secret horrible est partout révélé.

TANCRÈDE.

Écoute: je connais l'envie et l'imposture:
Eh! quel cœur généreux échappe à leur injure!
Proscrit dès mon berceau, nourri dans le malheur,
Moi toujours éprouvé, moi qui suis mon ouvrage,
Qui d'états en états ai porté mon courage,
Qui partout de l'envie ai senti la fureur,
Depuis que je suis né, j'ai vu la calomnie
Exhaler les venins de sa bouche impunie,
Chez les républicains, comme à la cour des rois.
Argire fut long-temps accusé par sa voix;
Il souffrit comme moi: cher ami, je m'abuse,
Ou ce monstre odieux règne dans Syracuse;

Ses serpents sont nourris de ces mortels poisons
Que dans les cœurs trompés jettent les factions.
De l'esprit de parti je sais quelle est la rage :
L'auguste Aménaïde en éprouve l'outrage.
Entrons : je veux la voir, l'entendre, et m'éclairer.

ALDAMON.

Ah! seigneur, arrêtez; il faut donc tout vous dire;
On l'arrache des bras du malheureux Argire;
Elle est aux fers.

TANCRÈDE.

Qu'entends-je?

ALDAMON.

Et l'on va la livrer,
Dans cette place même, au plus affreux supplice.

TANCRÈDE.

Aménaïde!

ALDAMON.

Hélas! si c'est une justice,
Elle est bien odieuse, on ose en murmurer,
On pleure; mais, seigneur, on se borne à pleurer.

TANCRÈDE.

Aménaïde! ò cieux!.... crois-moi, ce sacrifice,
Cet horrible attentat ne s'achèvera pas.

ALDAMON.

Le peuple au tribunal précipite ses pas:
Il la plaint, il gémit, en la nommant perfide,
Et d'un cruel spectacle indignement avide,
Turbulent, curieux avec compassion,
Il s'agite en tumulte autour de la prison.
Étrange empressement de voir des misérables!
On hâte en gémissant ces moments formidables.
Ces portiques, ces lieux que vous voyez déserts,

De nombreux citoyens seront bientôt couverts.
Éloignez-vous, venez.

TANCRÈDE.

Quel vieillard vénérable
Sort d'un temple en tremblant, les yeux baignés de pleurs?
Ses suivants consternés imitent ses douleurs.

ALDAMON.

C'est Argire, seigneur, c'est ce malheureux père....

TANCRÈDE.

Retire-toi.... surtout ne me découvre pas.
Que je le plains!

SCÈNE IV.

ARGIRE, dans un des côtés de la scène; TANCRÈDE, sur le devant; ALDAMON, loin de lui, dans l'enfoncement.

ARGIRE.

O ciel! avance mon trépas.
O mort! viens me frapper; c'est ma seule prière!

TANCRÈDE.

Noble Argire, excusez un de ces chevaliers
Qui, contre le croissant déployant leur bannière,
Dans de si saints combats vont chercher des lauriers.
Vous voyez le moins grand de ces dignes guerriers.
Je venais.... pardonnez.... dans l'état où vous êtes,
Si je mêle à vos pleurs mes larmes indiscrètes.

ARGIRE.

Ah! vous êtes le seul qui m'osiez consoler;
Tout le reste me fuit, ou cherche à m'accabler.
Vous-même, pardonnez à mon désordre extrême,
A qui parlé-je? hélas!

TANCRÈDE.

Je suis un étranger,

Plein de respect pour vous, touché comme vous-même,
Honteux et frémissant de vous interroger;
Malheureux comme vous.... Ah! par pitié.... de grâce,
Une seconde fois excusez tant d'audace.
Est-il vrai? votre fille!.... est-il possible?....

ARGIRE.

Hélas!
Il est trop vrai, bientôt on la mène au trépas.

TANCRÈDE.

Elle est coupable?

ARGIRE, avec des soupirs et des pleurs.

Elle est.... la honte de son père.

TANCRÈDE.

Votre fille!.... Seigneur, nourri loin de ces lieux,
Je pensais, sur le bruit de son nom glorieux,
Que si la vertu même habitait sur la terre,
Le cœur d'Aménaïde était son sanctuaire.
Elle est coupable! ô jour! ô détestables bords!
Jour à jamais affreux!

ARGIRE.

Ce qui me désespère,
Ce qui creuse ma tombe, et ce qui chez les morts
Avec plus d'amertume encor me fait descendre,
C'est qu'elle aime son crime, et qu'elle est sans remords.
Aussi nul chevalier ne cherche à la défendre:
Ils ont en gémissant signé l'arrêt mortel;
Et, malgré notre usage antique et solennel,
Si vanté dans l'Europe, et si cher au courage,
De défendre en champ clos le sexe qu'on outrage,
Celle qui fut ma fille à mes yeux va périr,
Sans trouver un guerrier qui l'ose secourir.
Ma douleur s'en accroît, ma honte s'en augmente;
Tout frémit, tout se tait, aucun ne se présente.

TANCRÈDE.

Il s'en présentera; gardez-vous d'en douter.

ARGIRE.

De quel espoir, seigneur, daignez-vous me flatter?

TANCRÈDE.

Il s'en présentera, non pas pour votre fille,
Elle est loin d'y prétendre et de le mériter,
Mais pour l'honneur sacré de sa noble famille,
Pour vous, pour votre gloire, et pour votre vertu.

ARGIRE.

Vous rendez quelque vie à ce cœur abattu.
Eh! qui pour nous défendre entrera dans la lice?
Nous sommes en horreur, on est glacé d'effroi;
Qui daignera me tendre une main protectrice?
Je n'ose m'en flatter.... qui combattra?

TANCRÈDE.

Qui? moi:
Moi, dis-je; et si le ciel seconde ma vaillance,
Je demande de vous, seigneur, pour récompense,
De partir à l'instant sans être retenu,
Sans voir Aménaïde, et sans être connu.

ARGIRE.

Ah! seigneur, c'est le ciel, c'est Dieu qui vous envoie.
Mon cœur triste et flétri ne peut goûter de joie;
Mais je sens que j'expire avec moins de douleur.
Ah! ne puis-je savoir à qui, dans mon malheur,
Je dois tant de respect et de reconnaissance?
Tout annonce à mes yeux votre haute naissance.
Hélas! qui vois-je en vous?

TANCRÈDE.

Vous voyez un vengeur.

SCÈNE V.

ORBASSAN, ARGIRE, TANCRÈDE, CHEVALIERS, SUITE.

ORBASSAN, à Argire.

L'état est en danger, songeons à lui, seigneur.
Nous prétendions demain sortir de nos murailles;
Nous sommes prévenus. Ceux qui nous ont trahis
Sans doute avertissaient nos cruels ennemis.
Solamir veut tenter le destin des batailles;
Nous marcherons à lui. Vous, si vous m'en croyez,
Dérobez à vos yeux un spectacle funeste,
Insupportable, horrible à nos sens effrayés.

ARGIRE.

Il suffit, Orbassan; tout l'espoir qui me reste,
C'est d'aller expirer au milieu des combats :
(montrant Tancrède.)
Ce brave chevalier y guidera mes pas;
Et, malgré les horreurs dont ma race est flétrie,
Je périrai du moins en servant ma patrie.

ORBASSAN.

Des sentiments si grands sont bien dignes de vous.
Allez aux musulmans porter vos derniers coups;
Mais, avant tout, fuyez cet appareil barbare,
Si peu fait pour vos yeux, et déjà qu'on prépare.
On approche.

ARGIRE.

Ah! grand Dieu!

ORBASSAN.

Les regards paternels
Doivent se détourner de ces objets cruels.

Ma place me retient, et mon devoir sévère
Veut qu'ici je contienne un peuple téméraire;
L'inexorable loi ne sait rien ménager;
Tout horrible qu'elle est, je la dois protéger.
Mais vous, qui n'avez point cet affreux ministère,
Qui peut vous retenir, et qui peut vous forcer
A voir couler le sang que la loi va verser?
On vient; éloignez-vous.

TANCRÈDE, à Argire.

Non, demeurez, mon père.

ORBASSAN.

Et qui donc êtes-vous?

TANCRÈDE.

Votre ennemi, seigneur,
L'ami de ce vieillard, peut-être son vengeur,
Peut-être autant que vous à l'état nécessaire.

SCÈNE VI.

La scène s'ouvre : on voit AMÉNAIDE au milieu des gardes; LES CHEVALIERS, LE PEUPLE remplissent la place.

ARGIRE, à Tancrède.

Généreux inconnu, daignez me soutenir;
Cachez-moi ces objets.... c'est ma fille elle-même.

TANCRÈDE.

Quels moments pour tous trois!

AMÉNAÏDE.

O justice suprême!
Toi qui vois le passé, le présent, l'avenir,
Tu lis seule en mon cœur, toi seule es équitable;
Des profanes humains la foule impitoyable
Parle et juge en aveugle, et condamne au hasard.

Chevaliers, citoyens, vous qui tous avez part
Au sanguinaire arrêt porté contre ma vie,
Ce n'est pas devant vous que je me justifie :
Que ce ciel qui m'entend juge entre vous et moi.
Organes odieux d'un jugement inique,
Oui, je vous outrageais, j'ai trahi votre loi;
Je l'avais en horreur, elle était tyrannique :
Oui, j'offensais un père, il a forcé mes vœux;
J'offensais Orbassan, qui, fier et rigoureux,
Prétendait sur mon ame une injuste puissance.
Citoyens, si la mort est due à mon offense,
Frappez; mais écoutez; sachez tout mon malheur :
Qui va répondre à Dieu parle aux hommes sans peur[2].
Et vous, mon père, et vous, témoin de mon supplice,
Qui ne deviez pas l'être, et de qui la justice

(apercevant Tancrède.)

Aurait pu.... Ciel! ô ciel! qui vois-je à ses côtés?
Est-ce lui?.... je me meurs.

(Elle tombe évanouie entre les gardes.)

TANCRÈDE.

Ah! ma seule présence
Est pour elle un reproche! il n'importe.... Arrêtez,
Ministres de la mort, suspendez la vengeance;
Arrêtez, citoyens, j'entreprends sa défense;
Je suis son chevalier : ce père infortuné,
Prêt à mourir comme elle, et non moins condamné,
Daigne avouer mon bras propice à l'innocence.
Que la seule valeur rende ici des arrêts;
Des dignes chevaliers c'est le plus beau partage.
Que l'on ouvre la lice à l'honneur, au courage;
Que les juges du camp fassent tous les apprêts.
Toi, superbe Orbassan, c'est toi que je défie;
Viens mourir de mes mains ou m'arracher la vie.

Tes exploits et ton nom ne sont pas sans éclat;
Tu commandes ici, je veux t'en croire digne :
Je jette devant toi le gage du combat.

(Il jette son gantelet sur la scène.

L'oses-tu relever?

ORBASSAN.

Ton arrogance insigne
Ne mériterait pas qu'on te fît cet honneur :

(Il fait signe à son écuyer de ramasser le gage de bataille.)

Je le fais à moi-même; et, consultant mon cœur,
Respectant ce vieillard qui daigne ici t'admettre,
Je veux bien avec toi descendre à me commettre,
Et daigner te punir de m'oser défier.
Quel est ton rang, ton nom? Ce simple bouclier
Semble nous annoncer peu de marques de gloire.

TANCRÈDE.

Peut-être il en aura des mains de la victoire.
Pour mon nom, je le tais, et tel est mon dessein :
Mais je te l'apprendrai les armes à la main.
Marchons.

ORBASSAN.

Qu'à l'instant même on ouvre la barrière;
Qu'Aménaïde ici ne soit plus prisonnière
Jusqu'à l'événement de ce léger combat.
Vous, sachez, compagnons, qu'en quittant la carrière,
Je marche à votre tête, et je défends l'état.
D'un combat singulier la gloire est périssable;
Mais servir la patrie est l'honneur véritable.

TANCRÈDE.

Viens : et vous, chevaliers, j'espère qu'aujourd'hui
L'état sera sauvé par d'autres que par lui

SCÈNE VII.

ARGIRE, sur le devant; AMÉNAIDE, au fond, à qui l'on a ôté les fers.

AMÉNAÏDE, revenant à elle.

Ciel! que deviendra-t-il? Si l'on sait sa naissance,
Il est perdu.

ARGIRE.

Ma fille....

AMÉNAÏDE, appuyée sur Fanie, et se retournant vers son père.

Ah! que me voulez-vous?
Vous m'avez condamnée.

ARGIRE.

O destins en courroux!
Voulez-vous, ô mon Dieu, qui prenez sa défense,
Ou pardonner sa faute, ou venger l'innocence?
Quels bienfaits à mes yeux daignez-vous accorder?
Est-ce justice ou grace? Ah! je tremble et j'espère.
Qu'as-tu fait? et comment dois-je te regarder?
Avec quels yeux, hélas!

AMÉNAÏDE.

Avec les yeux d'un père.
Votre fille est encore au bord de son tombeau.
Je ne sais si le ciel me sera favorable :
Rien n'est changé, je suis encor sous le couteau.
Tremblez moins pour ma gloire, elle est inaltérable.
Mais si vous êtes père, ôtez-moi de ces lieux;
Dérobez votre fille, accablée, expirante,
A tout cet appareil, à la foule insultante
Qui sur mon infortune arrête ici ses yeux,
Observe mes affronts et contemple des larmes,

Dont la cause est si belle.... et qu'on ne connaît pas.

ARGIRE.

Viens; mes tremblantes mains rassureront tes pas.
Ciel! de son défenseur favorisez les armes,
Ou d'un malheureux père avancez le trépas.

FIN DU TROISIÈME ACTE.

ACTE QUATRIÈME.

SCÈNE I.

TANCRÈDE, LORÉDAN, CHEVALIERS.

(Marche guerrière : on porte les armes de Tancrède devant lui.)

LORÉDAN.

Seigneur, votre victoire est illustre et fatale :
Vous nous avez privés d'un brave chevalier,
Dont le cœur à l'état se livrait tout entier,
Et de qui la valeur fut à la vôtre égale ;
Ne pouvons-nous savoir votre nom, votre sort ?

TANCRÈDE, dans l'attitude d'un homme pensif et affligé.

Orbassan ne l'a su qu'en recevant la mort ;
Il emporte au tombeau mon secret et ma haine.
De mon sort malheureux ne soyez point en peine ;
Si je puis vous servir, qu'importe qui je sois ?

LORÉDAN.

Demeurez ignoré, puisque vous voulez l'être ;
Mais que votre vertu se fasse ici connaître
Par un courage utile et de dignes exploits.
Les drapeaux du croissant dans nos champs vont paraître ;
Défendez avec nous notre culte et nos lois ;
Voyez dans Solamir un plus grand adversaire :
Nous perdons notre appui, mais vous le remplacez ;
Rendez-nous le héros que vous nous ravissez ;
Le vainqueur d'Orbassan nous devient nécessaire.
Solamir vous attend.

TANCRÈDE.

Oui, je vous ai promis
De marcher avec vous contre vos ennemis;
Je tiendrai ma parole : et Solamir peut-être
Est plus mon ennemi que celui de l'état.
Je le hais plus que vous : mais, quoi qu'il en puisse être,
Sachez que je suis prêt pour ce nouveau combat.

CATANE.

Nous attendons beaucoup d'une telle vaillance;
Attendez tout aussi de la reconnaissance
Que devra Syracuse à votre illustre bras.

TANCRÈDE.

Il n'en est point pour moi, je n'en exige pas;
Je n'en veux point, seigneur; et cette triste enceinte
N'a rien qui désormais soit l'objet de mes vœux.
Si je verse mon sang, si je meurs malheureux,
Je ne prétends ici récompense, ni plainte,
Ni gloire, ni pitié. Je ferai mon devoir;
Solamir me verra, c'est là tout mon espoir.

LORÉDAN.

C'est celui de l'état; déjà le temps nous presse.
Ne songeons qu'à l'objet qui tous nous intéresse,
A la victoire; et vous, qui l'allez partager,
Vous serez averti quand il faudra vous rendre
Au poste où l'ennemi croit bientôt nous surprendre.
Dans le sang musulman tout prêts à nous plonger,
Tout autre sentiment nous doit être étranger.
Ne pensons, croyez-moi, qu'à servir la patrie.

(Les chevaliers sortent.)

TANCRÈDE.

Qu'elle en soit digne ou non, je lui donne ma vie.

SCÈNE II.

TANCRÈDE, ALDAMON.

ALDAMON.

Ils ne connaissent pas quel trait envenimé
Est caché dans ce cœur trop noble et trop charmé.
Mais, malgré vos douleurs, et malgré votre outrage,
Ne remplirez-vous pas l'indispensable usage
De paraître en vainqueur aux yeux de la beauté
Qui vous doit son honneur, ses jours, sa liberté,
Et de lui présenter, de vos mains triomphantes,
D'Orbassan terrassé les dépouilles sanglantes ?

TANCRÈDE.

Non, sans doute, Aldamon, je ne la verrai pas.

ALDAMON.

Eh quoi! pour la servir vous cherchiez le trépas,
Et vous fuyez loin d'elle?

TANCRÈDE.

Et son cœur le mérite.

ALDAMON.

Je vois trop à quel point son crime vous irrite;
Mais pour ce crime, enfin, vous avez combattu.

TANCRÈDE.

Oui, j'ai tout fait pour elle, il est vrai, je l'ai dû.
Je n'ai pu, cher ami, malgré sa perfidie,
Supporter ni sa mort ni son ignominie ;
Et l'eussé-je aimé moins, comment l'abandonner?
J'ai dû sauver ses jours, et non lui pardonner.
Qu'elle vive, il suffit, et que Tancrède expire.
Elle regrettera l'amant qu'elle a trahi,
Le cœur qu'elle a perdu, ce cœur qu'elle déchire...
A quel excès, ô ciel! je lui fus asservi!

Pouvais-je craindre, hélas ! de la trouver parjure ?
Je pensais adorer la vertu la plus pure ;
Je croyais les serments, les autels moins sacrés,
Qu'une simple promesse, un mot d'Aménaïde....

ALDAMON.

Tout est-il en ces lieux ou barbare ou perfide ?
A la proscription vos jours furent livrés ;
La loi vous persécute, et l'amour vous outrage.
Eh bien ! s'il est ainsi, fuyons de ce rivage :
Je vous suis au combat ; je vous suis pour jamais,
Loin de ces murs affreux, trop souillés de forfaits.

TANCRÈDE.

Quel charme, dans son crime, à mes esprits rappelle
L'image des vertus que je crus voir en elle !
Toi qui me fais descendre avec tant de tourment
Dans l'horreur du tombeau, dont je t'ai délivrée,
Odieuse coupable.... et peut-être adorée !
Toi, qui fais mon destin jusqu'au dernier moment ;
Ah ! s'il était possible, ah ! si tu pouvais être
Ce que mes yeux trompés t'ont vu toujours paraître !
Non, ce n'est qu'en mourant que je puis l'oublier ;
Ma faiblesse est affreuse.... il la faut expier,
Il faut périr.... mourons, sans nous occuper d'elle.

ALDAMON.

Elle vous a paru tantôt moins criminelle.
L'univers, disiez-vous, au mensonge est livré ;
La calomnie y règne.

TANCRÈDE

Ah ! tout est avéré,
Tout est approfondi dans cet affreux mystère :
Solamir en ces lieux adora ses attraits ;
Il demanda sa main pour le prix de la paix.
Hélas ! l'eût-il osé, s'il n'avait pas su plaire ?

Ils sont d'intelligence. En vain j'ai cru mon cœur,
En vain j'avais douté ; je dois en croire un père :
Le père le plus tendre est son accusateur :
Il condamne sa fille; elle-même s'accuse;
Enfin mes yeux l'ont vu ce billet plein d'horreur :
« Puissiez-vous vivre en maître au sein de Syracuse,
« Et régner dans nos murs ainsi que dans mon cœur! »
Mon malheur est certain.

ALDAMON.

Que ce grand cœur l'oublie,
Qu'il dédaigne une ingrate à ce point avilie.

TANCRÈDE.

Et pour comble d'horreur, elle a cru s'honorer!
Au plus grand des humains elle a cru se livrer!
Que cette idée encor m'accable et m'humilie!
L'Arabe impérieux domine en Italie;
Et le sexe imprudent, que tant d'éclat séduit,
Ce sexe à l'esclavage en leurs états réduit,
Frappé de ce respect que des vainqueurs impriment,
Se livre par faiblesse aux maîtres qui l'oppriment!
Il nous trahit pour eux, nous, son servile appui,
Qui vivons à ses pieds, et qui mourons pour lui!
Ma fierté suffirait, dans une telle injure,
Pour détester ma vie, et pour fuir la parjure.

SCÈNE III.

TANCRÈDE, ALDAMON, PLUSIEURS CHEVALIERS.

CATANE.

Nos chevaliers sont prêts; le temps est précieux.

TANCRÈDE.

Oui, j'en ai trop perdu: je m'arrache à ces lieux;
Je vous suis, c'en est fait.

SCÈNE IV.

TANCRÈDE, AMÉNAIDE, ALDAMON, FANIE, CHEVALIERS.

AMÉNAÏDE, arrivant avec précipitation.

O mon dieu tutélaire !
Maître de mon destin, j'embrasse vos genoux.
(Tancrède la relève, mais en se détournant.)
Ce n'est point m'abaisser; et mon malheureux père
A vos pieds, comme moi, va tomber devant vous.
Pourquoi nous dérober votre auguste présence?
Qui pourra condamner ma juste impatience?
Je m'arrache à ses bras.... mais ne puis-je, seigneur,
Me permettre ma joie, et montrer tout mon cœur?
Je n'ose vous nommer.... et vous baissez la vue....
Ne puis-je vous revoir, en cet affreux séjour,
Qu'au milieu des bourreaux qui m'arrachaient le jour?
Vous êtes consterné.... mon ame est confondue;
Je crains de vous parler.... quelle contrainte, hélas!
Vous détournez les yeux.... vous ne m'écoutez pas.

TANCRÈDE, d'une voix entrecoupée.

Retournez.... consolez ce vieillard que j'honore;
D'autres soins plus pressants me rappellent encore.
Envers vous, envers lui, j'ai rempli mon devoir,
J'en ai reçu le prix.... je n'ai point d'autre espoir:
Trop de reconnaissance est un fardeau peut-être;
Mon cœur vous en dégage.... et le vôtre est le maître
De pouvoir à son gré disposer de son sort.
Vivez heureuse.... et moi, je vais chercher la mort.

SCÈNE V.

AMÉNAIDE, FANIE.

AMÉNAÏDE.

Veillé-je? et du tombeau suis-je en effet sortie?
Est-il vrai que le ciel m'ait rendue à la vie?
Ce jour, ce triste jour éclaire-t-il mes yeux?
Ce que je viens d'entendre, ô ma chère Fanie,
Est un arrêt de mort, plus dur, plus odieux,
Plus affreux que les lois qui m'avaient condamnée.

FANIE.

L'un et l'autre est horrible à mon ame étonnée [k].

AMÉNAÏDE.

Est-ce Tancrède, ô ciel! qui vient de me parler?
As-tu vu sa froideur altière, avilissante,
Ce courroux dédaigneux dont il m'ose accabler?
Fanie, avec horreur il voyait son amante!
Il m'arrache à la mort, et c'est pour m'immoler!
Qu'ai-je donc fait, Tancrède? ai-je pu vous déplaire?

FANIE.

Il est vrai que son front respirait la colère,
Sa voix entrecoupée affectait des froideurs;
Il détournait les yeux, mais il cachait ses pleurs.

AMÉNAÏDE.

Il me rebute, il fuit, me renonce, et m'outrage!
Quel changement affreux a formé cet orage?
Que veut-il? quelle offense excite son courroux?
De qui dans l'univers peut-il être jaloux?
Oui, je lui dois la vie, et c'est toute ma gloire.
Seul objet de mes vœux, il est mon seul appui.
Je mourais, je le sais, sans lui, sans sa victoire;

Mais s'il sauva mes jours, je les perdais pour lui.

FANIE.

Il le peut ignorer; la voix publique entraîne;
Même en s'en défiant, on lui résiste à peine.
Cet esclave, sa mort, ce billet malheureux,
Le nom de Solamir, l'éclat de sa vaillance,
L'offre de son hymen, l'audace de ses feux,
Tout parlait contre vous, jusqu'à votre silence,
Ce silence si fier, si grand, si généreux,
Qui dérobait Tancrède à l'injuste vengeance
De vos communs tyrans armés contre vous deux.
Quels yeux pouvaient percer ce voile ténébreux?
Le préjugé l'emporte, et l'on croit l'apparence.

AMÉNAÏDE.

Lui, me croire coupable!

FANIE.

Ah! s'il peut s'abuser,
Excusez un amant.

AMÉNAÏDE, reprenant sa fierté et ses forces.

Rien ne peut l'excuser....
Quand l'univers entier m'accuserait d'un crime:
Sur son jugement seul un grand homme appuyé,
A l'univers séduit oppose son estime.
Il aura donc pour moi combattu par pitié!
Cet opprobre est affreux, et j'en suis accablée.
Hélas! mourant pour lui, je mourais consolée;
Et c'est lui qui m'outrage et m'ose soupçonner!
C'en est fait, je ne veux jamais lui pardonner;
Ses bienfaits sont toujours présents à ma pensée,
Ils resteront gravés dans mon ame offensée;
Mais, s'il a pu me croire indigne de sa foi,
C'est lui qui pour jamais est indigne de moi.
Ah! de tous mes affronts c'est le plus grand peut-être.

FANIE.

Mais il ne connaît pas....

AMÉNAÏDE.

Il devait me connaître,
Il devait respecter un cœur tel que le mien;
Il devait présumer qu'il était impossible
Que jamais je trahisse un si noble lien.
Ce cœur est aussi fier que son bras invincible;
Ce cœur était en tout aussi grand que le sien,
Moins soupçonneux, sans doute, et surtout plus sensible.
Je renonce à Tancrède, au reste des mortels;
Ils sont faux ou méchants, ils sont faibles, cruels,
Ou trompeurs, ou trompés; et ma douleur profonde,
En oubliant Tancrède, oublîra tout le monde.

SCÈNE VI.

ARGIRE, AMÉNAIDE, SUITE.

ARGIRE, soutenu par ses écuyers.

Mes amis, avancez, sans plaindre mes tourments.
On va combattre; allons, guidez mes pas tremblants.
Ne pourrai-je embrasser ce héros tutélaire?
Ah! ne puis-je savoir qui t'a sauvé le jour?

AMÉNAÏDE, plongée dans sa douleur, appuyée d'une main sur Fanie, et se tournant à moitié vers son père.

Un mortel autrefois digne de mon amour,
Un héros en ces lieux opprimé par mon père,
Que je n'osais nommer, que vous avez proscrit,
Le seul et cher objet de ce fatal écrit,
Le dernier rejeton d'une famille auguste,
Le plus grand des humains, hélas! le plus injuste;
En un mot, c'est Tancrède.

ARGIRE.

O Ciel ! que m'as-tu dit ?

AMÉNAÏDE.

Ce que ne peut cacher la douleur qui m'égare,
Ce que je vous confie en craignant tout pour lui.

ARGIRE.

Lui, Tancrède !

AMÉNAÏDE.

Et quel autre eût été mon appui ?

ARGIRE.

Tancrède qu'opprima notre sénat barbare ?

AMÉNAÏDE.

Oui, lui-même.

ARGIRE.

Et pour nous il fait tout aujourd'hui !
Nous lui ravissions tout, biens, dignités, patrie ;
Et c'est lui qui pour nous vient prodiguer sa vie !
O juges malheureux, qui dans nos faibles mains
Tenons aveuglément le glaive et la balance,
Combien nos jugements sont injustes et vains,
Et combien nous égare une fausse prudence !
Que nous étions ingrats ! que nous étions tyrans !

AMÉNAÏDE.

Je puis me plaindre à vous, je le sais... mais, mon père,
Votre vertu se fait des reproches si grands,
Que mon cœur désolé tremble de vous en faire ;
Je les dois à Tancrède.

ARGIRE.

A lui par qui je vis,
A qui je dois tes jours ?

AMÉNAÏDE.

Ils sont trop avilis,
Ils sont trop malheureux. C'est en vous que j'espère ;

Réparez tant d'horreurs et tant de cruauté ;
Ah! rendez-moi l'honneur que vous m'avez ôté.
Le vainqueur d'Orbassan n'a sauvé que ma vie ;
Venez, que votre voix parle et me justifie.

ARGIRE.

Sans doute, je le dois.

AMÉNAÏDE.

Je vole sur vos pas.

ARGIRE.

Demeure.

AMÉNAÏDE.

Moi, rester! je vous suis aux combats.
J'ai vu la mort de près, et je l'ai vue horrible ;
Croyez qu'aux champs d'honneur elle est bien moins terrible
Qu'à l'indigne échafaud où vous me conduisiez.
Seigneur, il n'est plus temps que vous me refusiez:
J'ai quelques droits sur vous; mon malheur me les donne.
Faudra-t-il que deux fois mon père m'abandonne?

ARGIRE.

Ma fille, je n'ai plus d'autorité sur toi ;
J'en avais abusé, je dois l'avoir perdue.
Mais quel est ce dessein qui me glace d'effroi?
Crains les égarements de ton ame éperdue.
Ce n'est point en ces lieux comme en d'autres climats,
Où le sexe, élevé loin d'une triste gêne,
Marche avec les héros, et s'en distingue à peine;
Et nos mœurs et nos lois ne le permettent pas.

AMÉNAÏDE.

Quelles lois! quelles mœurs indignes et cruelles!
Sachez qu'en ce moment je suis au-dessus d'elles ;
Sachez que, dans ce jour d'injustice et d'horreur,
Je n'écoute plus rien que la loi de mon cœur.
Quoi! ces affreuses lois, dont le poids vous opprime,

Auront pris dans vos bras votre sang pour victime!
Elles auront permis qu'aux yeux des citoyens
Votre fille ait paru dans d'infames liens,
Et ne permettront pas qu'aux champs de la victoire
J'accompagne mon père et défende ma gloire!
Et le sexe en ces lieux, conduit aux échafauds,
Ne pourra se montrer qu'au milieu des bourreaux!
L'injustice à la fin produit l'indépendance [3].
Vous frémissez, mon père; ah! vous deviez frémir
Quand de vos ennemis caressant l'insolence,
Au superbe Orbassan vous pûtes vous unir
Contre le seul mortel qui prend votre défense,
Quand vous m'avez forcée à vous désobéir.

ARGIRE.

Va, c'est trop accabler un père déplorable:
N'abuse point du droit de me trouver coupable;
Je le suis, je le sens, je me suis condamné:
Ménage ma douleur; et si ton cœur encore
D'un père au désespoir ne s'est point détourné,
Laisse-moi seul mourir par les flèches du Maure.
Je vais joindre Tancrède, et tu n'en peux douter.
Vous, observez ses pas.

SCÈNE VII.

AMÉNAIDE.

Qui pourra m'arrêter?
Tancrède, qui me hais, et qui m'as outragée,
Qui m'oses mépriser après m'avoir vengée,
Oui, je veux à tes yeux combattre et t'imiter;
Des traits sur toi lancés affronter la tempête,
En recevoir les coups.... en garantir ta tête;

Te rendre à tes côtés tout ce que je te doi;
Punir ton injustice en expirant pour toi;
Surpasser, s'il se peut, ta rigueur inhumaine;
Mourante entre tes bras, t'accabler de ma haine,
De ma haine trop juste, et laisser, à ma mort,
Dans ton cœur qui m'aima, le poignard du remord,
L'éternel repentir d'un crime irréparable,
Et l'amour que j'abjure, et l'horreur qui m'accable.

FIN DU QUATRIÈME ACTE.

ACTE CINQUIÈME.

SCÈNE I.

LES CHEVALIERS ET LEURS ÉCUYERS, l'épée à la main; DES SOLDATS, portant des trophées; LE PEUPLE, dans le fond.

LORÉDAN.

Allez et préparez les chants de la victoire;
Peuple, au Dieu des combats prodiguez votre encens;
C'est lui qui nous fait vaincre; à lui seul est la gloire;
S'il ne conduit nos coups, nos bras sont impuissants.
Il a brisé les traits, il a rompu les piéges
Dont nous environnaient ces brigands sacriléges,
De cent peuples vaincus dominateurs cruels.
Sur leurs corps tout sanglants érigez vos trophées;
Et, foulant à vos pieds leurs fureurs étouffées,
Des trésors du croissant ornez nos saints autels.
Que l'Espagne opprimée, et l'Italie en cendre,
L'Égypte terrassée et la Syrie aux fers,
Apprennent aujourd'hui comme on peut se défendre
Contre ces fiers tyrans, l'effroi de l'univers.
C'est à nous maintenant de consoler Argire;
Que le bonheur public apaise ses douleurs:
Puissions-nous voir en lui, malgré tous ses malheurs,
L'homme d'état heureux, quand le père soupire!
Mais pourquoi ce guerrier, ce héros inconnu,
A qui l'on doit, dit-on, le succès de nos armes,
Avec nos chevaliers n'est-il point revenu?
Ce triomphe à ses yeux a-t-il si peu de charmes?

Croit-il de ses exploits que nous soyons jaloux?
Nous sommes assez grands pour être sans envie.
Veut-il fuir Syracuse après l'avoir servie?

(à Catane.)

Seigneur, il a long-temps combattu près de vous;
D'où vient qu'ayant voulu courir notre fortune,
Il ne partage point l'allégresse commune?

CATANE.

Apprenez-en la cause, et daignez m'écouter.
Quand du chemin d'Etna vous fermiez le passage,
Placé loin de vos yeux, j'étais vers le rivage
Où nos fiers ennemis osaient nous résister;
Je l'ai vu courir seul et se précipiter.
Nous étions étonnés qu'il n'eût point ce courage,
Inaltérable et calme au milieu du carnage.
Cette vertu d'un chef, et ce don d'un grand cœur:
Un désespoir affreux égarait sa valeur;
Sa voix entrecoupée et son regard farouche
Annonçaient la douleur qui troublait ses esprits.
Il appelait souvent Solamir à grands cris;
Le nom d'Aménaïde échappait de sa bouche;
Il la nommait parjure; et, malgré ses fureurs,
De ses yeux enflammés j'ai vu tomber des pleurs.
Il cherchait à mourir; et, toujours invincible,
Plus il s'abandonnait, plus il était terrible.
Tout cédait à nos coups, et surtout à son bras;
Nous revenions vers vous conduits par la victoire;
Mais lui, les yeux baissés, insensible à sa gloire,
Morne, triste, abattu, regrettant le trépas,
Il appelle, en pleurant, Aldamon qui s'avance,
Il l'embrasse, il lui parle, et loin de nous s'élance
Aussi rapidement qu'il avait combattu.
« C'est pour jamais, dit-il: » ces mots nous laissent croire

Que ce grand chevalier, si digne de mémoire,
Veut être à Syracuse à jamais inconnu.
Nul ne peut soupçonner le dessein qui le guide.
Mais dans le même instant je vois Aménaïde,
Je la vois éperdue au milieu des soldats,
La mort dans les regards, pâle, défigurée;
Elle appelle Tancrède, elle vole égarée;
Son pere en gémissant suit à peine ses pas.
Il ramène avec nous Aménaïde en larmes;
« C'est Tancrède, dit-il, ce héros dont les armes
« Ont étonné nos yeux par de si grands exploits,
« Ce vengeur de l'état, vengeur d'Aménaïde,
« C'est lui que ce matin, d'une commune voix,
« Nous déclarions rebelle et nous nommions perfide;
« C'est ce même Tancrède exilé par nos lois. »
Amis, que faut-il faire, et quel parti nous reste?

LORÉDAN.

Il n'en est qu'un pour nous, celui du repentir.
Persister dans sa faute est horrible et funeste;
Un grand homme opprimé doit nous faire rougir.
On condamna souvent la vertu, le mérite;
Mais quand ils sont connus, il les faut honorer.

SCÈNE II.

LES CHEVALIERS, ARGIRE, AMÉNAIDE, dans l'enfoncement, soutenue par ses femmes.

ARGIRE, arrivant avec précipitation.

Il les faut secourir, il les faut délivrer.
Tancrède est en péril; trop de zèle l'excite;
Tancrède s'est lancé parmi les ennemis,
Contre lui ramenés, contre lui seul unis.

Hélas! j'accuse en vain mon âge qui me glace.
O vous, de qui la force est égale à l'audace,
Vous qui du faix des ans n'êtes point affaiblis,
Courez tous, dissipez ma crainte impatiente,
Courez, rendez Tancrède à ma fille innocente.

LORÉDAN.

C'est nous en dire trop : le temps est cher, volons;
Secourons sa valeur qui devient imprudente,
Et cet emportement que nous désapprouvons.

SCÈNE III.

ARGIRE, AMÉNAIDE.

ARGIRE.

O ciel! tu prends pitié d'un père qui t'adore;
Tu m'as rendu ma fille, et tu me rends encore
L'heureux libérateur qui nous a tous vengés.

(Aménaïde s'avance.)

Ma fille, un juste espoir dans nos cœurs doit renaître.
J'ai causé tes malheurs, je les ai partagés;
Je les termine enfin : Tancrède va paraître.
Ne puis-je consoler tes esprits affligés?

AMÉNAÏDE.

Je me consolerai quand je verrai Tancrède,
Quand ce fatal objet de l'horreur qui m'obsède
Aura plus de justice, et sera sans danger;
Quand j'apprendrai de vous qu'il vit sans m'outrager,
Et lorsque ses remords expîront mes injures.

ARGIRE.

Je ressens ton état, sans doute il doit t'aigrir.
On n'essuya jamais des épreuves plus dures.
Je sais ce qu'il en coûte, et qu'il est des blessures

Dont un cœur généreux peut rarement guérir:
La cicatrice en reste, il est vrai; mais, ma fille,
Nous avons vu Tancrède en ces lieux abhorré;
Apprends qu'il est chéri, glorieux, honoré:
Sur toi-même il répand tout l'éclat dont il brille.
Après ce qu'il a fait, il veut nous faire voir,
Par l'excès de sa gloire et de tant de services,
L'excès où ses rivaux portaient leurs injustices.
Le vulgaire est content s'il remplit son devoir:
Il faut plus au héros, il faut que sa vaillance
Aille au-delà du terme et de notre espérance:
C'est ce que fait Tancrède; il passe notre espoir.
Il te verra constante, il te sera fidèle.
Le peuple en ta faveur s'élève et s'attendrit;
Tancrède va sortir de son erreur cruelle;
Pour éclairer ses yeux, pour calmer son esprit,
Il ne faudra qu'un mot.

AMÉNAÏDE.

Et ce mot n'est pas dit.
Que m'importe à présent ce peuple et son outrage,
Et sa faveur crédule, et sa pitié volage,
Et la publique voix que je n'entendrai pas?
D'un seul mortel, d'un seul dépend ma renommée.
Sachez que votre fille aime mieux le trépas
Que de vivre un moment sans en être estimée.
Sachez (il faut enfin m'en vanter devant vous)
Que dans mon bienfaiteur j'adorais mon époux.
Ma mère au lit de mort a reçu nos promesses;
Sa dernière prière a béni nos tendresses:
Elle joignit nos mains, qui fermèrent ses yeux:
Nous jurâmes par elle, à la face des cieux,
Par ses mânes, par vous, vous, trop malheureux père,
De nous aimer en vous, d'être unis pour vous plaire,

De former nos liens dans vos bras paternels.
Seigneur.... les échafauds ont été nos autels.
Mon amant, mon époux cherche un trépas funeste,
Et l'horreur de ma honte est tout ce qui me reste.
Voilà mon sort.

ARGIRE.

Eh bien! ce sort est réparé;
Et nous obtiendrons plus que tu n'as espéré.

AMÉNAÏDE.

Je crains tout.

SCÈNE IV.

ARGIRE, AMÉNAIDE, FANIE.

FANIE.

Partagez l'allégresse publique,
Jouissez plus que nous de ce prodige unique.
Tancrède a combattu; Tancrède a dissipé
Le reste d'une armée au carnage échappé.
Solamir est tombé sous cette main terrible,
Victime dévouée à notre état vengé,
Au bonheur d'un pays qui devient invincible,
Surtout à votre nom qu'on avait outragé.
La prompte renommée en répand la nouvelle;
Ce peuple ivre de joie, et volant après lui,
Le nomme son héros, sa gloire, son appui,
Parle même du trône où sa vertu l'appelle.
Un seul de nos guerriers, seigneur, l'avait suivi;
C'est ce même Aldamon qui sous vous a servi.
Lui seul a partagé ses exploits incroyables;
Et quand nos chevaliers, dans un danger si grand,
Lui sont venus offrir leurs armes secourables,
Tancrède avait tout fait, il était triomphant.

Entendez-vous ces cris qui vantent sa vaillance?
On l'élève au-dessus des héros de la France,
Des Roland, des Lisois, dont il est descendu.
Venez de mille mains couronner sa vertu,
Venez voir ce triomphe, et recevoir l'hommage
Que vous avez de lui trop long-temps attendu.
Tout vous rit, tout vous sert, tout venge votre outrage;
Et Tancrède à vos vœux est pour jamais rendu.

AMÉNAÏDE.

Ah! je respire enfin; mon cœur connaît la joie.
Ah! mon père, adorons le ciel qui me renvoie,
Par ces coups inouïs, tout ce que j'ai perdu.
De combien de tourments sa bonté nous délivre!
Ce n'est qu'en ce moment que je commence à vivre.
Mon bonheur est au comble; hélas! il m'est bien dû.
Je veux tout oublier; pardonnez-moi mes plaintes,
Mes reproches amers et mes frivoles craintes.
Oppresseurs de Tancrède, ennemis, citoyens,
Soyez tous à ses pieds, il va tomber aux miens.

ARGIRE.

Oui, le ciel pour jamais daigne essuyer nos larmes.
Je me trompe, ou je vois le fidèle Aldamon,
Qui suivait seul Tancrède, et secondait ses armes:
C'est lui, c'est ce guerrier si cher à ma maison.
De nos prospérités la nouvelle est certaine:
Mais d'où vient que vers nous il se traîne avec peine?
Est-il blessé? ses yeux annoncent la douleur.

SCÈNE V.

ARGIRE, AMÉNAIDE, ALDAMON, FANIE.

AMÉNAÏDE.

Parlez, cher Aldamon, Tancrède est donc vainqueur?

ALDAMON.

Sans doute, il l'est, madame.

AMÉNAÏDE.

A ces chants d'allégresse,
A ces voix que j'entends, il s'avance en ces lieux?

ALDAMON.

Ces chants vont se changer en des cris de tristesse.

AMÉNAÏDE.

Qu'entends-je? Ah, malheureuse!

ALDAMON.

Un jour si glorieux,
Est le dernier des jours de ce héros fidèle.

AMÉNAÏDE.

Il est mort?

ALDAMON.

La lumière éclaire encor ses yeux,
Mais il est expirant d'une atteinte mortelle.
Je vous apporte ici de funestes adieux.
Cette lettre fatale, et de son sang tracée,
Doit vous apprendre, hélas! sa dernière pensée.
Je m'acquitte en tremblant de cet affreux devoir.

ARGIRE.

O jour de l'infortune! ô jour du désespoir!

AMÉNAÏDE, revenant à elle.

Donnez-moi mon arrêt, il me défend de vivre;
Il m'est cher.... ô Tancrède! ô maître de mon sort!

Ton ordre, quel qu'il soit, est l'ordre de te suivre;
J'obéirai.... Donnez votre lettre et la mort.

ALDAMON.

Lisez donc, pardonnez ce triste ministère.

AMÉNAÏDE.

O mes yeux! lirez-vous ce sanglant caractère?
Le pourrai-je? il le faut... c'est mon dernier effort.

(Elle lit.)

« Je ne pouvais survivre à votre perfidie;
« Je meurs dans les combats, mais je meurs par vos coups.
« J'aurais voulu, cruelle, en m'exposant pour vous,
« Vous avoir conservé la gloire avec la vie... »
Eh bien, mon père!

(Elle se jette dans les bras de Fanie.)

ARGIRE.

Enfin, les destins désormais
Ont assouvi leur haine, ont épuisé leurs traits :
Nous voilà maintenant sans espoir et sans crainte.
Ton état et le mien ne permet plus la plainte.
Ma chère Aménaïde, avant que de quitter
Ce jour, ce monde affreux que je dois détester;
Que j'apprenne du moins à ma triste patrie
Les honneurs qu'on devait à ta vertu trahie;
Que dans l'horrible excès de ma confusion,
J'apprenne à l'univers à respecter ton nom.

AMÉNAÏDE.

Eh! que fait l'univers à ma douleur profonde?
Que me fait ma patrie et le reste du monde?
Tancrède meurt.

ARGIRE.

Je cède aux coups qui m'ont frappé.

AMÉNAÏDE.

Tancrède meurt, ô ciel! sans être détrompé!

Vous en êtes la cause.... Ah! devant qu'il expire....
Que vois-je? mes tyrans!

SCÈNE VI.

LORÉDAN, CHEVALIERS, SUITE, AMÉNAIDE, ARGIRE, FANIE, ALDAMON; TANCRÈDE, dans le fond, porté par des soldats.

LORÉDAN.

O malheureux Argire!
O fille infortunée! on conduit devant vous
Ce brave chevalier percé de nobles coups.
Il a trop écouté son aveugle furie;
Il a voulu mourir, mais il meurt en héros.
De ce sang précieux versé pour la patrie
Nos secours empressés ont suspendu les flots.
Cette ame, qu'enflammait un courage intrépide,
Semble encor s'arrêter pour voir Aménaïde;
Il la nomme; les pleurs coulent de tous les yeux;
Et d'un juste remords je ne puis me défendre.

(Pendant qu'il parle, on approche lentement Tancrède vers Aménaïde, presque évanouie entre les bras de ses femmes; elle se débarrasse précipitamment des femmes qui la soutiennent, et, se retournant avec horreur vers Lorédan, dit:)

AMÉNAÏDE.

Barbares, laissez là vos remords odieux.

(puis courant à Tancrède, et se jetant à ses pieds:)

Tancrède, cher amant, trop cruel et trop tendre,
Dans nos derniers instants, hélas! peux-tu m'entendre?
Tes yeux appesantis peuvent-ils me revoir?
Hélas! reconnais-moi, connais mon désespoir.
Dans le même tombeau souffre au moins ton épouse;
C'est là le seul honneur dont mon ame est jalouse.

Ce nom sacré m'est dû; tu me l'avais promis :
Ne sois point plus cruel que tous nos ennemis;
Honore d'un regard ton épouse fidèle....

(Il la regarde.)

C'est donc là le dernier que tu jettes sur elle!...
De ton cœur généreux son cœur est-il haï?
Peux-tu me soupçonner?

TANCRÈDE, se soulevant un peu.

Ah! vous m'avez trahi!

AMÉNAÏDE.

Qui! moi? Tancrède!

ARGIRE, se jetant aussi à genoux de l'autre côté, et embrassant Tancrède, puis se relevant.

Hélas! ma fille infortunée,
Pour t'avoir trop aimé, fut par nous condamnée,
Et nous la punissions de te garder sa foi.
Nous fûmes tous cruels envers elle, envers toi.
Nos lois, nos chevaliers, un tribunal auguste,
Nous avons failli tous; elle seule était juste.
Son écrit malheureux qui nous avait armés,
Cet écrit fut pour toi, pour le héros qu'elle aime.
Cruellement trompé, je t'ai trompé moi-même.

TANCRÈDE.

Aménaïde!... ô ciel! est-il vrai? vous m'aimez!

AMÉNAÏDE.

Va, j'aurais en effet mérité mon supplice,
Ce supplice honteux dont tu m'as su tirer,
Si j'avais un moment cessé de t'adorer,
Si mon cœur eût commis cette horrible injustice.

TANCRÈDE, en reprenant un peu de force, et élevant la voix.

Vous m'aimez! ô bonheur plus grand que mes revers!
Je sens trop qu'à ce mot je regrette la vie.
J'ai mérité la mort, j'ai cru la calomnie.

Ma vie était horrible! hélas! et je la perds
Quand un mot de ta bouche allait la rendre heureuse!

AMÉNAÏDE.

Ce n'est donc, juste Dieu! que dans cette heure affreuse,
Ce n'est qu'en le perdant que j'ai pu lui parler!
Ah, Tancrède!

TANCRÈDE.

Vos pleurs devraient me consoler;
Mais il faut vous quitter; ma mort est douloureuse!
Je sens qu'elle s'approche. Argire, écoutez-moi :
Voilà le digne objet qui me donna sa foi;
Voilà de nos soupçons la victime innocente;
A sa tremblante main joignez ma main sanglante;
Que j'emporte au tombeau le nom de son époux.
Soyez mon père.

ARGIRE, prenant leurs mains.

Hélas! mon cher fils, puissiez-vous
Vivre encore adoré d'une épouse chérie!

TANCRÈDE.

J'ai vécu pour venger ma femme et ma patrie;
J'expire entre leurs bras, digne de toutes deux,
De toutes deux aimé..... J'ai rempli tous mes vœux.....
Ma chère Aménaïde!....

AMÉNAÏDE.

Eh bien!

TANCRÈDE.

Gardez de suivre
Ce malheureux amant... et jurez-moi de vivre.....

(Il retombe.)

CATANE.

Il expire.... et nos cœurs, de regrets pénétrés...
Qui l'ont connu trop tard...

AMÉNAÏDE, se jetant sur le corps de Tancrède.

Il meurt, et vous pleurez...
Vous, cruels, vous, tyrans, qui lui coûtez la vie!

(Elle se relève et marche.)

Que l'enfer engloutisse, et vous, et ma patrie,
Et ce sénat barbare, et ces horribles droits
D'égorger l'innocence avec le fer des lois!
Que ne puis-je expirer dans Syracuse en poudre,
Sur vos corps tout sanglants écrasés par la foudre!

(Elle se rejette sur le corps de Tancrède.)

Tancrède! cher Tancrède!

(Elle se relève en fureur.)

Il meurt, et vous vivez!
Vous vivez! Je le suis.... je l'entends; il m'appelle...
Il se rejoint à moi dans la nuit éternelle.
Je vous laisse aux tourments qui vous sont réservés.

(Elle tombe dans les bras de Fanie.)

ARGIRE.

Ah, ma fille!

AMÉNAÏDE, égarée, et le repoussant.

Arrêtez!... vous n'êtes point mon père;
Votre cœur n'en eut point le sacré caractère :
Vous fûtes leur complice... Ah! pardonnez, hélas!
Je meurs en vous aimant... J'expire entre tes bras,
Cher Tancrède!

(Elle tombe à côté de lui.)

ARGIRE.

O ma fille, ô ma chère Fanie!
Qu'avant ma mort, hélas! on la rende à la vie.

FIN DE TANCRÈDE.

VARIANTES
DE TANCRÈDE.

[a] Édition de 1761 :

Rien ne saurait plus rompre un nœud si légitime.

[b] Le nom seul de Tancrède enhardit ma faiblesse.

[c] C'est lui par qui le ciel veut changer mes destins,
C'est lui qui découvrit, dans une course utile,
Que Tancrède en secret a revu la Sicile;
Mais, craignant de lui nuire en cherchant à le voir,
Il crut que m'avertir était son seul devoir:
Ma lettre, par ses soins, etc.

[d] ARGIRE, à Aménaïde.

Éloignez-vous, sortez.

AMÉNAÏDE.

Qu'entends-je? vous! mon père!

ARGIRE.

Vous n'êtes plus ma fille, ôtez-vous de ces lieux,
Rougissez, et tremblez de vos fureurs secrètes:
Vous hâtez mon trépas, perfide que vous êtes;
Allez, une autre main saura fermer mes yeux.

AMÉNAÏDE.

Où suis-je? ô juste ciel! quel est ce coup de foudre?
Soutiens-moi....

(Fanie l'aide à sortir.)

SCENE III.

ARGIRE, LES CHEVALIERS.

ARGIRE.

Mes amis, c'est à vous de résoudre
Quel parti l'on doit prendre après ce crime affreux.
De l'état et de vous je sens quelle est l'injure;
Je dois tout à la loi, mais tout à la nature, etc.

e Plutôt que de se rendre, il a voulu mourir.

f Avec tant d'infamie enfermés au tombeau;
Telle est dans nos états la loi de l'hyménée, etc.

g Punissez ma franchise, et vengez votre offense.

h Et qui ne doit sentir ni regrets ni courroux.
Sans daigner pénétrer au fond de ce mystère,
Je veux à vos dédains opposer mes mépris;
A votre aveuglement vous laisser sans colère,
Marcher à Solamir, et venger mon pays.

SCÈNE VII.

AMÉNAIDE, SOLDATS, dans l'enfoncement.

Il me faut donc mourir, et dans l'ignominie!
On croit qu'à Solamir mon cœur se sacrifie!
O toi, seul des humains qui méritas ma foi,
Seul objet de mes pleurs, objet de leur envie,
Je meurs en criminelle : oui, je le suis pour toi;
Je le veux, je dois l'être. Eh quoi! cette infamie,
Ces apprêts, ces bourreaux, puis-je les soutenir?
Mort honteuse! à ton nom tout mon courage cède.
Non, il n'est point de honte en mourant pour Tancrède.
On peut m'ôter le jour, et non pas me punir.
Quoi! je parais trahir mon père et ma patrie!
. . . . . .
Porte un jour au héros pour qui je perds la vie
Mes derniers sentiments et mes derniers adieux.
Peut-être il vengera son amante fidèle.
Enfin je meurs pour lui; ma mort est moins cruelle.

i Elle serait fidèle, après mon trépas même!
Oui, j'ose m'en flatter, oui, c'est ainsi qu'elle aime;
C'est ainsi que j'adore un cœur tel que le sien;
Il est inébranlable, il est digne du mien,
Incapable d'effroi, de crainte, et d'inconstance.

k

FANIE.

Craint-il de s'expliquer? vous a-t-il soupçonnée?

FIN DES VARIANTES DE TANCRÈDE.

NOTES
DE TANCRÈDE.

[1] Iphigénie, près d'être immolée, dit à son père :

> D'un œil aussi content, d'un cœur aussi soumis
> Que j'acceptais l'époux que vous m'aviez promis,
> Je saurai, s'il le faut, victime obéissante,
> Tendre au fer de Calchas une tête innocente.

Cette résignation paraît exagérée : le sentiment d'Aménaïde est plus vrai et aussi touchant; mais dans cette comparaison ce n'est point Racine qui est inférieur à Voltaire, c'est l'art qui a fait des progrès. Pour rendre les vertus dramatiques plus imposantes, on les a d'abord exagérées ; mais le comble de l'art est de les rendre à la fois naturelles et héroïques. Cette perfection ne pouvait être que le fruit du temps, de l'étude des grands modèles, et surtout de l'étude de leurs fautes.

[2]
> Qui n'a plus qu'un moment à vivre
> N'a plus rien à dissimuler.

M. de Voltaire, dans la *Comtesse de Givry*, dit, en parlant d'un vieux soldat :

> Il touche au jour fatal où l'homme ne ment plus.

[3] On a cru reconnaître dans ce vers le sentiment qu'une longue suite d'injustices avait dû produire dans l'ame de l'auteur ; comme dans ceux-ci :

> Proscrit dès le berceau, nourri dans le malheur,
> Moi toujours éprouvé, moi qui suis mon ouvrage,
> Qui d'états en états ai porté mon courage,
> Qui partout de l'envie ai senti la fureur,
> Depuis que je suis né j'ai vu la calomnie
> Exhaler les venins de sa bouche impunie,
> Chez les républicains comme à la cour des rois.

On a cru reconnaître encore le sentiment d'un grand homme qui, après avoir été privé de la liberté dans sa jeunesse pour des vers qu'il n'avait point faits, forcé de fuir en Angleterre la haine des bigots, d'aller oublier à Berlin les cabales des gens de lettres et la haine que les gens en place portent sourdement à tout homme supérieur, avait été ensuite obligé de quitter Berlin par les intrigues d'un géomètre médiocre, jaloux d'un grand poète, et retrouvait à Genève les monstres qui l'avaient persécuté à Paris et à Berlin, la superstition et l'envie.

Remarquons ici que c'est vraisemblablement au goût de M. de Voltaire pour l'Arioste que nous devons *Tancrède*. Il était impossible qu'un aussi grand artiste ne vît dans l'histoire d'Ariodant et de Genèvre un bloc précieux d'où devait sortir une belle tragédie. C'est une des pièces du théâtre français qui fait le plus d'effet à la représentation, et peut-être celle de toutes où l'on trouve un plus grand nombre de vers et de situations d'une sensibilité profonde et passionnée.

FIN DES NOTES DE TANCRÈDE.

OLYMPIE,

TRAGÉDIE EN CINQ ACTES.

1764.

AVERTISSEMENT

DES ÉDITEURS DE L'ÉDITION DE KEHL *.

Cette tragédie parut imprimée en 1763 ; elle fut jouée à Ferney, et sur le théâtre de l'électeur palatin. M. de Voltaire, alors âgé de soixante-neuf ans, la composa en six jours.

C'est l'ouvrage de six jours, écrivait-il à un philosophe illustre, dont il voulait savoir l'opinion sur cette pièce. *L'auteur n'aurait pas dû se reposer le septième*, lui répondit son ami. *Aussi s'est-il repenti de son ouvrage*, répliqua M. de Voltaire ; et quelque temps après il renvoya la pièce avec beaucoup de corrections.

Olympie a été traduite en italien, et jouée à Venise sur le théâtre de San-Salvatore, avec un grand succès.

* On a suivi la leçon de Kehl ; mais on a joint à la pièce quelques variantes tirées de l'édition de 1774, que l'on regarde comme conforme à la représentation.

PERSONNAGES.

CASSANDRE, fils d'Antipatre, roi de Macédoine.

ANTIGONE, roi d'une partie de l'Asie.

STATIRA, veuve d'Alexandre.

OLYMPIE, fille d'Alexandre et de Statira.

L'HIÉROPHANTE, ou grand-prêtre, qui préside à la célébration des grands mystères.

SOSTÈNE, officier de Cassandre.

HERMAS, officier d'Antigone.

PRÊTRES.

INITIÉS.

PRÊTRESSES.

SOLDATS.

PEUPLE.

La scène est dans le temple d'Éphèse, où l'on célèbre les grands mystères. Le théâtre représente le temple, le péristyle, et la place qui conduit au temple.

OLYMPIE.

ACTE PREMIER.

SCÈNE I.

Le fond du théâtre représente un temple dont les trois portes fermées sont ornées de larges pilastres : les deux ailes forment un vaste péristyle. Sostène est dans le péristyle; la grande porte s'ouvre; Cassandre troublé et agité vient à lui : la grande porte se referme.

CASSANDRE, SOSTÈNE.

CASSANDRE.

Sostène, on va finir ces mystères terribles [1].
Cassandre espère enfin des dieux moins inflexibles :
Mes jours seront plus purs, et mes sens moins troublés;
Je respire.

SOSTÈNE.

Seigneur, près d'Éphèse assemblés,
Les guerriers qui servaient sous le roi votre père
Ont fait entre mes mains le serment ordinaire :
Déjà la Macédoine a reconnu vos lois;
De ses deux protecteurs Éphèse a fait le choix.
Cet honneur, qu'avec vous Antigone partage,
Est de vos grands destins un auguste présage :
Ce règne, qui commence à l'ombre des autels,
Sera béni des dieux, et chéri des mortels;
Ce nom d'initié, qu'on révère et qu'on aime,

Ajoute un nouveau lustre à la grandeur suprême.
Paraissez.

CASSANDRE.

Je ne puis : tes yeux seront témoins
De mes premiers devoirs et de mes premiers soins.
Demeure en ces parvis.... Nos augustes prêtresses
Présentent Olympie aux autels des déesses :
Elle expie en secret, remise entre leurs bras,
Mes malheureux forfaits, qu'elle ne connaît pas.
D'aujourd'hui je commence une nouvelle vie.
Puisses-tu pour jamais, chère et tendre Olympie,
Ignorer ce grand crime avec peine effacé,
Et quel sang t'a fait naître, et quel sang j'ai versé!

SOSTÈNE.

Quoi! seigneur, une enfant vers l'Euphrate enlevée,
Jadis par votre père à servir réservée,
Sur qui vous étendiez tant de soins généreux,
Pourrait jeter Cassandre en ces troubles affreux!

CASSANDRE.

Respecte cette esclave à qui tout doit hommage :
Du sort qui l'avilit je répare l'outrage.
Mon père eut ses raisons pour lui cacher le rang
Que devait lui donner la splendeur de son sang....
Que dis-je? ô souvenir! ô temps! ô jour de crimes!
Il la comptait, Sostène, au nombre des victimes
Qu'il immolait alors à notre sûreté....
Nourri dans le carnage et dans la cruauté,
Seul je pris pitié d'elle, et je fléchis mon père;
Seul je sauvai la fille, ayant frappé la mère.
Elle ignora toujours mon crime et ma fureur.
Olympie à jamais conserve ton erreur!
Tu chéris dans Cassandre un bienfaiteur, un maître;
Tu me détesteras, si tu peux te connaître.

SOSTÈNE.

Je ne pénètre point ces étonnants secrets,
Et ne viens vous parler que de vos intérêts.
Seigneur, de tous ces rois que nous voyons prétendre
Avec tant de fureur au trône d'Alexandre,
L'inflexible Antigone est seul votre allié....

CASSANDRE.

J'ai toujours avec lui respecté l'amitié;
Je lui serai fidèle.

SOSTÈNE.

Il doit aussi vous l'être [a] :
Mais depuis qu'en ces murs nous le voyons paraître,
Il semble qu'en secret un sentiment jaloux
Ait altéré son cœur, et l'éloigne de vous.

CASSANDRE.

(à part.)

Et qu'importe Antigone?... O mânes d'Alexandre!
Mânes de Statira! grande ombre! auguste cendre!
Restes d'un demi-dieu, justement courroucés,
Mes remords et mes feux vous vengent-ils assez?
Olympie, obtenez de leur ombre apaisée
Cette paix à mon cœur si long-temps refusée;
Et que votre vertu, dissipant mon effroi,
Soit ici ma défense, et parle aux dieux pour moi....
Eh quoi! vers ces parvis, à peine ouverts encore,
Antigone s'approche et devance l'aurore!

SCÈNE II.

CASSANDRE, SOSTÈNE, ANTIGONE, HERMAS.

ANTIGONE, à Hermas, au fond du théâtre.

Ce secret m'importune il le faut arracher :

Je lirai dans son cœur ce qu'il croit me cacher.
Va, ne t'écarte pas.

CASSANDRE, à Antigone.

Quand le jour luit à peine,
Quel sujet si pressant près de moi vous amène?

ANTIGONE.

Nos intérêts, Cassandre; après que dans ces lieux
Vos expiations ont satisfait les dieux,
Il est temps de songer à partager la terre.
D'Éphèse en ces grands jours ils écartent la guerre :
Vos mystères secrets des peuples respectés
Suspendent la discorde et les calamités;
C'est un temps de repos pour les fureurs des princes :
Mais ce repos est court; et bientôt nos provinces
Retourneront en proie aux flammes, aux combats,
Que ces dieux arrêtaient, et qu'ils n'éteignent pas.
Antipatre n'est plus : vos soins, votre courage,
Sans doute, achèveront son important ouvrage;
Il n'eût jamais permis que l'ingrat Séleucus,
Le Lagide insolent, le traître Antiochus,
D'Alexandre au tombeau dévorant les conquêtes,
Osassent nous braver et marcher sur nos têtes.

CASSANDRE.

Plût aux dieux qu'Alexandre à ces ambitieux
Fît du haut de son trône encor baisser les yeux!
Plût aux dieux qu'il vécût!

ANTIGONE.

Je ne puis vous comprendre.
Est-ce au fils d'Antipatre à pleurer Alexandre?
Qui peut vous inspirer un remords si pressant?
De sa mort, après tout, vous êtes innocent.

CASSANDRE.

Ah! j'ai causé sa mort.

ANTIGONE.

Elle était légitime :
Tous les Grecs demandaient cette grande victime.
L'univers était las de son ambition.
Athène, Athène même envoya le poison;
Perdiccas le reçut, on en chargea Cratère;
Il fut mis dans vos mains des mains de votre père,
Sans qu'il vous confiât cet important dessein :
Vous étiez jeune encor; vous serviez au festin,
A ce dernier festin du tyran de l'Asie.

CASSANDRE.

Non, cessez d'excuser ce sacrilége impie.

ANTIGONE.

Ce sacrilége!.... Eh quoi! vos esprits abattus
Érigent-ils en dieu l'assassin de Clitus,
Du grand Parménion le bourreau sanguinaire,
Ce superbe insensé qui, flétrissant sa mère,
Au rang du fils des dieux osa bien aspirer,
Et se déshonora pour se faire adorer?
Seul il fut sacrilége; et lorsqu'à Babylone
Nous avons renversé ses autels et son trône,
Quand la coupe fatale a fini son destin,
On a vengé les dieux comme le genre humain.

CASSANDRE.

J'avoûrai ses défauts; mais, quoi qu'il en puisse être,
Il était un grand homme, et c'était notre maître.

ANTIGONE.

Un grand homme [2]!

CASSANDRE.

Oui, sans doute.

ANTIGONE.

Ah! c'est notre valeur,

Notre bras, notre sang qui fonda sa grandeur;
Il ne fut qu'un ingrat.

CASSANDRE.

O mes dieux tutélaires!
Quels mortels ont été plus ingrats que nos pères?
Tous ont voulu monter à ce superbe rang.
Mais de sa femme enfin pourquoi percer le flanc!
Sa femme!... ses enfants!... Ah! quel jour, Antigone?

ANTIGONE.

Après quinze ans entiers, ce scrupule m'étonne.
Jaloux de ses amis, gendre de Darius,
Il devenait Persan; nous étions les vaincus :
Auriez-vous donc voulu que, vengeant Alexandre,
La fière Statira, dans Babylone en cendre
Soulevant ses sujets, nous eût immolés tous
Au sang de sa famille, au sang de son époux?
Elle arma tout le peuple : Antipatre avec peine
Échappa dans ce jour aux fureurs de la reine;
Vous sauvâtes un père.

CASSANDRE.

Il est vrai; mais enfin
La femme d'Alexandre a péri par ma main.

ANTIGONE.

C'est le sort des combats; le succès de nos armes
Ne doit pas nous coûter de regrets et de larmes.

CASSANDRE.

J'en versai, je l'avoue, après ce coup affreux;
Et couvert de ce sang auguste et malheureux,
Étonné de moi-même, et confus de la rage
Où mon père emporta mon aveugle courage,
J'en ai long-temps gémi.

ANTIGONE.

Mais quels motifs secrets

Redoublent aujourd'hui de si cuisants regrets?
Dans le cœur d'un ami j'ai quelque droit de lire :
Vous dissimulez trop.

CASSANDRE.

Ami.... que puis-je dire?
Croyez qu'il est des temps où le cœur combattu
Par un instinct secret revole à la vertu,
Où de nos attentats la mémoire passée
Revient avec horreur effrayer la pensée.

ANTIGONE.

*Oubliez, croyez-moi, des meurtres expiés;
*Mais que nos intérêts ne soient point oubliés :
*Si quelque repentir trouble encor votre vie,
*Repentez-vous surtout d'abandonner l'Asie
*A l'insolente loi du traître Antiochus.
*Que mes braves guerriers, et vos Grecs invaincus,
*Une seconde fois fassent trembler l'Euphrate :
*De tous ces nouveaux rois dont la grandeur éclate,
*Nul n'est digne de l'être, et dans ses premiers ans
*N'a servi, comme nous, le vainqueur des Persans.
*Tous nos chefs ont péri [5].

CASSANDRE.

Je le sais, et peut-être
Dieu les immola tous aux mânes de leur maître.

ANTIGONE.

Nous restons, nous vivons, nous devons rétablir [6]
Ces débris tout sanglants qu'il nous faut recueillir :
Alexandre en mourant les laissait au plus digne;
Si j'ose les saisir, son ordre me désigne.
Assurez ma fortune ainsi que votre sort :
Le plus digne de tous, sans doute, est le plus fort.
Relevons de nos Grecs la puissance détruite;
Que jamais parmi nous la discorde introduite

Ne nous expose en proie à ces tyrans nouveaux,
Eux qui n'étaient pas nés pour marcher nos égaux.
Me le promettez-vous?

CASSANDRE.

Ami, je vous le jure;
Je suis prêt à venger notre commune injure.
Le sceptre de l'Asie est en d'indignes mains,
Et l'Euphrate et le Nil ont trop de souverains :
Je combattrai pour moi, pour vous, et pour la Grèce.

ANTIGONE.

J'en crois votre intérêt; j'en crois votre promesse;
Et surtout je me fie à la noble amitié
Dont le nœud respectable avec vous m'a lié.
Mais de cette amitié je vous demande un gage,
Ne me refusez pas.

CASSANDRE.

Ce doute est un outrage.
Ce que vous demandez est-il en mon pouvoir?
C'est un ordre pour moi, vous n'avez qu'à vouloir.

ANTIGONE.

Peut-être vous verrez avec quelque surprise
Le peu qu'à demander l'amitié m'autorise :
Je ne veux qu'une esclave.

CASSANDRE.

Heureux de vous servir,
Ils sont tous à vos pieds; c'est à vous de choisir.

ANTIGONE.

Souffrez que je demande une jeune étrangère *
Qu'aux murs de Babylone enleva votre père :
Elle est votre partage; accordez-moi ce prix
De tant d'heureux travaux pour vous-même entrepris.

* L'acteur doit ici regarder attentivement Cassandre.

Votre père, dit-on, l'avait persécutée;
J'aurai soin qu'en ma cour elle soit respectée :
Son nom est.... Olympie.

CASSANDRE.

Olympie!

ANTIGONE.

Oui, seigneur.

CASSANDRE, à part.

De quels traits imprévus il vient percer mon cœur!...
Que je livre Olympie!

ANTIGONE.

Écoutez; je me flatte
Que Cassandre envers moi n'a point une ame ingrate :
Sur les moindres objets un refus peut blesser;
Et vous ne voulez pas, sans doute, m'offenser?

CASSANDRE.

Non; vous verrez bientôt cette jeune captive;
Vous-même jugerez s'il faut qu'elle vous suive,
S'il peut m'être permis de la mettre en vos mains.
Ce temple est interdit aux profanes humains;
Sous les yeux vigilants des dieux et des déesses,
Olympie est gardée au milieu des prêtresses.
Les portes s'ouvriront quand il en sera temps.
Dans ce parvis ouvert au reste des vivants,
Sans vous plaindre de moi, daignez au moins m'attendre :
Des mystères nouveaux pourront vous y surprendre;
Et vous déciderez si la terre a des rois
Qui puissent asservir Olympie à leurs lois.

(Il rentre dans le temple, et Sostène sort.)

SCÈNE III.

ANTIGONE, HERMAS, dans le péristyle.

HERMAS.

Seigneur, vous m'étonnez : quand l'Asie en alarmes
Voit cent trônes sanglants disputés par les armes.
Quand des vastes états d'Alexandre au tombeau
La fortune prépare un partage nouveau,
Lorsque vous prétendez au souverain empire [d],
Une esclave est l'objet où ce grand cœur aspire!

ANTIGONE.

Tu dois t'en étonner. J'ai des raisons, Hermas,
Que je n'ose encor dire, et qu'on ne connaît pas :
Le sort de cette esclave est important peut-être
A tous les rois d'Asie, à quiconque veut l'être,
A quiconque en son sein porte un assez grand cœur
Pour oser d'Alexandre être le successeur.
Sur le nom de l'esclave, et sur ses aventures,
J'ai formé dès long-temps d'étranges conjectures :
J'ai voulu m'éclaircir; mes yeux dans ces remparts
Ont quelquefois sur elle arrêté leurs regards;
Ses traits, les lieux, le temps où le ciel la fit naître,
Les respects étonnants que lui prodigue un maître,
Les remords de Cassandre, et ses obscurs discours,
A ces soupçons secrets ont prêté des secours.
Je crois avoir percé ce ténébreux mystère [e].

HERMAS.

*On dit qu'il la chérit, et qu'il l'élève en père.

ANTIGONE.

*Nous verrons... Mais on ouvre, et ce temple sacré
*Nous découvre un autel de guirlandes paré :

*Je vois des deux côtés les prêtresses paraître;
*Au fond du sanctuaire est assis le grand-prêtre;
*Olympie et Cassandre arrivent à l'autel!

SCÈNE IV.

Les trois portes du temple sont ouvertes. On découvre tout l'intérieur. Les PRÊTRES d'un côté, et les PRÊTRESSES de l'autre, s'avançent lentement. Ils sont tous vêtus de robes blanches avec des ceintures bleues dont les bouts pendent à terre. CASSANDRE et OLYMPIE mettent la main sur l'autel; ANTIGONE et HERMAS restent dans le péristyle avec une partie du peuple qui entre par les côtés [3].

CASSANDRE.

Dieu des rois et des dieux, être unique, éternel!
Dieu qu'on m'a fait connaître en ces fêtes augustes,
Qui punis les pervers, et qui soutiens les justes,
Près de qui les remords effacent les forfaits,
Confirme, dieu clément, les serments que je fais.
Recevez ces serments, adorable Olympie;
Je soumets à vos lois et mon trône et ma vie;
Je vous jure un amour, aussi pur, aussi saint,
Que ce feu de Vesta qui n'est jamais éteint [4].
Et vous, filles des cieux, vous augustes prêtresses,
Portez avec l'encens mes vœux et mes promesses
Au trône de ces dieux qui daignent m'écouter,
Et détournez les traits que je peux mériter.

OLYMPIE.

Protégez à jamais, ô dieux en qui j'espère,
Le maître généreux qui m'a servi de père,
Mon amant adoré, mon respectable époux;
Qu'il soit toujours chéri, toujours digne de vous!

Mon cœur vous est connu. Son rang et sa couronne
Sont les moindres des biens que son amour me donne :
Témoins des tendres feux à mon cœur inspirés,
Soyez-en les garants, vous qui les consacrez;
Qu'il m'apprenne à vous plaire, et que votre justice
Me prépare aux enfers un éternel supplice,
Si j'oublie un moment, infidèle à vos lois,
Et l'état où je fus, et ce que je lui dois.

CASSANDRE.

Rentrons au sanctuaire où mon bonheur m'appelle [f].
Prêtresses, disposez la pompe solennelle,
Par qui mes jours heureux vont commencer leur cours;
Sanctifiez ma vie, et nos chastes amours.
* J'ai vu les dieux au temple, et je les vois en elle [g];
* Qu'ils me haïssent tous, si je suis infidèle !...
* Antigone, en ces lieux vous m'avez entendu;
* Aux vœux que vous formiez, ai-je assez répondu?
* Vous-même prononcez si vous deviez prétendre
* A voir entre vos mains l'esclave de Cassandre :
Sachez que ma couronne et toute ma grandeur
Sont de faibles présents, indignes de son cœur.
Quelque étroite amitié qui tous deux nous unisse,
Jugez si j'ai dû faire un pareil sacrifice [h].

(Ils rentrent dans le temple; les portes se ferment, le peuple sort du parvis.)

SCÈNE V.

ANTIGONE, HERMAS, dans le péristyle.

ANTIGONE.

Va, je n'en doute plus, et tout m'est découvert;
Il m'a voulu braver; mais sois sûr qu'il se perd.

Je reconnais en lui la fougueuse imprudence
Qui tantôt sert les dieux, et tantôt les offense;
Ce caractère ardent qui joint la passion
Avec la politique et la religion;
Prompt, facile, superbe, impétueux et tendre,
Prêt à se repentir, prêt à tout entreprendre.
Il épouse une esclave! Ah! tu peux bien penser
Que l'amour à ce point ne saurait l'abaisser :
Cette esclave est d'un sang que lui-même il respecte.
De ses desseins cachés la trame est trop suspecte;
Il se flatte en secret qu'Olympie a des droits
Qui pourront l'élever au rang de roi des rois.
S'il n'était qu'un amant, il m'eût fait confidence
D'un feu qui l'emportait à tant de violence.
Va, tu verras bientôt succéder sans pitié
Une haine implacable à sa faible amitié.

HERMAS.

A son cœur égaré vous imputez peut-être
Des desseins plus profonds que l'amour n'en fait naître :
Dans nos grands intérêts, souvent nos actions
Sont, vous le savez trop, l'effet des passions;
On se déguise en vain leur pouvoir tyrannique,
Le faible quelquefois passe pour politique;
Et Cassandre n'est pas le premier souverain
Qui chérit une esclave et lui donna la main.
J'ai vu plus d'un héros subjugué par sa flamme,
Superbe avec les rois, faible avec une femme.

ANTIGONE.

Tu ne dis que trop vrai : je pèse tes raisons;
Mais tout ce que j'ai vu confirme mes soupçons.
Te le dirai-je enfin? les charmes d'Olympie
Peut-être dans mon cœur portent la jalousie.
Tu n'entrevois que trop mes sentiments secrets :

L'amour se joint peut-être à ces grands intérêts;
Plus que je ne pensais leur union me blesse.
Cassandre est-il le seul en proie à la faiblesse?

HERMAS.

Mais il comptait sur vous. Les titres les plus saints
Ne pourront-ils jamais unir les souverains?
L'alliance, les dons, la fraternité d'armes,
Vos périls partagés, vos communes alarmes,
Vos serments redoublés, tant de soins, tant de vœux,
N'auraient-ils donc servi qu'au malheur de tous deux?
De la sainte amitié n'est-il donc plus d'exemples?

ANTIGONE.

L'amitié, je le sais, dans la Grèce a des temples;
L'intérêt n'en a point, mais il est adoré.
D'ambition, sans doute, et d'amour enivré,
Cassandre m'a trompé sur le sort d'Olympie :
De mes yeux éclairés Cassandre se défie;
Il n'a que trop raison. Va, peut-être aujourd'hui,
L'objet de tant de vœux n'est pas encore à lui.

HERMAS.

Il a reçu sa main.... Cette enceinte sacrée
Voit déjà de l'hymen la pompe préparée;

(Les initiés, les prêtres et les prêtresses traversent le fond de la scène, ayant des palmes ornées de fleurs dans les mains.)

Tous les initiés, de leurs prêtres suivis,
Les palmes dans les mains, inondent ces parvis,
Et l'amour le plus tendre en ordonne la fête.

ANTIGONE.

Non, te dis-je; on pourra lui ravir sa conquête...
Viens, je confirai tout à ton zèle, à ta foi;
J'aurai les lois, les dieux, et les peuples pour moi.
Fuyons pour un moment ces pompes qui m'outragent.

Entrons dans la carrière où mes desseins m'engagent;
Arrosons, s'il le faut, ces asiles si saints,
Moins du sang des taureaux que du sang des humains.

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE SECOND.

SCÈNE I.

(Quoique cette scène et beaucoup d'autres se passent dans l'intérieur du temple, cependant, comme les théâtres sont rarement construits d'une manière favorable à la voix, les acteurs sont obligés d'avancer dans le péristyle; mais les trois portes du temple, ouvertes, désignent qu'on est dans le temple.)

L'HIÉROPHANTE, LES PRÊTRES, LES PRÊTRESSES.

L'HIÉROPHANTE.

Quoi! dans ces jours sacrés! quoi! dans ce temple auguste
Où dieu pardonne au crime, et console le juste,
Une seule prêtresse oserait nous priver
Des expiations qu'elle doit achever!
Quoi! d'un si saint devoir Arzane se dispense!

UNE PRÊTRESSE *.

Arzane en sa retraite, obstinée au silence,
Arrosant de ses pleurs les images des dieux,
Seigneur, vous le savez, se cache à tous les yeux;
En proie à ses chagrins, de langueurs affaiblie,
Elle implore la fin d'une mourante vie.

L'HIÉROPHANTE.

Nous plaignons son état, mais il faut obéir;
Un moment aux autels elle pourra servir.
Depuis que dans ce temple elle s'est enfermée,

* Ce rôle doit être joué par la prêtresse inférieure qui est attachée à Statira.

Ce jour est le seul jour où le sort l'a nommée :
Qu'on la fasse venir *. La volonté du ciel
Demande sa présence, et l'appelle à l'autel.
De guirlandes de fleurs par elle couronnée,
Olympie en triomphe aux dieux sera menée.
Cassandre, initié dans nos secrets divins,
Sera purifié par ses augustes mains.
Tout doit être accompli. Nos rites, nos mystères,
Ces ordres que les dieux ont donnés à nos pères,
Ne peuvent point changer, ne sont point incertains
Comme ces faibles lois qu'inventent les humains.

SCÈNE II.

L'HIÉROPHANTE, PRÊTRES, PRÊTRESSES, STATIRA.

L'HIÉROPHANTE, à Statira.

Venez; vous ne pouvez, à vous-même contraire,
Refuser de remplir votre saint ministère.
Depuis l'instant sacré qu'en cet asile heureux
Vous avez prononcé d'irrévocables vœux,
Ce grand jour est le seul où dieu vous a choisie
Pour annoncer ses lois aux vainqueurs de l'Asie.
Soyez digne du dieu que vous représentez.

STATIRA, couverte d'un voile qui accompagne son visage sans le cacher, et vêtue comme les autres prêtresses.

O ciel! après quinze ans qu'en ces murs écartés,
Dans l'ombre du silence au monde inaccessible,
J'avais enseveli ma destinée horrible,
Pourquoi me tires-tu de mon obscurité?
Tu veux me rendre au jour, à la calamité....

* La prêtresse inférieure va chercher Arzane.

(à l'hiérophante.)

Ah! seigneur, en ces lieux lorsque je suis venue,
C'était pour y pleurer, pour mourir inconnue;
Vous le savez.

L'HIÉROPHANTE.

Le ciel vous prescrit d'autres lois;
Et quand vous présidez pour la première fois
Aux pompes de l'hymen, à notre grand mystère,
Votre nom, votre rang, ne peuvent plus se taire;
Il faut parler.

STATIRA.

Seigneur, qu'importe qui je sois?
Le sang le plus abject, le sang des plus grands rois,
Ne sont-ils pas égaux devant l'Être suprême?
On est connu de lui bien plus que de soi-même.
De grands noms autrefois avaient pu me flatter;
Dans la nuit de la tombe il les faut emporter.
Laissez-moi pour jamais en perdre la mémoire.

L'HIÉROPHANTE.

Nous renonçons sans doute à l'orgueil, à la gloire;
Nous pensons comme vous; mais la Divinité
Exige un aveu simple, et veut la vérité.
Parlez.... Vous frémissez!

STATIRA.

Vous frémirez vous-même [k]....

(aux prêtres et aux prêtresses.)

Vous qui servez d'un dieu la majesté suprême,
Qui partagez mon sort, à son culte attachés,
Qu'entre vous et ce dieu mes secrets soient cachés.

L'HIÉROPHANTE.

Nous vous le jurons tous.

STATIRA.

Avant que de m'entendre,
Dites-moi s'il est vrai que le cruel Cassandre

Soit ici dans le rang de nos initiés?

L'HIÉROPHANTE.

Oui, madame.

STATIRA.

Il a vu ses forfaits expiés!...

L'HIÉROPHANTE.

Hélas! tous les humains ont besoin de clémence.
Si dieu n'ouvrait ses bras qu'à la seule innocence,
Qui viendrait dans ce temple encenser les autels?
Dieu fit du repentir la vertu des mortels.
Ce juge paternel voit du haut de son trône
La terre trop coupable, et sa bonté pardonne [l].

STATIRA.

Eh bien! si vous savez pour quel excès d'horreur
Il demande sa grâce, et craint un dieu vengeur;
Si vous êtes instruit qu'il fit périr son maître [m],
Et quel maître, grands dieux! si vous pouvez connaître
Quel sang il répandit dans nos murs enflammés,
Quand aux yeux d'Alexandre, à peine encor fermés [n],
Ayant osé percer sa veuve gémissante,
Sur le corps d'un époux il la jeta mourante [o];
Vous serez plus surpris, lorsque vous apprendrez
Des secrets jusqu'ici de la terre ignorés.
Cette femme, élevée au comble de la gloire,
Dont la Perse sanglante honore la mémoire,
Veuve d'un demi-dieu, fille de Darius...
Elle vous parle ici, ne l'interrogez plus [5].

(Les prêtres et les prêtresses élèvent les mains, et s'inclinent.)

L'HIÉROPHANTE.

O dieux! qu'ai-je entendu? dieux, que le crime outrage,
De quels coups vous frappez ceux qui sont votre image!
Statira dans ce temple! Ah! souffrez qu'à genoux
Dans mes profonds respects....

STATIRA.

Grand-prêtre, levez-vous.
Je ne suis plus pour vous la maîtresse du monde;
Ne respectez ici que ma douleur profonde.
Des grandeurs d'ici-bas voyez quel est le sort.
Ce qu'éprouva mon père au moment de sa mort,
Dans Babylone en sang je l'éprouvai de même.
Darius, roi des rois, privé du diadème,
Fuyant dans des déserts, errant, abandonné,
Par ses propres amis se vit assassiné;
Un étranger, un pauvre, un rebut de la terre,
De ses derniers moments soulagea la misère.
(Montrant la prêtresse inférieure.)
Voyez-vous cette femme, étrangère en ma cour?
Sa main, sa seule main m'a conservé le jour;
Seule elle me tira de la foule sanglante
Où mes lâches amis me laissaient expirante.
Elle est Éphésienne, elle guida mes pas
Dans cet auguste asile, au bout de mes états.
Je vis par mille mains ma dépouille arrachée,
De mourants et de morts la campagne jonchée,
Les soldats d'Alexandre érigés tous en rois,
Et les larcins publics appelés grands exploits.
J'eus en horreur le monde, et les maux qu'il enfante;
Loin de lui pour jamais je m'enterrai vivante.
Je pleure, je l'avoue, une fille, une enfant
Arrachée à mes bras sur mon corps tout sanglant.
Cette étrangère ici me tient lieu de famille.
J'ai perdu Darius, Alexandre, et ma fille;
Dieu seul me reste.

L'HIÉROPHANTE.

Hélas! qu'il soit donc votre appui!
Du trône où vous étiez vous montez jusqu'à lui;

Son temple est votre cour : soyez-y plus heureuse
Que dans cette grandeur auguste et dangereuse,
Sur ce trône terrible, et par vous oublié,
Devenu pour la terre un objet de pitié.

STATIRA.

Ce temple quelquefois, seigneur, m'a consolée;
Mais vous devez sentir l'horreur qui m'a troublée
En voyant que Cassandre y parle aux mêmes dieux,
Contre sa tête impie implorés par mes vœux.

L'HIÉROPHANTE.

Le sacrifice est grand; je sens trop ce qu'il coûte;
Mais notre loi vous parle, et votre cœur l'écoute :
Vous l'avez embrassée.

STATIRA.

Aurais-je pu prévoir
Qu'elle dût m'imposer cet horrible devoir?
Je sens que de mes jours, usés dans l'amertume,
Le flambeau pâlissant s'éteint et se consume;
Et ces derniers moments que dieu veut me donner,
A quoi vont-ils servir?

L'HIÉROPHANTE.

Peut-être à pardonner.
Vous-même vous avez tracé votre carrière;
Marchez-y sans jamais regarder en arrière.
Les mânes affranchis d'un corps vil et mortel
Goûtent sans passions un repos éternel;
Un nouveau jour leur luit; ce jour est sans nuage;
Ils vivent pour les dieux : tel est notre partage.
Une retraite heureuse amène au fond des cœurs
L'oubli des ennemis, et l'oubli des malheurs.

STATIRA.

Il est vrai, je fus reine, et ne suis que prêtresse;

Dans mon devoir affreux soutenez ma faiblesse.
Que faut-il que je fasse?

L'HIÉROPHANTE.

Olympie à genoux
Doit d'abord en ces lieux se jeter devant vous;
C'est à vous de bénir cet illustre hyménée.

STATIRA.

Je vais la préparer à vivre infortunée :
C'est le sort des humains.

L'HIÉROPHANTE.

Le feu sacré, l'encens,
L'eau lustrale, les dons offerts aux dieux puissants,
Tout sera présenté par vos mains respectables.

STATIRA.

Et pour qui, malheureuse! Ah! mes jours déplorables
Jusqu'au dernier moment sont-ils chargés d'horreur!
J'ai cru dans la retraite éviter mon malheur *!*;
Le malheur est partout, je m'étais abusée:
Allons, suivons la loi par moi-même imposée.

L'HIÉROPHANTE.

Adieu, je vous admire autant que je vous plains.
Elle vient près de vous.

(Il sort.)

SCÈNE III.

STATIRA, OLYMPIE.

(Le théâtre tremble.)

STATIRA.

Lieux funèbres et saints,
Vous frémissez!.... J'entends un horrible murmure;
Le temple est ébranlé!.... Quoi! toute la nature
S'émeut à son aspect! Et mes sens éperdus
Sont dans le même trouble, et restent confondus?

OLYMPIE, effrayée.

Ah! madame!....

STATIRA.

Approchez, jeune et tendre victime;
Cet augure effrayant semble annoncer le crime;
Vos attraits semblent nés pour la seule vertu.

OLYMPIE.

Dieux justes, soutenez mon courage abattu!
Et vous, de leurs décrets auguste confidente,
Daignez conduire ici ma jeunesse innocente;
Je suis entre vos mains, dissipez mon effroi.

STATIRA.

Ah! j'en ai plus que vous!.... Ma fille, embrassez-moi....
Du sort de votre époux êtes-vous informée?
Quel est votre pays? quel sang vous a formée?

OLYMPIE.

Humble dans mon état, je n'ai point attendu
Ce rang où l'on m'élève, et qui ne m'est pas dû.
Cassandre est roi, madame; il daigna dans la Grèce
A la cour de son père élever ma jeunesse.
Depuis que je tombai dans ses augustes mains,
J'ai vu toujours en lui le plus grand des humains.
Je chéris un époux, et je révère un maître!
Voilà mes sentiments, et voilà tout mon être.

STATIRA.

Qu'aisément, juste ciel, on trompe un jeune cœur!
De l'innocence en vous que j'aime la candeur!
Cassandre a donc pris soin de votre destinée?
Quoi! d'un prince ou d'un roi vous ne seriez pas née!

OLYMPIE.

Pour aimer la vertu, pour en suivre les lois,
Faut-il donc être né dans la pourpre des rois?

STATIRA.

Non, je ne vois que trop le crime sur le trône.

OLYMPIE.

Je n'étais qu'une esclave.

STATIRA.

Un tel destin m'étonne.
Les dieux sur votre front, dans vos yeux, dans vos traits,
Ont placé la noblesse ainsi que les attraits.
Vous esclave!

OLYMPIE.

Antipatre, en ma première enfance,
Par le sort des combats me tint sous sa puissance:
Je dois tout à son fils.

STATIRA.

Ainsi vos premiers jours
Ont senti l'infortune, et vu finir son cours!
Et la mienne a duré tout le temps de ma vie!....
En quel temps, en quels lieux fûtes-vous poursuivie
Par cet affreux destin qui vous mit dans les fers?

OLYMPIE.

On dit que d'un grand roi, maître de l'univers,
On termina la vie, on disputa le trône,
On déchira l'empire; et que dans Babylone
Cassandre conserva mes jours infortunés,
Dans l'horreur du carnage au glaive abandonnés.

STATIRA.

Quoi! dans ces temps marqués par la mort d'Alexandre,
Captive d'Antipatre, et soumise à Cassandre!

OLYMPIE.

C'est tout ce que j'ai su. Tant de malheurs passés
Par mon bonheur nouveau doivent être effacés.

STATIRA.

Captive à Babylone!.... O puissance éternelle!

Vous faites-vous un jeu des pleurs d'une mortelle?
Le lieu, le temps, son âge ont excité dans moi
La joie et les douleurs, la tendresse et l'effroi.
Ne me trompé-je point? Le ciel sur son visage
Du héros mon époux semble imprimer l'image.

OLYMPIE.

Que dites-vous?

STATIRA.

Hélas! tels étaient ses regards,
Quand moins fier et plus doux, loin des sanglants hasards,
Relevant ma famille au glaive dérobée,
Il la remit au rang dont elle était tombée,
Quand sa main se joignit à ma tremblante main.
Illusion trop chère! espoir flatteur et vain!
Serait-il bien possible?.... Écoutez-moi, princesse,
Ayez quelque pitié du trouble qui me presse.
N'avez-vous d'une mère aucun ressouvenir!

OLYMPIE.

Ceux qui de mon enfance ont pu m'entretenir
M'ont tous dit qu'en ce temps de trouble et de carnage,
Au sortir du berceau, je fus en esclavage.
D'une mère jamais je n'ai connu l'amour;
J'ignore qui je suis, et qui m'a mise au jour....
Hélas! vous soupirez, vous pleurez, et mes larmes
Se mêlent à vos pleurs, et j'y trouve des charmes....
Eh quoi! vous me serrez dans vos bras languissants!....
Vous faites pour parler des efforts impuissants!
Parlez-moi.

STATIRA.

Je ne puis.... Je succombe.... Olympie!
Le trouble que je sens va me coûter la vie 7.

SCÈNE IV.

STATIRA, OLYMPIE, L'HIÉROPHANTE.

L'HIÉROPHANTE.

O prêtresse des dieux! ô reine des humains!
Quel changement nouveau dans vos tristes destins!
Que nous faudra-t-il faire, et qu'allez-vous entendre?

STATIRA.

Des malheurs: je suis prête, et je dois tout attendre.

L'HIÉROPHANTE.

C'est le plus grand des biens, d'amertume mêlé;
Mais il n'en est point d'autre. Antigone troublé,
Antigone, les siens, le peuple, les armées [r],
Toutes les voix enfin, par le zèle animées,
Tout dit que cet objet à vos yeux présenté,
Qui long-temps comme vous fut dans l'obscurité,
Que vos royales mains vont unir à Cassandre,
Qu'Olympie....

STATIRA.

Achevez.

L'HIÉROPHANTE.

Est fille d'Alexandre.

STATIRA, courant embrasser Olympie.

Ah! mon cœur déchiré me l'a dit avant vous [s].
O ma fille! ô mon sang! ô nom fatal et doux!
*De vos embrassements faut-il que je jouisse,
*Lorsque par votre hymen vous faites mon supplice!

OLYMPIE.

*Quoi! vous seriez ma mère, et vous en gémissez!

STATIRA.

*Non, je bénis les dieux, trop long-temps courroucés: [t]

Je sens trop la nature et l'excès de ma joie;
Mais le ciel me ravit le bonheur qu'il m'envoie:
Il te donne à Cassandre!

OLYMPIE.

Ah! si dans votre flanc
Olympie a puisé la source de son sang,
Si j'en crois mon amour, si vous êtes ma mère,
Le généreux Cassandre a-t-il pu vous déplaire?

L'HIÉROPHANTE.

*Oui, vous êtes son sang, vous n'en pouvez douter,
*Cassandre enfin l'avoue, il vient de l'attester.
*Puissiez-vous toutes deux avec lui réunies
*Concilier enfin deux races ennemies [u]!

OLYMPIE.

Qui? lui! votre ennemi! tel serait mon malheur [v]!

STATIRA.

D'Alexandre ton père il est l'empoisonneur.
Au sein de Statira, dont tu tiens la naissance,
Dans ce sein malheureux qui nourrit ton enfance,
Que tu viens d'embrasser pour la première fois,
Il plongea le couteau dont il frappa les rois.
Il me poursuit enfin jusqu'au temple d'Éphèse;
Il y brave les dieux, et feint qu'il les apaise!
A mes bras maternels il ose te ravir;
Et tu peux demander si je dois le haïr!

OLYMPIE.

Quoi! d'Alexandre ici le ciel voit la famille!
Quoi! vous êtes sa veuve! Olympie est sa fille!
Et votre meurtrier, ma mère, est mon époux!
Je ne suis dans vos bras qu'un objet de courroux!
Quoi! cet hymen si cher était un crime horrible!

L'HIÉROPHANTE.

Espérez dans le ciel.

OLYMPIE.

Ah! sa haine inflexible
D'aucune ombre d'espoir ne peut flatter mes vœux;
Il m'ouvrait un abîme en éclairant mes yeux.
Je vois ce que je suis, et ce que je dois être.
Le plus grand de mes maux est donc de me connaître!
Je devais à l'autel, où vous nous unissiez,
Expirer en victime et tomber à vos pieds.

SCÈNE V.

STATIRA, OLYMPIE, L'HIÉROPHANTE, UN PRÊTRE.

LE PRÊTRE.

On menace le temple, et les divins mystères
Sont bientôt profanés par des mains téméraires;
Les deux rois désunis disputent à nos yeux
Le droit de commander où commandent les dieux:
Voilà ce qu'annonçaient ces voûtes gémissantes,
Et sous nos pieds craintifs nos demeures tremblantes.
Il semble que le ciel veuille nous informer
Que la terre l'offense, et qu'il faut le calmer!
Tout un peuple éperdu, que la discorde excite,
Vers les parvis sacrés vole et se précipite;
Éphèse est divisée entre deux factions.
Nous ressemblons bientôt aux autres nations.
La sainteté, la paix, les mœurs vont disparaître;
Les rois l'emporteront, et nous aurons un maître.

L'HIÉROPHANTE.

Ah! qu'au moins loin de nous ils portent leurs forfaits!
Qu'ils laissent sur la terre un asile de paix!
Leur intérêt l'exige.... O mère auguste et tendre,

Et vous.... dirai-je, hélas! l'épouse de Cassandre?
Au pied de ces autels vous pouvez vous jeter.
Aux rois audacieux je vais me présenter;
Je connais le respect qu'on doit à leur couronne;
Mais ils en doivent plus à ce dieu qui la donne.
S'ils prétendent régner, qu'ils ne l'irritent pas [x].
Nous sommes, je le sais, sans armes, sans soldats;
Nous n'avons que nos lois, voilà notre puissance.
Dieu seul est mon appui, son temple est ma défense;
Et si la tyrannie osait en approcher,
C'est sur mon corps sanglant qu'il lui faudra marcher.

(L'hiérophante sort avec le prêtre inférieur.)

SCÈNE VI.

STATIRA, OLYMPIE.

STATIRA.

O destinée! ô dieu des autels et du trône!
Contre Cassandre au moins favorise Antigone.
Il me faut donc, ma fille, au déclin de mes jours,
De nos seuls ennemis attendre des secours [y],
Et chercher un vengeur, au sein de ma misère [z],
Chez les usurpateurs du trône de ton père!
Chez nos propres sujets, dont les efforts jaloux
Disputent cent états, que j'ai possédés tous!
Ils rampaient à mes pieds, ils sont ici mes maîtres.
O trône de Cyrus! ô sang de mes ancêtres!
Dans quel profond abîme êtes-vous descendus!
Vanité des grandeurs, je ne vous connais plus.

OLYMPIE.

Ma mère, je vous suis.... Ah! dans ce jour funeste

Rendez-moi digne au moins du grand nom qui vous reste :
Le devoir qu'il prescrit est mon unique espoir.

STATIRA.

Fille du roi des rois, remplissez ce devoir.

FIN DU SECOND ACTE.

ACTE TROISIÈME.

SCÈNE I.

(Le temple est fermé.)

CASSANDRE, SOSTÈNE dans le péristyle.

CASSANDRE.

La vérité l'emporte, il n'est plus temps de taire
Ce funeste secret qu'avait caché mon père;
Il a fallu céder à la publique voix.
Oui, j'ai rendu justice à la fille des rois [aa];
Devais-je plus long-temps, par un cruel silence,
Faire encore à son sang cette mortelle offense?
Je fus coupable assez.

SOSTÈNE.

Mais un rival jaloux
Du grand nom d'Olympie abuse contre vous:
Il anime le peuple; Éphèse est alarmée;
De la religion la fureur animée,
Qu'Antigone méprise, et qu'il sait exciter,
Vous fait un crime affreux, un crime à détester,
De posséder la fille, ayant tué la mère.

CASSANDRE.

*Les reproches sanglants qu'Éphèse peut me faire,
*Vous le savez, grand dieu! n'approchent pas des miens.
*J'ai calmé, grace au ciel, les cœurs des citoyens,
*Le mien sera toujours victime des furies,
*Victime de l'amour et de mes barbaries.
*Hélas! j'avais voulu qu'elle tînt tout de moi,
*Qu'elle ignorât un sort qui me glaçait d'effroi.

* De son père en ses mains je mettais l'héritage,
* Conquis par Antipatre, aujourd'hui mon partage.
* Heureux par mon amour, heureux par mes bienfaits,
* Une fois en ma vie avec moi-même en paix,
* Tout était réparé, je lui rendais justice.
* D'aucun crime, après tout, mon cœur ne fut complice[bb];
J'ai tué Statira, mais c'est dans les combats,
C'est en sauvant mon père, en lui prêtant mon bras;
C'est dans l'emportement du meurtre et du carnage,
Où le devoir d'un fils égarait mon courage;
C'est dans l'aveuglement que la nuit et l'horreur
Répandaient sur mes yeux troublés par la fureur.
Mon ame en frémissait avant d'être punie
Par ce fatal amour qui la tient asservie.
Je me crois innocent au jugement des dieux,
Devant le monde entier, mais non pas à mes yeux:
Non pas pour Olympie; et c'est là mon supplice,
C'est là mon désespoir. Il faut qu'elle choisisse,
Ou de me pardonner, ou de percer mon cœur,
Ce cœur désespéré, qui brûle avec fureur.

SOSTÈNE.

On prétend qu'Olympie, en ce temple amenée,
Peut retirer la main qu'elle vous a donnée.

CASSANDRE.

Oui, je le sais, Sostène; et si de cette loi
L'objet que j'idolâtre abusait contre moi,
Malheur à mon rival, et malheur à ce temple!
Du culte le plus saint je donne ici l'exemple;
J'en donnerais bientôt de vengeance et d'horreur.
Écartons loin de moi cette vaine terreur.
Je suis aimé; son cœur est à moi dès l'enfance,
Et l'amour est le dieu qui prendra ma défense.
Courons vers Olympie.

SCÈNE II.

CASSANDRE, SOSTÈNE, L'HIÉROPHANTE, sortant du temple.

CASSANDRE.

Interprète du ciel,
Ministre de clémence, en ce jour solennel,
J'ai de votre saint temple écarté les alarmes;
Contre Antigone encor je n'ai point pris les armes;
J'ai respecté ces temps à la paix consacrés;
Mais donnez cette paix à mes sens déchirés.
J'ai plus d'un droit ici, je saurai les défendre.
Je meurs sans Olympie, et vous devez la rendre.
Achevons cet hymen.

L'HIÉROPHANTE.

Elle remplit, seigneur,
Des devoirs bien sacrés et bien chers à son cœur.

CASSANDRE.

Tout le mien les partage. Où donc est la prêtresse
Qui doit m'offrir ma femme, et bénir ma tendresse?

L'HIÉROPHANTE.

Elle va l'amener. Puissent de si beaux nœuds
Ne point faire aujourd'hui le malheur de tous deux!

CASSANDRE.

Notre malheur!.... Hélas! cette seule journée
Voyait de tant de maux la course terminée.
Pour la première fois un moment de douceur
De mes affreux chagrins dissipait la noirceur.

L'HIÉROPHANTE.

Peut-être plus que vous Olympie est à plaindre.

CASSANDRE.

Comment? que dites-vous?... Eh! que peut-elle craindre?

L'HIÉROPHANTE, s'en allant.

Vous l'apprendrez trop tôt.

CASSANDRE.

Non, demeurez. Eh quoi,
Du parti d'Antigone êtes-vous contre moi?

L'HIÉROPHANTE.

Me préservent les cieux de passer les limites
Que mon culte paisible à mon zèle a prescrites!
Les intrigues des cours, les cris des factions,
Des humains que je fuis les tristes passions,
N'ont point encor troublé nos retraites obscures [6]:
Au dieu que nous servons nous levons des mains pures.
Les débats des grands rois, prompts à se diviser,
Ne sont connus de nous que pour les apaiser;
Et nous ignorerions leurs grandeurs passagères,
Sans le fatal besoin qu'ils ont de nos prières [cc].
Pour vous, pour Olympie, et pour d'autres, seigneur,
Je vais des immortels implorer la faveur.

CASSANDRE.

Olympie!....

L'HIÉROPHANTE.

En ces lieux ce moment la rappelle.
Voyez si vous avez encor des droits sur elle.
Je vous laisse.

(Il sort, et le temple s'ouvre.)

SCÈNE III.

CASSANDRE, SOSTÈNE, STATIRA, OLYMPIE.

CASSANDRE.

Elle tremble, ô ciel! et je frémis!....
Quoi! vous baissez les yeux de vos larmes remplis!

Vous détournez de moi ce front où la nature
Peint l'ame la plus noble, et l'ardeur la plus pure !

OLYMPIE, se jetant dans les bras de sa mère.

Ah, barbare !.... Ah, madame !

CASSANDRE.

Expliquez-vous, parlez.
Dans quels bras fuyez-vous mes regards désolés ?
Que m'a-t-on dit ? pourquoi me causer tant d'alarmes ?
Qui donc vous accompagne et vous baigne de larmes ?

STATIRA, se dévoilant et se retournant vers Cassandre.

Regarde qui je suis.

CASSANDRE.

A ses traits.... à sa voix....
Mon sang se glace ! où suis-je ? et qu'est-ce que je vois ?

STATIRA.

Tes crimes.

CASSANDRE.

Statira peut ici reparaître !

STATIRA.

Malheureux ! reconnais la veuve de ton maître,
La mère d'Olympie.

CASSANDRE.

O tonnerres du ciel,
Grondez sur moi, tombez sur ce front criminel !

STATIRA.

Que n'as-tu fait plutôt cette horrible prière ?
Éternel ennemi de ma famille entière,
Si le ciel l'a voulu, si par tes premiers coups
Toi seul as fait tomber mon trône et mon époux ;
Si dans ce jour de crime, au milieu du carnage,
Tu te sentis, barbare, assez peu de courage
Pour frapper une femme, et, lui perçant le flanc,
La plonger de tes mains dans les flots de son sang,

De ce sang malheureux laisse-moi ce qui reste.
Faut-il qu'en tous les temps ta main me soit funeste?
N'arrache point ma fille à mon cœur, à mes bras;
Quand le ciel me la rend, ne me l'enlève pas.
Des tyrans de la terre à jamais séparée,
Respecte au moins l'asile où je suis enterrée:
Ne viens point, malheureux, par d'indignes efforts
Dans ces tombeaux sacrés persécuter les morts.

CASSANDRE.

Vous m'avez plus frappé que n'eût fait le tonnerre;
Et mon front à vos pieds n'ose toucher la terre.
Je m'en avoue indigne après mes attentats;
Et si je m'excusais sur l'horreur des combats,
Si je vous apprenais que ma main fut trompée,
Quand des jours d'un héros la trame fut coupée,
Que je servais mon père en m'armant contre vous,
Je ne fléchirais point votre juste courroux.
Rien ne peut m'excuser.... Je pourrais dire encore
Que je sauvai ce sang que ma tendresse adore,
Que je mets à vos pieds mon sceptre et mes états.
Tout est affreux pour vous!... Vous ne m'écoutez pas!
Ma main m'arracherait ma malheureuse vie,
Moins pleine de forfaits que de remords punie,
Si votre propre sang, l'objet de tant d'amour,
Malgré lui, malgré moi, ne m'attachait au jour.
Avec un saint respect j'élevai votre fille;
Je lui tins lieu quinze ans de père et de famille;
Elle a mes vœux, mon cœur; et peut-être les dieux
Ne nous ont assemblés dans ces augustes lieux
Que pour y réparer, par un saint hyménée,
L'épouvantable horreur de notre destinée.

STATIRA.

Quel hymen!.... O mon sang! tu recevrais la foi....

De qui? de l'assassin d'Alexandre et de moi!

OLYMPIE.

Non.... ma mère! éteignez ces flambeaux effroyables.
Ces flambeaux de l'hymen entre nos mains coupables;
Éteignez dans mon cœur l'affreux ressouvenir
Des nœuds, des tristes nœuds qui devaient nous unir.
Je préfère (et ce choix n'a rien qui vous étonne)
La cendre qui vous couvre au sceptre qu'il me donne.
Je n'ai point balancé; laissez-moi dans vos bras
Oublier tant d'amour avec tant d'attentats.
Votre fille en l'aimant devenait sa complice.
Pardonnez, acceptez mon juste sacrifice;
Séparez, s'il se peut, mon cœur de ses forfaits;
Empêchez-moi surtout de le revoir jamais.

STATIRA.

Je reconnais ma fille, et suis moins malheureuse.
Tu rends un peu de vie à ma langueur affreuse;
Je renais... Ah! grands dieux! vouliez-vous que ma main
Présentât Olympie à ce monstre inhumain?
Qu'exigiez-vous de moi? quel affreux ministère,
Et pour votre prêtresse, hélas! et pour sa mère!
Vous en avez pitié; vous ne prétendiez pas
M'arrêter dans le piége où vous guidiez mes pas.
Cruel, n'insulte plus et l'autel et le trône:
Tu souillas de mon sang les murs de Babylone;
J'aimerais mieux encore une seconde fois
Voir ce sang répandu par l'assassin des rois,
Que de voir mon sujet, mon ennemi.... Cassandre *(l)*,
Aimer insolemment la fille d'Alexandre.

CASSANDRE.

Je me condamne encore avec plus de rigueur;
Mais j'aime, mais cédez à l'amour en fureur.
Olympie est à moi; je sais quel fut son père;

Je suis roi comme lui, j'en ai le caractère,
J'en ai les droits, la force; elle est ma femme enfin :
Rien ne peut séparer mon sort et son destin.
Ni ses frayeurs, ni vous, ni les dieux, ni mes crimes,
Rien ne rompra jamais des nœuds si légitimes.
Le ciel de mes remords ne s'est point détourné;
Et puisqu'il nous unit, il a tout pardonné.
Mais si l'on veut m'ôter cette épouse adorée,
Sa main qui m'appartient, sa foi qu'elle a jurée,
Il faut verser ce sang, il faut m'ôter ce cœur,
Qui ne connaît plus qu'elle, et qui vous fait horreur.
Vos autels à mes yeux n'ont plus de privilége;
Si je fus meurtrier, je serai sacrilége.
J'enleverais ma femme à ce temple, à vos bras,
Aux dieux même, à nos dieux, s'ils ne m'exaucaient pas.
Je demande la mort, je la veux, je l'envie,
Mais je n'expirerai que l'époux d'Olympie.
Il faudra, malgré vous, que j'emporte au tombeau
Et l'amour le plus tendre et le nom le plus beau,
Et les remords affreux d'un crime involontaire,
Qui fléchiront du moins les mânes de son père.

(Cassandre sort avec Sostène.)

SCÈNE IV.

STATIRA, OLYMPIE.

STATIRA.

Quel moment! quel blasphème! ô ciel! qu'ai-je entendu?
Ah! ma fille, à quel prix mon sang m'est-il rendu?
Tu ressens, je le vois, les horreurs que j'éprouve;
Dans tes yeux effrayés ma douleur se retrouve;
Ton cœur répond au mien; tes chers embrassements,

Tes soupirs enflammés consolent mes tourments;
Ils sont moins douloureux, puisque tu les partages.
Ma fille est mon asile en ces nouveaux naufrages.
Je peux tout supporter, puisque je vois en toi
Un cœur digne en effet d'Alexandre et de moi.

OLYMPIE.

Ah! le ciel m'est témoin si mon ame est formée
Pour imiter la vôtre, et pour être animée
Des mêmes sentiments et des mêmes vertus.
O veuve d'Alexandre! ô sang de Darius!
Ma mère!... Ah! fallait-il qu'à vos bras enlevée,
Par les mains de Cassandre on me vît élevée?
Pourquoi votre assassin, prévenant mes souhaits,
A-t-il marqué pour moi ses jours par ses bienfaits?
Que sa cruelle main ne m'a-t-elle opprimée!
Bienfaits trop dangereux! pourquoi m'a-t-il aimée?

STATIRA.

Ciel! qui vois-je paraître en ces lieux retirés?
Antigone lui-même!

SCÈNE V.

STATIRA, OLYMPIE, ANTIGONE.

ANTIGONE.

O reine, demeurez.
Vous voyez un des rois formés par Alexandre,
Qui respecte sa veuve, et qui vient la défendre;
Vous pourriez remonter, du pied de cet autel,
Au premier rang du monde où vous plaça le ciel,
Y mettre votre fille, et prendre au moins vengeance
Du ravisseur altier qui tous trois nous offense.
Votre sort est connu, tous les cœurs sont à vous;

Ils sont las des tyrans que votre auguste époux
Laissa par son trépas maîtres de son empire.
Pour ce grand changement votre nom peut suffire.
M'avoûrez-vous ici pour votre défenseur?

STATIRA.

Oui, si c'est la pitié qui conduit votre cœur,
Si vous servez mon sang, si votre offre est sincère.

ANTIGONE.

Je ne souffrirai pas qu'un jeune téméraire
Des mains de votre fille et de tant de vertus
Obtienne un double droit au trône de Cyrus;
Il en est trop indigne; et pour un tel partage
Je n'ai pas présumé qu'il ait votre suffrage.
Je n'ai point au grand-prêtre ouvert ici mon cœur;
Je me suis présenté comme un adorateur
Qui des divinités implore la clémence.
Je me présente à vous armé de la vengeance.
La veuve d'Alexandre, oubliant sa grandeur,
De sa famille au moins n'oublîra point l'honneur.

STATIRA.

Mon cœur est détaché du trône et de la vie;
L'un me fut enlevé, l'autre est bientôt finie.
Mais si vous arrachez aux mains d'un ravisseur *gg*
Le seul bien que les dieux rendaient à ma douleur,
Si vous la protégez, si vous vengez son père,
Je ne vois plus en vous que mon dieu tutélaire.
Seigneur, sauvez ma fille, au bord de mon tombeau,
Du crime et du danger d'épouser mon bourreau.

ANTIGONE.

Digne sang d'Alexandre, approuvez-vous mon zèle?
Acceptez-vous mon offre, et pensez-vous comme elle?

OLYMPIE.

Je dois haïr Cassandre.

ANTIGONE.

Il faut donc m'accorder
Le prix, le noble prix que je viens demander.
Contre mon allié je prends votre défense;
Je crois vous mériter, soyez ma récompense.
Toute autre est un outrage, et c'est vous que je veux.
Cassandre n'est pas fait pour obtenir vos vœux:
Parlez, et je tiendrai cette gloire suprême
De mon bras, de la reine, et surtout de vous-même;
Prononcez : daignez-vous m'honorer d'un tel prix?

STATIRA.

Décidez.

OLYMPIE.

Laissez-moi reprendre mes esprits....
J'ouvre à peine les yeux. Tremblante, épouvantée,
Du sein de l'esclavage en ce temple jetée;
Fille de Statira, fille d'un demi-dieu,
Je retrouve une mère en cet auguste lieu,
De son rang, de ses biens, de son nom dépouillée,
Et d'un sommeil de mort à peine réveillée;
J'épouse un bienfaiteur.... il est un assassin.
Mon époux de ma mère a déchiré le sein.
Dans cet entassement d'horribles aventures
Vous m'offrez votre main pour venger mes injures.
Que puis-je vous répondre?... Ah! dans de tels moments,
(embrassant sa mère.)
Voyez à qui je dois mes premiers sentiments,
Voyez si les flambeaux des pompes nuptiales
Sont faits pour éclairer ces horreurs si fatales,
Quelle foule de maux m'environne en un jour,
Et si ce cœur glacé peut écouter l'amour.

STATIRA.

Ah! je vous réponds d'elle, et le ciel vous la donne.

La majesté, peut-être, ou l'orgueil de mon trône
N'avait pas destiné, dans mes premiers projets,
La fille d'Alexandre à l'un de mes sujets;
Mais vous la méritez en osant la défendre.
C'est vous qu'en expirant désignait Alexandre;
Il nomma le plus digne, et vous le devenez :
Son trône est votre bien, quand vous le soutenez.
Que des dieux immortels la faveur vous seconde!
Que leur main vous conduise à l'empire du monde!
Alexandre et sa veuve, ensevelis tous deux,
Lui dans la tombe, et moi dans ces murs ténébreux,
Vous verront sans regret au trône de mes pères;
Et puissent désormais les destins, moins sévères,
En écarter pour vous cette fatalité
Qui renversa toujours ce trône ensanglanté!

ANTIGONE.

Il sera relevé par la main d'Olympie.
Montrez-vous avec elle aux peuples de l'Asie.
Sortez de cet asile, et je vais tout presser,
Pour venger Alexandre, et pour le remplacer.

(Il sort.)

SCÈNE VI.

STATIRA, OLYMPIE.

STATIRA.

Ma fille, c'est par toi que je romps la barrière
Qui me sépare ici de la nature entière;
Et je rentre un moment dans ce monde pervers,
Pour venger mon époux, ton hymen, et tes fers.
Dieu donnera la force à mes mains maternelles
De briser avec toi tes chaînes criminelles.
Viens remplir ma promesse, et me faire oublier,
Par des serments nouveaux, le crime du premier.

OLYMPIE.

Hélas !...

STATIRA.

Quoi ! tu gémis ?

OLYMPIE.

Cette même journée
Allumerait deux fois les flambeaux d'hyménée ?

STATIRA.

Que dis-tu ?

OLYMPIE.

Permettez, pour la première fois,
Que je vous fasse entendre une timide voix.
Je vous chéris, ma mère, et je voudrais répandre
Le sang que je reçus de vous et d'Alexandre,
Si j'obtenais des dieux, en le fesant couler,
De prolonger vos jours ou de les consoler.

STATIRA.

O ma chère Olympie !

OLYMPIE.

Oserai-je encor dire
Que votre asile obscur est le trône où j'aspire ?
Vous m'y verrez soumise, et foulant à vos pieds
Ces trônes malheureux, pour vous seule oubliés.
Alexandre mon père, enfermé dans la tombe,
Veut-il que de nos mains son ennemi succombe ?
Laissons là tous ces rois dans l'horreur des combats,
Se punir l'un par l'autre, et venger son trépas ;
Mais nous, de tant de maux victimes innocentes,
A leurs bras forcenés joignant nos mains tremblantes,
Faudra-t-il nous charger d'un meurtre infructueux ?
Les larmes sont pour nous, les crimes sont pour eux.

STATIRA.

Des larmes ! Et pour qui les vois-je ici répandre ?

Dieux! m'avez-vous rendu la fille d'Alexandre?
Est-ce elle que j'entends?

OLYMPIE.

Ma mère....

STATIRA.

O ciel vengeur!

OLYMPIE.

Cassandre!...

STATIRA.

Explique-toi; tu me glaces d'horreur.
Parle.

OLYMPIE.

Je ne le puis.

STATIRA.

Va, tu m'arraches l'ame;
Finis ce trouble affreux; parle, dis-je.

OLYMPIE.

Ah! madame,
Je sens trop de quels coups je viens de vous frapper;
Mais je vous chéris trop pour vouloir vous tromper.
Prête à me séparer d'un époux si coupable,
Je le fuis.... mais je l'aime.

STATIRA.

O parole exécrable [hh]!
Dernier de mes moments! cruelle fille, hélas!
Puisque tu peux l'aimer, tu ne le fuiras pas.
Tu l'aimes, tu trahis Alexandre et ta mère!
Grand dieu! j'ai vu périr mon époux et mon père;
Tu m'arrachas ma fille, et ton ordre inhumain
Me la fait retrouver pour mourir de sa main!

OLYMPIE.

Je me jette à vos pieds....

STATIRA.

Fille dénaturée!
Fille trop chère!

OLYMPIE.

Hélas! de douleurs dévorée,
Tremblante à vos genoux, je les baigne de pleurs.
Ma mère, pardonnez.

STATIRA.

Je pardonne.... et je meurs.

OLYMPIE.

Vivez, écoutez-moi.

STATIRA.

Que veux-tu?

OLYMPIE.

Je vous jure,
Par les dieux, par mon nom, par vous, par la nature,
Que je m'en punirai, qu'Olympie aujourd'hui,
Répandra tout son sang avant que d'être à lui.
Mon cœur vous est connu. Je vous ai dit que j'aime;
Jugez par ma faiblesse, et par cet aveu même,
Si ce cœur est à vous, et si vous l'emportez
Sur mes sens éperdus que l'amour a domptés.
Ne considérez point ma faiblesse et mon âge;
De mon père et de vous je me sens le courage:
J'ai pu les offenser, je ne peux les trahir;
Et vous me connaîtrez en me voyant mourir.

STATIRA.

Tu peux mourir, dis-tu, fille inhumaine et chère!
Et tu ne peux haïr l'assassin de ton père!

OLYMPIE.

Arrachez-moi ce cœur; vous verrez qu'un époux,
Quelque cher qu'il me fût, y régnait moins que vous;
Vous y reconnaîtrez ce pur sang qui m'anime.

Pour me justifier prenez votre victime,
Immolez votre fille.

STATIRA.

Ah! j'en crois tes vertus;
Je te plains, Olympie, et ne t'accuse plus:
J'espère en ton devoir, j'espère en ton courage.
Moi-même j'ai pitié d'un amour qui m'outrage.
Tu déchires mon cœur, et tu sais l'attendrir:
Console au moins ta mère en la fesant mourir.
Va, je suis malheureuse, et tu n'es point coupable.

OLYMPIE.

Qui de nous deux, ô ciel! est la plus misérable?

FIN DU TROISIÈME ACTE.

ACTE QUATRIÈME.

SCÈNE I.

ANTIGONE, HERMAS, dans le pérystile.

HERMAS.

Vous me l'aviez bien dit, les saints lieux profanés
Aux horreurs des combats vont être abandonnés :
Vos soldats près du temple occupent ce passage :
Cassandre, ivre d'amour, de douleur et de rage,
Des dieux qu'il invoquait défiant le courroux,
Par cet autre chemin s'avance contre vous.
Le signal est donné ; mais, dans cette entreprise,
Entre Cassandre et vous le peuple se divise.

ANTIGONE, en sortant.

Je le réunirai.

SCÈNE II.

ANTIGONE, HERMAS, CASSANDRE, SOSTÈNE.

CASSANDRE, arrêtant Antigone.

Demeure, indigne ami,
Infidèle allié, détestable ennemi :
M'oses-tu disputer ce que le ciel me donne ?

ANTIGONE.

Oui. Quelle est la surprise où ton cœur s'abandonne ?
La fille d'Alexandre a des droits assez grands
Pour faire armer l'Asie, et trembler nos tyrans.

Babylone est sa dot, et son droit est l'empire.
Je prétends l'un et l'autre; et je veux bien te dire
Que tes pleurs, tes regrets, tes expiations,
N'en imposeront pas aux yeux des nations.
Ne crois pas qu'à présent l'amitié considère
Si tu fus innocent de la mort de son père :
L'opinion fait tout; elle t'a condamné.
Aux faiblesses d'amour ton cœur abandonné
Séduisait Olympie en cachant sa naissance;
Tu crus ensevelir dans l'éternel silence
Ce funeste secret dont je suis informé;
Ce n'est qu'en la trompant que tu pus être aimé.
Ses yeux s'ouvrent enfin, c'en est fait; et Cassandre
N'ose lever les siens, n'a plus rien à prétendre.
De quoi t'es-tu flatté? pensais-tu que ses droits
T'élèveraient un jour au rang de roi des rois?
Je peux de Statira prendre ici la défense;
Mais veux-tu conserver notre antique alliance?
Veux-tu régner en paix dans tes nouveaux états?
Me revoir ton ami, t'appuyer de mon bras?....

CASSANDRE.

Eh bien!

ANTIGONE.

Cède Olympie, et rien ne nous sépare.
Je périrai pour toi : sinon, je te déclare
Que je suis le plus grand de tous tes ennemis.
Connais tes intérêts, pèse-les, et choisis.

CASSANDRE.

Je n'aurai pas de peine, et je venais te faire
Une offre différente, et qui pourra te plaire.
Tu ne connais ni loi, ni remords, ni pitié,
Et c'est un jeu pour toi de trahir l'amitié.
J'ai craint le ciel du moins : tu ris de sa justice,

Tu jouis des forfaits dont tu fus le complice;
Tu n'en jouiras pas, traître....

ANTIGONE.

Que prétends-tu?

CASSANDRE.

Si dans ton ame atroce il est quelque vertu,
N'employons pas les mains du soldat mercenaire
Pour assouvir ta rage et servir ta colère.
Qu'a de commun le peuple avec nos factions?
Est-ce à lui de mourir pour nos divisions?
C'est à nous, c'est à toi, si tu te sens l'audace
De braver mon courage, ainsi que ma disgrace.
Je ne fus pas admis au commerce des dieux,
Pour aller égorger mon ami sous leurs yeux;
C'est un crime nouveau, c'est toi qui le prépares.
Va, nous étions formés pour être des barbares.
Marchons; viens décider de ton sort et du mien,
T'abreuver de mon sang, ou verser tout le tien.

ANTIGONE.

*J'y consens avec joie, et sois sûr qu'Olympie
*Acceptera la main qui t'ôtera la vie [ii].

(Ils mettent l'épée à la main.)

SCÈNE III.

CASSANDRE, ANTIGONE, HERMAS, SOSTÈNE.

L'HIÉROPHANTE sort du temple précipitamment, avec les PRÊTRES et les INITIÉS, qui se jettent avec une foule de peuple entre Cassandre et Antigone, et les désarment.

L'HIÉROPHANTE.

Profanes, c'en est trop. Arrêtez, respectez
Et le dieu qui vous parle, et ses [kk] solennités [7].

Prêtres, initiés, peuple, qu'on les sépare;
Bannissez du lieu saint la discorde barbare;
Expiez vos forfaits.... Glaives, disparaissez.
Pardonne, dieu puissant! vous, rois, obéissez.

CASSANDRE.

Je cède au ciel, à vous.

ANTIGONE.

Je persiste; et j'atteste
Les mânes d'Alexandre, et le courroux céleste,
Que, tant que je vivrai, je ne souffrirai pas
Qu'Olympie à mes yeux passe ici dans ses bras,
Et que cet hyménée, illégitime, impie,
Soit la honte d'Éphèse, et l'horreur de l'Asie [ll].

CASSANDRE.

Sans doute il le serait, si tu l'avais formé [mm].

L'HIÉROPHANTE.

D'un esprit plus remis, d'un cœur moins enflammé,
Rendez-vous à la loi, respectez sa justice;
Elle est commune à tous, il faut qu'on l'accomplisse.
La cabane du pauvre et le trône des rois,
Également soumis, entendent cette voix;
Elle aide la faiblesse, elle est le frein du crime,
Et délie à l'autel l'innocente victime.
Si l'époux, quel qu'il soit, et quel que soit son rang,
Des parents de sa femme a répandu le sang,
Fût-il purifié dans nos sacrés mystères
Par le feu de Vesta, par les eaux salutaires,
Et par le repentir, plus nécessaire qu'eux,
Son épouse en un jour peut former d'autres nœuds [nn];
Elle le peut sans honte, à moins que sa clémence,
A l'exemple des dieux, ne pardonne l'offense.
*La loi donne un seul jour; elle accourcit les temps [oo]
*Des chagrins attachés à ces grands changements:

* Mais surtout attendez les ordres d'une mère;
* Elle a repris ses droits, le sacré caractère
* Que la nature donne, et que rien n'affaiblit.
* A son auguste voix Olympie obéit.
Qu'osez-vous attenter, quand c'est à vous d'attendre
Les arrêts de la veuve et du sang d'Alexandre?

(Il sort avec sa suite.)

ANTIGONE.

C'est assez; j'y souscris, pontife; elle est à moi.

(Antigone sort avec Hermas.)

SCÈNE IV.

CASSANDRE, SOSTÈNE, dans le pérystile.

CASSANDRE.

Elle n'y sera pas, cœur barbare et sans foi.
Arrachons-la, Sostène, à ce fatal asile,
A l'espoir insolent de ce coupable habile,
Qui rit de mes remords, insulte à ma douleur,
Et tranquille et serein vient m'arracher le cœur.

SOSTÈNE.

Il séduit Statira, seigneur; il s'autorise
Et des lois qu'il viole, et des dieux qu'il méprise.

CASSANDRE.

Enlevons-la, te dis-je, aux dieux que j'ai servis,
Et par qui désormais tous mes soins sont trahis.
J'accepterais la mort, je bénirais la foudre;
Mais qu'enfin mon épouse ose ici se résoudre
A passer en un jour à cet autel fatal
De la main de Cassandre à la main d'un rival!
Tombe en cendres ce temple avant que je l'endure!
Ciel! tu me pardonnais! Plus tranquille et plus pure,

Mon ame à cet espoir osait s'abandonner :
Tu m'ôtes Olympie, est-ce là pardonner?

SOSTÈNE.

Il ne vous l'ôte point : ce cœur docile et tendre,
Si soumis à vos lois, si content de se rendre,
Ne peut jusqu'à l'oubli passer en un moment.
Le cœur ne connaît point un si prompt changement.
* Elle peut vous aimer sans trahir la nature *pp*.
* Vos coups dans les combats portés à l'aventure
* Ont versé, je l'avoue, un sang bien précieux;
* C'est un malheur pour vous que permirent les dieux.
Vous n'avez point trempé dans la mort de son père;
Vos pleurs ont effacé tout le sang de sa mère;
Ses malheurs sont passés, vos bienfaits sont présents.

CASSANDRE.

Vainement cette idée apaise mes tourments.
Ce sang de Statira, ces mânes d'Alexandre,
D'une voix trop terrible ici se font entendre.
Sostène, elle est leur fille; elle a le droit affreux
De haïr sans retour un époux malheureux.
Je sens qu'elle m'abhorre, et moi je la préfère
Au trône de Cyrus, au trône de la terre.
Ces expiations, ces mystères cachés,
Indifférents aux rois, et par moi recherchés,
Elle en était l'objet; mon ame criminelle
Ne s'approchait des dieux que pour s'approcher d'elle.

SOSTÈNE, apercevant Olympie.

Hélas! la voyez-vous en proie à ses douleurs?
Elle embrasse un autel, et le baigne de pleurs.

CASSANDRE.

Au temple, à cet autel, il est temps qu'on l'enlève.
Va, cours, que tout soit prêt.

(Sostène sort.)

SCÈNE V.

CASSANDRE, OLYMPIE.

OLYMPIE, courbée sur l'autel sans voir Cassandre.

Que mon cœur se soulève!
Qu'il est désespéré!... Qu'il se condamne! hélas ?? !
(apercevant Cassandre.)
Que vois-je!

CASSANDRE.

Votre époux!

OLYMPIE.

Non, vous ne l'êtes pas.
Non, Cassandre.... jamais ne prétendez à l'être.

CASSANDRE.

Eh bien! j'en suis indigne, et je dois me connaître.
Je sais tous les forfaits que mon sort inhumain,
Pour nous perdre tous deux, a commis par ma main;
J'ai cru les expier, j'en comble la mesure;
Ma présence est un crime, et ma flamme une injure...
Mais, daignez me répondre.... Ai-je par mes secours
Aux fureurs de la guerre arraché vos beaux jours?

OLYMPIE.

Pourquoi les conserver?

CASSANDRE.

Au sortir de l'enfance
Ai-je assez respecté votre aimable innocence?
Vous ai-je idolâtrée?

OLYMPIE.

Ah! c'est là mon malheur.

CASSANDRE.

Après le tendre aveu de la plus pure ardeur,

Libre dans vos bontés, maîtresse de vous-même,
Cette voix favorable à l'époux qui vous aime,
Aux lieux où je vous parle, à ces mêmes autels,
A joint à mes serments vos serments solennels!

OLYMPIE.

Hélas! il est trop vrai!... Que le courroux céleste
Ne me punisse pas d'un serment si funeste!

CASSANDRE.

Vous m'aimiez, Olympie!

OLYMPIE.

Ah! pour comble d'horreur,
Ne me reproche pas ma détestable erreur.
Il te fut trop aisé d'éblouir ma jeunesse;
D'un cœur qui s'ignorait tu trompas la faiblesse;
C'est un forfait de plus.... Fuis-moi; ces entretiens
Sont un crime pour moi plus affreux que les tiens.

CASSANDRE.

Craignez d'en commettre un plus funeste peut-être
En acceptant les vœux d'un barbare et d'un traître;
Et si pour Antigone...

OLYMPIE.

Arrête, malheureux!
D'Antigone et de toi je rejette les vœux.
Après que cette main lâchement abusée,
S'est pu joindre à ta main de mon sang arrosée,
Nul mortel désormais n'aura droit sur mon cœur.
J'ai l'hymen, et le monde, et la vie en horreur.
Maîtresse de mon choix, sans que je délibère,
Je choisis les tombeaux qui renferment ma mère;
Je choisis cet asile où dieu doit posséder
Ce cœur qui se trompa quand il put te céder.
*J'embrasse les autels et déteste ton trône [17],
*Et tous ceux de l'Asie... et surtout d'Antigone

*Va-t'en, ne me vois plus... va, laisse-moi pleurer
*L'amour que j'ai promis, et qu'il faut abhorrer.

CASSANDRE.

Eh bien! de mon rival si l'amour vous offense,
Vous ne sauriez m'ôter un rayon d'espérance;
Et quand votre vertu rejette un autre époux,
Ce refus est ma grâce, et je me crois à vous.
Tout souillé que je suis du sang qui vous fit naître,
Vous êtes, vous serez la moitié de mon être,
Moitié chère et sacrée, et de qui les vertus
Ont arrêté sur moi les foudres suspendus,
Ont gardé sur mon cœur un empire suprême,
Et devraient désarmer votre mère elle-même.

OLYMPIE.

Ma mère!... Quoi! ta bouche a prononcé son nom!
Ah! si le repentir, si la compassion,
Si ton amour au moins peut fléchir ton audace,
Fuis les lieux qu'elle habite, et l'autel que j'embrasse,
Laisse-moi.

CASSANDRE.

Non, sans vous je n'en saurais sortir.
A me suivre à l'instant vous devez consentir.
(Il la prend par la main.)
Chère épouse, venez.

OLYMPIE, la retirant avec transport.

Traite-moi donc comme elle;
Frappe une infortunée à son devoir fidèle;
Dans ce cœur désolé porte un coup plus certain :
Tout mon sang fut formé pour couler sous ta main;
Frappe, dis-je ss.

CASSANDRE.

Ah! trop loin vous portez la vengeance;
J'eus moins de cruauté, j'eus moins de violence.

Le ciel sait faire grâce, et vous savez punir;
Mais c'est trop être ingrate, et c'est trop me haïr [tt].

OLYMPIE.

Ma haine est-elle juste, et l'as-tu méritée?...
Cassandre, si ta main féroce, ensanglantée,
Ta main qui de ma mère osa percer le flanc,
N'eût frappé que moi seule, et versé que mon sang,
Je te pardonnerais, je t'aimerais... barbare.
Va, tout nous désunit.

CASSANDRE.

Non, rien ne nous sépare [uu].
Quand vous auriez Cassandre encor plus en horreur,
Quand vous m'épouseriez pour me percer le cœur,
Vous me suivrez... Il faut que mon sort s'accomplisse.
Laissez-moi mon amour, du moins pour mon supplice:
Ce supplice est sans terme, et j'en jure par vous.
Haïssez, punissez, mais suivez votre époux.

SCÈNE VI.

CASSANDRE, OLYMPIE, SOSTÈNE.

SOSTÈNE.

Paraissez, ou bientôt Antigone l'emporte.
Il parle à vos guerriers, il assiége la porte,
Il séduit vos amis près du temple assemblés;
Par sa voix redoutable ils semblent ébranlés :
Il atteste Alexandre, il atteste Olympie.
Tremblez pour votre amour, tremblez pour votre vie.
Venez.

CASSANDRE.

A mon rival ainsi vous m'immolez!
Je vais chercher la mort, puisque vous le voulez.

OLYMPIE.

Moi, vouloir ton trépas!.... va, j'en suis incapable...
Vis loin de moi.

CASSANDRE.

Sans vous, le jour m'est exécrable;
Et s'il m'est conservé, je revole en ces lieux,
Je vous arrache au temple, ou j'y meurs à vos yeux.

(Il sort avec Sostène.)

SCÈNE VII.

OLYMPIE.

Malheureuse!... Et c'est lui qui cause mes alarmes!
Ah! Cassandre, est-ce à toi de me coûter des larmes?
Faut-il tant de combats pour remplir son devoir?
Vous aurez sur mon ame un absolu pouvoir,
O sang dont je naquis, ô voix de la nature!
Je m'abandonne à vous, c'est par vous que je jure
De vous sacrifier mes plus chers sentiments....
Sur cet autel, hélas! j'ai fait d'autres serments....
Dieux! vous les receviez; ô dieux! votre clémence
A du plus tendre amour approuvé l'innocence.
Vous avez tout changé... mais changez donc mon cœur,
Donnez-lui la vertu conforme à son malheur....
*Ayez quelque pitié d'une ame déchirée vv,
*Qui périt infidèle, ou meurt dénaturée.
*Hélas! j'étais heureuse en mon obscurité,
*Dans l'oubli des humains, dans la captivité;
*Sans parents, sans état, à moi-même inconnue....
*Le grand nom que je porte est ce qui m'a perdue.
*J'en serai digne au moins.... Cassandre, il faut te fuir,
*Il faut t'abandonner... mais comment te haïr?.....

Que peut donc sur soi-même une faible mortelle [xx] ?
Je déchire en pleurant ma blessure cruelle ;
Et ce trait malheureux que ma main va chercher,
Je l'enfonce en mon cœur, au lieu de l'arracher.

SCÈNE VIII.

OLYMPIE, L'HIÉROPHANTE, PRÊTRES, PRÊTRESSES.

OLYMPIE.

Pontife, où courez-vous ? protégez ma faiblesse.
Vous tremblez !... vous pleurez !...

L'HIÉROPHANTE.

Malheureuse princesse !
Je pleure votre état.

OLYMPIE.

Ah ! soyez-en l'appui.

L'HIÉROPHANTE.

Résignez-vous au ciel ; vous n'avez plus que lui.

OLYMPIE.

Hélas ! que dites-vous ?

L'HIÉROPHANTE.

O fille auguste et chère !
La veuve d'Alexandre....

OLYMPIE.

Ah ! justes dieux !.... ma mère !
Eh bien ?....

L'HIÉROPHANTE.

Tout est perdu. Les deux rois furieux,
Foulant aux pieds les lois, armés contre les dieux,
Jusque dans les parvis de l'enceinte sacrée
Encourageaient leur troupe au meurtre préparée.

Déjà coulait le sang; déjà, le fer en main,
Cassandre jusqu'à vous se frayait un chemin :
J'ai marché contre lui, n'ayant pour ma défense
Que nos lois qu'il oublie, et nos dieux qu'il offense.
Votre mère éperdue, et s'offrant à ses coups,
L'a cru maître à la fois et du temple et de vous :
Lasse de tant d'horreurs, lasse de tant de crimes,
Elle a saisi le fer qui frappe les victimes,
L'a plongé dans ce flanc où le ciel irrité
Vous fit puiser la vie et la calamité.

OLYMPIE, tombant entre les bras d'une prêtresse.

Je meurs.. soutenez-moi.. marchons.. Vit-elle encore ?

L'HIÉROPHANTE.

Cassandre est à ses pieds; il gémit, il l'implore,
Il ose encor prêter ses funestes secours
Aux innocentes mains qui raniment ses jours;
Il s'écrie, il s'accuse, il jette au loin ses armes.

OLYMPIE, se relevant.

Cassandre à ses genoux!

L'HIÉROPHANTE.

Il les baigne de larmes.
A ses cris, à nos voix elle rouvre les yeux;
Elle ne voit en lui qu'un monstre audacieux,
Qui lui vient arracher les restes de sa vie,
Par cette main funeste en tout temps poursuivie :
Faible, et se soulevant par un dernier effort,
Elle tombe, elle touche au moment de la mort;
Elle abhorre à la fois Cassandre et la lumière;
Et levant à regret sa débile paupière,
« Allez, m'a-t-elle dit, ministre infortuné
« D'un temple malheureux par le sang profané;
« Consolez Olympie. Elle m'aime, et j'ordonne
« Que pour venger sa mère elle épouse Antigone. »

OLYMPIE.

Allons mourir près d'elle... Exaucez-moi, grands dieux !
Venez, guidez mes pas, venez fermer nos yeux.

L'HIÉROPHANTE.

Armez-vous de courage, il doit ici paraître.

OLYMPIE.

J'en ai besoin, seigneur... et j'en aurai peut-être.

FIN DU QUATRIÈME ACTE.

ACTE CINQUIÈME.

SCÈNE I.

ANTIGONE, HERMAS, dans le péristyle.

HERMAS.

La pitié doit parler, et la vengeance est vaine;
Un rival malheureux n'est pas digne de haine.
Fuyez ce lieu funeste : Olympie aujourd'hui,
Seigneur, sera perdue et pour vous et pour lui.

ANTIGONE.

Quoi ! Statira n'est plus !

HERMAS.

C'est le sort de Cassandre
D'être toujours funeste au grand nom d'Alexandre.
Statira, succombant au poids de sa douleur,
Dans les bras de sa fille expire avec horreur;
La sensible Olympie, à ses pieds étendue,
Semble exhaler son ame à peine retenue.
Les ministres des dieux, les prêtresses en pleurs,
En mêlant leurs regrets accroissent leurs douleurs.
Cassandre épouvanté sent toutes leurs atteintes;
Le temple retentit de sanglots et de plaintes :
On prépare un bûcher, et ces vains ornements
Qui rappellent la mort aux regards des vivants :
On prétend qu'Olympie en ce lieu solitaire
Habitera l'asile où s'enfermait sa mère;
Qu'au monde, à l'hyménée arrachant ses beaux jours,
Elle consacre aux dieux leur déplorable cours;

Et qu'elle doit pleurer dans l'éternel silence
Sa famille, sa mère, et jusqu'à sa naissance.

ANTIGONE.

Non, non; de son devoir elle suivra les lois :
J'ai sur elle à la fin d'irrévocables droits;
Statira me la donne; et ses ordres suprêmes,
Au moment du trépas, sont les lois des dieux mêmes.
Ce forcené Cassandre et sa funeste ardeur
Au sang de Statira font une juste horreur.

HERMAS.

Seigneur, le croyez-vous?

ANTIGONE.

Elle-même déclare
Que son cœur désolé renonce à ce barbare.
S'il ose encor l'aimer, j'ai promis son trépas :
Je tiendrai ma parole, et tu n'en doutes pas.

HERMAS.

Mêleriez-vous du sang aux pleurs qu'on voit répandre,
Aux flammes du bûcher, à cette auguste cendre?
Frappés d'un saint respect, sachez que vos soldats
Reculeront d'horreur, et ne vous suivront pas.

ANTIGONE.

Non, je ne puis troubler la pompe funéraire;
J'en ai fait le serment; Cassandre la révère.
Je sais qu'il est des lois qu'il me faut respecter;
Que pour gagner le peuple il le faut imiter:
Vengeur de Statira, protecteur d'Olympie,
Je dois ici l'exemple au reste de l'Asie.
Tout parle en ma faveur, et mes coups différés
En auront plus de force et sont plus assurés.

(Le temple s'ouvre.)

SCÈNE II.

ANTIGONE, HERMAS, L'HIÉROPHANTE, PRÊTRES, s'avançant lentement; OLYMPIE, soutenue par les PRÊTRESSES : elle est en deuil.

HERMAS.

On amène Olympie à peine respirante:
Je vois du temple saint l'auguste hiérophante
Qui mouille de ses pleurs les traces de ses pas;
Les prêtresses des dieux la tiennent dans leurs bras.

ANTIGONE.

Ces objets toucheraient le cœur le plus farouche,
(à Olympie.)
Je veux bien l'avouer.... Permettez que ma bouche,
En mêlant mes regrets à vos tristes soupirs,
Jure encor de venger tant d'affreux déplaisirs:
L'ennemi qui deux fois vous priva d'une mère
Nourrit dans sa fureur un espoir téméraire;
Sachez que tout est prêt pour sa punition.
N'ajoutez point la crainte à votre affliction;
Contre ses attentats soyez en assurance.

OLYMPIE.

Ah! seigneur, parlez moins de meurtre et de vengeance.
Elle a vécu.... je meurs au reste des humains!

ANTIGONE.

Je déplore sa perte autant que je vous plains:
Je pourrais rappeler sa volonté sacrée,
Si chère à mon espoir, et par vous révérée;
Mais je sais ce qu'on doit, dans ce premier moment,
A son ombre, à sa fille, à votre accablement.
Consultez-vous, madame, et gardez sa promesse.
(Il sort avec Hermas.)

SCÈNE III.

OLYMPIE, L'HIÉROPHANTE, PRÊTRES, PRÊTRESSES.

OLYMPIE.

Vous qui compatissez à l'horreur qui me presse,
Vous, ministre d'un dieu de paix et de douceur,
Des cœurs infortunés le seul consolateur,
Ne puis-je sous vos yeux consacrer ma misère
Aux autels arrosés des larmes de ma mère?
Auriez-vous bien, seigneur, assez de dureté
Pour fermer cet asile à ma calamité?
Du sang de tant de rois c'est l'unique héritage;
Ne me l'enviez pas, laissez-moi mon partage.

L'HIÉROPHANTE.

Je pleure vos destins; mais que puis-je pour vous?
Votre mère en mourant a nommé votre époux:
Vous avez entendu sa volonté dernière
Tandis que de nos mains nous fermions sa paupière:
Et si vous résistez à sa mourante voix,
Cassandre est votre maître, il rentre en tous ses droits.

OLYMPIE.

J'ai juré, je l'avoue, à Statira mourante
De détourner ma main de cette main sanglante;
Je garde mes serments.

L'HIÉROPHANTE.

Libre encor dans ces lieux,
Votre main ne dépend que de vous et des dieux.
Bientôt tout va changer: vous pouvez, Olympie,
Ordonner maintenant du sort de votre vie;
On ne doit pas sans doute allumer en un jour

Et les bûchers des morts, et les flambeaux d'amour :
Ce mélange est affreux; mais un mot peut suffire,
Et j'attendrai ce mot sans oser le prescrire
C'est à vous à sentir, dans ces extrémités,
Ce que doit votre cœur au sang dont vous sortez.

OLYMPIE.

Seigneur, je vous l'ai dit; cet hymen et tout autre,
Est horrible à mon cœur, et doit déplaire au vôtre.
Je ne veux point trahir ces mânes courroucés;
J'abandonne un époux.... c'est obéir assez.
Laissez-moi fuir l'hymen, et l'amour, et le trône.

L'HIÉROPHANTE.

Il faut suivre Cassandre ou choisir Antigone :
Ces deux rivaux armés, si fiers et si jaloux,
Sont forcés maintenant à s'en remettre à vous.
Vous préviendrez d'un mot le trouble et le carnage,
Dont nos yeux reverraient l'épouvantable image,
Sans le respect profond qu'inspirent aux mortels
Cet appareil de mort, ce bûcher, ces autels,
Et ces derniers devoirs, et ces honneurs suprêmes,
Qui les font pour un temps rentrer tous en eux-mêmes.
La piété se lasse, et surtout chez les grands.
J'ai du sang avec peine arrêté les torrents;
Mais ce sang dès demain va couler dans Éphèse;
Décidez-vous, princesse, et le peuple s'apaise.
Ce peuple, qui toujours est du parti des lois,
Quand vous aurez parlé, soutiendra votre choix :
Sinon, le fer en main, dans ce temple, à ma vue,
Cassandre, en réclamant la foi qu'il a reçue,
D'un bien qu'il possédait a droit de s'emparer,
Malgré la juste horreur qu'il vous semble inspirer.

OLYMPIE.

Il suffit : je conçois vos raisons et vos craintes;

Je ne m'emporte plus en d'inutiles plaintes;
Je subis mon destin; vous voyez sa rigueur;
Il me faut faire un choix.... il est fait dans mon cœur;
Je suis déterminée.

L'HIÉROPHANTE.

Ainsi donc d'Antigone
Vous acceptez les vœux et la main qu'il vous donne?

OLYMPIE.

Seigneur, quoi qu'il en soit, peut-être ce moment
N'est point fait pour conclure un tel engagement.
Vous-même l'avouez; et cette heure dernière,
Où ma mère a vécu, doit m'occuper entière....
Au bûcher qui l'attend vous allez la porter?

L'HIÉROPHANTE.

De ces tristes devoirs il faut nous acquitter:
Une urne contiendra sa dépouille mortelle;
Vous la recueillerez.

OLYMPIE.

Sa fille criminelle
A causé son trépas.... Cette fille du moins
A ses mânes vengeurs doit encor quelques soins.

L'HIÉROPHANTE.

Je vais tout préparer.

OLYMPIE.

Par vos lois que j'ignore,
Sur ce lit embrasé puis-je la voir encore?
Du funèbre appareil pourrai-je m'approcher?
Pourrai-je de mes pleurs arroser son bûcher?

L'HIÉROPHANTE.

Hélas! vous le devez; nous partageons vos larmes:
Vous n'avez rien à craindre; et ces rivaux en armes
Ne pourront point troubler ces devoirs douloureux.
Présentez des parfums, vos voiles, vos cheveux,

Et des libations la triste et pure offrande.

(Les prêtresses placent tout cela sur un autel.)

OLYMPIE, à l'hiérophante.

C'est l'unique faveur que sa fille demande....

(à la prêtresse inférieure.)

Toi qui la conduisis dans ce séjour de mort,
Qui partageas quinze ans les horreurs de son sort,
Va, reviens m'avertir quand cette cendre aimée
Sera prête à tomber dans la fosse enflammée;
Que mes derniers devoirs puisqu'ils me sont permis,
Satisfassent son ombre.... Il le faut.

LA PRÊTRESSE.

J'obéis.

(Elle sort.)

OLYMPIE, à l'hiérophante.

Allez donc: élevez cette pile fatale [zz],
Préparez les cyprès et l'urne sépulcrale,
Faites venir ici ces deux rivaux cruels [a *];
Je prétends m'expliquer au pied de ces autels,
A l'aspect de ma mère, aux yeux de ces prêtresses,
Témoins de mes malheurs, témoins de mes promesses.
Mes sentiments, mon choix vont être déclarés:
Vous les plaindrez peut-être, et les approuverez.

L'HIÉROPHANTE.

De vos destins encor vous êtes la maîtresse;
Vous n'avez que ce jour, il fuit, et le temps presse.

(Il sort avec les prêtres.)

SCÈNE IV.

OLYMPIE, sur le devant; LES PRÊTRESSES, en demi-cercle au fond.

OLYMPIE.

O toi qui dans mon cœur, à ce choix résolu,
Usurpas à ma honte un pouvoir absolu,
Qui triomphes encor de Statira mourante,
D'Alexandre au tombeau, de leur fille tremblante,
De la terre et des cieux contre toi conjurés,
Règne, amant malheureux, sur mes sens déchirés :
Si tu m'aimes, hélas! si j'ose encor le croire,
Va, tu paîras bien cher ta funeste victoire.

SCÈNE V.

OLYMPIE, CASSANDRE, LES PRÊTRESSES.

CASSANDRE.

Eh bien! je viens remplir mon devoir et vos vœux;
Mon sang doit arroser ce bûcher malheureux.
Acceptez mon trépas, c'est ma seule espérance;
Que ce soit par pitié plutôt que par vengeance.

OLYMPIE.

Cassandre!

CASSANDRE.

Objet sacré! chère épouse!...

OLYMPIE.

Ah! cruel!

CASSANDRE.

Il n'est plus de pardon pour ce grand criminel :

Esclave infortuné du destin qui me guide
Mon sort en tous les temps est d'être parricide.

(Il se jette à genoux.)

Mais je suis ton époux, mais, malgré ses forfaits,
Cet époux t'idolâtre encor plus que jamais.
Respecte, en m'abhorrant, cet hymen que j'atteste :
Dans l'univers entier Cassandre seul te reste;
La mort est le seul dieu qui peut nous séparer;
Je veux, en périssant, te voir et t'adorer [b *].
Venge-toi, punis-moi, mais ne sois point parjure.
Va, l'hymen est encor plus saint que la nature.

OLYMPIE.

Levez-vous, et cessez de profaner du moins
Cette cendre fatale, et mes funèbres soins.
Quand sur l'affreux bûcher dont les flammes s'allument
De ma mère en ces lieux les membres se consument,
Ne souillez pas ces dons que je dois présenter;
N'approchez pas, Cassandre, et sachez m'écouter.

SCÈNE VI.

OLYMPIE, CASSANDRE, ANTIGONE,
PRÊTRESSES.

ANTIGONE [c *].

Enfin votre vertu ne peut plus s'en défendre;
Statira vous dictait l'arrêt qu'il vous faut rendre.
J'ai respecté les morts et ce jour de terreur;
Vous en pouvez juger, puisque mon bras vengeur
N'a point encor de sang inondé cet asile,
Puisqu'un moment encore à vos ordres docile,
Je vous prends en ces lieux pour son juge et le mien.
Prononcez notre arrêt, et ne redoutez rien.

On vous verra, madame, et du moins je l'espère,
Distinguer l'assassin du vengeur d'une mère.
La nature a des droits. Statira, dans les cieux
A côté d'Alexandre, arrête ici ses yeux;
Vous êtes dans ce temple encore ensevelie;
Mais la terre et le ciel observent Olympie.
Il faut entre nous deux que vous vous déclariez

OLYMPIE.

J'y consens; mais je veux que vous me respectiez.
Vous voyez ces apprêts, ces dons que je dois faire
A nos dieux infernaux, aux mânes d'une mère;
Vous choisissez ce temps, impétueux rivaux,
Pour me parler d'hymen, au milieu des tombeaux!
Jurez-moi seulement, soldats du roi mon père,
Rois après son trépas, que, si je vous suis chère,
Dans ce moment du moins, reconnaissant mes lois,
Vous ne troublerez point mes devoirs et mon choix.

CASSANDRE.

Je le dois, je le jure; et vous devez connaître
Combien je vous respecte, et dédaigne ce traître.

ANTIGONE.

Oui, je le jure aussi, bien sûr que votre cœur
Pour ce rival barbare est pénétré d'horreur.
Prononcez; j'y souscris.

OLYMPIE.

Songez, quoi qu'il en coûte,
Vous-même l'avez dit, qu'Alexandre m'écoute.

ANTIGONE.

Décidez devant lui.

CASSANDRE.

J'attends vos volontés.

OLYMPIE.

Connaissez donc ce cœur que vous persécutez,

Et vous-même jugez du parti qui me reste.
Quelque choix que je fasse, il doit m'être funeste.
Vous sentez tout l'excès de ma calamité :
Apprenez plus; sachez que je l'ai mérité.
J'ai trahi mes parents, quand j'ai pu les connaître;
J'ai porté le trépas au sein qui m'a fait naître :
Je trouvais une mère en ce séjour d'effroi;
Elle est morte en mes bras, elle est morte pour moi.
Elle a dit à sa fille, à ses pieds désolée :
« Épousez Antigone, et je meurs consolée. »
Elle était expirante; et moi, pour l'achever,
Je la refuse.

ANTIGONE.

Ainsi vous pouvez me braver,
Outrager votre mère, et trahir la nature!

OLYMPIE.

A ses mânes, à vous, je ne fais point d'injure;
Je rends justice à tous, et je la rends à moi...
Cassandre, devant lui je vous donnai ma foi;
Voyez si nos liens ont été légitimes;
Je vous laisse en juger : vous connaissez vos crimes;
Il serait superflu de vous les reprocher :
Réparez-les un jour.

CASSANDRE.

Je ne puis vous toucher!
Je ne puis adoucir cette horreur qui vous presse!

OLYMPIE.

Il faut vous éclairer : gardez votre promesse [d*].

(Le temple s'ouvre; on voit le bûcher enflammé.)

SCÈNE VII.

OLYMPIE, CASSANDRE, ANTIGONE, L'HIÉROPHANTE, PRÊTRES, PRÊTRESSES.

LA PRÊTRESSE INFÉRIEURE.

Princesse, il en est temps.

OLYMPIE, à Cassandre.

Vois ce spectacle affreux :
Cassandre, en ce moment, plains-toi, si tu le peux;
Contemple ce bûcher, contemple cette cendre;
Souviens-toi de mes fers, souviens-toi d'Alexandre :
Voilà sa veuve, parle, et dis ce que je dois.

CASSANDRE.

M'immoler.

OLYMPIE.

Ton arrêt est dicté par ta voix....
Attends ici le mien *. Vous, mânes de ma mère,
Mânes à qui je rends ce devoir funéraire,
Vous, qu'un juste courroux doit encore animer,
Vous recevrez des dons qui pourront vous calmer *.
De mon père et de vous ils sont dignes peut-être....
Toi, l'époux d'Olympie, et qui ne dus pas l'être;
Toi, qui me conservas par un cruel secours;
Toi, par qui j'ai perdu les auteurs de mes jours;
Toi, qui m'as tant chérie, et pour qui ma faiblesse
Du plus fatal amour a senti la tendresse,
Tu crois mes lâches feux de mon ame bannis....
Apprends.... que je t'adore.... et que je m'en punis [8].
Cendres de Statira, recevez Olympie.

(Elle se frappe, et se jette dans le bûcher.)

* Elle monte sur l'estrade de l'autel qui est près du bûcher. Les prêtresses lui présentent les offrandes.

TOUS ENSEMBLE. *.

Ciel!

CASSANDRE, courant au bûcher.

Olympie!

LES PRÊTRES.

O ciel!

ANTIGONE.

O fureur inouïe!

CASSANDRE.

Elle n'est déjà plus, tous nos efforts sont vains.

(revenant dans le péristyle.)

*En est-ce assez, grands dieux?... Mes exécrables mains
*Ont fait périr mon roi, sa veuve, et mon épouse!...
*Antigone, ton ame est-elle encor jalouse?
*Insensible témoin de cette horrible mort,
*Envîras-tu toujours la douceur de mon sort?
*De ma félicité si ton grand cœur s'irrite,
*Partage-la, crois-moi, prends ce fer, et m'imite.

(Il se tue.)

L'HIÉROPHANTE.

Arrêtez!... O saint temple! ô dieu juste et vengeur!
Dans quel palais profane a-t-on vu plus d'horreur?

ANTIGONE.

Ainsi donc Alexandre, et sa famille entière,
Successeurs, assassins, tout est cendre et poussière!
Dieux, dont le monde entier éprouve le courroux,
Maîtres des vils humains, pourquoi les formiez-vous?
Qu'avait fait Statira? qu'avait fait Olympie?
A quoi réservez-vous ma déplorable vie?

* L'hiérophante, les prêtres et les prêtresses témoignent leur étonnement et leur consternation.

FIN D'OLYMPIE.

VARIANTES D'OLYMPIE *.

a Eh! devrait-il moins l'être?

b Tous les chefs ont péri.

c Ils sont tous expiés: nous devons rétablir, etc.

Nota. En adoptant cette leçon, il faut supprimer les vers précédés d'une étoile.

d Lorsque vous prétendez *un* souverain empire.

e Après ce vers, le même personnage continue:

On ouvre. Quel spectacle au fond du sanctuaire!
De quelle pompe, ô ciel! préparée avec soin
Cassandre a-t-il osé me vouloir pour témoin!
Faut-il me voir forcé de souffrir cet outrage,
Et qu'un vain fanatisme enchaîne ici ma rage?
Olympie et Cassandre arrivent à l'autel.

Et les vers suivants, précédés d'une étoile, sont nuls.

f Pour hâter les instants d'une union si belle,

g Au lieu des six vers précédés d'une étoile, on lit:

Antigone, jugez si vous deviez prétendre
Qu'on remît en vos mains l'esclave de Cassandre:
Sachez, etc.

h *Voyez* si j'ai dû faire un pareil sacrifice.

i Tout doit être accompli, nos *rits* et nos mystères,

On écrit indifféremment *rit* ou *rite* au singulier; mais au pluriel, on écrit toujours *rites*. Toutes les éditions antérieures à celle de Kehl portent *rits*.

k Vous *frémiriez* vous-même....

* Toutes les variantes sans indication d'édition sont tirées de l'édition de 1774.

[l] Ces deux derniers vers sont conformes à l'édition de Kelh. Dans trois éditions de 1763, et dans celle de 1774, on lit :

Tel est l'ordre éternel à qui je m'abandonne,
Que la terre est coupable et que le ciel pardonne.

[m] Toutes les éditions antérieures à celle de Kehl portent :

Si vous êtes instruit *qui* fit périr son maître.

[n] Quand *les* yeux d'Alexandre à peine encor fermés.

[o] Sur *mille corps sanglants* il la jeta mourante.

[p] J'ai cru dans *ma* retraite éviter mon malheur.

[q] Ce vers est conforme à l'édition de 1763 et à celle de 1774. Dans l'édition de Kelh, on lit *me va* au lieu de *va me*.

[r] Antigone, les siens, *les peuples*, les armées,

[s] Ah! mon cœur déchiré me l'a dit *devant* vous.

On lit ainsi dans une édition de 1763 et dans celle de 1774.

[t] Les quatre vers précédés d'une étoile sont supprimés dans l'édition de 1774.

[u] Les quatre vers précédés d'une étoile sont supprimés dans l'édition de 1774. Le troisième est conforme à deux éditions de 1763. Dans l'édition de Kehl, on lit *pourrez-vous*, au lieu de *puissiez-vous*.

[v] Dans l'édition de 1774, ce vers termine la phrase qui précède les quatre vers supprimés ; et on lit *Quoi! lui?* au lieu de *Qui? lui?*

[x] S'ils *aiment* à régner, qu'ils ne l'irritent pas.

[y] Dans une édition de 1763 et dans celle de 1774, on lit :

De nos seuls ennemis attendre *du* secours.

[z] Ce vers est conforme à plusieurs éditions de 1763 et à celle de 1774. Dans l'édition de Kehl, on lit *Rechercher* au lieu de *Et chercher*.

[aa] Entre ce vers et le suivant, on lit dans l'édition de 1774 :

De son père en ses mains j'ai remis l'héritage,
Conquis par Antipatre, aujourd'hui mon partage :

Heureux par mon amour, heureux par mes bienfaits,
Une fois en ma vie avec moi-même en paix.

Ces quatre vers se trouvent un peu plus loin dans cette édition.

bb Au lieu des treize vers précédés d'une étoile, on lit dans l'édition de 1774 :

C'est un reproche affreux qu'Éphèse peut me faire :
J'ai tué, etc.

cc Sans le *pressant* besoin qu'ils ont de nos prières.

dd Tu *t'es senti*, barbare, assez peu de courage.

ee Ne viens point, malheureux, par *différents* efforts.

ff Que de voir mon sujet, mon *meurtrier*.... Cassandre.

gg Mais si vous arrachez *au moins* d'un ravisseur.

Cette leçon est conforme à deux éditions de 1763 et à celle de 1774.

hh O destin qui m'accable !

ii J'y consens avec joie, et mon impatience
Par le moindre délai se ferait violence.

kk Et le dieu qui vous parle et *les* solennités.

On lit ainsi dans deux éditions de 1763 et dans celle de 1774.

ll Est la honte d'Éphèse et l'horreur de l'Asie.

Ce vers se trouve ainsi dans trois éditions de 1763 et dans celle de 1774. Alors le verbe *est* complète *j'atteste*, au lieu que *soit* complète *je ne souffrirai pas*.

mm Va, ton lâche artifice est ce qui fait horreur.

L'HIÉROPHANTE.

Modérez l'un et l'autre une indigne fureur ;
Rendez-vous à la loi, révérez sa justice.
Elle est, etc.

nn Ce vers se trouve ainsi dans trois éditions de 1763 et dans celle de 1774. Dans l'édition de Kehl, on lit :

Son épouse en ce jour peut former d'autres nœuds.

oo Au lieu des six vers précédés d'une étoile, on lit dans l'édition de 1774 :

Statira vit enfin, et vous devez savoir
Que sa fille est encor soumise à son pouvoir.
Respectez les malheurs et les droits d'une mère,
Les lois des nations, le sacré caractère
Que la nature donne et que rien n'affaiblit :
A son auguste voix Olympie obéit.
Qu'osez-vous, etc.

pp Les quatre vers précédés d'une étoile sont retranchés dans l'édition de 1774.

qq Qu'il est désespéré!.... qu'il se *déteste!* hélas!

rr Ces quatre derniers vers sont retranchés dans l'édition de 1774.

ss C'est là ma destinée.

CASSANDRE.

Ah! c'est trop de vengeance.

tt Est-ce donc votre époux qu'il vous fallait haïr?

uu Dans l'édition de 1774, cette scène se termine ainsi :

CASSANDRE.

Non, rien ne nous sépare.
Vous ne punirez point des crimes, des malheurs,
Vengés par mes remords, effacés par mes pleurs,
Oubliés par les dieux, expiés par vous-même.
Vous avez à l'autel prononcé, Je vous aime :
Ce mot saint et sacré ne peut se profaner.

OLYMPIE.

Ah! si ma mère encor pouvait le pardonner....

CASSANDRE.

Donnez-lui cet exemple.

OLYMPIE.

Eh! le puis-je.

CASSANDRE.

Oui, cruelle;
J'aurai ma grace enfin des dieux, de vous et d'elle.
Mais, eussiez-vous Cassandre encor plus en horreur,

Dussiez-vous m'épouser pour me percer le cœur,
Vous me suivrez.... Il faut que mon sort s'accomplisse.
* Laissez-moi mon amour, du moins pour mon supplice:
* Ce supplice est sans terme, et j'en jure par vous.
* Haïssez, punissez, mais suivez votre époux.

vv Les huit vers précédés d'une étoile sont retranchés dans l'édition de 1774.

xx Ah!.... que peut sur soi-même une faible mortelle?

yy Dans l'édition de 1774, cette scène se termine ainsi :

OLYMPIE.

Je meurs.... soutenez-moi.... Respire-t-elle encore?
Que j'expire à ses yeux, que ce sang que j'abhorre
Confondu dans le sien....

L'HIÉROPHANTE.

Soumettez-vous aux dieux:
Elle vit, vous attend; venez fermer ses yeux;
* Armez-vous de courage, il doit ici paraître.

OLYMPIE.

* J'en ai besoin, seigneur, et j'en aurai peut-être.

zz Achevez donc, seigneur, cette pompe fatale.

*a** J'attends, puisqu'il le faut, ces deux rivaux cruels.

*b** Dans l'édition de 1774, après ce vers, on lit :

OLYMPIE.

O dieux qui l'entendez! dieux, cachez-lui mes larmes

CASSANDRE.

Mais, indigne de vivre, indigne de tes charmes,
J'ose encore exiger qu'un barbare après moi,
Un rival odieux n'obtienne point ta foi;
Ta bouche l'a promis, ton cœur n'est pas parjure;
* Va, l'hymen est encor plus saint que la nature.

OLYMPIE.

Levez-vous, etc.

*c** Dans l'édition de 1774, la scène VI commence ainsi :

ANTIGONE.

S'il ose vous parler, j'aurai la même audace:

J'ai le droit qu'il usurpe : il vous demande grace,
Je demande justice ; il insulte les morts,
Je viens pour les venger.

CASSANDRE.

Non, perfide, je sors ;
Suis-moi.

ANTIGONE.

Je te suivrai. Commence par entendre
L'irrévocable arrêt que sa bouche doit rendre.
Princesse, prononcez, et ne redoutez rien ;
Vous êtes en ces lieux et son juge et le mien ;
Vous saurez aisément, et du moins je l'espère,
Distinguer, etc.

d * Je *vais* vous *éclaircir :* gardez votre promesse.

Ce vers se trouve ainsi dans trois éditions de 1763, et dans celle de 1774.

e * Vous recevrez *les* dons qui pourront vous calmer.

Ce vers se trouve ainsi dans deux éditions de 1763, et dans celle de 1774.

f * Au lieu des sept vers précédés d'une étoile, on lit dans l'édition de 1774 :

Dieux ! vous avez comblé mes funestes destins.
Eh bien ! mânes si chers, qui fûtes mes victimes,
Recevez tout mon sang pour expier mes crimes.

(Il se tue.)

FIN DES VARIANTES D'OLYMPIE.

NOTES SUR OLYMPIE,

PAR M. DE VOLTAIRE.

[1] Ces mystères et ces expiations sont de la plus haute antiquité, et commençaient alors à devenir communs chez les Grecs. Philippe, père d'Alexandre, se fit initier aux mystères de la Samothrace avec la jeune Olympias, qu'il épousa depuis. C'est ce qu'on trouve dans Plutarque, au commencement de la vie d'Alexandre; et c'est ce qui peut servir à fonder l'initiation de Cassandre et d'Olympie.

Il est difficile de savoir chez quelle nation on inventa ces mystères. On les trouve établis chez les Perses, chez les Indiens, chez les Égyptiens, chez les Grecs. Il n'y a peut-être point d'établissement plus sage. La plupart des hommes, quand ils sont tombés dans de grands crimes, en ont naturellement des remords. Les législateurs qui établirent les mystères et les expiations, voulurent également empêcher les coupables repentants de se livrer au désespoir, et de retomber dans leurs crimes.

La créance de l'immortalité de l'ame était partout le fondement de ces cérémonies religieuses. Soit que la doctrine de la métempsycose fût admise, soit qu'on reçût celle de la réunion de l'esprit humain à l'esprit universel, soit que l'on crût, comme en Égypte, que l'ame serait un jour rejointe à son propre corps; en un mot, quelle que fût l'opinion dominante, celle des peines et des récompenses après la mort était universelle chez toutes les nations policées.

Il est vrai que les Juifs ne connurent point ces mystères, quoiqu'ils eussent pris beaucoup de cérémonies des Égyptiens. La raison en est que l'immortalité de l'ame était le fondement de la doctrine égyptienne, et n'était pas celui de la doctrine

mosaïque. Le peuple grossier des Juifs, auquel Dieu daignait se proportionner, n'avait même aucun corps de doctrine ; il n'avait pas une seule formule de prière générale établie par ses lois. On ne trouve ni dans le Deutéronome, ni dans le Lévitique, qui sont les seules lois des Juifs, ni prière, ni dogme, ni créance de l'immortalité de l'ame, ni peines, ni récompenses après la mort. C'est ce qui les distinguait des autres peuples; et c'est ce qui prouve la divinité de la mission de Moïse, selon le sentiment de M. Warburton, évêque de Worcester. Ce prélat prétend que Dieu, daignant gouverner lui-même le peuple juif, et le récompensant ou le punissant par des bénédictions ou des peines temporelles, ne devait pas lui proposer le dogme de l'immortalité de l'ame, dogme admis chez tous les voisins de ce peuple.

Les Juifs furent donc presque les seuls dans l'antiquité chez qui les mystères furent inconnus. Zoroastre les avait apportés en Perse, Orphée en Thrace, Osiris en Égypte, Minos en Crète, Cinyras en Chypre, Érechthée dans Athènes. Tous différaient, mais tous étaient fondés sur la créance d'une vie à venir, et sur celle d'un seul Dieu. C'est surtout ce dogme de l'unité de l'Être suprême qui fit donner partout le nom de mystères à ces cérémonies sacrées. On laissait le peuple adorer des dieux secondaires, des petits dieux, comme les appelle Ovide, *vulgus deorum*, c'est-à-dire, les ames des héros, que l'on croyait participantes de la divinité et des êtres mitoyens entre Dieu et nous. Dans toutes les célébrations des mystères en Grèce, soit à Éleusis, soit à Thèbes, soit dans la Samothrace ou dans les autres îles, on chantait l'hymne d'Orphée :

« Marchez dans la voie de la justice, contemplez le seul « maître du monde, le Démiourgos. Il est unique, il existe seul « par lui-même; tous les autres êtres ne sont que par lui; il « les anime tous : il n'a jamais été vu par des yeux mortels, et « il voit au fond de nos cœurs. »

Dans presque toutes les célébrations de ces mystères, on représentait sur une espèce de théâtre une nuit à peine éclairée, et des hommes à moitié nus, errant dans ces ténèbres, poussant des gémissements et des plaintes, et levant les mains au ciel. Ensuite venait la lumière, et l'on voyait le Démiourgos

qui représentait le maître et le fabricateur du monde, consolant les mortels, et les exhortant à mener une vie pure.

Ceux qui avaient commis de grands crimes les confessaient à l'hiérophante, et juraient devant dieu de n'en plus commettre. On les appelait dans toutes les langues d'un nom qui répond à *initiatus*, initié, celui *qui commence une nouvelle vie*, et qui entre en communication avec les dieux, c'est-à-dire avec les héros et les demi-dieux, qui ont mérité par leurs exploits bienfesants d'être admis après leur mort auprès de l'Être suprême.

Ce sont là les particularités principales qu'on peut recueillir des anciens mystères dans Platon, dans Cicéron, dans Porphyre, Eusèbe, Strabon et d'autres.

Les parricides n'étaient point reçus à ces expiations : le crime était trop énorme. Suétone rapporte que Néron, après avoir assassiné sa mère, ayant voyagé en Grèce, n'osa assister aux mystères d'Éleusine. Zosime prétend que Constantin, après avoir fait mourir sa femme, son fils, son beau-père et son neveu, ne put jamais trouver d'hiérophante qui l'admît à la participation des mystères.

On pourrait remarquer ici que Cassandre est précisément dans le cas où il doit être admis au nombre des initiés. Il n'est point coupable de l'empoisonnement d'Alexandre ; il n'a répandu le sang de Statira que dans l'horreur tumultueuse d'un combat, et en défendant son père. Ses remords sont plutôt d'une ame sensible et née pour la vertu, que d'un criminel qui craint la vengeance céleste.

[2] Il est bon d'opposer ici le jugement de Plutarque sur Alexandre à tous les paradoxes et aux lieux communs qu'il a plu à Juvénal et à ses imitateurs de débiter contre ce héros. Plutarque, dans sa belle comparaison d'Alexandre et de César, dit que « le héros de la Macédoine semblait né pour le bon-« heur du monde, et le héros romain pour sa ruine. » En effet, rien n'est plus juste que la guerre d'Alexandre, général de la Grèce, contre les ennemis de la Grèce, et rien de plus injuste que la guerre de César contre sa patrie.

Remarquez surtout que Plutarque ne décide qu'après avoir

pesé les vertus et les vices d'Alexandre et de César. J'avoue que Plutarque, qui donne toujours la préférence aux Grecs, semble avoir été trop loin. Qu'aurait-il dit de plus de Titus, de Trajan, des Antonins, de Julien même, sa religion à part? Voilà ceux qui paraissent être nés pour le bonheur du monde, plutôt que le meurtrier de Clitus, de Callisthène, et de Parménion.

[3] Ce spectacle ferait peut-être un bel effet au théâtre, si jamais la pièce pouvait être représentée. Ce n'est pas qu'il y ait aucun mérite à faire paraître des prêtres et des prêtresses, un autel, des flambeaux, et toute la cérémonie d'un mariage; cet appareil, au contraire, ne serait qu'une misérable ressource, si d'ailleurs il n'excitait pas un grand intérêt, s'il ne formait pas une situation, s'il ne produisait pas de l'étonnement et de la colère dans Antigone, s'il n'était pas lié avec les desseins de Cassandre, s'il ne servait à expliquer le véritable sujet de ses expiations. C'est tout cela ensemble qui forme une situation. Tout appareil dont il ne résulte rien est puéril. Qu'importe la décoration au mérite d'un poème? Si le succès dépendait de ce qui frappe les yeux, il n'y aurait qu'à montrer des tableaux mouvants. La partie qui regarde la pompe du spectacle est sans doute la dernière; on ne doit pas la négliger, mais il ne faut pas trop s'y attacher.

Il faut que les situations théâtrales forment des tableaux animés. Un peintre qui met sur la toile la cérémonie d'un mariage, n'aura fait qu'un tableau assez commun, s'il n'a peint que deux époux, un autel et des assistants; mais s'il y ajoute un homme dans l'attitude de l'étonnement et de la colère, qui contraste avec la joie des deux époux, son ouvrage aura de la vie et de la force. Ainsi, au second acte, Statira qui embrasse Olympie avec des larmes de joie, et l'hiérophante attendri et affligé; ainsi, au troisième acte, Cassandre reconnaissant Statira avec effroi, et Olympie dans l'embarras et dans la douleur; ainsi, au quatrième acte, Olympie au pied d'un autel, désespérée de sa faiblesse, et repoussant Cassandre, qui se jette à ses genoux; ainsi, au cinquième, la même Olympie s'élançant dans le bûcher aux yeux de ses

amants épouvantés et des prêtres, qui tous ensemble sont dans cette attitude douloureuse, empressée, égarée, qui annonce une marche précipitée, les bras étendus et prêts à courir au secours : toutes ces peintures vivantes, formées par des acteurs pleins d'ame et de feu, pourraient donner au moins quelque idée de l'excès où peuvent être poussées la terreur et la pitié, qui sont le seul but, la seule constitution de la tragédie. Mais il faudrait un ouvrage dramatique qui, étant susceptible de toutes ces hardiesses, eût aussi les beautés qui rendent ces hardiesses respectables.

Si le cœur n'est pas ému par la beauté des vers, par la vérité des sentiments, les yeux ne seront pas contents de ces spectacles prodigués; et, loin de les applaudir, on les tournera en ridicule, comme de vains suppléments qui ne peuvent jamais remplacer le génie de la poésie.

Il est à croire que c'est cette crainte du ridicule qui a presque toujours resserré la scène française dans le petit cercle des dialogues, des monologues, et des récits. Il nous a manqué de l'action ; c'est un défaut que les étrangers nous reprochent, et dont nous osons à peine nous corriger. On ne présente cette tragédie aux amateurs que comme une esquisse légère et imparfaite d'un genre absolument nécessaire.

[4] Le feu de Vesta était allumé dans presque tous les temples de la terre connue. Vesta signifiait *feu* chez les anciens Perses, et tous les savants en conviennent. Il est à croire que les autres nations firent une divinité de ce feu, que les Perses ne regardèrent jamais que comme le symbole de la divinité. Ainsi une erreur de nom produisit la déesse Vesta, comme elle a produit tant d'autres choses.

[5] Non-seulement les défauts de cette tragédie ont empêché l'auteur d'oser la faire jouer sur le théâtre de Paris ; mais la crainte que le peu de beautés qui peut y être ne fût exposé à la raillerie, a retenu l'auteur encore plus que ses défauts. La même légèreté qui fit condamner *Athalie* pendant plus de vingt années par ce même peuple qui applaudissait à la *Judith* de Boyer, les mêmes prétextes qui servirent à jeter du ridicule sur un prêtre et sur un enfant, peuvent subsister au-

jourd'hui. Il est à croire qu'on dirait : Voilà une tragédie jouée dans un couvent; Statira est religieuse, Cassandre a fait une confession générale, l'hiérophante est un directeur, etc.

Mais aussi il se trouvera des lecteurs éclairés et sensibles qui pourront être attendris de ces mêmes ressemblances, dans lesquelles d'autres ne trouveront que des sujets de plaisanterie. Il n'y a point de royaume en Europe qui n'ait vu des reines s'ensevelir les derniers jours de leur vie dans des monastères après les plus horribles catastrophes. Il y avait de ces asyles chez les anciens, comme parmi nous. La Calprenède fait retrouver Statira dans un puits; ne vaut-il pas mieux la retrouver dans un temple?

Quant à la confession de ses fautes dans les cérémonies de la religion, elle est de la plus haute antiquité, et est expressément ordonnée par les lois de Zoroastre, qu'on trouve dans le Sadder. Les initiés n'étaient point admis aux mystères sans avoir exposé le secret de leurs cœurs en présence de l'Être suprême. S'il y a quelque chose qui console les hommes sur la terre, c'est de pouvoir être réconciliés avec le ciel et avec soi-même. En un mot, on a tâché de représenter ici ce que les malheurs des grands de la terre ont jamais eu de plus terrible, et ce que la religion ancienne a jamais eu de plus consolant et de plus auguste. Si ces mœurs, ces usages ont quelque conformité avec les nôtres, ils doivent porter plus de terreur et de pitié dans nos ames.

Il y a quelquefois dans le cloître je ne sais quoi d'attendrissant et d'auguste. La comparaison que fait secrètement le lecteur entre le silence de ces retraites et le tumulte du monde, entre la piété paisible qu'on suppose y régner et les discordes sanglantes qui désolent la terre, émeut et transporte une ame vertueuse et sensible.

[6] Cet exemple d'un prêtre qui se renferme dans les bornes de son ministère de paix nous a paru d'une très-grande utilité, et il serait à souhaiter qu'on ne les représentât jamais autrement sur un théâtre public, qui doit être l'école des mœurs. Il est vrai qu'un personnage qui se borne à prier le ciel, et à enseigner la vertu, n'est pas assez agissant pour la scène; mais

aussi il ne doit pas être au nombre des personnages dont les passions font mouvoir la pièce. Les héros, emportés par leurs passions, agissent, et un grand-prêtre instruit. Ce mélange, heureusement employé par des mains plus habiles, pourra faire un jour un grand effet sur le théâtre.

On ose dire que le grand-prêtre Joad, dans la tragédie d'*Athalie*, semble s'éloigner trop de ce caractère de douceur et d'impartialité qui doit faire l'essence de son ministère. On pourrait l'accuser d'un fanatisme trop féroce, lorsque, rencontrant Mathan en conférence avec Josabet, au lieu de s'adresser à Mathan avec la bienséance convenable, il s'écrie :

« Quoi! fille de David, vous parlez à ce traître!
« Vous souffrez qu'il vous parle! et vous ne craignez pas
« Que du fond de l'abîme entr'ouvert sous ses pas
« Il ne sorte à l'instant des feux qui vous embrasent,
« Ou qu'en tombant sur lui ces murs ne vous écrasent!
« Que veut-il? De quel front cet ennemi de Dieu
« Vient-il infecter l'air qu'on respire en ce lieu?

Mathan semble lui répondre très-pertinemment, en disant :

« On reconnaît Joad à cette violence;
« Toutefois il devrait montrer plus de prudence,
« Respecter une reine, etc. Acte III, Scène v.

On ne voit pas non plus pour quelle raison Joad ou Joïada s'obstine à ne vouloir pas que la reine Athalie adopte le petit Joas. Elle dit en propres termes à cet enfant : « Je n'ai point « d'héritier, je prétends vous traiter comme mon propre fils. »

Athalie n'avait certainement alors aucun intérêt à faire tuer Joas. Elle pouvait lui servir de mère, et lui laisser son petit royaume. Il est très-naturel qu'une vieille femme s'intéresse au seul rejeton de sa famille. Athalie en effet était dans la décrépitude de l'âge. Les *Paralipomènes* disent que son fils Ochozias ou Achazia avait quarante-deux ans quand il fut déclaré melk ou roitelet. Il régna environ un an. Sa mère Athalie lui survécut six ans. Supposons qu'elle fût mariée à quinze ans, il est clair qu'elle avait au moins soixante-quatre ans. Il y a bien plus : il est dit dans le quatrième livre des Rois que Jéhu

égorgea quarante-deux frères d'Ochozias, et cet Ochozias était le cadet de tous ses frères; à ce compte, pour peu qu'un des quarante-deux frères eût été majeur, Athalie devait être âgée de cent six ans quand le prêtre Joad la fit assassiner[1].

Je n'examine point ici comment le père d'Ochozias pouvait avoir quarante ans, et son fils quarante-deux quand il lui succéda; je n'examine que la tragédie. Je demande seulement de quel droit le prêtre Joad arme ses lévites contre la reine, à laquelle il a fait serment de fidélité. De quel droit trompe-t-il Athalie en lui promettant un trésor? de quel droit fait-il massacrer sa reine dans la plus extrême vieillesse?

Athalie n'était certainement pas si coupable que Jéhu, qui avait fait mourir soixante-dix fils du roi Achab, et mis leurs têtes dans des corbeilles, à ce que dit le quatrième livre des Rois. Le même livre rapporte qu'il fit exterminer tous les amis d'Achab, tous ses courtisans et tous ses prêtres.

Cette reine avait à la vérité usé de représailles; mais appartenait-il à Joad de conspirer contre elle, et de la tuer? Il était son sujet; et certainement, dans nos mœurs et dans nos lois, il n'est pas plus permis à Joad de faire assassiner sa reine, qu'il n'eût été permis à l'archevêque de Cantorbéry d'assassiner Élisabeth, parce qu'elle avait fait condamner Marie Stuart.

Il eût fallu, pour qu'un tel assassinat ne révoltât pas tous les esprits, que Dieu, qui est le maître de notre vie, et des moyens de nous l'ôter, fût descendu lui-même sur la terre d'une manière visible et sensible, et qu'il eût ordonné ce meurtre; or c'est certainement ce qu'il n'a pas fait. Il n'est pas dit même que Joad ait consulté le Seigneur, ni qu'il lui ait fait la moindre prière, avant de mettre sa reine à mort. L'Écriture dit seulement qu'il conspira avec ses lévites, qu'il

[1] Voici le compte :

Athalie se marie à quinze ans.	15
Elle a quarante-deux fils.	42
Ochosias, le quarante-troisième, commence à régner à quarante-deux ans.	42
Il règne un an.	1
Athalie règne après lui six ans.	6
SOMME TOTALE.	106

leur donna des lances, et qu'il fit assassiner Athalie *à la Porte aux Chevaux*, sans dire que le Seigneur approuvât cette conduite.

N'est-il donc pas clair, après cette exposition, que le rôle et le caractère de Joad, dans *Athalie*, peuvent être du plus mauvais exemple, s'ils n'excitent pas la plus violente indignation? Car pourquoi l'action de Joad serait-elle consacrée?

Dieu n'approuve certainement pas tout ce que l'histoire des Juifs rapporte. L'Esprit-Saint a présidé à la vérité avec laquelle tous ces livres ont été écrits : il n'a pas présidé aux actions perverses dont on y rend compte. Il ne loue ni les mensonges d'Abraham, d'Isaac, et de Jacob, ni la circoncision imposée aux Sichimites pour les égorger plus aisément, ni l'inceste de Juda avec Thamar sa belle-fille, ni même le meurtre de l'Égyptien par Moïse. Il n'est point dit que le Seigneur approuve l'assassinat d'Églon, roi des Moabites, par Aod ou Eud ; il n'est point dit qu'il approuve l'assassinat de Sizara par Jaël, ni qu'il ait été content que Jephté, encore teint du sang de sa fille, fît égorger quarante-deux mille hommes d'Éphraïm au passage du Jourdain, parce qu'ils ne pouvaient pas bien prononcer *Schibbolet*. Si les Benjamites du village de Gabaa voulurent violer un lévite, si on massacra toute la tribu de Benjamin, à six cents personnes près, ces actions ne sont point citées avec éloge.

Le Saint-Esprit ne donne aucune louange à David pour s'être mis, avec cinq cents brigands chargés de dettes, du parti du roitelet Akis, ennemi de sa patrie, ni pour avoir égorgé les vieillards, les femmes, les enfants et les bestiaux des villages alliés du roitelet, auquel il avait juré fidélité, et qui lui avait accordé sa protection.

L'Écriture ne donne point d'éloge à Salomon pour avoir fait assassiner son frère Adonias; ni à Bahasa pour avoir assassiné Nadab; ni à Zimri ou Zamri, pour avoir assassiné Éla et toute sa famille; ni à Amri ou Homri, pour avoir fait périr Zimri; ni à Jéhu pour avoir assassiné Joram.

Le Saint-Esprit n'approuve point que les habitants de Jérusalem assassinent le roi Amasias, fils de Joas; ni que Sellum, fils de Jabès, assassine Zacharias, fils de Jéroboam ; ni que

Manahem assassine Sellum, fils de Jabès; ni que Facée, fils de Roméli, assassine Facéia, fils de Manahem; ni qu'Osée, fils d'Éla, assassine Facée, fils de Roméli. Il semble au contraire que ces abominations du peuple de Dieu sont punies par une suite continuelle de désastres presque aussi grands que ses forfaits.

Si donc tant de crimes et tant de meurtres ne sont point excusés dans l'Écriture, pourquoi le meurtre d'Athalie serait-il consacré sur le théâtre?

Certes, quand Athalie dit à l'enfant: « Je prétends vous traiter comme mon propre fils, » Josabet pouvait lui répondre: « Eh bien! madame, traitez-le donc comme votre fils, car il « l'est: vous êtes sa grand'mère; vous n'avez que lui d'héri- « tier: je suis sa tante; vous êtes vieille; vous n'avez que peu « de temps à vivre, cet enfant doit faire votre consolation. Si « un étranger et un scélérat comme Jéhu, melk de Samarie, « assassina votre père et votre mère; s'il fit égorger soixante et « dix fils de vos frères, et quarante-deux de vos enfants, il « n'est pas possible que, pour vous venger de cet abominable « étranger, vous prétendiez massacrer le seul petit-fils qui vous « reste: vous n'êtes pas capable d'une démence si exécrable et « si absurde: ni mon mari ni moi ne pouvons avoir la fureur « insensée de vous en soupçonner; ni un tel crime ni un tel « soupçon ne sont dans la nature. Au contraire, on élève ses « petits-fils pour avoir un jour en eux des vengeurs. Ni moi ni « personne ne pouvons croire que vous ayez été à la fois déna- « turée et insensée. Élevez donc le petit Joas, j'en aurai soin, « moi qui suis sa tante, sous les yeux de sa grand'mère. »

Voilà qui est naturel, voilà qui est raisonnable: mais ce qui ne l'est peut-être pas, c'est qu'un prêtre dise: « J'aime « mieux exposer le petit enfant à périr, que de le confier à sa « grand'mère; j'aime mieux tromper ma reine, et lui pro- « mettre indignement de l'argent, pour l'assassiner, et risquer « la vie de tous les lévites par cette conspiration, que de « rendre à la reine son petit-fils; je veux garder cet enfant, « et égorger sa grand'mère, pour conserver plus long-temps « mon autorité: » C'est là au fond la conduite de ce prêtre.

J'admire, comme je le dois, la difficulté surmontée dans la

tragédie d'*Athalie*, la force, la pompe, l'élégance de la versification, le beau contraste du guerrier Abner et du prêtre Mathan. J'excuse la faiblesse du rôle de Josabet, j'excuse quelques longueurs; mais je crois que si un roi avait dans ses états un homme tel que Joad, il ferait fort bien de l'enfermer.

[7] Il serait à souhaiter que cette scène pût être représentée dans la place qui conduit au péristyle du temple; mais alors cette place occupant un grand espace, le vestibule un autre, et l'intérieur du temple ayant une assez grande profondeur, les personnages qui paraissent dans ce temple ne pourraient être entendus : il faut donc que le spectateur supplée à la décoration qui manque.

On a balancé long-temps si on laisserait l'idée de ce combat subsister, ou si on la retrancherait. On s'est déterminé à la conserver, parce qu'elle paraît convenir aux mœurs des personnages, à la pièce, qui est toute en spectacles, et que l'hiérophante semble y soutenir la dignité de son caractère. Les duels sont plus fréquents dans l'antiquité qu'on ne pense. Le premier combat, dans Homère, est un duel à la tête des deux armées, qui le regardent, et qui sont oisives; et c'est précisément ce que propose Cassandre.

[8] Le suicide est une chose très-commune sur la scène française. Il n'est pas à craindre que ces exemples soient imités par les spectateurs. Cependant, si on mettait sur le théâtre un homme tel que le *Caton* d'Addison, philosophe et citoyen, qui, ayant dans une main le *Traité de l'immortalité de l'ame*, de Platon, et une épée dans l'autre, prouve par les raisonnements les plus forts qu'il est des conjonctures où un homme de courage doit finir sa vie, il est à croire que les grands noms de Platon et de Caton réunis, la force des raisonnements et la beauté des vers pourraient faire un assez puissant effet sur des ames vigoureuses et sensibles pour les porter à l'imitation, dans ces moments malheureux où tant d'hommes éprouvent le dégoût de la vie.

Le suicide n'est pas permis parmi nous. Il n'était autorisé, ni chez les Grecs, ni chez les Romains, par aucune loi; mais aussi n'y en avait-il aucune qui le punît. Au contraire, ceux

qui se sont donné la mort, comme Hercule, Cléomène, Brutus, Cassius, Arria, Pœtus, Caton, l'empereur Othon, ont tous été regardés comme des grands hommes et comme des demi-dieux.

La coutume de finir ses jours volontairement sur un bûcher a été respectée de temps immémorial dans toute la haute Asie; et aujourd'hui même encore on en a de fréquents exemples dans les Indes orientales.

On a tant écrit sur cette matière, que je me bornerai à un petit nombre de questions.

Si le suicide fait tort à la société, je demande si ces homicides volontaires, et légitimés par toutes les lois, qui se commettent dans la guerre, ne font pas un peu plus de tort au genre humain.

Je n'entends pas par ces homicides ceux qui, s'étant voués au service de leur patrie et de leur prince, affrontent la mort dans les batailles; je parle de ce nombre prodigieux de guerriers, auxquels il est indifférent de servir sous une puissance ou sous une autre, qui trafiquent de leur sang comme un ouvrier vend son travail et sa journée, qui combattront demain pour celui contre qui ils étaient armés hier, et qui, sans considérer ni leur patrie ni leur famille, tuent et se font tuer pour des étrangers. Je demande en bonne foi si cette espèce d'héroïsme est comparable à celui de Caton, de Cassius et de Brutus? Tel soldat, et même tel officier a combattu tour à tour pour la France, pour l'Autriche et pour la Prusse.

Il y a un peuple sur la terre dont la maxime, non encore démentie, est de ne se jamais donner la mort, et de ne la donner à personne; ce sont les Philadelphiens, qu'on a si sottement nommés Quakers. Ils ont même long-temps refusé de contribuer aux frais de la dernière guerre qu'on fesait vers le Canada pour décider à quels marchands d'Europe appartiendrait un coin de terre endurci sous la glace pendant sept mois, et stérile pendant les cinq autres. Ils disaient pour leurs raisons que des vases d'argile, tels que les hommes, ne devaient pas se briser les uns contre les autres pour de si misérables intérêts.

Je passe à une seconde question.

Que pensent ceux qui, parmi nous, périssent par une mort

volontaire? Il y en a beaucoup dans toutes les grandes villes. J'en ai connu une petite où il y avait une douzaine de suicides par an. Ceux qui sortent ainsi de la vie pensent-ils avoir une ame immortelle? Espèrent-ils que cette ame sera plus heureuse dans une autre vie? Croient-ils que notre entendement se réunit après notre mort à l'ame générale du monde? Imaginent-ils que l'entendement est une faculté, un résultat des organes, qui périt avec les organes mêmes, comme la végétation dans les plantes est détruite quand les plantes sont arrachées; comme la sensibilité dans les animaux, lorsqu'ils ne respirent plus; comme la force, cet être métaphysique, cesse d'exister dans un ressort qui a perdu son élasticité?

Il serait à désirer que tous ceux qui prennent le parti de sortir de la vie laissassent par écrit leurs raisons, avec un petit mot de leur philosophie: cela ne serait pas inutile aux vivants et à l'histoire de l'esprit humain.

FIN DES NOTES SUR OLYMPIE.

LE TRIUMVIRAT,

TRAGÉDIE EN CINQ ACTES.

1764.

AVERTISSEMENT

DES ÉDITEURS DE L'ÉDITION DE KEHL.

Cette pièce, jouée en 1764, fut imprimée à Paris en 1766. « L'auteur, disait M. de Voltaire dans un avertissement, n'avait « composé cet ouvrage que pour avoir occasion de développer « dans des notes les caractères des principaux Romains, au « temps du triumvirat, et pour placer convenablement l'his- « toire de tant d'autres proscriptions qui effraient et qui dés- « honorent la nature humaine, depuis la proscription de « vingt-trois mille Hébreux en un jour, à l'occasion d'un veau « d'or, et de vingt-quatre mille en un autre jour, pour une « fille madianite, jusqu'aux proscriptions des Vaudois du « Piémont. »

La pièce imprimée est très-différente du manuscrit qui a servi aux représentations. C'est sur ce manuscrit que nous avons recueilli les variantes. Elle était accompagnée dans toutes les éditions de deux ouvrages en prose; l'un sur *le Gouvernement et la Divinité d'Auguste;* l'autre intitulé : *Des Conspirations contre les Peuples, et des Proscriptions.*

Nous avons cru que ces deux morceaux purement historiques, et qui n'ont avec cette tragédie qu'un rapport éloigné, seraient mieux placés dans la partie historique de cette édition.

PRÉFACE

DE L'ÉDITEUR DE PARIS. (1766.)

Cette tragédie, assez ignorée, m'étant tombée entre les mains, j'ai été étonné d'y voir l'histoire presque entièrement falsifiée, et cependant les mœurs des Romains, du temps du triumvirat, représentées avec le pinceau le plus fidèle.

Ce contraste singulier m'a engagé à la faire imprimer avec des remarques que j'ai faites sur ces temps illustres et funestes d'un empire qui, tout détruit qu'il est, attirera toujours les regards de vingt royaumes élevés sur ses débris, et dont chacun se vante aujourd'hui d'avoir été une province des Romains, et une des pièces de ce grand édifice. Il n'y a point de petite ville qui ne cherche à prouver qu'elle a eu l'honneur autrefois d'être saccagée par quelque consul romain; et on va même jusqu'à supposer des titres de cette espèce de vanité humiliante. Tout vieux château dont on ignore l'origine a été bâti par César, du fond de l'Espagne au bord du Rhin : on voit partout une tour de César, qui ne fit élever aucune tour dans les pays qu'il subjugua, et qui préférait ses camps retranchés à des ouvrages de pierre et de ciment, qu'il n'avait pas le temps de construire dans la rapidité de ses expéditions. Enfin les temps des Scipions, de Sylla, de César, d'Auguste, sont beaucoup plus présents à notre mémoire que les premiers événements de nos propres monarchies. Il semble que nous soyons encore sujets des Romains.

J'ose dire dans mes notes ce que je pense de la plupart de ces hommes célèbres, tels que César, Pompée, Antoine, Auguste, Caton, Cicéron, en ne jugeant que par les faits, et en

ne me préoccupant pour personne. Je ne prétends point juger la pièce. J'ai fait une étude particulière de l'histoire, et non pas du théâtre, que je connais assez peu, et qui me semble un objet de goût plutôt que de recherches. J'avoue que j'aime à voir dans un ouvrage dramatique les mœurs de l'antiquité, et à comparer les héros qu'on met sur le théâtre avec la conduite et le caractère que les historiens leur attribuent. Je ne demande pas qu'ils fassent sur la scène ce qu'ils ont réellement fait dans leur vie; mais je me crois en droit d'exiger qu'ils ne fassent rien qui ne soit dans leurs mœurs : c'est-là ce qu'on appelle la vérité théâtrale.

Le public semble n'aimer que les sentiments tendres et touchants, les emportements et les craintes des amantes affligées. Une femme trahie intéresse plus que la chute d'un empire. J'ai trouvé dans cette pièce des objets qui se rapprochent plus de ma manière de penser et de celle de quelques lecteurs qui, sans exclure aucun genre, aiment les peintures des grandes révolutions, ou plutôt des hommes qui les ont faites. S'il n'avait été question que des amours d'Octave et du jeune Pompée dans cette pièce, je ne l'aurais ni commentée ni imprimée. Je m'en suis servi comme d'un sujet qui m'a fourni des réflexions sur le caractère des Romains, sur ce qui intéresse l'humanité, et sur ce qu'on peut découvrir de vérités historiques.

J'aurais désiré qu'on eût commenté ainsi les tragédies de *Pompée*, de *Sertorius*, de *Cinna*, des *Horaces*, et qu'on eût démêlé ce qui appartient à la vérité, et ce qui appartient à la fable. Il est certain, par exemple, que César ne tint à Ptolémée aucun des discours que lui prête le sublime et inégal auteur de la *Mort de Pompée*, et que Cornélie ne parla point à César comme on l'a fait parler, puisque Ptolémée était un enfant de douze à treize ans, et Cornélie une femme de dix-huit, qui ne vit jamais César, qui n'aborda point en Égypte, et qui ne joua

aucun rôle dans les guerres civiles. Il n'y a jamais eu d'Émilie qui ait conspiré avec Cinna; tout cela est une invention du génie du poète. La conspiration de Cinna n'est probablement qu'un sujet fabuleux de déclamation, inventé par Sénèque, comme je le dis dans mes notes.

De toutes les tragédies que nous avons, celle qui s'écarte le moins de la vérité historique, et qui peint le cœur le plus fidèlement, serait *Britannicus*, si l'intrigue n'était pas uniquement fondée sur les prétendus amours de Britannicus et de Junie, et sur la jalousie de Néron. J'espère que les éditeurs qui ont annoncé les commentaires des ouvrages de Racine par souscription n'oublieront pas de remarquer comment ce grand homme a fondu et embelli Tacite dans sa pièce. Je pense que, si Néron n'avait pas la puérilité de se cacher derrière une tapisserie pour écouter l'entretien de Britannicus et de Junie, et si le cinquième acte pouvait être plus animé, cette pièce serait celle qui plairait le plus aux hommes d'état et aux esprits cultivés.

En un mot, on voit assez quel est mon but dans l'édition que je donne. Le manuscrit de cette tragédie est intitulé *Octave et le jeune Pompée;* j'y ai ajouté le titre du *Triumvirat:* il m'a paru que ce titre réveille plus l'attention, et présente à l'esprit une image plus forte et plus grande. Je sais gré à l'auteur d'avoir supprimé Lépide, et de n'avoir parlé de cet indigne Romain que comme il le méritait.

Encore une fois, je ne prétends point juger de la pièce. Il faut toujours attendre le jugement du public; mais il me semble que l'auteur écrit plus pour les lecteurs que pour les spectateurs. Sa pièce m'a paru tenir beaucoup plus du terrible que du genre qui attendrit le cœur et qui le déchire.

On m'assure même que l'auteur n'a point prétendu faire une tragédie pour le théâtre de Paris, et qu'il n'a voulu que rendre odieux la plupart des personnages de ces temps atroces:

c'est en quoi il m'a paru qu'il avait réussi. La pièce est peut-être dans le goût anglais. Il est bon d'avoir des ouvrages dans tous les genres.

Il m'importe peu de connaître l'auteur : je ne me suis occupé que de faire sur cet ouvrage des notes qui peuvent être utiles. Les gens de lettres qui aiment ces recherches, et pour qui seuls j'écris, en seront les juges.

J'ai employé la nouvelle orthographe. Il m'a paru qu'on doit écrire, autant qu'on le peut, comme on parle; et quand il n'en coûte qu'un *a* au lieu d'un *o*, pour distinguer les Français de saint François d'Assise, comme dit l'auteur de *la Henriade*, et pour faire sentir qu'on prononce Anglais et Danois, ce n'est ni une grande peine ni une grande difficulté de mettre un *a* qui indique la vraie prononciation, à la place de cet *o* qui vous trompe.

PERSONNAGES.

OCTAVE, surnommé depuis AUGUSTE.
MARC-ANTOINE.
LE JEUNE POMPÉE.
JULIE, fille de Lucius César.
FULVIE, femme de Marc-Antoine.
ALBINE, suivante de Fulvie.
AUFIDE, tribun militaire.
TRIBUNS, CENTURIONS, LICTEURS, SOLDATS.

LE TRIUMVIRAT.

ACTE PREMIER.

SCÈNE I.

Le théâtre représente l'île où les triumvirs firent les proscriptions et le partage du monde. La scène est obscurcie; on entend le tonnerre, on voit des éclairs. La scène découvre des rochers, des précipices et des tentes dans l'éloignement.

FULVIE, ALBINE.

FULVIE.

Quelle effroyable nuit! Que le courroux céleste
Éclate avec justice en cette île funeste [1] !

ALBINE.

Ces tremblements soudains, ces rochers renversés,
Ces volcans infernaux jusqu'au ciel élancés,
Ce fleuve soulevé roulant sur nous son onde,
Ont fait craindre aux humains les derniers jours du monde.
La foudre a dévoré ce détestable airain,
Ces tables de vengeance où le fatal burin
Épouvantait nos yeux d'une liste de crimes,
De l'ordre du carnage, et des noms des victimes.
Vous voyez en effet que nos proscriptions
Sont en horreur au ciel ainsi qu'aux nations.

FULVIE.

Tombe sur nos tyrans cette foudre égarée,

Qui, frappant vainement une terre abhorrée,
A détruit dans les mains de nos maîtres cruels
Les instruments du crime, et non les criminels!
Je voudrais avoir vu cette île anéantie
Avec l'indigne affront dont on couvre Fulvie.
Que font nos trois tyrans dans ce désordre affreux?
Quelques remords au moins ont-ils approché d'eux?

ALBINE.

Dans cette île tremblante aux éclats du tonnerre,
Tranquilles dans leur tente ils partageaient la terre;
Du sénat et du peuple ils ont réglé le sort,
Et dans Rome sanglante ils envoyaient la mort.

FULVIE.

Antoine me la donne; ô jour d'ignominie!
Il me quitte, il me chasse, il épouse Octavie[2];
D'un divorce odieux j'attends l'infame écrit;
Je suis répudiée, et c'est moi qu'on proscrit.

ALBINE.

Il vous brave à ce point! il vous fait cette injure!

FULVIE.

L'assassin des Romains craint-il d'être parjure?
Je l'ai trop bien servi: tout barbare est ingrat;
Il prétexte envers moi l'intérêt de l'état;
Mais ce grand intérêt n'est que celui d'un traître,
Qui ménageant Octave en est trompé peut-être.

ALBINE.

Octave vous aima[3]: se peut-il qu'aujourd'hui
Vos malheurs, vos affronts ne viennent que de lui?

FULVIE.

Qui peut connaître Octave? et que son caractère
Est différent en tout du grand cœur de son père!
Je l'ai vu, dans l'erreur de ses égarements,

Passer Antoine même en ses emportements [1];
Je l'ai vu des plaisirs chercher la folle ivresse;
Je l'ai vu des Catons affecter la sagesse.
Après m'avoir offert un criminel amour,
Ce Protée à ma chaîne échappa sans retour.
Tantôt il est affable, et tantôt sanguinaire :
Il adore Julie, il a proscrit son père;
Il hait, il craint Antoine, il lui donne sa sœur:
Antoine est forcené, mais Octave est trompeur.
Ce sont là les héros qui gouvernent la terre;
Ils font, en se jouant, et la paix et la guerre;
Du sein des voluptés ils nous donnent des fers.
A quels maîtres, grands dieux, livrez-vous l'univers?
Albine, les lions, au sortir des carnages,
Suivent, en rugissant, leurs compagnes sauvages;
Les tigres font l'amour avec férocité;
Tels sont nos triumvirs. Antoine ensanglanté
Prépare de l'hymen la détestable fête.
Octave a de Julie entrepris la conquête;
Et dans ce jour de sang, de tristesse et d'horreur,
L'amour de tous côtés se mêle à la fureur.
Julie abhorre Octave; elle n'est occupée
Que de livrer son cœur au fils du grand Pompée.
Si Pompée est écrit sur ce livre fatal,
Octave en l'immolant frappe en lui son rival.
Voilà donc les ressorts du destin de l'empire,
Ces grands secrets d'état, que l'ignorance admire!
Ils étonnent de loin les vulgaires esprits,
Ils inspirent de près l'horreur et le mépris.

ALBINE.

Que de bassesse, ô ciel! et que de tyrannie!
Quoi! les maîtres du monde en sont l'ignominie!
Je vous plains: je pensais que Lépide aujourd'hui

Contre ces deux ingrats vous servirait d'appui.
Vous unîtes vous-même Antoine avec Lépide

FULVIE.

A peine est-il compté dans leur troupe homicide.
Subalterne tyran, pontife méprisé,
De son faible génie ils ont trop abusé;
Instrument odieux de leurs sanglants caprices,
C'est un vil scélérat soumis à ses complices;
Il signe leurs décrets sans être consulté,
Et pense agir encore avec autorité.
Mais si dans mes chagrins quelques douceurs me restent,
C'est que mes deux tyrans en secret se détestent [5].
Cet hymen d'Octavie et ses faibles appas
Éloignent la rupture et ne l'empêchent pas.
Ils se connaissent trop; ils se rendent justice.
Un jour je les verrai, préparant leur supplice,
Allumer la discorde avec plus de fureur
Que leur fausse amitié n'étale ici d'horreur.

SCÈNE II.

FULVIE, ALBINE, AUFIDE.

FULVIE.

Aufide, qu'a-t-on fait? quelle est ma destinée?
A quel abaissement suis-je enfin condamnée?

AUFIDE.

Le divorce est signé de cette même main
Que l'on voit à longs flots verser le sang romain;
Et bientôt vos tyrans viendront sous cette tente
Partager des proscrits la dépouille sanglante.

FULVIE.

Puis-je compter sur vous?

AUFIDE.

Né dans votre maison,
Si je sers sous Antoine et dans sa légion,
Je ne suis qu'à vous seule. Autrefois mon épée
Aux champs thessaliens servit le grand Pompée :
Je rougis d'être ici l'esclave des fureurs
Des vainqueurs de Pompée et de vos oppresseurs.
Mais que résolvez-vous?

FULVIE.

De me venger.

AUFIDE.

Sans doute,
Vous le devez, Fulvie.

FULVIE.

Il n'est rien qui me coûte,
Il n'est rien que je craigne; et dans nos factions
On a compté Fulvie au rang des plus grands noms.
Je n'ai qu'une ressource, Aufide, en ma disgrace;
Le parti de Pompée est celui que j'embrasse;
Et Lucius César a des amis secrets [6]
Qui sauront à ma cause unir ses intérêts.
Il est, vous le savez, le père de Julie;
Il fut proscrit; enfin, tout me le concilie.
Julie est-elle à Rome?

AUFIDE.

On n'a pu l'y trouver.
Octave tout-puissant l'aura fait enlever;
Le bruit en a couru.

FULVIE.

Le rapt et l'homicide,
Ce sont là ses exploits! voilà nos lois, Aufide.
Mais le fils de Pompée est-il en sûreté?
Qu'en avez-vous appris?

AUFIDE.

Son arrêt est porté;
Et l'infame avarice au pouvoir asservie [7]
Doit trancher à prix d'or une si belle vie;
Tels sont les vils Romains.

FULVIE.

Quoi! tout espoir me fuit!
Non, je défie encor le sort qui me poursuit;
Les tumultes des camps ont été mes asiles:
Mon génie était né pour les guerres civiles [8],
Pour ce siècle effroyable où j'ai reçu le jour.
Je veux.... Mais j'aperçois dans ce sanglant séjour
Les licteurs des tyrans, leurs lâches satellites,
Qui de ce camp barbare occupent les limites.
Vous qu'un emploi funeste attache ici près d'eux,
Demeurez; écoutez leurs complots ténébreux;
Vous m'en avertirez; et vous viendrez m'apprendre
Ce que je dois souffrir, ce qu'il faut entreprendre.

(Elle sort avec Albine.)

AUFIDE.

Moi, le soldat d'Antoine! A quoi suis-je réduit?
De trente ans de travaux quel exécrable fruit!

(Tandis qu'il parle, on avance la tente où Octave et Antoine vont se placer. Les licteurs l'entourent et forment un demi-cercle. Aufide se range à côté de la tente.)

SCÈNE III.

OCTAVE, ANTOINE, debout dans la tente, une table derrière eux.

ANTOINE.

Octave, c'en est fait, et je la répudie;
Je resserre nos nœuds par l'hymen d'Octavie;

Mais ce n'est pas assez pour éteindre ces feux
Qu'un intérêt jaloux allume entre nous deux.
Deux chefs toujours unis sont un exemple rare;
Pour les concilier il faut qu'on les sépare.
Vingt fois votre Agrippa, vos confidents, les miens,
Depuis que nous régnons ont rompu nos liens.
Un compagnon de plus, ou qui du moins croit l'être,
Sur le trône avec nous affectant de paraître,
Lépide, est un fantôme aisément écarté [9],
Qui rentre de lui-même en son obscurité.
Qu'il demeure pontife, et qu'il préside aux fêtes
Que Rome en gémissant consacre à nos conquêtes;
La terre n'est qu'à nous et, qu'à nos légions.
Il est temps de fixer le sort des nations;
Réglons surtout le nôtre; et, quand tout nous seconde,
Cessons de différer le partage du monde.

(Ils s'asseyent à la table où ils doivent signer.)

OCTAVE.

Mes desseins dès long-temps ont prévenu vos vœux;
J'ai voulu que l'empire appartînt à tous deux.
Songez que je prétends la Gaule et l'Illyrie,
Les Espagnes, l'Afrique, et surtout l'Italie;
L'Orient est à vous [10],

ANTOINE.

Telle est ma volonté;
Tel est le sort du monde entre nous arrêté.
Vous l'emportez sur moi dans ce nouveau partage;
Je ne me cache point quel est votre avantage;
Rome va vous servir: vous aurez sous vos lois
Les vainqueurs de la terre, et je n'ai que des rois [11].
Je veux bien vous céder. J'exige en récompense
Que votre autorité, secondant ma puissance,
Extermine à jamais les restes abattus

Du parti de Pompée et du traître Brutus;
Qu'aucun n'échappe aux lois que nous avons portées.

OCTAVE.

D'assez de sang peut-être elles sont cimentées.

ANTOINE.

Comment? vous balancez! je ne vous connais plus.
Qui peut troubler ainsi vos vœux irrésolus?

OCTAVE.

Le ciel même a détruit ces tables si cruelles.

ANTOINE.

Le ciel qui nous seconde en permet de nouvelles.
Craignez-vous un augure [14]?

OCTAVE.

Et ne craignez-vous pas
De révolter la terre à force d'attentats?
Nous voulons enchaîner la liberté romaine,
Nous voulons gouverner; n'excitons plus la haine.

ANTOINE.

Nommez-vous la justice une inhumanité?
Octave, un triumvir par César adopté,
Quand je venge un ami, craint de venger un père!
Vous oublîriez son sang pour flatter le vulgaire!
A qui prétendez-vous accorder un pardon,
Quand vous m'avez vous-même immolé Cicéron?

OCTAVE.

Rome pleure sa mort.

ANTOINE.

Elle pleure en silence.
Cassius et Brutus, réduits à l'impuissance,
Inspireront peut-être aux autres nations
Une éternel horreur de nos proscriptions.
Laissons-les en tracer d'effroyables images,
Et contre nos deux noms révolter tous les âges.

Assassins de leur maître et de leur bienfaiteur,
C'est leur indigne nom qui doit être en horreur :
Ce sont les cœurs ingrats qu'il est temps qu'on punisse ;
Seuls ils sont criminels, et nous fesons justice.
Ceux qui les ont servis, qui les ont approuvés,
Aux mêmes châtiments seront tous réservés.
De vingt mille guerriers, péris dans nos batailles,
D'un œil sec et tranquille on voit les funérailles ;
Sur leurs corps étendus, victimes du trépas,
Nous volons sans pâlir à de nouveaux combats ;
Et de la trahison cent malheureux complices
Seraient au grand César de trop chers sacrifices !

OCTAVE.

Dans Rome en ce jour même on venge encor sa mort ;
Mais sachez qu'à mon cœur il en coûte un effort.
Trop d'horreur à la fin peut souiller sa vengeance ;
Je serais plus son fils si j'avais sa clémence.

ANTOINE.

La clémence aujourd'hui peut nous perdre tous deux.

OCTAVE.

L'excès des cruautés serait plus dangereux.

ANTOINE.

Redoutez-vous le peuple ?

OCTAVE.

Il faut qu'on le ménage ;
Il faut lui faire aimer le frein de l'esclavage.
D'un œil d'indifférence il voit la mort des grands ;
Mais quand il craint pour lui, malheur à ses tyrans [a] !

ANTOINE.

J'entends : à mes périls vous cherchez à lui plaire,
Vous voulez devenir un tyran populaire.

OCTAVE.

Vous m'imputez toujours quelques secrets desseins.

Sacrifier Pompée [13] est-ce plaire aux Romains?
Mes ordres aujourd'hui renversent leur idole.
Tandis que je vous parle, on le frappe, on l'immole :
Que voulez-vous de plus?

ANTOINE.

Vous ne m'abusez pas;
Il vous en coûta peu d'ordonner son trépas
A nos vrais intérêts sa mort fut nécessaire.
Mais d'un rival secret vous vouliez vous défaire;
Il adorait Julie, et vous étiez jaloux;
Votre amour outragé conduisait tous vos coups.
de nos engagements remplissez l'étendue.
De Lucius César la mort est suspendue;
Oui, Lucius César contre nous conjuré....

OCTAVE.

Arrêtez.

ANTOINE.

Ce coupable est-il pour nous sacré?
Je veux qu'il meure....

OCTAVE, se levant.

Lui? le père de Julie?

ANTOINE.

Oui, lui-même.

OCTAVE.

Ecoutez : notre intérêt nous lie;
L'hymen étreint ces nœuds; mais, si vous persistez
A demander le sang que vous persécutez,
Dès ce jour entre nous je romps toute alliance.

ANTOINE.

Octave, je sais trop que notre intelligence
Produira la discorde et trompera nos vœux.
Ne précipitons point des temps si dangereux.
Voulez-vous m'offenser?

OCTAVE.

Non; mais je suis le maître
D'épargner un proscrit qui ne devait pas l'être.

ANTOINE.

Mais vous-même avec moi vous l'aviez condamné :
De tous nos ennemis c'est le plus obstiné.
Qu'importe si sa fille un moment vous fut chère ?
A notre sûreté je dois le sang du père.
Les plaisirs inconstants d'un amour passager
A nos grands intérêts n'ont rien que d'étranger.
Vous avez jusqu'ici peu connu la tendresse;
Et je n'attendais pas cet excès de faiblesse.

OCTAVE.

De faiblesse !.... et c'est vous qui m'oseriez blâmer ?
C'est Antoine aujourd'hui qui me défend d'aimer ?

ANTOINE.

Nous avons tous les deux mêlé dans les alarmes
Les fêtes, les plaisirs à la fureur des armes :
César en fit autant [14]; mais par la volupté
Le cours de ses exploits ne fut point arrêté.
Je le vis dans l'Égypte, amoureux et sévère,
Adorer Cléopâtre en immolant son frère.

OCTAVE.

Ce fut pour la servir. Je puis vous voir un jour
Plus aveuglé que lui, plus faible à votre tour.
Je vous connais assez; mais, quoi qu'il en arrive,
J'ai rayé Lucius, et je prétends qu'il vive.

ANTOINE.

Je n'y consentirai qu'en vous voyant signer
L'arrêt de ces proscrits qu'on ne peut épargner.

OCTAVE.

Je vous l'ai déjà dit, j'étais las du carnage
Où la mort de César a forcé mon courage.

Mais, puisqu'il faut enfin ne rien faire à demi,
Que le salut de Rome en doit être affermi,
Qu'il me faut consommer l'horreur qui nous rassemble;

(Il s'assied et signe.)

Je cède, je me rends... j'y souscris... Ma main tremble.
Allez, tribuns, portez ces malheureux édits :

(à Antoine qui s'assied et signe.)

Et nous, puissions-nous être à jamais réunis!

ANTOINE.

Vous, Aufide, demain vous conduirez Fulvie;
Sa retraite est marquée aux champs de l'Apulie :
Que je n'entende plus ses cris séditieux.

OCTAVE.

Écoutons ce tribun qui revient en ces lieux;
Il arrive de Rome, et pourra nous apprendre
Quel respect à nos lois le sénat a dû rendre [b].

SCÈNE IV.

OCTAVE, ANTOINE, AUFIDE, UN TRIBUN.
LICTEURS.

ANTOINE, au tribun.

A-t-on des triumvirs accompli les desseins?
Le sang assure-t-il le repos des humains?

LE TRIBUN.

Rome tremble et se tait au milieu des supplices.
Il nous reste à frapper quelques secrets complices,
Quelques vils ennemis d'Antoine et des Césars,
Restes des conjurés de ces ides de Mars,
Qui, dans les derniers rangs cachant leur haine obscure,
Vont du peuple en secret exciter le murmure.
Paulus, Albin Cotta, les plus grands sont tombés;

A la proscription peu se sont dérobés.

OCTAVE.

A-t-on de l'univers affermi la conquête?
Et du fils de Pompée apportez-vous la tête?
Pour le bien de l'état j'ai dû la demander.

LE TRIBUN.

Les dieux n'ont pas voulu, seigneur, vous l'accorder :
Trop chéri des Romains, ce jeune téméraire
Se parait à leurs yeux des vertus de son père;
Et lorsque, par mes soins, des têtes des proscrits
Aux murs du Capitole on affichait le prix,
Pompée à leur salut mettait des récompenses.
Il a par des bienfaits combattu vos vengeances;
Mais quand vos légions ont marché sur nos pas,
Alors, fuyant de Rome et cherchant les combats,
Il s'avance à Césène, et vers les Pyrénées
Doit au fils de Caton joindre ses destinées;
Tandis qu'en Orient Cassius et Brutus,
Conjurés trop fameux par leurs fausses vertus,
A leur faible parti rendant un peu d'audace,
Osent vous défier dans les champs de la Thrace.

ANTOINE.

Pompée est échappé!

OCTAVE.

Ne vous alarmez pas;
En quelques lieux qu'il soit, la mort est sur ses pas.
Si mon père a du sien triomphé dans Pharsale,
J'attends contre le fils une fortune égale;
Et le nom de César, dont je suis honoré,
De sa perte à mon bras fait un devoir sacré.

ANTOINE.

Préparons donc soudain cette grande entreprise;

Mais que notre intérêt jamais ne nous divise.
Le sang du grand César est déjà joint au mien;
Votre sœur est ma femme; et ce double lien
Doit affermir le joug où nos mains triomphantes
Tiendront à nos genoux les nations tremblantes.

SCÈNE V.

OCTAVE, LE TRIBUN, éloigné.

OCTAVE.

Que feront tous ces nœuds? nous sommes deux tyrans!
Puissances de la terre, avez-vous des parents?
Dans le sang des Césars Julie a pris naissance;
Et loin de rechercher mon utile alliance,
Elle n'a regardé cette triste union
Que comme un des arrêts de la proscription.

(au tribun.)

Revenez.... Quoi! Pompée échappe à ma vengeance?
Quoi! Julie avec lui serait d'intelligence?
On ignore en quels lieux elle a porté ses pas?

LE TRIBUN.

Son père en est instruit, et l'on n'en doute pas.
Lui-même de sa fille a préparé la fuite.

OCTAVE.

De quoi s'informe ici ma raison trop séduite?
Quoi! lorsqu'il faut régir l'univers consterné,
Entouré d'ennemis, du meurtre environné,
Teint du sang des proscrits, que j'immole à mon père,
Détesté des Romains, peut-être d'un beau-frère,
Au milieu de la guerre, au sein des factions,
Mon cœur serait ouvert à d'autres passions?

Quel mélange inouï ! quelle étonnante ivresse
D'amour, d'ambition, de crimes, de faiblesse !
Quels soucis dévorants viennent me consumer !
Destructeur des humains, t'appartient-il d'aimer ?

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE SECOND.

SCÈNE I.

FULVIE, AUFIDE.

AUFIDE.

Oui, j'ai tout entendu; le sang et le carnage
Ne coûtaient rien, madame, à votre époux volage.
Je suis toujours surpris que ce cœur effréné,
Plongé dans la licence, au vice abandonné,
Dans les plaisirs affreux qui partagent sa vie,
Garde une cruauté tranquille et réfléchie.
Octave même, Octave en paraît indigné;
Il regrettait le sang où son bras s'est baigné;
Il n'était plus lui-même : il semble qu'il rougisse
D'avoir eu si long-temps Antoine pour complice.
Peut-être aux yeux des siens il feint un repentir,
Pour mieux tromper la terre et mieux l'assujettir;
Ou peut-être son ame, en secret révoltée,
De sa propre furie était épouvantée.
J'ignore s'il est né pour éprouver un jour
Vers l'humaine équité quelque faible retour [15];
Mais il a disputé sur le choix des victimes,
Et je l'ai vu trembler en signant tant de crimes.

FULVIE.

Qu'importe à mes affronts ce faible et vain remord?
Chacun d'eux tour à tour me donne ici la mort.
Octave, que tu crois moins dur et moins féroce,
Sous un air plus humain cache un cœur plus atroce;
Il agit en barbare, et parle avec douceur :

Je vois de son esprit la profonde noirceur;
Le sphynx est son emblème [16], et nous dit qu'il préfère
Ce symbole du fourbe aux aigles de son père.
A tromper l'univers il mettra tous ses soins.
De vertus incapable, il les feindra du moins;
Et l'autre aura toujours dans sa vertu guerrière
Les vices forcenés de son ame grossière.
Ils osent me bannir; c'est là ce que je veux.
Je ne demandais pas à gémir auprès d'eux,
A respirer encore un air qu'ils empoisonnent.
Remplissons sans tarder les ordres qu'ils me donnent;
Partons. Dans quels pays, dans quels lieux ignorés
Ne les verrons-nous pas comme à Rome abhorrés?
Je trouverai partout l'aliment de ma haine.

SCÈNE II.

FULVIE, ALBINE, AUFIDE.

ALBINE.

Madame, espérez tout; Pompée est à Césène :
Mille Romains en foule ont devancé ses pas;
Son nom et ses malheurs enfantent des soldats;
On dit qu'à la valeur joignant la diligence,
Dans cette île barbare il porte la vengeance;
Que les trois assassins à leur tour sont proscrits,
Que de leur sang impur on a fixé le prix.
On dit que Brutus même avance vers le Tibre,
Que la terre est vengée, et qu'enfin Rome est libre.
Dejà dans tout le camp ce bruit s'est répandu,
Et le soldat murmure, ou demeure éperdu.

FULVIE.

On en dit trop, Albine; un bien si désirable

Est trop prompt et trop grand pour être vraisemblable;
Mais ces rumeurs au moins peuvent me consoler,
Si mes persécuteurs apprennent à trembler.

AUFIDE.

Il est des fondements à ce bruit populaire.
Un peu de vérité fait l'erreur du vulgaire.
Pompée a su tromper le fer des assassins,
C'est beaucoup; tout le reste est soumis aux destins.
Je sais qu'il a marché vers les murs de Césène;
De son départ au moins la nouvelle est certaine,
Et le bruit qu'on répand nous confirme aujourd'hui
Que les cœurs des Romains se sont tournés vers lui.
Mais son danger est grand; des légions entières
Marchent sur son passage, et bordent les frontières;
Pompée est téméraire, et ses rivaux prudents.

FULVIE.

La prudence est surtout nécessaire aux méchants;
Mais souvent on la trompe: un heureux téméraire
Confond en agissant celui qui délibère.
Enfin Pompée approche. Unis par la fureur,
Nos communs intérêts m'annoncent un vengeur.
Les révolutions fatales ou prospères
Du sort qui conduit tout sont les jeux ordinaires:
La fortune à nos yeux fit monter sur son char
Sylla, deux Marius, et Pompée, et César;
Elle a précipité ces foudres de la guerre;
De leur sang tour à tour elle a rougi la terre.
Rome a changé de lois, de tyrans et de fers.
Déjà nos triumvirs éprouvent des revers.
Cassius et Brutus menacent l'Italie.
J'irais chercher Pompée aux sables de Libye.
Après mes deux affronts indignement soufferts,
Je me consolerais en troublant l'univers.

Rappelons et l'Espagne et la Gaule irritée
A cette liberté que j'ai persécutée;
Puissé-je dans le sang de ces monstres heureux
Expier les forfaits que j'ai commis pour eux !
Pardonne, Cicéron, de Rome heureux génie,
Mes destins t'ont vengé, tes bourreaux m'ont punie :
Mais je mourrai contente, en des malheurs si grands,
Si je meurs comme toi le fléau des tyrans.

(à Aufide.)

Avant que de partir, tâchez de vous instruire
Si de quelque espérance un rayon peut nous luire.
Profitez des moments où les soldats troublés
Dans le camp des tyrans paraissent ébranlés.
Annoncez-leur Pompée; à ce grand nom peut-être
Ils se repentiront d'avoir un autre maître.
Allez.

(Ici l'on voit dans l'enfoncement Julie couchée entre des rochers.

SCÈNE III.

FULVIE, ALBINE.

FULVIE.

Que vois-je au loin dans ces rochers déserts,
Sur ces bords escarpés d'abîmes entr'ouverts,
Que présente à mes yeux la terre encor tremblante?

ALBINE.

Je vois, ou je me trompe, une femme expirante.

FULVIE.

Est-ce quelque victime immolée en ces lieux?
Peut-être les tyrans l'exposent à nos yeux;
Et par un tel spectacle ils ont voulu m'apprendre
De leur triumvirat ce que je dois attendre.

Allez, j'entends d'ici ses sanglots et ses cris :
Dans son cœur oppressé rappelez ses esprits ;
Conduisez-la vers moi.

SCÈNE IV.

FULVIE, sur le devant du théâtre ; JULIE, au fond, vers un des côtés, soutenue par ALBINE.

JULIE.

Dieux vengeurs que j'adore !
Écoutez-moi, voyez pour qui je vous implore !
Secourez un héros, ou faites-moi mourir !

FULVIE.

De ses plaintifs accents je me sens attendrir.

JULIE.

Où suis-je ? et dans quels lieux les flots m'ont-ils jetée ?
Je promène en tremblant ma vue épouvantée.
Où marcher ?... Quelle main m'offre ici son secours ?
Et qui vient ranimer mes misérables jours ?

FULVIE.

Sa gémissante voix ne m'est point inconnue.
Avançons.... Ciel ! que vois-je ? en croirai-je ma vue ?
Destins qui vous jouez des malheureux mortels,
Amenez-vous Julie en ces lieux criminels ?
Ne me trompé-je point ?.... N'en doutons plus, c'est elle.

JULIE.

Quoi ! d'Antoine, grands dieux ! c'est l'épouse cruelle !
Je suis perdue !

FULVIE.

Hélas ! que craignez-vous de moi ?
Est-ce aux infortunés d'inspirer quelque effroi ?
Voyez-moi sans trembler ; je suis loin d'être à craindre ;

Vous êtes malheureuse, et je suis plus à plaindre.

JULIE.

Vous !

FULVIE.

Quel événement et quels dieux irrités
Ont amené Julie en ces lieux détestés ?

JULIE.

Je ne sais où je suis : un déluge effroyable
Qui semblait engloutir une terre coupable,
Des tremblements affreux, des foudres dévorants,
Dans les flots débordés ont plongé mes suivants.
Avec un seul guerrier de la mort échappée,
J'ai marché quelque temps dans cette île escarpée ;
Mes yeux ont vu de loin des tentes, des soldats ;
Ces rochers ont caché ma terreur et mes pas ;
Celui qui me guidait a cessé de paraître.
A peine devant vous puis-je me reconnaître ;
Je me meurs.

FULVIE.

Ah, Julie !

JULIE.

Eh quoi, vous soupirez !

FULVIE.

De vos maux et des miens mes sens sont déchirés.

JULIE.

Vous souffrez comme moi ! quel malheur vous opprime ?
Hélas ! où sommes-nous ?

FULVIE.

Dans le séjour du crime,
Dans cette île exécrable où trois monstres unis
Ensanglantent le monde, et restent impunis.

JULIE.

Quoi ! c'est ici qu'Antoine et le barbare Octave

Ont condamné Pompée, et font la terre esclave !

FULVIE.

C'est sous ces pavillons qu'ils règlent notre sort;
De Pompée ici même ils ont signé la mort !

JULIE.

Soutenez-moi, grands dieux !

FULVIE.

De cet affreux repaire
Ces tigres sont sortis : leur troupe sanguinaire
Marche en ce même instant au rivage opposé.
L'endroit où je vous parle est le moins exposé;
Mes tentes sont ici; gardez qu'on ne vous voie.
Venez, calmez ce trouble où votre ame se noie.

JULIE.

Et la femme d'Antoine est ici mon appui !

FULVIE.

Graces à ses forfaits je ne suis plus à lui.
Je n'ai plus désormais de parti que le vôtre.
Le destin par pitié nous rejoint l'une à l'autre.
Qu'est devenu Pompée ?

JULIE.

Ah ! que m'avez-vous dit ?
Pourquoi vous informer d'un malheureux proscrit ?

FULVIE.

Est-il en sûreté ? parlez en assurance :
J'atteste ici les dieux, et Rome, et ma vengeance,
Ma haine pour Octave, et mes transports jaloux,
Que mes soins répondront de Pompée et de vous,
Que je vais vous défendre au péril de ma vie.

JULIE.

Hélas ! c'est donc à vous qu'il faut que je me fie !
Si vous avez aussi connu l'adversité,
Vous n'aurez pas sans doute assez de cruauté

Pour achever ma mort, et trahir ma misère.
Vous voyez où des dieux me conduit la colère.
Vous avez dans vos mains, par d'étranges hasards,
Le destin de Pompée et du sang des Césars.
J'ai réuni ces noms; l'intérêt de la terre
A formé notre hymen au milieu de la guerre.
Rome, Pompée et moi, tout est prêt à périr;
Aurez-vous la vertu d'oser les secourir?

FULVIE.

J'oserai plus encor; s'il est sur ce rivage,
Qu'il daigne seulement seconder mon courage.
Oui, je crois que le ciel, si long-temps inhumain,
Pour nous venger tous trois, l'a conduit par la main;
Oui, j'armerai son bras contre la tyrannie.
Parlez : ne craignez plus.

JULIE.

Errante, poursuivie,
Je fuyais avec lui le fer des assassins,
Qui de Rome sanglante inondaient les chemins;
Nous allions vers son camp : déjà sa renommée
Vers Césène assemblait les débris d'une armée;
A travers les dangers, près de nous renaissants,
Il conduisait mes pas incertains et tremblants.
La mort était partout; les sanglants satellites
Des plaines de Césène occupaient les limites.
La nuit nous égarait vers ce funeste bord
Où règnent les tyrans, où préside la mort.
Notre fatale erreur n'était point reconnue,
Quand la foudre a frappé notre suite éperdue.
La terre en mugissant s'entr'ouvre sous nos pas.
Ce séjour en effet est celui du trépas.

FULVIE.

Eh bien, est-il encore en cette île terrible?

S'il ose se montrer, sa perte est infaillible,
Il est mort.

JULIE.

Je le sais.

FULVIE.

Où dois-je le chercher?
Dans quel secret asile a-t-il pu se cacher?

JULIE.

Ah! madame.....

FULVIE.

Achevez; c'est trop de défiance;
Je pardonne à l'amour un doute qui m'offense.
Parlez, je ferai tout.

JULIE.

Puis-je le croire ainsi?

FULVIE.

Je vous le jure encore.

JULIE.

Eh bien!... il est ici.

FULVIE.

C'en est assez; allons.

JULIE.

Il cherchait un passage
Pour sortir avec moi de cette île sauvage;
Et ne le voyant plus dans ces rochers déserts,
Des ombres du trépas mes yeux se sont couverts.
Je mourais, quand le ciel, une fois favorable,
M'a présenté par vous une main secourable.

SCÈNE V.

FULVIE, JULIE, ALBINE, UN TRIBUN.

LE TRIBUN, à Fulvie.

Madame, une étrangère est ici près de vous.

De leur autorité les triumvirs jaloux
De l'île à tout mortel ont défendu l'entrée.

JULIE.

Ah! j'atteste la foi que vous m'avez jurée!

LE TRIBUN.

Je la dois amener devant leur tribunal.

FULVIE, à Julie.

Gardez-vous d'obéir à cet ordre fatal.

JULIE.

Avilirais-je ainsi l'honneur de mes ancêtres?
Soldats des triumvirs, allez dire à vos maîtres
Que Julie, entraînée en ce séjour affreux,
Attend pour en sortir des secours généreux;
Que partout je suis libre, et qu'ils peuvent connaître
Ce qu'on doit de respect au sang qui m'a fait naître,
A mon rang, à mon sexe, à l'hospitalité,
Aux droits des nations et de l'humanité.
Conduisez-moi chez vous, magnanime Fulvie.

FULVIE.

Votre noble fierté ne s'est point démentie;
Elle augmente la mienne; et ce n'est pas en vain
Que le sort vous conduit sur ce bord inhumain.
Puissé-je en mes desseins ne m'être point trompée!

JULIE.

O dieux, prenez ma vie, et veillez sur Pompée!
Dieux! si vous me livrez à mes persécuteurs,
Armez-moi d'un courage égal à leurs fureurs!

FIN DU SECOND ACTE.

ACTE TROISIÈME.

SCÈNE I.

SEXTUS POMPÉE.

Je ne la trouve plus : quoi! mon destin fatal
L'amène à mes tyrans, la livre à mon rival!
Les voilà, je les vois ces pavillons horribles
Où nos trois meurtriers, retirés et paisibles,
Ordonnent le carnage avec des yeux sereins,
Comme on donne une fête et des jeux aux Romains.
O Pompée! ô mon père! infortuné grand homme!
Quel est donc le destin des défenseurs de Rome?
O dieux, qui des méchants suivez les étendards,
D'où vient que l'univers est fait pour les Césars?
J'ai vu périr Caton [17], leur juge et votre image:
Les Scipions sont morts aux déserts de Carthage [18];
Cicéron, tu n'es plus [19], et ta tête et tes mains
Ont servi de trophée aux derniers des humains.
Mon sort va me rejoindre à ces grandes victimes.
Le fer des Achillas et celui des Septimes,
D'un vil roi de l'Égypte instruments criminels,
Ont fait couler le sang du plus grand des mortels [20].
Ce nest que par sa mort que son fils lui ressemble.
Des brigands réunis que la rapine assemble,
Un prétendu César, un fils de Cépias [21],
Qui commande le meurtre, et qui fuit les combats,
Dans leur tranquille rage ordonnent de ma vie!
Octave est maître enfin du monde et de Julie.

De Julie ! ah ! tyran, ce dernier coup du sort
Atterre mon esprit luttant contre la mort.
Détestable rival, usurpateur infame,
Tu ne m'assassinais que pour ravir ma femme !
Et c'est moi qui la livre à tes indignes feux !
Tu règnes, et je meurs, et je te laisse heureux !
Et tes flatteurs, tremblants sur un tas de victimes,
Déjà du nom d'Auguste ont décoré tes crimes !
Quel est cet assassin qui s'avance vers moi ?

SCÈNE II.

POMPÉE, AUFIDE.

POMPÉE, l'épée à la main.

Approche, et puisse Octave expirer avec toi !

AUFIDE.

Jugez mieux d'un soldat qui servit votre père.

POMPÉE.

Et tu sers un tyran !

AUFIDE.

Je l'abjure, et j'espère
N'être pas inutile, en ce séjour affreux,
Au fils, au digne fils d'un héros malheureux.
Seigneur, je viens à vous de la part de Fulvie.

POMPÉE.

Est-ce un piége nouveau que tend la tyrannie?
A son barbare époux viens-tu pour me livrer?

AUFIDE.

Du péril le plus grand je viens pour vous tirer.

POMPÉE.

L'humanité, grands dieux, est-elle ici connue?

AUFIDE.

Sur ce billet, au moins, daignez jeter la vue.

(Il lui donne des tablettes.)

POMPÉE.

Julie! ô ciel! Julie! est-il bien vrai?

AUFIDE.

Lisez.

POMPÉE.

O fortune! ô mes yeux, êtes-vous abusés?
Retour inattendu de mes destins prospères!
Je mouille de mes pleurs ces divins caractères.

(Il lit.)

« Le sort paraît changer, et Fulvie est pour nous;
« Écoutez ce Romain; conservez mon époux. »
Qui que tu sois, pardonne; à toi je me confie;
Je te crois généreux sur la foi de Julie.
Quoi! Fulvie a pris soin de son sort et du mien!
Qui l'y peut engager? quel intérêt?

AUFIDE.

Le sien.
D'Antoine abandonnée avec ignominie,
Elle est des trois tyrans la plus grande ennemie.
Elle ne borne pas sa haine et ses desseins
A dérober vos jours au fer des assassins;
Il n'est point de péril que son courroux ne brave:
Elle veut vous venger.

POMPÉE.

Oui, vengeons-nous d'Octave.
Élevé dans l'Asie au milieu des combats,
Je n'ai connu de lui que ses assassinats;
Et dans les champs d'honneur, qu'il redoute peut-être,
Ses yeux, qu'il eût baissés, ne m'ont point vu paraître.
Antoine d'un soldat a du moins la vertu.

Il est vrai que mon bras ne l'a point combattu;
Et depuis que mon père expira sous un traître,
Nous fûmes ennemis sans jamais nous connaître.
Commençons par Octave; allons, et que ma main,
Au bord de mon tombeau, se plonge dans son sein.

AUFIDE.

Venez donc chez Fulvie, et sachez qu'elle est prête
D'Octave, s'il le faut, à vous livrer la tête.
De quelques vétérans je tenterai la foi;
Sous votre illustre père ils servaient comme moi.
On change de parti dans les guerres civiles :
Aux desseins de Fulvie ils peuvent être utiles.
L'intérêt qui fait tout, les pourrait engager
A vous donner retraite, et même à vous venger.

POMPÉE.

Je pourrais arracher Julie à ce perfide?
Je pourrais des Romains immoler l'homicide?
Octave périrait?

AUFIDE.

Seigneur, n'en doutez pas.

POMPÉE.

Marchons.

SCÈNE III.

POMPÉE, AUFIDE, JULIE.

JULIE.

Que faites-vous? Où portez-vous vos pas?
On vous cherche, on poursuit tous ceux que cet orage
Put jeter comme moi sur cet affreux rivage.
Votre père, en Égypte, aux assassins livré,
D'ennemis plus sanglants n'était pas entouré.
L'amitié de Fulvie est funeste et cruelle;

C'est un danger de plus qu'elle traîne après elle :
On l'observe, on l'épie, et tout me fait trembler;
Dans ces horribles lieux je crains de vous parler.
Regagnons ces rochers et ces cavernes sombres
Où la nuit va porter ses favorables ombres.
Demain les trois tyrans, aux premiers traits du jour,
Partent avec la mort de ce fatal séjour;
Ils vont loin de vos yeux ensanglanter le Tibre.
Ne précipitez rien, demain vous êtes libre.

POMPÉE.

Noble et tendre moitié d'un guerrier malheureux,
O vous! ainsi que Rome objet de tous mes vœux!
Laissez-moi m'opposer au destin qui m'outrage.
Si j'étais dans des lieux dignes de mon courage,
Si je pouvais guider nos braves légions
Dans les camps de Brutus, ou dans ceux des Catons,
Vous ne me verriez pas attendre de Fulvie
Un secours incertain contre la tyrannie.
Les dieux nous ont conduits dans ces sanglants déserts;
Marchons aux seuls sentiers que ces dieux m'ont ouverts.

JULIE.

Octave en ce moment doit entrer chez Fulvie;
Si vous êtes connu, c'est fait de votre vie.

AUFIDE.

Seigneur, craignez plutôt d'être ici découvert;
Aux tribuns, aux soldats ce passage est ouvert;
Entre ces deux dangers que prétendez-vous faire?

JULIE.

Pompée, au nom des dieux, au nom de votre père,
Dont le malheur vous suit, et qui ne s'est perdu
Que par sa confiance et son trop de vertu,
Ayez quelque pitié d'une épouse alarmée!
Avons-nous un parti, des amis, une armée?

Trois monstres tout puissants ont détruit les Romains ;
Vous êtes seul ici contre mille assassins.....
Ils viennent, c'en est fait, et je les vois paraître.

AUFIDE.

Ah! laissez-vous conduire; on peut vous reconnaître :
Le temps presse, venez; vous vous perdez sans fruit.

JULIE.

Je ne vous quitte pas.

POMPÉE.

A quoi suis-je réduit!

SCÈNE IV.

POMPÉE, JULIE, AUFIDE, sur le devant ;
OCTAVE, LICTEURS, au fond.

OCTAVE.

Je prétends vous parler ; ne fuyez point, Julie.

JULIE.

Aufide me ramène aux tentes de Fulvie.

OCTAVE.

(à Aufide.)

Demeurez, je le veux..... Vous, quel est ce Romain ?
Est-il de votre suite ?

JULIE.

Ah! je succombe enfin.

AUFIDE.

C'est un de mes soldats dont l'utile courage
S'est distingué dans Rome en ces jours de carnage;
Et de Rome à mon ordre il arrive aujourd'hui.

OCTAVE, à Pompée.

Parle, que fait Pompée ? où Pompée a-t-il fui ?

POMPÉE.

Il ne fuit point, Octave, il vous cherche, et peut-être

Avant la fin du jour vous le verrez paraître.

OCTAVE.

Tu sais en quel état il faut le présenter :
C'est sa tête, en un mot, qu'il me faut apporter ;
Et tu dois être instruit quelle est la récompense.

POMPÉE.

Elle est publique assez.

JULIE.

O terreur !

POMPÉE.

O vengeance !

SCÈNE V.

POMPÉE, JULIE, AUFIDE, OCTAVE, UN TRIBUN.

LE TRIBUN.

Vous êtes obéi ; grace à votre heureux sort,
Pompée en ce moment est ou captif ou mort.

OCTAVE.

Que dis-tu ?

LE TRIBUN.

Ses suivants s'avançaient dans la plaine
Qui s'étend de Pisaure aux remparts de Césène ;
Les rebelles, bientôt entourés et surpris,
De leurs témérités ont eu le digne prix.

POMPÉE.

Ah ciel !

LE TRIBUN.

A la valeur que tous ont fait paraître,
On croit qu'ils combattaient sous les yeux de leur maître.

POMPÉE, à part.

Je perds tous mes amis !

LE TRIBUN.

S'il est parmi les morts,
Vos soldats à vos pieds vont apporter son corps.
S'il est vivant, s'il fuit, il va tomber, sans doute,
Aux piéges que nos mains ont tendus sur sa route;
Il ne peut échapper au trépas qui l'attend.

OCTAVE.

Allez, continuez ce service important.
Vous, Aufide, en tout temps j'éprouvai votre zèle;
Je sais qu'Antoine en vous trouve un guerrier fidèle:
Allez: si ce soldat peut servir aujourd'hui,
Souvenez-vous surtout de répondre de lui.
Vous, licteurs, arrêtez le premier téméraire
Qui viendrait sans mon ordre en ce lieu solitaire.

POMPÉE, à Aufide.

Viens guider mes fureurs.

JULIE.

O dieux qui m'écoutez,
Dans quel péril nouveau vous nous précipitez!

SCÈNE VI.

OCTAVE, JULIE.

OCTAVE, arrêtant Julie.

Je vous ai déjà dit que vous deviez m'entendre.
Votre abord en cette île a droit de me surprendre;
Mais cessez de me craindre, et calmez votre cœur.

JULIE.

Seigneur, je ne crains rien, mais je frémis d'horreur.

OCTAVE.

Vous changerez peut-être en connaissant Octave.

JULIE.

J'ai le sort des Romains, il me traite en esclave.
Vous pouviez respecter mon nom et mon malheur.

OCTAVE.

Sachez que de tous deux je suis le protecteur.
Les respects des humains et Rome vous attendent;
Ce nom que vous portez, et leurs vœux vous demandent;
Je dois vous y conduire, et le sang des Césars
Ne doit plus qu'en triomphe entrer dans ses remparts.
Pourquoi les quittez-vous? Ne pourrais-je connaître
Qui vous dérobe à Rome où le ciel vous fit naître?

JULIE.

Demandez-moi plutôt, dans ces horribles temps,
Pourquoi dans Rome encore il est des habitants?
La ruine, la mort, de tous côtés s'annonce;
Mon père était proscrit; et voilà ma réponse.

OCTAVE.

Mes soins veillent sur lui; ses jours sont assurés;
Je les ai défendus, vous les rendez sacrés.

JULIE.

Ainsi je dois bénir vos lois et votre empire,
Lorsque vous permettez que mon père respire!

OCTAVE.

Il s'arma contre moi; mais tout est oublié:
Ne lui ressemblez point par son inimitié.
Mais enfin près de moi qui vous a pu conduire?

JULIE.

La colère des dieux obstinés à me nuire.

OCTAVE.

Ces dieux se calmeront. Ma sévère équité
A vengé le héros qui m'avait adopté.
Il n'appartient qu'à moi d'honorer dans Julie
Le sang, l'auguste sang dont vous êtes sortie.

Je dois compte de vous à Rome, aux demi-dieux
Que le monde à genoux révère en vos aïeux.

JULIE.

Vous !

OCTAVE.

Un fils de César ne doit jamais permettre
Qu'en d'étrangères mains on ose vous remettre.

JULIE.

Vous son fils !.... ô héros ! ô généreux vainqueur !
Quel fils as-tu choisi? quel est ton successeur?
César vous a laissé son pouvoir en partage;
Sa magnanimité n'est pas votre héritage :
S'il versa quelquefois le sang du citoyen,
Ce fut dans les combats, en répandant le sien;
C'est par d'autres exploits que vous briguez l'empire.
Il savait pardonner, et vous savez proscrire :
Prodigue de bienfaits, et vous d'assassinats,
Vous n'êtes point son fils, je ne vous connais pas.

OCTAVE.

Il vous parle par moi, Julie; il vous pardonne[d]
Les noms injurieux que votre erreur me donne.
Ne me reprochez plus ces arrêts rigoureux
Qu'arrache à ma justice un devoir malheureux.
La paix va succéder aux jours de la vengeance.

JULIE.

Quoi ! vous me donneriez un rayon d'espérance?

OCTAVE.

Vous pouvez tout.

JULIE.

Qui? moi?

OCTAVE.

Vous devez présumer
Quel est le seul moyen qui peut me désarmer,

Et qui de ma clémence est la cause et le gage.

JULIE.

Vous parlez de clémence au milieu du carnage !
Hélas ! si tant de sang, de supplices, de morts,
Ont pu laisser dans vous quelque accès aux remords,
Si vous craignez du moins cette haine publique,
Cette horreur attachée au pouvoir tyrannique;
Ou si quelques vertus germent dans votre cœur,
En les mettant à prix n'en souillez point l'honneur;
N'en avilissez pas le caractère auguste.
Est-ce à vos passions à vous rendre plus juste?
Soyez grand par vous-même.

OCTAVE.

Allez, je vous entends;
Et j'avais bien prévu vos refus insultants.
Un rival criminel, une race ennemie....

JULIE.

Qui?

OCTAVE.

Vous le demandez ! vous savez trop, Julie,
Quel est depuis long-temps l'objet de mon courroux,
Et Pompée....

JULIE.

Ah ! cruel, quel nom prononcez-vous?
Pompée est loin de moi : qui vous dit que je l'aime?

OCTAVE.

Qui me le dit? vos pleurs : qui me le dit? vous-même.
Pompée est loin de vous, et vous le regrettez !
Vous pensez m'adoucir lorsque vous m'insultez !
Lorsque de Rome enfin votre imprudente fuite
Du sein de vos parents vous entraîne à sa suite.

JULIE.

Ainsi vous ajoutez l'opprobre à vos fureurs.

Ah ! ce n'est pas à vous à m'enseigner les mœurs.
Je ne suis point réduite à tant d'ignominie;
Et ce n'est pas pour vous que je me justifie.
J'ai quitté mon pays que vous ensanglantez,
Mes parents et mes dieux que vous persécutez.
J'ai dû sortir de Rome où vous alliez paraître;
Mon père l'ordonnait, vous le savez peut-être;
C'est vous que je fuyais; mes funestes destins,
Quand je vous évitais, m'ont remise en vos mains.
Commandez, s'il le faut, à la terre asservie;
Mon cœur ne dépend point de votre tyrannie.
Vous pouvez tout sur Rome, et rien sur mon devoir.

OCTAVE.

Vous ignorez mes droits, ainsi que mon pouvoir.
Vous vous trompez, Julie, et vous pourrez apprendre
Que Lucius sans moi ne peut choisir un gendre;
Que c'est à moi surtout que l'on doit obéir.
Déjà Rome m'attend; soyez prête à partir.

JULIE.

Voilà donc ce grand cœur, ce héros magnanime,
Qui du monde calmé veut mériter l'estime !
Voilà ce règne heureux de paix et de douceur !
Il fut un meurtrier, il devient ravisseur !

OCTAVE.

Il est juste envers vous; mais, quoi qu'il en puisse être,
Sachez que le mépris n'est pas fait pour un maître.
Que vous aimiez Pompée, ou qu'un autre rival
Encouragé par vous cherche l'honneur fatal
D'oser un seul moment disputer ma conquête,
On sait si je me venge; il y va de sa tête:
C'est un nouveau proscrit que je dois condamner;
Et je jure par vous de ne point pardonner.

JULIE.

Moi, j'atteste ici Rome et son divin génie,
Tous ces héros armés contre la tyrannie,
Le pur sang des Césars, et dont vous n'êtes pas,
Qu'à vos proscriptions vous joindrez mon trépas,
Avant que vous forciez cette ame indépendante
A joindre une main pure à votre main sanglante.
Les meurtres que dans Rome ont commis vos fureurs
De celui que j'attends sont les avant-coureurs.
Un nouvel Appius a trouvé Virginie;
Son sang eut des vengeurs; il fut une patrie;
Rome subsiste encor. Les femmes en tout temps
Ont servi dans nos murs à punir les tyrans.
Les rois, vous le savez, furent chassés pour elles.
Nouveau Tarquin, tremblez!

(Elle sort.)

SCÈNE VII.

OCTAVE.

Que d'injures nouvelles!
Quel reproche accablant pour mon cœur oppressé!
Ce cœur m'en a dit plus qu'elle n'a prononcé.
Le cruel est haï, j'en fais l'expérience;
Je suis puni déjà de ma toute-puissance;
A peine je gouverne, à peine j'ai goûté
Ce pouvoir qu'on m'envie, et qui m'a tant coûté.
Tu veux régner, Octave, et tu chéris la gloire;
Tu voudrais que ton nom vécût dans la mémoire;
Il portera ta honte à la postérité.
Etre à jamais haï! quelle immortalité!
Mais l'être de Julie, et l'être avec justice!

Entendre cet arrêt qui fait seul ton supplice !
Le peux-tu supporter ce tourment douloureux
D'un esprit emporté par de contraires vœux,
Qui fait le mal qu'il hait, et fuit le bien qu'il aime,
Qui cherche à se tromper, et qui se hait lui-même ?
Faut-il donc que l'amour ajoute à mes fureurs ?
Ah ! l'amour était fait pour adoucir nos mœurs.
D'indignes voluptés corrompaient mon jeune âge ;
L'ambition succède avec toute sa rage.
Par quel nouveau torrent je me laisse emporter !
Que d'ennemis à vaincre ! et comment les dompter ?
Mânes du grand César ! ô mon maître ! ô mon père !
Que Brutus immola, mais que Brutus révère ;
Héros terrible et doux à tous tes ennemis,
Tu m'as laissé l'empire à ta valeur soumis ;
La moitié de ce faix accable ma jeunesse.
Je n'ai que tes défauts, je n'ai que ta faiblesse ;
Et je sens dans mon cœur, de remords combattu,
Que je n'ose avec toi disputer de vertu.

FIN DU TROISIÈME ACTE.

ACTE QUATRIÈME.

SCÈNE I.

FULVIE, ALBINE.

ALBINE.

Quand sous vos pavillons, de sa crainte occupée,
Invoquant en secret l'ombre du grand Pompée,
Les sanglots à la bouche et la mort dans les yeux,
Julie appelle en vain les enfers et les dieux,
Vous la laissez, Fulvie, à sa douleur mortelle.

FULVIE.

Qu'elle se plaigne aux dieux, je vais agir pour elle.
J'attends ici Pompée.

ALBINE.

Eh! ne pouviez-vous pas
De cette île avec eux précipiter vos pas?

FULVIE.

Non, de nos ennemis la fureur attentive
Couvre de meurtriers et l'une et l'autre rive :
Rien ne peut nous tirer de ce gouffre d'horreur :
J'y reste encore un jour, et c'est pour leur malheur.

ALBINE.

Qu'espérez-vous d'un jour?

FULVIE.

La mort; mais la vengeance.

ALBINE.

Eh! peut-on se venger de la toute-puissance?

FULVIE.

Oui, quand on ne craint rien.

ALBINE.

Dans nos vaines douleurs,
D'un sexe infortuné les armes sont les pleurs.
Le puissant foule aux pieds le faible qui menace,
Et rit, en l'écrasant, de sa débile audace.

FULVIE.

Désormais à Fulvie ils n'insulteront plus;
Ils ne se joûront pas de mes pleurs superflus.
Je sais que ces brigands, affamés de rapine,
En comblant mon opprobre, ont juré ma ruine.
Prodigues ravisseurs, et bas intéressés,
Ils m'enlèvent les biens que mon père a laissés;
On les donne pour dot à ma fière rivale.
Mais, Albine, crois-moi, la pompe nuptiale
Peut se changer encore en un trop juste deuil;
Et tout usurpateur est près de son cercueil.
J'ai pris le seul parti qui reste à ma fortune.
De Pompée et de moi la querelle est commune :
Je l'attends; il suffit.

ALBINE.

Il est seul, sans secours.

FULVIE.

Il en aura dans moi.

ALBINE.

Vous hasardez ses jours.

FULVIE.

Je prodigue les miens. Va, retourne à Julie;
Soutiens son désespoir et sa force affaiblie;
Porte-lui tes conseils, son âge en a besoin;
Et de mon sort affreux laisse-moi tout le soin.

ALBINE.

L'état où je vous vois m'épouvante et m'afflige.

FULVIE.

Porte ailleurs ton effroi; va, laisse-moi, te dis-je.
Pompée arrive enfin; je le vois. Dieux vengeurs,
Ainsi que nos affronts unissez nos fureurs!

SCÈNE II[5].

POMPÉE, FULVIE.

FULVIE.

Êtes-vous affermi?

POMPÉE.

J'ai consulté ma gloire;
J'ai craint qu'elle ne vît une action trop noire
Dans le meurtre inouï qui nous tient occupés.

FULVIE.

Elle parle avec Rome; elle vous dit : Frappez.
Ils partent dès demain, ces destructeurs du monde;
Ils partent triomphants : et cette nuit profonde
Est le temps, le seul temps, où nous pouvons tous deux,
Sans autre appui que nous, venger Rome sur eux.
Seriez-vous en suspens?

POMPÉE.

Non : mes mains seront prêtes.
Je voudrais de cette hydre abattre les trois têtes.
Je ne puis immoler qu'un de mes ennemis:
Octave est le plus grand; c'est lui que je choisis.

FULVIE.

Vous courez à la mort.

POMPÉE.

Elle ennoblit ma cause.
De cet indigne sang c'est peu que je dispose;
C'est peu de me venger; je n'aurais qu'à rougir
De frapper sans péril, et sans savoir mourir[4].

FULVIE.

Vous faites encor plus; vous vengez la patrie,
Et le sang innocent qui s'élève et qui crie :
Vous servez l'univers.

POMPÉE.

J'y suis déterminé.
L'assassin des Romains doit être assassiné.
Ainsi mourut César; il fut clément et brave :
Et nous pardonnerions à ce lâche d'Octave!
Ce que Brutus a pu, je ne le pourrais pas!
Et j'irais pour ma cause emprunter d'autres bras!
Le sort en est jeté. Faites venir Aufide.

FULVIE.

Il veille près de nous dans ce camp homicide.
Qu'on l'appelle... Déjà les feux sont presque éteints *,
Et le silence règne en ces lieux inhumains.

SCÈNE III.

POMPÉE, FULVIE, AUFIDE.

FULVIE, à Aufide.

Approchez. Que fait-on dans ces tentes coupables?

AUFIDE.

Le sommeil y répand ses pavots favorables,
Lorsque les murs de Rome, au carnage livrés,
Retentissent au loin des cris désespérés
Que jettent vers les cieux les filles et les mères
Sur les corps étendus des enfants et des pères.
Le sang ruisselle à Rome; Octave dort en paix.

* On voit dans l'éloignement des restes de feux faiblement allumés autour des tentes, et le théâtre représente une nuit.

POMPÉE.

Vengeance, éveille-toi! Mort, punis ses forfaits!
Dites-moi dans quels lieux ses tentes sont dressées?

FULVIE.

Vous avez remarqué ces roches entassées
Qui laissent un passage à ces vallons secrets,
Arrosés d'un ruisseau que bordent des cyprès;
Le pavillon d'Antoine est auprès du rivage;
Passez, et dédaignez de venger mon outrage :
Vous trouverez plus loin l'enceinte et les palis
Où du clément César est le barbare fils.
Avancez, vengez-vous.

AUFIDE.

Une troupe sanglante
Dans la nuit, à toute heure, environne sa tente.
Des plaisirs de leurs chefs affreux imitateurs,
Ils dorment auprès d'eux dans le sein des horreurs.

POMPÉE.

Vous avez préparé votre fidèle esclave?

FULVIE.

Il vous attend : marchez jusques au lit d'Octave[1].

POMPÉE, à Fulvie.

Je laisse entre vos mains dans ce cruel séjour
L'objet, le seul objet pour qui j'aimais le jour;
Le seul qui pût unir deux familles fatales,
Deux races de héros en infortune égales,
Le sang des vrais Césars. Ayez soin de son sort;
Enseignez à son cœur à supporter ma mort.
Qu'elle envisage moins ma perte que ma gloire;
Que, mort pour la venger, je vive en sa mémoire :
C'est tout ce que je veux. Mais en portant mes coups,
Je vous laisse exposée, et je frémis pour vous.
Antoine est en ces lieux maître de votre vie,

Il peut venger sur vous le frère d'Octavie.

FULVIE.

Qui? lui! qui? ce mortel sans pudeur et sans foi?
Cet oppresseur de Rome, et du monde, et de moi?
Lui, qui m'ose exiler? Quoi! dans mon entreprise
Vous pensez qu'un tyran, qu'une mort me suffise?
Aviez-vous soupçonné que je ne saurais pas
Porter, ainsi que vous, et souffrir le trépas;
Que je dévorerais mes douleurs impuissantes?
Voyez de ces tyrans les demeures sanglantes;
C'est l'école du meurtre, et j'ai dû m'y former;
De leur esprit de rage ils ont su m'animer;
Leur loi devient la mienne; il faut que je la suive,
Il faut qu'Antoine meure, et non pas que je vive.
Il périra, vous dis-je.

POMPÉE.

Et par qui?

FULVIE.

Par ma main [22].

POMPÉE.

Osez-vous bien remplir un si hardi dessein?

FULVIE.

Osez-vous en douter? le destin nous rassemble
Pour délivrer la terre et pour mourir ensemble.
Que le triumvirat, par nous deux aboli,
Dans la tombe avec nous demeure enseveli.
J'ai trop vécu comme eux : le terme de ma vie
Est conforme aux horreurs dont les dieux l'ont remplie;
Et Pompée aux enfers descendant sans effroi,
Y va traîner Octave avec Antoine et moi.

AUFIDE.

Non, espérez encor; les soldats de ces traîtres
Ont changé quelquefois de drapeaux et de maîtres :

Ils ont trahi Lépide [23]; ils pourront aujourd'hui
Vendre au fils de Pompée un mercenaire appui.
Pour gagner les Romains, pour forcer leur hommage,
Il ne faut qu'un grand nom, de l'or et du courage.
On a vu Marius entraîner sur ses pas [24]
Les mêmes assassins payés pour son trépas.
Nous séduirons les uns, nous combattrons le reste.
Ce coup désespéré peut vous être funeste;
Mais il peut réussir. Brutus et Cassius [25]
N'avaient pas après tout des projets mieux conçus.
Téméraires vengeurs de la cause commune,
Ils ont frappé César, et tenté la fortune.
Ils devaient mille fois périr dans le sénat;
Ils vivent cependant, ils partagent l'état;
Et dans Rome avec vous je les verrai peut-être.
Mes guerriers sur vos pas à l'instant vont paraître.
Nous vous suivrons de près; il en est temps, marchons.

POMPÉE.

Je t'invoque, Brutus! je t'imite; frappons!

(Il sort avec Aufide.)

SCÈNE IV.

FULVIE, JULIE, ALBINE.

JULIE.

Il m'échappe, il me fuit; ô ciel! m'a-t-il trompée?
Autel! fatal autel! mânes du grand Pompée!
Votre fils devant vous m'a-t-il fait prosterner
Pour trahir mes douleurs et pour m'abandonner?

FULVIE.

S'il arrive un malheur, armez-vous de courage;
Il faut s'attendre à tout.

JULIE.

Quel horrible langage !
S'il arrive un malheur ! Est-il donc arrivé?

FULVIE.

Non, mais ayez un cœur plus grand, plus élevé.

JULIE.

Il l'est; mais il gémit : vous haïssez, et j'aime.
Je crains tout pour Pompée, et non pas pour moi-même.
Que fait-il?

FULVIE.

Il vous sert.... Les flambeaux dans ces lieux
De leur faible clarté ne frappent plus mes yeux *.
Sommeil ! sommeil de mort, favorise ma rage !

JULIE.

Où courez-vous?

FULVIE.

Restez; j'ai pitié de votre âge,
De vos tristes amours, et de tant de douleurs.
Gémissez, s'il le faut; laissez-moi mes fureurs !

SCÈNE V.

JULIE, ALBINE.

JULIE.

Que veut-elle me dire? et qu'est-ce qu'on prépare?
Séjour de meurtriers, île affreuse et barbare,
Je l'avais bien prévu, tu seras mon tombeau.
Albine, instruisez-moi de mon malheur nouveau :
Pompée est-il connu? voit-il sa dernière heure?
N'est-il plus d'espérance? est-il temps que je meure?
Je suis prête, parlez.

* Les flambeaux qui éclairent les tentes s'éteignent.

ALBINE.

Dans cette horrible nuit
J'ignore ainsi que vous s'il succombe ou s'il fuit,
Si Fulvie au trépas aura pu le soustraire :
Elle suit les conseils d'une aveugle colère,
Qu'en ses transports soudains rien ne peut captiver;
Elle expose Pompée au lieu de le sauver.

JULIE.

Je m'y suis attendue; et quand ma destinée
Dans cet orage affreux m'a près d'elle amenée,
Je ne me flattais pas d'y rencontrer un port.
Je sais que c'est ici le séjour de la mort.
Je suis perdue, Albine, et ne suis point trompée.
La fille d'un César, la veuve d'un Pompée
Sera digne du moins, dans ces extrémités,
Du sang qu'elle a reçu, des noms qu'elle a portés.
On ne me verra point déshonorer sa cendre
Par d'inutiles cris qu'on dédaigne d'entendre,
Rougir de lui survivre, et tromper mes douleurs
Par l'espoir incertain de trouver des vengeurs.
Pour affronter la mort, il échappe à ma vue :
Il a craint ma faiblesse; il m'a trop mal connue :
S'il prétend que je vive, il m'outrage en effet.
Allons.

SCÈNE VI.

JULIE, ALBINE, POMPÉE.

JULIE.

O dieux! Pompée!

POMPÉE.

Il est mort, c'en est fait.

JULIE.

Qui?

POMPÉE.

L'univers est libre.

JULIE.

O Rome! ô ma patrie!
Octave est mort par vous!

POMPÉE.

Oui, je vous ai servie.
De la terre et de vous j'ai puni l'oppresseur.

JULIE.

O succès inouï! trop heureuse fureur!

POMPÉE.

Ses gardes assoupis dans leur infâme ivresse
Laissaient un accès libre à ma main vengeresse:
Un de ses favoris, un de ses assassins,
Un ministre odieux de ses affreux desseins,
Seul auprès du tyran reposait dans sa tente:
J'entre; un dieu me conduit; une idée effrayante,
De la mort que j'apporte un songe avant-coureur,
Dans son profond sommeil excitant sa terreur,
De ses proscriptions lui présentait l'image;
Quelques sons mal formés de sang et de carnage
S'échappaient de sa bouche, et son perfide cœur
Jusque dans le repos déployait sa fureur;
De funèbres accents ont prononcé Pompée:
Dans son cœur à ce nom j'ai plongé cette épée;
Mon rival a passé du sommeil au trépas,
Trépas encor trop doux pour tant d'assassinats;
Il aurait dû périr par un supplice insigne.
Je sais que de Pompée il eût été plus digne
D'attaquer un César au milieu des combats,
Mais un César tyran ne le méritait pas.

Le silence et la mort ont servi ma retraite.

JULIE.

Je goûte en frémissant une joie inquiète.
L'effroi qui me saisit, corrompant mon espoir,
Empoisonne en secret le bonheur de vous voir.
Pourrez-vous fuir du moins de cette île exécrable?

POMPÉE.

Moi, fuir!

JULIE.

Il reste encore un tyran redoutable.

POMPÉE.

Si le ciel nous seconde, il n'en restera plus.

JULIE.

Et comment rassurer mes esprits éperdus?
Antoine va venger la mort de son complice.

POMPÉE.

D'Antoine en ce moment les dieux vous font justice;
Et je mourrai du moins heureux dans mes malheurs
Sur les corps tout sanglants de nos deux oppresseurs.
Venez, il n'est plus temps d'écouter vos alarmes.

JULIE.

Ciel! pourquoi ces flambeaux, ces cris, ce bruit des armes?

POMPÉE.

Je ne vois plus l'esclave à qui j'étais remis,
Et qui, me conduisant parmi mes ennemis,
Jusques au lit d'Octave a guidé ma furie.

SCÈNE VII.

POMPÉE, JULIE, ALBINE, AUFIDE.

AUFIDE.

Tout serait-il perdu? L'esclave de Fulvie
Saisi par les soldats est déjà dans les fers.

De César dans le camp le nom remplit les airs.
On marche, on est armé : le reste je l'ignore.
J'ai des soldats. Allons.

JULIE, à Aufide.

Ah ! c'est toi que j'implore,
C'est toi qui de Pompée es devenu l'appui.

AUFIDE.

Je vous réponds du moins de mourir près de lui.

POMPÉE.

Mettez votre courage à supporter ma perte.
La tente de Fulvie à vos pas est ouverte ;
Rentrez, attendez-y les derniers coups du sort :
Confondez vos tyrans encore après ma mort,
Conservez pour eux tous une haine éternelle ;
C'est ainsi qu'à Pompée il faut être fidèle.
Pour moi, digne de vivre et mourir votre époux,
Je leur vendrai bien cher des jours qui sont à vous.
Le lâche fuit en vain ; la mort vole à sa suite ;
C'est en la défiant que le brave l'évite.

FIN DU QUATRIÈME ACTE.

ACTE CINQUIÈME[k].

SCÈNE I.

JULIE, FULVIE; GARDES, dans le fond.

JULIE.

Vous me l'aviez bien dit qu'il me fallait tout craindre.
Voilà donc nos succès!

FULVIE.

Vous êtes seule à plaindre:
Vous aviez devant vous un avenir heureux;
Vous perdez de beaux jours, et moi des jours affreux.
Vivez, si vous l'osez: je déteste la vie;
Ma main n'a pu suffire à mon ame hardie.
Ces monstres que le ciel veut encor protéger
Sont plus heureux que nous dans l'art de se venger.
Pompée, en s'approchant de ce perfide Octave [76],
En croyant le punir, n'a frappé qu'un esclave,
Qu'un des vils instruments de ses sanglants complots,
Indigne de mourir sous la main d'un héros.
D'un plus grand ennemi j'allais purger le monde;
Je marchais, j'avançais dans cette nuit profonde;
Mon bras était levé, lorsque de toutes parts
Les flambeaux rallumés ont frappé mes regards.
Octave tout sanglant a paru dans la tente.
De leurs lâches licteurs une troupe insolente
Me conduit en ces lieux captive auprès de vous.
Fléchissez vos tyrans; je brave ici leurs coups.
Qu'on me laisse le jour, ou bien qu'on me punisse;

Ma vengeance est perdue, et voilà mon supplice.
Ciel! si tu veux encor prolonger mes destins,
Que ce soit seulement pour mieux armer mes mains,
Pour mieux servir ma haine et ma fureur trompée.

JULIE.

Hélas! avez-vous su ce que devient Pompée?
Est-il vivant ou mort en ces déserts sanglants?
Aufide aura-t-il pu dérober aux tyrans
Ce héros tant proscrit que la terre abandonne?

FULVIE.

Il n'ose m'en flatter; mais aucun ne soupçonne
Que Pompée en effet soit errant sur ces bords.
Vers Césène aujourd'hui tous ses amis sont morts;
Le bruit de son trépas commence à se répandre:
Les tyrans sont trompés; et vous pouvez comprendre
Que ce bruit peut servir encore à le sauver;
C'est un soin que mes mains n'ont pu se réserver.
Vous êtes libre au moins; son salut vous regarde:
Vous me voyez captive, on m'arrête, on me garde;
Je ne puis rien pour vous, ni pour lui, ni pour moi.
J'attends la mort.

SCÈNE II.

JULIE, FULVIE, OCTAVE, ANTOINE,
TRIBUNS, LICTEURS.

ANTOINE.

Tribuns, exécutez ma loi;
Gardez cette coupable, et répondez-moi d'elle;
Suivez de ses complots la trame criminelle,
Qu'on l'observe, et surtout que nous soyons instruits
Des complices secrets par son ordre introduits.

FULVIE.

Je n'ai point de complice; et ces noms méprisables
Sont faits pour vos suivants, sont faits pour vos semblables,
Pour ces Romains nouveaux qui, formés pour servir,
Se sont déshonorés jusqu'à vous obéir.
Traîtres, ne cherchez point la main qui vous menace;
La voici : vous deviez connaître mon audace.
L'art des proscriptions, que j'apprenais sous vous
M'enseignait à vous perdre, et dirigeait mes coups.
Je n'ai pu sur vous deux assouvir ma vengeance;
Je l'attends de vous seuls et de votre alliance;
Je l'attends des forfaits qui vous ont faits amis;
Ils vont vous diviser comme ils vous ont unis :
Il n'est point d'amitiés entre les parricides.
L'un de l'autre jaloux, l'un vers l'autre perfides,
Vous détestant tous deux, du monde détestés,
Traînant de mers en mers vos infidélités,
L'un par l'autre écrasés, et bourreaux et victimes,
Puissent vos maux sans nombre être égaux à vos crimes!
Citoyens révoltés, prétendus souverains,
Qui vous faites un jeu du malheur des humains,
Qui, passant du carnage aux bras de la mollesse,
Du meurtre et du plaisir goûtez en paix l'ivresse,
Mon nom deviendra cher aux siècles à venir,
Pour avoir seulement tenté de vous punir.

ANTOINE.

Qu'on la ramène, allez.

SCÈNE III.

JULIE, OCTAVE, ANTOINE; GARDES.

JULIE, à Octave.

Ah! souffrez que Julie
Loin de ses oppresseurs accompagne Fulvie.
Mon bras n'est point armé; je n'ai contre vous trois
Que mon cœur, ma misère, et nos dieux, et nos lois :
Vous les méprisez tous; mais si César encore,
Ce nom sacré pour vous, ce nom que Rome honore,
Sur vos cœurs endurcis a quelque autorité,
Osez-vous à son sang ravir la liberté?
Pensait-il qu'en ces lieux sa nièce fugitive
Du fils qu'il adopta deviendrait la captive?

OCTAVE.

Pensait-il que Julie avec tant de fureur
Du sang qui la forma pourrait trahir l'honneur?
Je ne crois point votre ame encore assez hardie
Pour oser partager les crimes de Fulvie :
Mais sans vous imputer ses forfaits insensés,
L'amante de Pompée est criminelle assez [l].

JULIE.

Oui, je l'aime, César, et vous l'avez dû croire;
Je l'aime, je le dis, j'en fais toute ma gloire.
J'ai préféré Pompée, errant, abandonné,
A César tout-puissant, à César couronné.
Caton contre les dieux prit le parti du père :
Je mourrai pour le fils; cette mort m'est plus chère
Que ne l'est à vos yeux tout le sang des proscrits :
Sa main les rachetait; mon cœur en fut le prix.
Ne lui disputez pas sa noble récompense;

César, contentez-vous de la toute-puissance.
S'il honora dans Rome, et surtout aux combats,
Un nom dont il est digne, et qu'il n'usurpe pas;
Si vous êtes jaloux du nom qu'il fait revivre,
Songez à l'égaler, plutôt qu'à le poursuivre.

OCTAVE.

Oui, César est jaloux comme il est irrité.
Je crois valoir Pompée, et j'en suis peu flatté.
Et vous.... Mais nous allons approfondir le crime.

SCÈNE IV.

OCTAVE, ANTOINE, JULIE, UN TRIBUN; GARDES.

ANTOINE.

Eh bien! qu'avez-vous fait?

LE TRIBUN.

On conduit la victime.

JULIE.

Quelle victime, ô ciel!

OCTAVE.

Quel est ce malheureux?
Où l'a-t-on retrouvé?

LE TRIBUN.

Vers ces antres affreux,
Au milieu des rochers qu'a frappés le tonnerre;
Du sang de nos soldats il a rougi la terre.
Aufide, de Fulvie un secret confident,
A côté de ce traître est mort en combattant;
Il n'a cédé qu'à peine au nombre, à ses blessures.
Nos soins multipliés dans ces roches obscures
Ont du sang qu'il perdait arrêté les torrents,

Et rappelé la vie en ses membres sanglants.
On a besoin qu'il vive, et que dans les supplices
Il vous instruise au moins du nom de ses complices.

ANTOINE.

C'est quelqu'un des proscrits, qui, frappant au hasard,
Nous rapportait la mort aux lieux dont elle part.
On l'aura pu choisir dans une foule obscure.
Casca fit à César la première blessure [27].
Je reconnais Fulvie et ses vaines fureurs,
Qui toujours contre nous armeront des vengeurs;
Mais je la forcerai de nommer ce perfide.

LE TRIBUN.

Il n'en est pas besoin; sa fureur intrépide
De ce grand attentat se fait encore honneur:
Il n'en cachera pas le motif et l'auteur.

OCTAVE.

Vous pâlissez, Julie.

LE TRIBUN.

Il vient.

JULIE.

Ciel implacable,
Vous nous abandonnez!

SCÈNE V.

LES PRÉCÉDENTS, POMPEE, blessé et soutenu, GARDES.

OCTAVE.

Quel es-tu misérable!
A ce meurtre inouï qui pouvait t'engager?

POMPÉE.

Est-ce Octave qui parle et m'ose interroger?

LE TRIBUN.

Réponds au triumvir.

POMPÉE.

Eh bien! ce nom funeste,
Eh bien! ce titre affreux que la terre déteste,
Devait t'apprendre assez mon devoir, mes desseins.

JULIE.

Je me meurs!

OCTAVE.

Qui sont-ils?

POMPÉE.

Ceux de tous les Romains

ANTOINE.

Dans un simple soldat quelle étrange arrogance!

OCTAVE.

Sa fermeté m'étonne, ainsi que sa vaillance.
Qu'es-tu donc?

POMPÉE.

Un Romain digne d'un meilleur sort.

OCTAVE.

Qui t'amenait ici?

POMPÉE.

Ton châtiment, ta mort,
Tu sais qu'elle était juste.

JULIE.

Enfin, la nôtre est sûre!

POMPÉE.

Du monde entier sur toi j'ai dû venger l'injure.
Apprenez, triumvirs, oppresseurs des humains,
Qu'il est des Scévola comme il est des Tarquins.
Même erreur m'a trompé... Licteurs, qu'on me présente
Le feu qui doit punir ma main trop imprudente;
Elle est prête à tomber dans le brasier vengeur,
Ainsi qu'elle fût prête à te percer le cœur.

OCTAVE.

Lui, le soldat d'Aufide! A ce nouvel outrage,
A ces discours hardis, et surtout au courage
Que ce Romain déploie à mes yeux confondus,
A ces traits de grandeur sur son front répandus,
Si je n'étais instruit que Pompée en sa fuite
Au pied de l'Apennin brave encor ma poursuite,
Je croirais... Mais déjà vous me tirez d'erreur,
Vous pleurez, vous tremblez; c'est Pompée.

JULIE.

Ah, seigneur!

POMPÉE.

Tu ne t'es pas trompé : le Romain qui te brave,
Qui vengeait sa patrie et d'Antoine et d'Octave,
Possède un nom trop beau, trop cher à l'univers,
Pour ne s'en pas vanter dans l'opprobre de fers.
De Pompée en ces lieux je t'ai promis la tête :
Frappez, maîtres du monde, elle est votre conquête.

JULIE.

Malheureuse!

OCTAVE.

O destins!

JULIE.

O pur sang des héros!

POMPÉE.

Je n'ai pu de mon père égaler les travaux :
Je cède à des tyrans ainsi que ce grand homme;
Et je meurs comme lui le défenseur de Rome.

JULIE.

Octave, es-tu content? tu tiens entre tes mains,
Et Julie, et Pompée, et le sort des humains.
Prétends-tu qu'à tes pieds mes lâches pleurs s'épuisent?
Le faible les répand, les tyrans les méprisent.

Je me reprocherais jusqu'au moindre soupir,
Qui serait inutile et le ferait rougir.
Je ne te parle plus du vainqueur de Pharsale.
Si ton père a du sien pleuré la mort fatale,
Celui qui des Romains n'est plus que le bourreau
N'est pas digne de suivre un exemple si beau.
Tes édits l'ont proscrit, arrache-lui la vie;
Mais commence par moi, commence par Julie :
Tandis que je vivrai tes jours sont en danger.
Va, ne me laisse point un héros à venger.
Toi qui m'osas aimer, apprends à me connaître;
Tyran, tu vois sa femme; elle est digne de l'être.

OCTAVE.

Par un crime de plus fléchit-on mon courroux?
Il n'est que plus coupable en étant votre époux.
Antoine, vous voyez ce que nos lois demandent.

ANTOINE.

Son supplice : il le faut; nos légions l'attendent.
Je ne balance point; César a pardonné;
Mais César bienfesant est mort assassiné.
Les intérêts, les temps, les hommes, tout diffère.
Je combattis long-temps et j'honorai son père.
Il s'arma noblement pour le sénat romain :
Je ne connais son fils que pour un assassin.

POMPÉE.

Lâches! par d'autres mains vous frappez vos victimes.
J'ai fait une vertu de ce qui fait vos crimes;
Je n'ai pu vous frapper au milieu des combats;
Vous aviez vos bourreaux, je n'avais que mon bras.
J'ai sauvé cent proscrits; et je l'étais moi-même :
Vous l'êtes par les lois. Votre grandeur suprême
Fut votre premier crime, et méritait la mort.
Par le droit des brigands, arbitres de mon sort,

Vous croyez m'abaisser! vous! dans votre insolence
Sachez qu'aucun mortel n'aura cette puissance.
Le ciel même, le ciel qui me laisse périr,
Peut accabler Pompée, et non pas l'avilir.

ANTOINE.

Vous voyez sa fureur; elle nous justifie.
Assurez notre empire, assurez notre vie.

JULIE.

Barbares!

OCTAVE.

Je connais son courage effréné;
Et Julie en l'aimant l'a déjà condamné.

ANTOINE.

Sa mort depuis long-temps fut par nous préparée;
Elle est trop légitime, elle est trop différée.
C'est vous qu'il attaquait, c'est vous seul qui devez
Annoncer le destin que vous lui réservez.

OCTAVE.

Vous approuvez ainsi l'arrêt que je vais rendre?

ANTOINE.

Prononcez, j'y souscris.

POMPÉE.

Je suis prêt à l'entendre,
A le subir.

OCTAVE, après un long silence.

Je suis le maître de son sort.
Si je n'étais que juge, il irait à la mort;
Je suis fils de César, j'ai son exemple à suivre;
C'est à moi d'en donner... Je pardonne; il doit vivre.
Antoine, imitez-moi : j'annonce aux nations
Que je finis le meurtre et les proscriptions;
Elles ont trop duré; je veux que Rome apprenne...

ANTOINE.

Que vous voulez sur moi laisser tomber la haine,
Ramener les esprits pour m'en mieux éloigner,
Séduire les Romains, pardonner pour régner.

OCTAVE.

Non, je veux vous apprendre à vaincre la vengeance :
L'amour est plus terrible, a plus de violence;
A mon âge, peut-être, il devait m'emporter;
Il me combat encore, et je veux le dompter.
Commençons l'un et l'autre un empire plus juste.
Que l'on oublie Octave, et qu'on chérisse Auguste [28].
Soyez jaloux de moi, mais pour mieux effacer
Jusqu'aux traces du sang qu'il nous fallut verser;
Pardonnons à Fulvie, à ces malheureux restes
Des proscrits échappés à nos ordres funestes;
Par les cris des humains laissons-nous désarmer;
Et puisse Rome un jour apprendre à nous aimer [29]!

(à Julie.)

Je vous rends à Pompée, en lui rendant la vie;
Il n'aurait rien reçu s'il vivait sans Julie.

(à Pompée.)

Sois pour ou contre nous, brave ou subis nos lois,
Sans te craindre ou t'aimer, je t'en laisse le choix.
Soutenons à l'envi les grands noms de nos pères,
Ou généreux amis, ou nobles adversaires.
Si du peuple romain tu te crois le vengeur,
Ne sois mon ennemi que dans les champs d'honneur.
Loin du triumvirat va chercher un refuge.
Je prends entre nous deux la victoire pour juge.
Ne versons plus de sang qu'au milieu des hasards;
Je m'en remets aux dieux, ils sont pour les Césars.

JULIE.

Octave, est-ce bien vous? est-il vrai?

POMPÉE.

Tu m'étonnes!
En vain tu deviens grand, en vain tu me pardonnes;
Rome, l'état, mon nom, nous rendent ennemis.
La haine qu'entre nous nos pères ont transmis
Est par eux commandée, et comme eux immortelle.
Rome par toi soumise à son secours m'appelle.
J'emploîrai tes bienfaits, mais pour la délivrer :
Va, je la dois servir, mais je dois t'admirer.

FIN DU TRIUMVIRAT.

VARIANTES
DU TRIUMVIRAT.

[a] Imitation de ces vers où Juvénal dit de Domitien :

Sed periit, postquàm cerdonibus esse timendus
« Cœperat; hoc nocuit lamiarum cæde madenti. »

[b] Au lieu de la scène entre Auguste et Antoine, il y avait, dans le premier acte, cette scène entre Antoine et Fulvie.

La scène entre les deux triumvirs ouvrait le second acte ; on la trouvera ici telle qu'elle était dans le premier manuscrit.

(Antoine parle bas à un tribun : il aperçoit Fulvie, et se détourne.)

ANTOINE.

Ah! c'est elle....

FULVIE.

Arrêtez, ne craignez point Fulvie.
Je suis une étrangère, aucun nœud ne nous lie;
Et je ne parle plus à mon perfide époux.
Mais après les hasards où j'ai couru pour vous,
Lorsque pour cimenter votre grandeur suprême
Je consens au divorce, et m'immole moi-même;
Quand j'ai sacrifié mon rang et mon amour,
Puis-je obtenir de vous une grace à mon tour?

ANTOINE.

Le divorce à mes yeux ne vous rend pas moins chère.
Avec la sœur d'Octave un hymen nécessaire
Ne saurait vous ravir mon estime et mon cœur.

FULVIE.

Je le veux croire ainsi, du moins pour votre honneur.
Eh bien, si de nos nœuds vous gardez la mémoire,
Je veux m'en souvenir pour sauver votre gloire.
Voyons à vous prier si je m'abaisse en vain.

ANTOINE.

Que me demandez-vous? que faut-il?

FULVIE.

Être humain,
Être éclairé du moins, savoir avec prudence
A tant de cruautés mêler quelque indulgence.
Un pardon généreux pourrait faire oublier
Des excès dont j'ai honte, et qu'il faut expier.
Je demande en un mot la grace de Pompée.

ANTOINE.

Vous! de quel intérêt votre ame est occupée!
Qui vous rejoint à lui? pourquoi sauver ses jours?

FULVIE.

L'intérêt dans les cœurs domine-t-il toujours?
A la simple pitié ne peuvent-ils se rendre?
Apprenez que sa voix se fait encore entendre.
Quand je voulus du sang, je n'eus point de refus;
Quand il faut pardonner, on ne m'écoute plus!
Cette grace à vous-même est utile peut-être.

ANTOINE.

Madame, il n'est plus temps; je n'en suis plus le maître.
Son trépas importait à notre sûreté,
Et l'arrêt aujourd'hui doit être exécuté.

FULVIE.

C'est assez; et ce trait manquait à votre outrage;
Voilà ce que des cieux m'annonçait le présage,
Quand la foudre, trop lente à punir les mortels,
A brisé dans vos mains vos édits criminels!
C'est donc là de César cet ami magnanime!
Allez, vous n'imitez qu'Achillas et Septime.
Son nom vous était cher, et vous l'avez terni;
Et si César vivait, il vous aurait puni.
Je rends grace à l'affront qui tous deux nous sépare:
C'est moi qui répudie un assassin barbare.
Par un divorce heureux j'ai dû vous prévenir;
Et les nœuds des forfaits cessent de nous unir.

ANTOINE.

Je pardonne au courroux; et le droit de vous plaindre
Doit vous être laissé quand il n'est plus à craindre.
Ce n'est pas à Fulvie à me rien reprocher;
De nos sévérités on la vit approcher;
Sa main pour Cicéron montra peu d'indulgence.

Elle s'est emportée à quelque violence;
Et je n'attendais pas qu'elle pût s'offenser
Des justes châtiments qu'on la vit exercer.

FULVIE.

Il est vrai, j'ai trop loin porté votre vengeance;
J'en obtiens aujourd'hui la digne récompense.
Je n'ai que trop rougi de l'excès d'un courroux
Dont j'écoutai la voix en faveur d'un époux.
A trop d'emportement je me suis avilie:
Vous en étonnez-vous? je vous étais unie;
Un moment de fureur a fait mes cruautés.
Mais vous, toujours égal en vos atrocités,
Vous, assassin tranquille, et bourreau sans colère,
Vous vous livrez sans peine à votre caractère;
Pour être moins barbare il vous faut des efforts.
J'imitai vos fureurs, imitez mes remords.

ACTE SECOND.

SCÈNE I.

OCTAVE, ANTOINE.

ANTOINE.

Ainsi Pompée échappe à la mort qui le suit!

OCTAVE.

Antoine, croyez-moi, c'est en vain qu'il la fuit:
Si mon père a du sien triomphé dans Pharsale,
J'attends contre le fils une fortune égale;
Et ce nom de César, dont je suis honoré,
De sa perte à mon bras fait un devoir sacré;
Mon intérêt s'y joint.

ANTOINE.

Qu'il périsse ou qu'il vive;
Le Tibre dès demain nous attend sur sa rive.
Marchons au Capitole: il faut que les Romains
Apprennent à trembler devant leurs souverains.

Mais avant de partir, lorsque tout nous seconde,
Il est temps de signer le partage du monde.

OCTAVE.

Je suis prêt : mes desseins ont prévenu vos vœux,
Je consens que la terre appartienne à nous deux.
Songez que je prétends la Gaule et l'Illyrie,
Les Espagnes, l'Afrique, et surtout l'Italie.
L'Orient est à vous.

ANTOINE.

Telle est ma volonté,
Tel est le sort du monde entre nous arrêté.

OCTAVE.

Par des serments sacrés que notre foi s'engage;
Jurons au nom des dieux d'observer ce partage.

ANTOINE.

Des serments entre nous! nos armes, nos soldats,
Nos communs intérêts, le destin des combats,
Ce sont là nos serments. Le frère d'Octavie
Devrait s'en reposer sur le nœud qui nous lie.
Nous nous connaissons trop : pourquoi cacher nos cœurs?
Les serments sont-ils faits pour les usurpateurs?
Je me croirais trompé si vous en vouliez faire.
Laissons-les à Lépide, aux lâches, au vulgaire.
Je vous parle en soldat; je ne puis vous celer
Que vous affectez trop l'art de dissimuler.
César dans ses traités invoquait la victoire;
Agissons comme lui, si vous voulez m'en croire.

OCTAVE.

A votre audace altière il faut souvent céder;
N'en parlons plus. Quel rang voulez-vous accorder
A cet associé, triumvir inutile,
Qui reste sans armée et bientôt sans asile?

ANTOINE.

Qu'il abdique.

OCTAVE.

Il le doit.

ANTOINE.

On n'en a plus besoin.
De nos temples, dans Rome, on lui laisse le soin:
Qu'il demeure pontife, et qu'il préside aux fêtes

Que Rome, en gémissant, consacre à nos conquêtes.

. . . . . .

OCTAVE.

La foudre avait frappé ces tables criminelles.

ANTOINE.

Le destin qui nous sert en produit de nouvelles.
Craignez-vous un augure?

OCTAVE.

Et ne craignez-vous pas
De révolter la terre à force d'attentats?

ANTOINE.

C'est le dernier arrêt, le dernier sacrifice
Qu'aux mânes de César devait notre justice.

OCTAVE.

Je n'en veux qu'à Pompée; et je vous avertis
Qu'il nous suffit du sang de nos grands ennemis:
Le reste est une foule impuissante, éperdue,
Qui sur elle en tremblant voit la mort suspendue,
Que dans Rome jamais nous ne redouterons,
Et qui nous bénira quand nous l'épargnerons.
On nous reproche assez une rage inhumaine;
Nous voulons gouverner, n'excitons plus la haine.

ANTOINE.

Nommez-vous la justice une inhumanité?
Octave, un triumvir par César adopté,
Quand je venge un ami, craint de venger un père!
Vous trahissez son sang pour flatter le vulgaire!
Sur sa cendre avec moi n'avez-vous pas promis
La mort des conjurés et de leurs vils amis?
N'avez-vous pas déjà, par un zèle intrépide,
Sur nos plus chers parents vengé ce parricide?
A qui prétendez-vous accorder un pardon,
Quand vous m'avez vous-même immolé Cicéron?
Cicéron fut nommé père de la patrie,
Rome l'avait aimé jusqu'à l'idolâtrie;
Mais lorsqu'à ma vengeance un tribun l'a livré,
Rome où nous commandons a-t-elle murmuré?
Elle a gémi tout bas et gardé le silence.
Cassius et Brutus, réduits à l'impuissance,
Inspireront peut-être à quelques nations

Une éternelle horreur de nos proscriptions;
Laissons-les en tracer d'effroyables images,
Et contre nos deux noms révolter les deux âges.
Assassins de leur maître et de leur bienfaiteur,
C'est leur indigne nom qui doit être en horreur.
Ce sont les cœurs ingrats qu'il faut que l'on punisse;
Seuls ils sont criminels, et nous fesons justice.
Ceux qui les ont aidés, ceux qui les ont servis,
Qui les ont approuvés, seront tous poursuivis.
De vingt mille guerriers péris dans nos batailles
D'un œil sec et tranquille on voit les funérailles;
Sur leurs corps étendus, victimes du trépas,
Nous volons, sans pâlir, à de nouveaux combats;
Et de la trahison cent malheureux complices
Seraient au grand César de trop chers sacrifices!

OCTAVE.

Sans doute on doit punir; mais ne comparez pas
Le danger honorable et les assassinats.
César est satisfait; ce héros magnanime
N'aurait jamais puni le crime par le crime.
Je ne me repens point d'avoir vengé sa mort;
Mais sachez qu'à mon cœur il en coûte un effort.
Je vois que trop de sang peut souiller la vengeance;
Je serais plus son fils en suivant sa clémence:
Quiconque veut la gloire avec l'autorité,
Ne doit verser le sang que par nécessité.
Pourquoi de Rome encor fouiller tous les asiles?
Je ne puis approuver des meurtres inutiles.
C'est aux chefs, c'est aux grands, aux Brutus, aux Catons,
Aux enfants de Pompée, à ceux des Scipions,
C'est à de tels proscrits que la mort se destine.
Notre sécurité dépend de leur ruine.
Épargnons un ramas de citoyens sans nom
Qui seront subjugués par l'espoir du pardon;
C'est leur utile sang qu'il faut que l'on ménage:
Ne forçons point le peuple à sortir d'esclavage.
D'un œil d'indifférence. . . . . .

Il y avait dans ce même acte une scène entre Octave et Fulvie, qui a été retranchée.

FULVIE.

Que le frère d'Antoine et l'amant de Julie
Ne craignent point des moi des reproches honteux;
Ma tranquille fierté les épargne à tous deux.
Mon cœur, indifférent aux maux qui le remplissent,
N'a rien à regretter dans ceux qui me trahissent.
Tout ce que je prétends et d'Antoine et de vous,
C'est de fuir loin d'Octave et d'un perfide époux.
Ne me réduisez point à cette ignominie
De parer le triomphe et le char d'Octavie;
Allez : régnez dans Rome, et foulez à vos pieds
Dans des ruisseaux de sang les citoyens noyés.
Au Capitole assis, partagez votre proie,
De mes nouveaux affronts goûtez la noble joie;
Mêlez dans votre gloire et dans vos attentats
Les jeux et les plaisirs à vos assassinats.
Mais laissez-moi cacher dans d'obscures retraites,
Loin de vous, loin de lui, l'horreur que vous me faites,
Ma haine pour vous deux, et mon mépris pour lui,
C'est tout ce qui me reste et me flatte aujourd'hui.
Délivrez-vous de moi, d'un témoin de vos crimes,
D'un cœur que vous mettez au rang de vos victimes;
C'est l'unique faveur que je viens demander :
Maîtres de l'univers, daignez-vous l'accorder?

OCTAVE.

De votre sort toujours vous serez la maîtresse;
Je partage avec vous la douleur qui vous presse.
Je sais qu'Antoine et moi, forcés de vous trahir,
Devant vous désormais nous n'avons qu'à rougir;
Que nous sommes ingrats, qu'il est de votre gloire
D'oublier de nous deux l'importune mémoire.
Mais, quels que soient les lieux que vous ayez choisis,
Gardez-vous de vous joindre avec nos ennemis.
C'est ce qu'exige Antoine, et la seule prière
Que ma triste amitié se hasarde à vous faire.

[c] Dans le premier manuscrit, Julie ne se trouve point avec Pompée au commencement de cet acte; ils ne paraissent point ensemble devant Octave; mais Pompée paraît seul devant les deux triumvirs, qui ont ensuite la scène suivante entre eux.

ANTOINE.

Dans quel chagrin votre ame est-elle ensevelie?
Que craignez-vous?

OCTAVE.

Mon cœur, et les pleurs de Julie.

ANTOINE.

Des pleurs vous toucheraient?

OCTAVE.

Son trouble, son effroi,
Dans mon étonnement ont passé jusqu'à moi.
J'ai frémi de la voir, j'ai frémi de l'entendre,
Couvert de tout ce sang que ma main fait répandre.
Fulvie en prendra soin: ces bords ensanglantés
Effarouchent ses yeux encore épouvantés.
Mais il faut dès demain que cette fugitive
Connaisse ses devoirs, m'obéisse et me suive.
Je dois répondre d'elle; elle est de ma maison.

ANTOINE.

Vous êtes éperdu....

OCTAVE.

J'en ai trop de raison.

ANTOINE.

Vous l'aimez trop, Octave.

OCTAVE.

Il est vrai, ma jeunesse
Des plaisirs passagers connut la folle ivresse;
J'ai cherché comme vous, au sein des voluptés,
L'oubli de mes chagrins et de mes cruautés.
Plus endurci que moi, vous bravez l'amertume
De ce remords secret dont l'horreur me consume.
Vous ne connaissez pas ces tourments douloureux
D'un esprit entraîné par de contraires vœux,
Qui fait le mal qu'il hait, et fuit le bien qu'il aime,
Qui cherche à se tromper, et qui se hait lui-même.
Je passai du carnage à ces égarements
Dont les honteux attraits flattaient en vain mes sens.
J'ai cru qu'en terminant la discorde civile,
J'aurais près de Julie un destin plus tranquille:
Je suis encor trompé; l'amour, l'ambition,
L'espoir, le repentir, tout n'est qu'illusion.

ANTOINE.

Peut-être que Julie en ces lieux amenée,
Venait entre vos mains mettre sa destinée.

OCTAVE.

Non, je ne le puis croire.

ANTOINE.

Il n'appartient qu'à vous
De régler ses destins, de choisir son époux.
Elle a pu, dans ces jours de vengeance et d'alarmes,
Apporter à vos pieds ses terreurs et ses larmes.
Vous en serez instruit.

OCTAVE.

Quoi! dans ses jeunes ans,
S'arracher sans scrupule au sein de ses parents!
Vous savez les soupçons dont mon ame est frappée.

ANTOINE.

On dit qu'elle est promise à ce jeune Pompée.

OCTAVE.

C'est mon rival en tout. Ce redoutable nom
Sera dans tous les temps l'horreur de ma maison.
En vain notre puissance à Rome est établie,
Il soulève la terre, il règne sur Julie;
Et Julie en secret a peut-être aujourd'hui
L'audacieux projet de s'unir avec lui.
De son sexe autrefois la timide décence
N'aurait jamais connu cet excès d'imprudence.
Mais la guerre civile, et surtout nos fureurs
Ont corrompu les lois, les esprits et les mœurs.
Aujourd'hui rien n'effraie, et tout est légitime :
Notre fatal empire est le siècle du crime.

ANTOINE.

Je ne vous connais plus, et depuis quelques jours
Un repentir secret règne en tous vos discours;
Je ne vous vois jamais d'accord avec vous-même.

OCTAVE.

N'en soyez point surpris, si vous savez que j'aime.

ANTOINE.

Rien ne m'a subjugué. Peut-être quelque jour
Comme César et vous je connaîtrai l'amour.
Cependant je vous laisse avec l'infortunée

Qu'on amène à vos yeux tremblante et consternée;
Vous pouvez aisément adoucir ses douleurs;
Gardez-vous de laisser trop d'empire à ses pleurs.
Aimez puisqu'il le faut, mais en maître du monde.

OCTAVE.

Votre reproche est juste, et c'est un trait de flamme
Qui sort de votre bouche, et pénètre mon ame.
Vous pouvez tout sur moi : j'atteste à vos genoux
Le dieu qui vous envoie, et qui parle par vous,
Que le monde opprimé vous devra ma clémence.
Songez que c'est par vous et par notre alliance
Que le ciel veut finir le malheur des humains.
Rome, l'empire et moi, tout est entre vos mains :
Son bonheur et le mien sur votre hymen se fonde.
Disposez de la foi d'un des maîtres du monde.
César du haut des cieux ordonne ce lien,
Et vous rendez mon nom aussi grand que le sien.

JULIE.

Je rends graces au ciel, si sa voix vous inspire;
Si le fils de César mérite son empire,
Si vous lui ressemblez, si vous n'ajoutez pas
Le crime de tromper à tous vos attentats.
Soyez juste en effet, c'est peu de le paraître;
Pour un César alors je puis vous reconnaître.
Vous êtes de mon sang, et du sang des héros :
Allez à l'univers accorder le repos;
Mais sachez que ma foi n'en peut être le gage.
Ne devez qu'à vous-même un si grand avantage;
Ne cherchez la vertu qu'au fond de votre cœur;
En la mettant à prix vous en souillez l'honneur,
Vous en avilissez le caractère auguste.
Est-ce à vos passions à vous rendre plus juste?
J'en rougirais pour vous.

OCTAVE.

Eh bien! je vous entends :
Je sais de vos refus les motifs insultants;
Et vous ne me parlez de vertus, de clémence,
Que pour voir impuni le rival qui m'offense.
Le ciel vous a trompée; il vous met dans mes mains

Pour vous sauver l'affront d'accomplir vos desseins.
Vous m'osez préférer l'ennemi de ma race!
Son sang va me payer sa honte et son audace;
Il ne peut échapper à mon juste courroux!
Et Pompée....

JULIE.

Ah! cruel! quel nom prononcez-vous?
Pompée est loin de moi.... Qui vous dit que je l'aime?

OCTAVE.

Vos pleurs, votre mépris de ma grandeur suprême:
Lui seul à cet excès a pu vous égarer.
C'est le seul des mortels qu'on peut me préférer;
Et c'est le seul aussi que mes coups vont poursuivre.
J'aurais pu me forcer jusqu'à le laisser vivre;
Mais vous le condamnez quand vous suivez ses pas.
Vous l'aimez: c'est à vous qu'il devra son trépas.

JULIE, à part.

O Pompée!

OCTAVE.

Oubliez le nom d'un téméraire
Que je dois immoler aux mânes de mon père,
A l'intérêt de Rome, à mes transports jaloux;
Et demain soyez prête à partir avec nous.

e Il est juste envers vous: ou vous veniez vous-même
Vous soumettre à la loi d'un maître qui vous aime,
Ou vous osiez chercher au milieu des hasards
L'ennemi de mon règne et du nom des Césars;
Je dispose de vous dans ces deux conjonctures.
Je ne souffrirai pas que les races futures
Puissent me reprocher d'avoir laissé trahir
La majesté d'un nom que je dois soutenir.
Je comblerai de bien votre infidèle père,
J'imiterai le mien (sans prétendre à vous plaire);
Mais je perdrai le jour avant qu'aucun mortel
Dans sa témérité soit assez criminel
Pour m'oser un moment disputer ma conquête.

f Vers de Racine, dans ses *Cantiques sacrés*.

g L'ordre des scènes du quatrième acte n'était pas le même dans le premier manuscrit que dans la pièce imprimée. Après une scène entre Fulvie et ses confidents, l'auteur avait placé les scènes suivantes : ensuite Fulvie et Pompée restaient seuls.

SCÈNE II.

JULIE.

Fulvie!
Soutenez mon courage et ma force affaiblie!
Pompée, absent de moi dans ce jour malheureux,
Quand j'invoque Pompée, est un augure affreux!
Que fait-il? où va-t-il? vous connaissez ma crainte:
Elle est juste; et l'horreur qui dans vos yeux est peinte,
Ce front pâle et glacé, redoublent mon effroi.

FULVIE.

Julie, attendez tout de Pompée et de moi.
Gardons que dans ces lieux on ne nous puisse entendre:
Partout on nous observe, et l'on peut nous surprendre.
Veillez-y, cher Aufide; allez: de mes suivants
Choisissez les plus prompts et les plus vigilants;
Et qu'au moindre danger leur voix nous avertisse.

AUFIDE.

Dans leur camp retirés, Antoine et son complice
Ont fait tout préparer pour un départ soudain.
Demain du Capitole ils prendront le chemin;
Ils vous y conduiront.

FULVIE.

Leur marche triomphante
N'est pas encor bien sûre, et peut être sanglante.
(Aufide sort.)

JULIE.

Que dites-vous?

FULVIE.

J'espère....

JULIE.

En quels dieux? en quels bras?

FULVIE.

J'espère en la vengeance.

JULIE.

Elle ne suffit pas.
Si je perds mon époux, que me sert la vengeance?
Il dissimule en vain son auguste naissance;
Sa présence trahit un nom si glorieux,
Sa grandeur mal cachée éclate dans ses yeux.
Le perfide Agrippa, Ventidius peut-être,
L'auront vu dans l'Asie, et vont le reconnaître.
Ah! périsse avec moi le détestable jour
Où l'un des triumvirs, épris d'un vain amour,
Des vrais Césars en moi voyant l'unique reste,
Osa me destiner un rang que je déteste!
Tout est funeste en lui : sa triste passion
Tient de la cruauté de sa proscription.
Sur les autels d'hymen portant ses barbaries,
Il y vient allumer le flambeau des furies.
Le sang des nations commence d'y couler;
Et c'est Pompée enfin qu'il y doit immoler.
J'aurais moins craint de lui s'il m'avait méprisée.
Les dieux dans vos malheurs vous ont favorisée,
Quand votre indigne époux vous a ravi son cœur;
La haine des tyrans est pour nous un bonheur.
Mais plaire pour servir, ramper sous un barbare
Qui traîne sa victime à l'autel qu'il prépare,
Et recevoir de lui pour présent nuptial
Le sang de mon amant versé par son rival!
Tombe plutôt sur moi cette foudre égarée
Qui, frappant dans la nuit cette infame contrée,
Et se perdant en vain dans ces rochers affreux,
Épargnait nos tyrans, et dut tomber sur eux!

FULVIE.

Et moi je vous prédis que du moins ce perfide
N'accomplira jamais cet hymen homicide.

JULIE.

Je le sais comme vous; ma mort l'empêchera.

FULVIE.

Et la sienne peut-être ici la préviendra.

JULIE.

De quel espoir trompeur êtes-vous animée?
Avez-vous un parti, des amis, une armée?

Nous sommes deux roseaux par l'orage pliés,
L'un sur l'autre en tremblant vainement appuyés:
Le puissant foule aux pieds le faible qui menace,
Et rit, en l'écrasant, de sa débile audace.
Tout tombe, tout gémit; qui peut vous seconder?

FULVIE.

Croyez du moins Pompée, et laissez-vous guider.

SCÈNE III.

JULIE, FULVIE, POMPÉE.

JULIE.

Héros né d'un héros, vous qu'une juste crainte
Me défend de nommer dans cette horrible enceinte,
Où portez-vous vos pas égarés, incertains?
Quel trouble vous agite? et quels sont vos desseins?
Regagnez ces rochers et ces retraites sombres
Où la nuit va porter ses favorables ombres.
Demain les trois tyrans, aux premiers traits du jour,
Partent avec la mort de ce fatal séjour:
Ils vont loin de vos yeux ensanglanter le Tibre.
Ne vous exposez point, demain vous serez libre.

POMPÉE.

C'est la première fois que le ciel a permis
Que mon front se cachât à des yeux ennemis.

JULIE.

Il le faut.

POMPÉE.

O Julie!

JULIE.

Eh bien?

POMPÉE.

Quoi! le barbare
Vous enlève à mes bras! ce monstre nous sépare!
Fulvie, écoutez-moi....

FULVIE.

Calmez-vous.

POMPÉE.

Ah! grands dieux!

Éloignez-la de moi, sauvez-la de ces lieux.

JULIE.

Que crains-tu? n'as-tu pas ce fer et ton courage?
Ne saurais-tu finir notre indigne esclavage?
Eh! ne peux-tu mourir en m'arrachant le jour?
Frappe.

POMPÉE.

Ah! qu'un autre sang....

JULIE.

Frappe, au nom de l'amour!
Frappe, au nom de l'hymen, au nom de la patrie!

POMPÉE.

Au nom de tous les trois, accordez-moi, Julie,
Ce que j'ai demandé, ce que j'attends de vous,
Pour le salut de Rome et celui d'un époux.
Achevez, évoquez les mânes de mon père :
J'ai dû ce sacrifice à cette ombre si chère;
Il faut une main pure, ainsi que votre encens.

JULIE.

Que serviront mes vœux et mes cris impuissants!
De Pompée au tombeau que pouvons-nous attendre?
Du fer des assassins il n'a pu se défendre;
Le Phare est encore teint de son sang précieux.

POMPÉE.

Il n'était qu'homme alors; il est auprès des dieux.
De Pharsale et du Phare ils ont puni le crime:
Songez que César même est tombé sa victime,
Et qu'aux pieds de mon père il a fini son sort.

JULIE.

Puisse Octave à son tour subir la même mort!

POMPÉE.

Julie!.... Il la mérite.

JULIE.

Ah! s'il était possible!....
Mais si vous paraissez, la vôtre est infaillible.

FULVIE, à Julie.

Si vous restez ici, c'est vous qui l'exposez;
Bientôt les yeux jaloux seront désabusés.
On le croit un soldat qui, dans ces temps de crimes,
A l'or des trois tyrans vient vendre des victimes.

Avec vous dans ces lieux s'il était découvert,
Je ne pourrais plus rien. Votre amour seul le perd.

POMPÉE.

Levez au ciel les mains : la mienne se prépare
A vous tirer au moins de celles du barbare.

JULIE.

Cruel! pouvez-vous bien vous exposer sans moi?

POMPÉE.

Allez, ne craignez rien, je fais ce que je doi :
Faites ce que je veux.

JULIE.

A vous je m'abandonne :
Mais qu'allez-vous tenter?

POMPÉE.

Ce que mon père ordonne.

JULIE.

Peut-être comme lui vous marchez au trépas!
Mais soyez sûr au moins qu'on ne me verra pas,
Par d'inutiles pleurs arrosant votre cendre,
Jeter d'indignes cris qu'on dédaigne d'entendre.
Les Romains apprendront que nous étions tous deux
Dignes de vivre ensemble, ou de mourir pour eux.

h

FULVIE.

Vengeons sur des méchants le monde qu'on opprime.

POMPÉE.

Punir un criminel, ce n'est pas faire un crime :
C'est servir son pays; j'y suis déterminé....

i Peut-être il est encor des yeux trop vigilants
Qui pour sa sûreté sont ouverts en tout temps.
Mes esclaves partout ont une libre entrée;
On ne craint rien de moi.

POMPÉE.

Sa perte est assurée;
Mon sang sera mêlé dans les flots de son sang.
(à Aufide.)
Quel mot a-t-on donné?

AUFIDE.

Seigneur, de rang en rang
La parole a couru : c'est *Pompée* et *Pharsale*.

POMPÉE.

Elle coûtera cher, elle sera fatale;
Et le nom de Pompée est un arrêt du sort
Qui du fils de César a prononcé la mort.
Mais je tremble pour vous, je tremble pour Julie;
Antoine vengera le frère d'Octavie.

[k] Cet acte cinquième commençait par la scène suivante, entre Octave et Antoine : on amenait ensuite successivement Fulvie avec Julie et Pompée.

OCTAVE.

Ainsi donc cette nuit l'implacable Fulvie
Allait nous arracher l'empire avec la vie?

ANTOINE.

Du fer qu'elle portait légèrement blessé,
Je vois avec mépris son courroux insensé.
Dans son emportement, sa main mal assurée
N'a porté dans mon sein qu'une atteinte égarée.
Son esprit, étonné de ce nouveau forfait,
Laissait son bras sans force et son crime imparfait.
Aisément à mes yeux désarmée et saisie,
Dans la tente prochaine elle est avec Julie.

OCTAVE.

Il le faut avouer, de si grands attentats
Sont dignes de nos jours, et ne m'étonnent pas.

ANTOINE.

Mais quel est le Romain qui jusque dans nos tentes
A porté, sans frémir, ses fureurs impuissantes?

OCTAVE.

D'Icile à mes côtés on a percé le sein.

. . . . . .

Je goûtais, je l'avoue, un sommeil bien funeste.
Il semble qu'en effet quelque pouvoir céleste
Persécute mes nuits, et grave dans mon cœur
Des traits de désespoir et des tableaux d'horreur.
Je vois des morts, du sang, des tourments qu'on apprête;
Je vois le fer vengeur suspendu sur ma tête;
On m'abreuve du sang des Romains expirants.
Ces fantômes affreux fatiguaient tous mes sens.

Mon ame succombait d'épouvante frappée,
J'entendais une voix qui me criait : *Pompée!*
Je tressaille à ce nom, je m'arrache au sommeil;
Le sang d'Icile mort me couvre à mon réveil.
Je m'arme, je m'écrie; on saisit le perfide,
On n'aperçoit en lui qu'un Africain timide,
Un malheureux sans force, interdit, désarmé,
De qui la voix tremblante et l'œil inanimé
Nous découvraient assez qu'un si lâche coupable
D'un meurtre aussi hardi n'a point été capable.
Lui-même il en ignore et la cause et l'auteur,
Et pour oser tromper il a trop de terreur.
L'indomptable Fulvie a-t-elle, en sa colère,
Employé pour me perdre une main mercenaire,
Tandis que de la sienne elle osait vous frapper?

ANTOINE.

L'assassin, tel qu'il soit, ne nous peut échapper.

OCTAVE.

Est-ce quelque proscrit qui, jusqu'en ces contrées,
Ose armer contre nous ses mains désespérées;
Et, dans l'égarement se vengeant au hasard,
Venait porter la mort aux lieux dont elle part?

ANTOINE.

L'esclave nous a peint ce mortel téméraire;
Il ignorait, dit-il, son dessein sanguinaire.

OCTAVE.

Mais il est à Fulvie.

ANTOINE.

Une femme en fureur
Sans doute a contre nous trouvé plus d'un vengeur;
Elle a pu le choisir dans une foule obscure :
Casca fit à César la première blessure.
Les plus vils des humains, ainsi que les plus grands,
S'armeront contre nous puisqu'on nous croit tyrans.
Ne nous attendons point à des destins tranquilles,
Mais aux meurtres secrets, mais aux guerres civiles,
Aux complots renaissants, aux conspirations;
C'est le fruit éternel de nos proscriptions;
Il est semé par nous, en voilà les prémices.
Les dieux à nos desseins ne sont pas moins propices;

Notre empire absolu n'est pas moins cimenté ;
On ne peut le chérir, mais il est redouté.
La terreur est la base où le pouvoir se fonde;
Et ce n'est qu'à ce prix qu'on gouverne le monde.

OCTAVE.

Que n'ai-je pu régner par des moyens plus doux!
Mais ce meurtre hardi rallume mon courroux.
Quoi! dans le même jour où Julie expirante
Par le sort est jetée en cette île sanglante,
Un meurtrier pénètre au milieu de la nuit,
A travers de ma garde, en ma tente, à mon lit!
Deux femmes, contre nous par la fureur unies,
A cet étrange excès se seront enhardies!
Julie aime Pompée, et par ce coup sanglant
Elle a voulu venger le sang de son amant.
Dans l'école du meurtre elle s'est introduite;
Elle en a profité : je vois qu'elle m'imite.

ANTOINE.

Nous allons démêler le fil de ces complots.

OCTAVE.

Je suis assez instruit, et trop pour mon repos!
Je me vois détesté : que savoir davantage?
On ne m'apprendra point un plus sensible outrage.

JULIE.

Je ne m'en défends plus: oui, je suivais sa trace,
Oui, j'attachais mon sort à sa noble disgrâce.
J'ai préféré Pompée, abandonné des dieux,
A César fortuné, puissant, victorieux.
Que me reprochez-vous? cent peuples en alarmes
Ou rampent sous vos fers, ou tombent sous vos armes;
Le monde épouvanté reconnaît votre loi:
Au fils du grand Pompée il ne reste que moi.
Oui, mon cœur est à lui; laissez-lui son partage;
Respectez ses malheurs, respectez son courage.
J'ai voulu rapprocher, après tant de revers,
Deux noms aimés du ciel et chers à l'univers.
Dignes de notre race en héros si féconde,
Nous nous aimions tous deux pour le bonheur du monde.
Voilà mon crime, Octave; osez-vous m'en punir?

Dans vos indignes fers m'osez-vous retenir?
Quand César a pleuré sur la cendre du père,
Portez-vous sur le fils une main sanguinaire?
Il l'honora dans Rome, et surtout aux combats.
. . . . . .
. . . . . .

FIN DES VARIANTES DU TRIUMVIRAT.

NOTES DE M. DE VOLTAIRE

SUR LE TRIUMVIRAT. (1766.)

1 En cette île funeste!

Cette île, où les triumvirs commencèrent les proscriptions, est dans la rivière Réno, auprès de Bononia, que nous nommons Bologne. Elle n'est pas si grande qu'elle semble l'être dans cette tragédie; mais je crois qu'on peut très-bien supposer, surtout en poésie, que l'île et la rivière étaient plus considérables autrefois qu'aujourd'hui; et surtout ce tremblement de terre dont il est parlé dans Pline peut avoir diminué l'une et l'autre. Il y a dans l'histoire plusieurs exemples de pareils changements produits par des volcans et par des tremblements de terre. Ce fut dans ce temps-là même que la nouvelle ville d'Épidaure, sur le golfe Adriatique, fut renversée de fond en comble, et le cours de la rivière sur laquelle elle était située fut changé et très-diminué.

2 Il épouse Octavie.

Il est bon d'observer qu'Antoine n'épousa Octavie que longtemps après; mais c'est assez qu'il ait été beau-frère d'Octave. Il ne répudia point Octavie, mais il fut sur le point de la répudier quand il fut amoureux de Cléopâtre, et elle mourut de chagrin et de colère.

3 Octave vous aima.

Les historiens disent que Fulvie fit les avances à Octave, et qu'il ne la trouva pas assez belle; ce qui paraît en effet par les vers licencieux qu'il fit contre Fulvie.

« Quòd f.... Glaphyram Antonius, hanc mihi pœnam
« Fulvia constituit, se quoque uti f....

« Aut f.... aut pugnemus, ait! quid quòd mihi vità
« Carior est ipsà mentula, signa canant. »

Cette abominable épigramme est un des plus forts témoignages de l'infamie des mœurs d'Auguste. Peut-être l'auteur de la pièce en a-t-il inféré qu'Octave s'était dégoûté de Fulvie; ce qui arrive toujours dans ces commerces scandaleux. Octave et Fulvie étaient également ennemis des mœurs, et prouvent l'un et l'autre la dépravation de ces temps exécrables; et cependant Auguste affecta depuis des mœurs sévères.

4 Passer Antoine même en ses emportements.

Il est très-vrai qu'Auguste fut long-temps livré à des débauches de toute espèce. Suétone nous en apprend quelques-unes. Ce même Sextus Pompée, dont nous parlerons, lui reprocha des faiblesses infames, *effeminatum insectatus est.* Antoine, avant le triumvirat, déclara que César, grand-oncle d'Auguste, ne l'avait adopté pour son fils que parce qu'il avait servi à ses plaisirs; *adoptionem avunculi stupro meritum.* Lucius lui fit le même reproche, et prétendit même qu'il avait poussé la bassesse jusqu'à vendre son corps à Hirtius pour une somme très-considérable. Son impudence alla depuis jusqu'à arracher une femme consulaire à son mari, au milieu d'un souper; il passa quelque temps avec elle dans un cabinet voisin, et la ramena ensuite à la table, sans que lui, ni elle, ni son mari, en rougissent.

Nous avons encore une lettre d'Antoine à Auguste, conçue en ces mots : *Ita valeas ut, hanc epistolam quum leges, non inieris Testulam, aut Terentillam, aut Russilam, aut Salviam, aut omnes. Anne refert ubi et in quam arrigas?* On n'ose traduire cette lettre licencieuse.

Rien n'est plus connu que ce scandaleux festin de cinq compagnons de ses plaisirs avec six principales femmes de Rome. Ils étaient habillés en dieux et en déesses, et ils en imitaient toutes les impudicités inventées dans les fables :

« Dum nova divorum cœnat adulteria. »

Enfin, on le désigna publiquement sur le théâtre par ce fameux vers :

« Videsne ut cinædus orbem digito temperet? »

Presque tous les auteurs latins qui ont parlé d'Ovide prétendent qu'Auguste n'eut l'insolence d'exiler ce chevalier romain, qui était beaucoup plus honnête homme que lui, que parce qu'il avait été surpris par lui dans un inceste avec sa propre fille Julia, et qu'il ne relégua même sa fille que par jalousie. Cela est d'autant plus vraisemblable, que Caligula publiait hautement que sa mère était née de l'inceste d'Auguste et de Julie; c'est ce que dit Suétone dans la *Vie de Caligula*. On sait qu'Auguste avait répudié la mère de Julie le jour même qu'elle accoucha d'elle, et il enleva le même jour Livie à son mari, grosse de Tibère, autre monstre qui lui succéda. Voilà l'homme à qui Horace disait :

« Res italas armis tuteris, moribus ornes,
« Legibus emendes, etc. »

Antoine n'était pas moins connu par ses débordements effrénés. On le vit parcourir toute l'Apulie dans un char superbe traîné par des lions, avec la courtisane Cithéris, qu'il caressait publiquement en insultant au peuple romain. Cicéron lui reproche encore un pareil voyage fait aux dépens des peuples avec une baladine nommée Hippias et des farceurs. C'était un soldat grossier qui jamais dans ses débauches n'avait eu de respect pour la bienséance; il s'abandonnait à la plus honteuse ivrognerie et aux plus infames excès. Le détail de toutes ces horreurs passera à la dernière postérité, dans les *Philippiques* de Cicéron : « *Sed jam stupra et flagitia omittam; sunt quædam quæ honestè non possum dicere*, etc. » Phil. II. Voilà Cicéron qui n'ose dire devant le sénat ce qu'Antoine a osé faire; preuve bien évidente que la dépravation des mœurs n'était point autorisée à Rome, comme on l'a prétendu. Il y avait même des lois contre les gitons, qui ne furent jamais abrogées. Il est vrai que ces lois ne punissaient point par le feu un vice qu'il faut tâcher de prévenir, et qu'il faut souvent

ignorer. Antoine et Octave, le grand César et Sylla, furent atteints de ce vice; mais on ne le reprocha jamais aux Scipion, aux Métellus, aux Caton, aux Brutus, aux Cicéron; tous étaient des gens de bien, tous périrent cruellement.

Leurs vainqueurs furent des brigands plongés dans la débauche. On ne peut pardonner aux historiens flatteurs ou séduits qui ont mis de pareils monstres au rang des grands hommes; et il faut avouer que Virgile et Horace ont montré plus de bassesse dans les éloges prodigués à Auguste, qu'ils n'ont déployé de goût et de génie dans ces tristes monuments de la plus lâche servitude.

Il est difficile de n'être pas saisi d'indignation en lisant, à la tête des *Géorgiques*, qu'Auguste est un des plus grands dieux, et qu'on ne sait quelle place il daignera occuper un jour dans le ciel; s'il régnera dans les airs, ou s'il sera le protecteur des villes, ou bien s'il acceptera l'empire des mers.

« An deus immensi venias maris, ac tua nautæ
« Numina sola colant; tibi serviat ultima Thule. »

L'Arioste parle bien plus sensément, comme aussi avec plus de grace, quand il dit dans son admirable trente-cinquième chant :

« Non fu sì santo nè benigno Augusto,
« Come la tuba di Virgilio suona.
« L'aver avuto in poesia buon gusto
« La proscrizione iniqua gli perdona. etc. » Ott. XXVI.

Tacite fait aisément comprendre comment le peuple romain s'accoutuma enfin au joug de ce tyran habile et heureux, et comme les lâches fils des plus dignes républicains crurent être nés pour l'esclavage. Nul d'eux, dit-il, n'avait vu la république.

5 ....Mes deux tyrans en secret se détestent.

Non-seulement Octave et Antoine se haïssaient et se craignaient l'un l'autre, non-seulement ils s'étaient déjà fait la guerre auprès de Modène, mais Octave avait voulu assassiner Antoine; et, quand ils conférèrent ensemble dans l'île

de Réno, ils commencèrent par se fouiller réciproquement, se soupçonnant également l'un l'autre d'être des assassins. Il est bien évident que la vengeance du meurtre de César ne fut jamais que le prétexte de leur ambition. Ils n'agirent que pour eux-mêmes, soit quand ils furent ennemis, soit quand ils furent alliés. Il me semble que l'auteur de la tragédie a bien raison de dire :

A quels mortels, grands dieux, livrez-vous l'univers!

Le monde fut ravagé, depuis l'Euphrate jusqu'au fond de l'Espagne, par deux scélérats sans pudeur, sans loi, sans honneur, sans probité, fourbes, ingrats, sanguinaires, qui, dans une république bien policée, auraient péri par le dernier supplice. Nous sommes encore éblouis de leur splendeur, et nous ne devrions être étonnés que de l'atrocité de leur conduite. Si on nous racontait de pareilles actions de deux citoyens d'une petite ville, elles nous dégoûteraient; mais l'éclat de la grandeur de Rome se répand sur eux : elle nous en impose, et nous fait presque respecter ce que nous haïssons dans le fond du cœur.

Les derniers temps de l'empire d'Auguste sont encore cités avec admiration, parce que Rome goûta sous lui l'abondance, les plaisirs, et la paix. Il régna avec gloire, mais enfin il ne fut jamais cité comme un bon prince. Quand le sénat complimentait les empereurs à leur avénement, que leur souhaitait-il? d'être plus heureux qu'Auguste, meilleurs que Trajan; *felicior Augusto, melior Trajano.* L'opinion de l'empire romain fut donc qu'Auguste n'avait été qu'heureux, mais que Trajan avait été bon. En effet, comment peut-on tenir compte à un brigand enrichi d'avoir joui en paix du fruit de ses rapines et de ses cruautés? *Clementiam non voco,* dit Sénèque, *lassam crudelitatem.*

6 ....Lucius César a des amis secrets.

Ce Lucius César avait épousé une tante d'Antoine, et Antoine le proscrivit. Il fut sauvé par les soins de sa femme, qui s'appelait Julie. Je n'ai trouvé dans aucun historien qu'il ait

eu une fille du même nom ; je laisse à ceux qui connaissent mieux que moi les règles du théâtre et les priviléges de la poésie, à décider s'il est permis d'introduire sur la scène un personnage important qui n'a pas réellement existé. Je crois que si cette Julie était aussi connue qu'Antoine et Octave, elle ferait un plus grand effet. Je propose cette idée moins comme une critique que comme un doute.

7 ....L'infame avarice, etc.

Le prix de chaque tête était de cent mille sesterces, qui font aujourd'hui environ vingt-deux mille livres de notre monnaie. Mais il est très-probable que le sang de Sextus Pompée, de Cicéron et des principaux proscrits, fut mis à un prix plus haut, puisque Popilius Lænas, assassin de Cicéron, reçut la valeur de deux cent mille francs pour sa récompense.

Au reste, le prix ordinaire de cent mille sesterces pour les hommes libres qui assassineraient des citoyens, fut réduit à quarante mille pour les esclaves. L'ordonnance en fut affichée dans toutes les places publiques de Rome. Il y eut trois cents sénateurs de proscrits, deux mille chevaliers, plus de cent négociants, tous pères de famille. Mais les vengeances particulières, et la fureur de la déprédation, firent périr beaucoup plus de citoyens que les triumvirs n'en avaient condamné. Tous ces meurtres horribles furent colorés des apparences de la justice. On assassina en vertu d'un édit : et qui osait donner cet édit ? trois citoyens qui alors n'avaient aucune prérogative que celle de la force.

L'avarice eut tant de part dans ces proscriptions, de la part même des triumvirs, qu'ils imposèrent une taxe exorbitante sur les femmes et sur les filles des proscrits, afin qu'il n'y eût aucun genre d'atrocité dont ces prétendus vengeurs de la mort de César ne souillassent leur usurpation.

Il y eut encore une autre espèce d'avarice dans Antoine et dans Octave : ce fut la rapine et la déprédation qu'ils exercèrent l'un et l'autre dans la guerre civile qui survint bientôt après entre eux.

Antoine dépouilla l'Orient, et Auguste força les Romains et tous les peuples d'Occident, soumis à Rome, de donner

le quart de leurs revenus, indépendamment des impôts sur le commerce. Les affranchis payèrent le huitième de leurs fonds. Les citoyens romains, depuis le triomphe de Paul Émile jusqu'à la mort de César, n'avaient été soumis à aucun tribut; ils furent vexés et pillés lorsqu'ils combattirent pour savoir de qui ils seraient esclaves, ou d'Octave ou d'Antoine.

Ces déprédateurs ne s'en tinrent pas là. Octave, immédiatement avant la guerre de Pérouse, donna à ses vétérans toutes les terres du territoire de Mantoue et de Crémone; il chassa de leurs foyers un nombre prodigieux de familles innocentes, pour enrichir les meurtriers qui étaient à ses gages. César son père n'en avait point usé ainsi; et même, quoique dans les Gaules il eût exercé tous les brigandages qui sont les suites de la guerre, on ne voit pas qu'il ait dépouillé une seule famille gauloise de son héritage. Nous ne savons pas si, lorsque les Bourguignons, et après eux les Francs, vinrent dans la Gaule, ils s'approprièrent les terres des vaincus. Il est bien prouvé que Clovis et les siens pillèrent tout ce qu'ils trouvèrent de précieux, et qu'ils mirent les anciens colons dans une dépendance qui approchait de la servitude; mais enfin, ils ne les chassèrent pas des terres que leurs pères avaient cultivées. Ils le pouvaient en qualité d'étrangers, de barbares et de vainqueurs; mais Octave dépouillait ses compatriotes.

Remarquons encore que toutes ces abominations romaines sont du temps où les arts étaient perfectionnés en Italie, et que les brigandages des Francs et des Bourguignons sont d'un temps où les arts étaient absolument ignorés dans cette partie du monde, alors presque sauvage.

La philosophie morale, qui avait fait tant de progrès dans Cicéron, dans Atticus, dans Lucrèce, dans Memmius, et dans les esprits de tant d'autres dignes Romains, ne put rien contre les fureurs des guerres civiles. Il est absurde et abominable de dire que les belles-lettres avaient corrompu les mœurs. Antoine, Octave et leurs suivants, ne furent pas méchants à cause de l'étude des lettres, mais malgré cette étude. C'est ainsi que, du temps de la ligue, les Montaigne, les Charron, les De Thou, les l'Hospital, ne purent s'opposer au torrent de crimes dont la France fut inondée.

8 Mon génie était né pour les guerres civiles.

Fulvie se rend ici une exacte justice. Elle précipita le frère d'Antoine dans sa ruine; elle cabala avec Auguste et contre Auguste; elle fut l'ennemie mortelle de Cicéron; elle était digne de ces temps funestes. Je ne connais aucune guerre civile où quelque femme n'ait joué un rôle.

9 Lépide est un fantôme...

Il était en effet tel que l'auteur le dépeint ici. Le lâche proscrivit jusqu'à son propre frère, pour s'attirer l'affection de ses deux collègues, qu'il ne put jamais obtenir. Il fut obligé de se démettre de sa place de triumvir après la bataille de Philippes : il demeura pontife, comme l'auteur le dit, mais sans crédit et sans honneurs. Octave et lui moururent paisibles, l'un tout-puissant, l'autre oublié.

10 L'Orient est à vous...

Ce ne fut point ainsi que fut fait le partage dans l'île de Réno. Ce ne fut qu'après la bataille de Philippes qu'Octave se réserva l'Italie; et ce nouveau partage même fut la source de tous les malheurs d'Antoine, et de la prospérité d'Auguste. Mais n'est-on pas étonné de voir deux citoyens débauchés, dont l'un même n'était pas guerrier, partager tranquillement tout ce que possèdent aujourd'hui le sultan des Turcs, l'empereur de Maroc, la maison d'Autriche, les rois de France, d'Angleterre, d'Espagne, de Naples, de Sardaigne, les républiques de Venise, de Suisse et de Hollande? Et ce qui est encore plus singulier, c'est que cette vaste domination fut le fruit de sept cents ans de victoires consécutives, depuis Romulus jusqu'à César.

11 ....Et je n'ai que des rois.

On remarque en effet qu'avant la bataille d'Actium il y eut un jour quatorze rois dans l'antichambre d'Antoine; mais ces rois ne valaient ni les légions romaines, ni même le seul Agrippa, qui gagna la bataille, et qui fit triompher le peu

courageux Auguste de la valeur d'Antoine. Ce maître de l'Asie fesait peu de cas des rois qui le servaient : il fit fouetter le roi de Judée, Antigone, après quoi ce petit monarque fut mis en croix. Le prétendu royaume d'Antigone se bornait au territoire pierreux de Jérusalem et à la Galilée. Antoine avait donné le pays de Jéricho à Cléopâtre, qui jouissait de la terre promise. Il dépouillait souvent un roi d'une province pour en gratifier un favori. Il est bon de faire attention à tant d'insolence d'un côté, et à tant d'abrutissement de l'autre.

12 Craignez-vous un augure? etc.

Auguste feignit toujours d'être superstitieux ; et peut-être le fut-il quelquefois. Il eut, au rapport de Suétone, la faiblesse de croire qu'un poisson qui sautait hors de la mer sur le rivage d'Actium lui présageait le gain de la bataille. Ayant ensuite rencontré un ânier, il lui demanda le nom de son âne : l'ânier lui répondit qu'il s'appelait *Vainqueur*. Octave ne douta plus qu'il ne dût remporter la victoire. Il fit faire des statues d'airain de l'ânier, de l'âne et du poisson ; il les plaça dans le Capitole. On rapporte de lui beaucoup d'autres petitesses, qui, en contrastant avec tant de cruautés, forment le portrait d'un méchant méprisable, mais qui devint habile : et c'est à lui qu'on a dressé des autels de son vivant !

A quels mortels, grands dieux, livrez-vous l'univers!

13 Sacrifier Pompée.

Ce Sextus Pompéius, dont nous avons déjà parlé, était fils du grand Pompée. Son caractère était noble, violent et téméraire. Il se fit une réputation immortelle dans le temps des proscriptions ; il eut le courage de faire afficher dans Rome qu'il donnerait à ceux qui sauveraient les proscrits le double de ce que les triumvirs promettaient aux assassins. Il finit par être tué en Phrygie par ordre d'Antoine. Son frère Cnéius avait été tué en Espagne, à la bataille de Munda. Ainsi toute cette famille si chère aux Romains, et qui combattait pour les lois, périt malheureusement ; et Auguste, si long-temps

l'ennemi de toutes les lois, mourut dans la vieillesse la plus honorée.

14 César en fit autant.

Cela est incontestable, et je crois qu'on peut remarquer que presque tous les chefs de parti dans les guerres civiles ont été des voluptueux, si l'on en excepte peut-être quelques guerres fanatiques, comme celle dans laquelle Cromwell se signala. Les chefs de la fronde, ceux de la ligue, ceux des maisons de Bourgogne et d'Orléans, ceux de la rose blanche, et ceux de la rose rouge, s'abandonnèrent aux plaisirs au milieu des horreurs de la guerre. Ils insultèrent toujours aux misères publiques, en se livrant à la plus énorme licence; et les rapines les plus odieuses servirent toujours à payer leurs plaisirs. On en voit de grands exemples dans les mémoires du cardinal de Retz. Lui-même s'abandonnait quelquefois à la plus basse débauche, et bravait les mœurs en donnant des bénédictions. Le duc de Borgia, fils du pape Alexandre VI, en usait ainsi dans le temps qu'il assassinait tous les seigneurs de la Romagne; et le peuple stupide osait à peine murmurer. Tout cela n'est pas étonnant. La guerre civile e st le théâtre de la licence, et les mœurs y sont immolées avec les citoyens.

15 Vers l'humaine équité quelque faible retour.

Il faut avouer qu'Auguste eut de ces retours heureux, quand le crime ne lui fut plus nécessaire, et qu'il vit qu'étant maître absolu, il n'avait plus d'autre intérêt que celui de paraître juste : mais il me semble qu'il fut toujours plus impitoyable que clément; car, après la bataille d'Actium, il fit égorger le fils d'Antoine au pied de la statue de César, et il eut la barbarie de faire trancher la tête au jeune Césarion, fils de César et de Cléopâtre, que lui-même avait reconnu pour roi d'Égypte.

Ayant un jour soupçonné le préteur Quintus Gallius d'être venu à l'audience avec un poignard sous sa robe, il le fit appliquer en sa présence à la torture; et, dans l'indignation où il fut de s'entendre appeler tyran par ce sénateur, il lui arracha lui-même les yeux, si on en croit Suétone.

On sait que César, son père adoptif, fut assez grand pour pardonner à presque tous ses ennemis ; mais je ne vois pas qu'Auguste ait pardonné à un seul. Je doute fort de sa prétendue clémence envers Cinna. Tacite ni Suétone ne disent rien de cette aventure. Suétone, qui parle de toutes les conspirations faites contre Auguste, n'aurait pas manqué de parler de la plus célèbre. La singularité d'un consulat donné à Cinna pour prix de la plus noire perfidie n'aurait pas échappé à tous les historiens contemporains. Dion Cassius n'en parle qu'après Sénèque, et ce morceau de Sénèque ressemble plus à une déclamation qu'à une vérité historique. De plus, Sénèque met la scène en Gaule, et Dion à Rome. Il y a là une contradiction qui achève d'ôter toute vraisemblance à cette aventure. Aucune de nos histoires romaines, compilées à la hâte et sans choix, n'a discuté ce fait intéressant. L'histoire de Laurent Échard est aussi fautive que tronquée. L'esprit d'examen a rarement conduit les écrivains.

Il se peut que Cinna ait été soupçonné ou convaincu par Auguste de quelque infidélité, et qu'après l'éclaircissement Auguste lui eût accordé le vain honneur du consulat ; mais il n'est nullement probable que Cinna eût voulu par une conspiration s'emparer de la puissance suprême, lui qui n'avait jamais commandé d'armée, qui n'était appuyé d'aucun parti, qui n'était pas enfin un homme considérable dans l'empire. Il n'y a pas d'apparence qu'un simple courtisan ait eu la folie de vouloir succéder à un souverain affermi par un règne de vingt années, qui avait des héritiers ; et il n'est nullement probable qu'Auguste l'eût fait consul immédiatement après la conspiration.

Si l'aventure de Cinna est vraie, Auguste ne pardonna que malgré lui, vaincu par les raisons ou par les importunités de Livie, qui avait pris sur lui un grand ascendant, et qui lui persuada que le pardon lui serait plus utile que le châtiment. Ce ne fut donc que par politique qu'on le vit une fois exercer la clémence ; ce ne fut certainement point par générosité.

Je sais que le public n'a pu souffrir dans le *Cinna* de Corneille, que Livie lui inspirât la clémence qu'on a vantée. Je n'examine ici que la vérité des faits ; *une tragédie n'est pas*

une histoire. On reprochait à Corneille d'avoir avili son héros, en donnant à Livie tout l'honneur du pardon. Je ne déciderai point si on a eu raison ou tort de supprimer cette partie de la pièce, qui est aujourd'hui regardée comme une vérité, sur la foi de la déclamation de Sénèque.

Je crois bien qu'Auguste a pu pardonner quelquefois par politique, et affecter de la grandeur d'ame; mais je suis persuadé qu'il n'en avait pas; et, sous quelques traits héroïques qu'on puisse le représenter sur le théâtre, je ne puis avoir d'autre idée de lui que celle d'un homme uniquement occupé de son intérêt pendant toute sa vie. Heureux quand cet intérêt s'accordait avec la gloire! Après tout, un trait de clémence est toujours grand au théâtre, et surtout quand cette clémence expose à quelque danger. Il faut, dit-on, sur la scène, être plus grand que nature.

[16] Le sphinx est son emblème.

Il est vrai qu'Auguste porta long-temps au doigt un anneau sur lequel un sphinx était gravé. On dit qu'il voulait marquer par là qu'il était impénétrable. Pline le naturaliste rapporte que, lorsqu'il fut seul maître de la république, les applications odieuses, trop souvent faites par les Romains à l'occasion du sphinx, le déterminèrent à ne plus se servir de ce cachet; et il y substitua la tête d'Alexandre: mais il me semble que cette tête d'Alexandre devait lui attirer des railleries encore plus fortes, et que la comparaison qu'on devait faire continuellement d'Alexandre et de lui n'était pas à son avantage. Celui qui, par son courage héroïque, vengea la Grèce de la tyrannie du plus puissant roi de la terre, n'avait rien de commun avec le petit-fils d'un simple chevalier qui se servit de ses concitoyens pour asservir sa patrie. *Voyez* les remarques suivantes.

[17] J'ai vu périr Caton, etc.

Je propose quelques réflexions sur la vie et sur la mort de Caton. Il ne commanda jamais d'armée; il ne fut que simple prêteur; et cependant nous prononçons son nom avec plus de

vénération que celui des César, des Pompée, des Brutus, des Cicéron et des Scipion même; c'est que tous ont eu beaucoup d'ambition ou de grandes faiblesses. C'est comme citoyen vertueux, c'est comme stoïcien rigide, qu'on révère Caton malgré soi : tant l'amour de la patrie est respecté par ceux même à qui les vertus patriotiques sont inconnues! tant la philosophie stoïcienne force à l'admiration ceux même qui en sont le plus éloignés! Il est certain que Caton fit tout pour le devoir, tout pour la patrie, et jamais rien pour lui. Il est presque le seul Romain de son temps qui mérite cet éloge. Lui seul, quand il fut questeur, eut le courage non-seulement de refuser aux exécuteurs des proscriptions de Sylla l'argent qu'ils redemandaient encore en vertu des rescriptions que Sylla leur avait laissées sur le trésor public, mais il les accusa de concussion et d'homicide, et les fit condamner à mort; donnant ainsi un terrible exemple aux triumvirs, qui dédaignèrent d'en profiter. Il fut ennemi de quiconque aspirait à la tyrannie. Retiré dans Utique après la bataille de Tapsa, que César avait gagnée, il exhorte les sénateurs d'Utique à imiter son courage, à se défendre contre l'usurpateur; il les trouve intimidés; il a l'humanité de pourvoir à leur sûreté dans leur fuite. Quand il voit qu'il ne lui reste plus aucune espérance de sauver sa patrie, et que sa vie est inutile, il sort de la vie sans écouter un moment l'instinct qui nous attache à elle; il se rejoint à l'Être des êtres loin de la tyrannie.

On trouve dans les odes de La Motte un couplet contre Caton :

Caton, d'une ame plus égale,
Sous l'heureux vainqueur de Pharsale
Eût souffert que l'homme pliât;
Mais, incapable de se rendre,
Il n'eut pas la force d'attendre
Un pardon qui l'humiliât.

On voit dans ces vers quelle est l'énorme différence d'un bourgeois de nos jours et d'un héros de Rome. Caton n'aurait pas eu une ame égale, mais très-inégale, si, ayant toute sa vie soutenu la cause divine de la liberté, il l'eût enfin abandon-

née. On lui reproche ici d'être incapable de se rendre, c'est-à-dire, d'être incapable de lâcheté. On prétend qu'il devait attendre son pardon; on le traite comme s'il eût été un rebelle révolté contre son souverain légitime et absolu, auquel il aurait fait volontairement serment de fidélité.

Les vers de La Motte sont d'un cœur esclave qui cherche de l'esprit. Je rougis quand je vois quels grands hommes de l'antiquité nous nous efforçons tous les jours de dégrader, et quels hommes communs nous célébrons dans notre petite sphère.

D'autres, plus méprisables, ont jugé Caton par les principes d'une religion qui ne pouvait être la sienne, puisqu'elle n'existait pas encore; rien n'est plus injuste ni plus extravagant. Il faut le juger par les principes de Rome, de l'héroïsme et du stoïcisme, puisqu'il était Romain, héros et stoïcien.

18 Les Scipions sont morts aux déserts de Carthage.

Je ne sais pas ce que l'auteur entend par ce vers. Je ne connais que Métellus Scipion qui fit la guerre contre César en Afrique, conjointement avec le roi Juba. Il perdit la grande bataille de Tapsa; et voulant ensuite traverser la mer d'Afrique, la flotte de César coula son vaisseau à fond. Scipion périt dans les flots, et non dans les déserts. J'aimerais mieux que l'auteur eut mis :

Les Scipions sont morts aux syrtes de Carthage.

Il faut de la vérité autant qu'on le peut.

19 Cicéron, tu n'es plus, etc.

Je remarquerai, sur le meurtre de Cicéron, qu'il fut assassiné par un tribun militaire nommé Popilius Lænas, pour lequel il avait daigné plaider, et auquel il avait sauvé la vie. Ce meurtrier reçut d'Antoine deux cent mille livres de notre monnaie pour la tête et les deux mains de Cicéron, qu'il lui apporta dans le forum. Antoine les fit clouer à la tribune aux harangues. Les siècles suivants ont vu des assassinats, mais aucun qui fût marqué par une si horrible ingratitude, ni qui

ait été payé si chèrement. Les assassins de Valstein, du maréchal d'Ancre, du duc de Guise-le-Balafré, du duc de Parme Farnèse, bâtard du pape Paul III, et de tant d'autres, étaient à la vérité des gentilshommes, ce qui rend leur attentat encore plus infame, mais du moins ils n'avaient pas reçu de bienfaits des princes qu'ils massacrèrent : ils furent les indignes instruments de leurs maîtres ; et cela ne prouve que trop que quiconque est armé du pouvoir, et peut donner de l'argent, trouve toujours des bourreaux mercenaires, quand il le veut : mais des bourreaux gentilshommes, c'est là ce qui est le comble de l'infamie.

Remarquons que cette horreur et cette bassesse ne furent jamais connues dans le temps de la chevalerie ; je ne vois aucun chevalier assassin pour de l'argent.

Si l'auteur de l'*Esprit des lois* avait dit que l'honneur était autrefois le ressort et le mobile de la chevalerie, il aurait eu raison ; mais prétendre que l'honneur est le mobile de la monarchie, après les assassinats à prix fait du maréchal d'Ancre et du duc de Guise, et après que tant de gentilshommes se sont faits bourreaux et archers, après tant d'autres infamies de tous les genres, cela est aussi peu convenable que de dire que la vertu est le mobile des républiques. Rome était encore république du temps des proscriptions de Sylla, de Marius, et des triumvirs. Les massacres d'Irlande, la Saint-Barthélemi, les Vêpres siciliennes, les assassinats des ducs d'Orléans et de Bourgogne, le faux monnayage, tout cela fut commis dans des monarchies.

Revenons à Cicéron. Quoique nous ayons ses ouvrages, Saint-Évremont est le premier qui nous ait avertis qu'il fallait considérer en lui l'homme d'état et le bon citoyen. Il n'est bien connu que par l'histoire excellente que Middleton nous a donnée de ce grand homme. Il était le meilleur orateur de son temps et le meilleur philosophe. Ses *Tusculanes* et son *Traité de la nature des dieux*, si bien traduits par l'abbé d'Olivet, et enrichis de notes savantes, sont si supérieurs dans leur genre, que rien ne les a égalés depuis, soit que nos bons auteurs n'aient pas osé prendre un tel essor, soit qu'ils n'aient pas eu les ailes assez fortes. Cicéron disait tout ce qu'il voulait ; il

n'en est pas ainsi parmi nous. Ajoutons encore que nous n'avons aucun traité de morale qui approche de ses *Offices;* et ce n'est pas faute de liberté que nos auteurs modernes ont été si au-dessous de lui en ce genre, car de Rome à Madrid on est sûr d'obtenir la permission d'ennuyer en moralités.

Je doute que Cicéron ait été un aussi grand homme en politique. Il se laissa tromper à l'âge de soixante et trois ans par le jeune Octave, qui le sacrifia bientôt au ressentiment de Marc-Antoine. On ne vit en lui ni la fermeté de Brutus, ni la circonspection d'Atticus ; il n'eut d'autre fonction dans l'armée du grand Pompée que celle de dire des bons mots. Il courtisa ensuite César; il devait, après avoir prononcé les *Philippiques*, les soutenir les armes à la main. Mais je m'arrête; je ne veux pas faire la satire de Cicéron.

20 Ont fait couler le sang du plus grand des mortels.

Je propose ici une conjecture. Il me semble que l'intérêt des ministres du jeune Ptolémée, âgé de treize ans, n'était point du tout d'assassiner Pompée, mais de le garder en otage, comme un gage des faveurs qu'ils pouvaient obtenir du vainqueur, et comme un homme qu'ils pouvaient lui opposer, s'il voulait les opprimer.

Après la victoire de Pharsale, César dépêcha des émissaires secrets à Rhodes, pour empêcher qu'on ne reçût Pompée. Il dut, ce me semble, prendre les mêmes précautions avec l'Égypte; il n'y a personne qui, en pareil cas, négligeât un intérêt si important. On peut croire que César prit cette précaution nécessaire, et que les Égyptiens allèrent plus loin qu'il ne voulait; ils crurent s'assurer de sa bienveillance en lui présentant la tête de Pompée. On a dit qu'il versa des larmes en la voyant; mais ce qui est bien plus sûr, c'est qu'il ne vengea point sa mort; il ne punit point Septime, tribun romain, qui était le plus coupable de cet assassinat ; et lorsque ensuite il fit tuer Achillas, ce fut dans la guerre d'Alexandrie, et pour un sujet tout différent. Il est donc très-vraisemblable que si César n'ordonna pas la mort de Pompée, il fut au moins la cause très-prochaine de cette mort. L'impunité accordée à Septime est une preuve bien forte contre César. Il aurait pardonné à Pom-

pée, je le crois, s'il l'avait eu entre ses mains; mais je crois aussi qu'il ne le regretta pas; et une preuve indubitable, c'est que la première chose qu'il fit, ce fut de confisquer tous ses biens à Rome. On vendit à l'encan la belle maison de Pompée; Antoine l'acheta, et les enfants de Pompée n'eurent aucun héritage.

21 Un fils de Cépias.

Dion Cassius nous apprend que le surnom du père d'Auguste était Cépias. Cet Octavianus Cépias fut le premier sénateur de sa branche. Le grand-père d'Auguste n'était qu'un riche chevalier qui négociait dans la petite ville de Veletri, et qui épousa la sœur aînée de César, soit qu'alors la famille des Césars fût pauvre, soit qu'elle voulût plaire au peuple par cette alliance disproportionnée. J'ai déjà dit qu'on reprochait à Auguste que son bisaïeul avait été un petit marchand, un changeur à Veletri. Ce changeur passait même pour le fils d'un affranchi. Antoine osa appeler Octave du nom de Spartacus dans un de ses édits, en fesant allusion à sa famille qu'on prétendait descendre d'un esclave. Vous trouverez cette anecdote dans la huitième Philippique de Cicéron : *quem Spartacum in edictis appellat*, etc.

Il y a mille exemples de grandes fortunes qui ont eu une basse origine, ou que l'orgueil appelle basse : il n'y a rien de bas aux yeux du philosophe; et quiconque s'est élevé doit avoir eu cette espèce de mérite qui contribue à l'élévation. Mais on est toujours surpris de voir Auguste, né d'une famille si mince, un provincial sans nom, devenir le maître absolu de l'empire romain, et se placer au rang des dieux.

On lui donne des remords dans cette pièce, on lui attribue des sentiments magnanimes; je suis persuadé qu'il n'en eut point; mais je suis persuadé qu'il en faut au théâtre.

22 Par ma main.

Ce trait n'est pas historique, mais il ne m'étonne point dans Fulvie : c'était une femme extrême en ses fureurs, et digne, comme elle le dit, du temps funeste où elle était née. Elle fut presque aussi sanguinaire qu'Antoine. Cicéron rapporte, dans

sa troisième Philippique, que Fulvie étant à Brindes avec son mari, quelques centurions mêlés à des citoyens voulurent faire passer trois légions dans le parti opposé; qu'il les fit venir chez lui l'un après l'autre sous divers prétextes, et les fit tous égorger. Fulvie y était présente; son visage était tout couvert de leur sang : *Os uxoris sanguine respersum constabat.* Elle fut accusée d'avoir arraché la langue à Cicéron après sa mort, et de l'avoir percée de son aiguille de tête.

23 Ils ont trahi Lépide, etc.

Cette réflexion de Fulvie est très-convenable, puisqu'elle est fondée sur la vérité; car, après la bataille de Modène, qu'Antoine avait perdue, il eut la confiance de se présenter presque seul devant le camp de Lépide; plus de la moitié des légions passa de son côté. Lépide fut obligé de s'unir avec lui; et cette aventure même fut l'origine du triumvirat.

24 On a vu Marius entraîner sur ses pas
Les mêmes assassins payés pour son trépas.

Non-seulement ceux de Minturne, qui avaient ordre de tuer Marius, se déclarèrent en sa faveur; mais, étant encore proscrit en Afrique, il alla droit à Rome avec quelques Africains, et leva des troupes dès qu'il y fut arrivé.

25 Brutus et Cassius
N'avaient pas, après tout, des projets mieux conçus

Il est constant que Brutus et Cassius n'avaient pris aucune mesure pour se maintenir contre la faction de César. Ils ne s'étaient pas assurés d'une seule cohorte; et même après avoir commis le meurtre, ils furent obligés de se réfugier au Capitole. Brutus harangua le peuple du haut de cette forteresse, et on ne lui répondit que par des injures et des outrages; on fut près de l'assiéger. Les conjurés eurent beaucoup de peine à ramener les esprits; et lorsque Antoine eut montré aux Romains le corps de César sanglant, le peuple, animé par ce spectacle, et furieux de douleur et de colère, courut le fer et la flamme à la main vers les maisons de Brutus et de Cassius.

Ils furent obligés de sortir de Rome. Le peuple déchira un citoyen nommé Cinna, qu'il crut être un des meurtriers. Ainsi il est clair que l'entreprise de Brutus, de Cassius et de leurs associés, fut soudaine et téméraire. Ils résolurent de tuer le tyran à quelque prix que ce fût, quoi qu'il en pût arriver.

Il y a vingt exemples d'assassinats produits par la vengeance ou par l'enthousiasme de la liberté, qui furent l'effet d'un mouvement violent plutôt que d'une conspiration bien réfléchie et prudemment méditée. Tel fut l'assassinat du duc de Parme Farnèse, bâtard du pape Paul III; telle fut même la conspiration des Pazzi, qui n'étaient point sûrs des Florentins en assassinant les Médicis, et qui se confièrent à la fortune.

26 Pompée, en s'approchant de ce perfide Octave,
En croyant le punir, n'a frappé qu'un esclave.

Il y eut quelques exemples de pareille méprise dans les guerres civiles de Rome. L'esprit de vertige qui animait alors les Romains est presque inconcevable. Lucius Terentius, voulant tuer le père du grand Pompée, pénétra seul jusque dans sa tente, et crut long-temps l'avoir percé de coups; il ne reconnut son erreur que lorsqu'il voulut faire soulever les troupes, et qu'il vit paraître à leur tête celui qu'il croyait avoir égorgé. On dit que la même chose arriva depuis à Maximien Hercule, quand il voulut se venger de Constantin son gendre. Vous voyez aussi, dans la tragédie de *Venceslas*, que Ladislas assassine son propre frère, quand il croit assassiner le duc son rival.

27 Casca fit à César la première blessure.

L'auteur se trompe ici. Casca n'était point un homme du peuple. Il est vrai qu'il n'y eut en lui rien de recommandable; mais enfin c'était un sénateur, et on ne devait pas le traiter d'homme obscur, à moins qu'on n'entende par ce mot un homme sans gloire; ce qui me semble un peu forcé.

28 Et qu'on chérisse Auguste.

C'est de bonne heure qu'Octave prend ici le nom d'Auguste. Suétone nous dit qu'Octave ne fut surnommé Auguste, par un

décret du sénat, qu'après la bataille d'Actium. On balança si on lui donnerait le titre d'Augustus ou de Romulus. Celui d'Augustus fut préféré ; il signifie vénérable, et même quelque chose de plus, qui répond au grec *sebastos*. Il est bien plaisant de voir aujourd'hui quelles gens prennent le titre de vénérables.

Il paraît pourtant qu'Octave avait déjà osé s'arroger le surnom d'Auguste à son premier consulat, qu'il se fit donner à l'âge de vingt ans, contre toutes les lois, ou plutôt qu'Agrippa et les légions lui firent donner. Ce fut cet Agrippa qui fit sa fortune ; mais Octave sut ensuite la conserver et l'accroître.

29 Et puisse Rome un jour apprendre à nous aimer !

Il est constant que ce fut à la fin le but d'Octave, après tant de crimes. Il vécut assez long-temps pour que la génération qu'il vit naître oubliât presque les malheurs de ses pères. Il y eut toujours des cœurs romains qui détestèrent la tyrannie, non-seulement sous lui, mais sous ses successeurs : on regretta la république, mais on ne put la rétablir ; les empereurs avaient l'argent et les troupes. Ces troupes enfin furent les maîtresses de l'état ; car les tyrans ne peuvent se maintenir que par les soldats : tôt ou tard les soldats connaissent leurs forces, ils assassinent le maître qui les paie, et vendent l'empire à d'autres. Cette Rome si superbe, si amoureuse de la liberté, fut gouvernée comme Alger ; elle n'eut pas même l'honneur de l'être comme Constantinople, où du moins la race des Ottomans est respectée. L'empire romain eut très-rarement trois empereurs de suite de la même famille depuis Néron. Rome n'eut jamais d'autre consolation que celle de voir les empereurs égorgés par les soldats. Saccagée enfin plusieurs fois par les barbares, elle est réduite à l'état où nous la voyons aujourd'hui.

Je finirai par remarquer ici que l'entreprise désespérée que le poète attribue à Sextus Pompée et à Fulvie est un trait de furieux qui veulent se venger à quelque prix que ce soit, sûrs de perdre la vie en se vengeant : car si l'auteur leur donne quelque espérance de pouvoir faire déclarer les soldats en leur faveur, c'est plutôt une illusion qu'une espérance. Mais enfin ce n'est pas un trait d'ingratitude lâche comme la conspiration

de Cinna. Fulvie est criminelle, mais le jeune Pompée ne l'est pas. Il est proscrit, on lui enlève sa femme; il se résout à mourir pourvu qu'il punisse le tyran et le ravisseur. Auguste fait ici une belle action en le laissant aller comme un brave ennemi qu'il veut combattre les armes à la main. Cette générosité même est préparée dans la pièce par les remords qu'Octave éprouve dès le premier acte. Mais assurément cette magnanimité n'était pas alors dans le caractère d'Octave; le poète lui fait ici un honneur qu'il ne méritait pas.

Le rôle qu'on fait jouer à Antoine est peu de chose, quoique assez conforme à son caractère : il n'agit point dans la pièce, il y est sans passion ; c'est une figure dans l'ombre, qui ne sert, à mon avis, qu'à faire sortir le personnage d'Octave. Je pense que c'est pour cette raison que le manuscrit porte seulement pour titre : *Octave et le jeune Pompée*, et non pas *le Triumvirat :* mais j'y ai ajouté ce nouveau titre, comme je le dis dans ma préface, parce que les triumvirs étaient dans l'île, et que les proscriptions furent ordonnées par eux.

J'aurais beaucoup de choses à dire sur le caractère barbare des Romains depuis Sylla jusqu'à la bataille d'Actium, et sur leur bassesse après qu'Auguste les eut assujettis. Ce contraste est bien frappant : on vit des tigres changés en chiens de chasse qui lèchent les pieds de leurs maîtres.

On prétend que Caligula désigna consul un cheval de son écurie; que Domitien consulta les sénateurs sur la sauce d'un turbot; et il est certain que le sénat romain rendit en faveur de Pallas, affranchi de Claude, un décret qu'à peine on eût porté du temps de la république en faveur de Paul Émile et des Scipions.

FIN DES NOTES DU TRIUMVIRAT.

LES SCYTHES,

TRAGÉDIE EN CINQ ACTES.

1767.

ÉPITRE DÉDICATOIRE.

Il y avait autrefois en Perse un bon vieillard qui cultivait son jardin, car il faut finir par là; et ce jardin était accompagné de vignes et de champs, *et paulum silvæ super his erat;* et ce jardin n'était pas auprès de Persépolis, mais dans une vallée immense entourée des montagnes du Caucase, couvertes de neiges éternelles; et ce vieillard n'écrivait ni sur la population ni sur l'agriculture, comme on fesait par passe-temps à Babylone, ville qui tire son nom de *Babil;* mais il avait défriché des terres incultes, et triplé le nombre des habitants autour de sa cabane.

Ce bon homme vivait sous Artaxercès, plusieurs années après l'aventure d'Obéide et d'Indatire, et il fit une tragédie en vers persans, qu'il fit représenter par sa famille et par quelques bergers du mont Caucase; car il s'amusait à faire des vers persans assez passablement, ce qui lui avait attiré de violents ennemis dans Babylone, c'est-à-dire, une demi-douzaine de gredins qui aboyaient sans cesse après lui, et qui lui imputaient les plus grandes platitudes et les plus impertinents livres qui eussent jamais déshonoré la Perse; et il les laissait aboyer, et griffonner, et calomnier; et c'était pour être loin de cette racaille qu'il s'était retiré avec sa famille auprès du Caucase, où il cultivait son jardin.

Mais, comme dit le poète persan Horace : *Principibus placuisse viris, non ultima laus est.* Il y avait à la cour d'Artaxercès un principal satrape et son nom était Élochivis[1],

[1] L'auteur désignait par cette anagramme M. le duc de Choiseul, et par Nalrisp, M. le duc de Praslin.

comme qui dirait habile, généreux et plein d'esprit, tant la langue persane a d'énergie. Non-seulement le grand satrape Élochivis versa sur le jardin de ce bon homme les douces influences de la cour, mais il fit rendre à ce territoire les libertés et franchises dont il avait joui du temps de Cyrus; et de plus il favorisa une famille adoptive du vieillard. La nation surtout lui avait une très-grande obligation de ce qu'ayant le département des meurtres, il avait travaillé avec le même zèle et la même ardeur que Nalrisp, ministre de paix, à donner à la Perse cette paix tant désirée; ce qui n'était jamais arrivé qu'à lui.

Ce satrape avait l'ame aussi grande que Giafar le Barmécide, et Aboulcasem; car il est dit dans les annales de Babylone, recueillies par Mir Kond, que lorsque l'argent manquait dans le trésor du roi, appelé l'*oreiller*, Élochivis en donnait souvent du sien; et qu'en une année il distribua ainsi dix mille dariques, que don Calmet évalue à une pistole la pièce. Il payait quelquefois trois cents dariques ce qui ne valait pas trois aspres; et Babylone craignait qu'il ne se ruinât en bienfaits.

Le grand satrape Nalrisp joignait aussi au goût le plus sûr et à l'esprit le plus naturel l'équité et la bienfesance; il fesait les délices de ses amis, et son commerce était enchanteur : de sorte que les Babyloniens, tout malins qu'ils étaient, respectaient et aimaient ces deux satrapes; ce qui était assez rare en Perse.

Il ne fallait pas les louer en face; *recalcitrabant undique tuti :* c'était la coutume autrefois, mais c'était une mauvaise coutume, qui exposait l'encenseur et l'encensé aux méchantes langues.

Le bon vieillard fut assez heureux pour que ces deux illustres Babyloniens daignassent lire sa tragédie persane, intitulée *les Scythes*. Ils en furent assez contents. Ils dirent qu'avec

le temps ce campagnard pourrait se former; qu'il y avait dans sa rapsodie du naturel et de l'extraordinaire, et même de l'intérêt; et que, pour peu qu'on corrigeât seulement trois cents vers à chaque acte, la pièce pourrait être à l'abri de la censure des malintentionnés; mais les malintentionnés prirent la chose à la lettre.

Cette indulgence ragaillardit le bon-homme, qui leur était bien respectueusement dévoué, et qui avait le cœur bon, quoiqu'il se permît de rire quelquefois aux dépens des méchants et des orgueilleux. Il prit la liberté de faire une épître dédicatoire à ses deux patrons, en grand style, qui endormit toute la cour et toutes les académies de Babylone, et que je n'ai jamais pu retrouver dans les annales de la Perse.

PRÉFACE

DE L'ÉDITION DE PARIS.

On sait que chez des nations polies et ingénieuses, dans de grandes villes comme Paris et Londres, il faut absolument des spectacles dramatiques : on a peu besoin d'élégies, d'odes, d'églogues ; mais les spectacles étant devenus nécessaires, toute tragédie, quoique médiocre, porte son excuse avec elle, parce qu'on en peut donner quelques représentations au public, qui se délasse par des nouveautés passagères des chefs-d'œuvre immortels dont il est rassasié.

La pièce qu'on présente ici aux amateurs peut du moins avoir un caractère de nouveauté, en ce qu'elle peint des mœurs qu'on n'avait point encore exposées sur le théâtre tragique. Brumoy s'imaginait, comme on l'a déjà remarqué ailleurs, qu'on ne pouvait traiter que des sujets historiques. Il cherchait les raisons pour lesquelles les sujets d'invention n'avaient point réussi ; mais la véritable raison est que les pièces de Scudéri et de Boisrobert, qui sont dans ce goût, manquent en effet d'invention, et ne sont que des fables insipides, sans mœurs et sans caractères. Brumoy ne pouvait deviner le génie.

Ce n'est pas assez, nous l'avouons, d'inventer un sujet dans lequel, sous des noms nouveaux, on traite des passions usées et des événements communs ; *omnia jam vulgata*. Il est vrai que les spectateurs s'intéressent toujours pour une amante abandonnée, pour une mère dont on immole le fils, pour un héros aimable en danger, pour une grande passion malheureuse : mais il n'est rien de neuf dans ces peintures, les auteurs alors ont le malheur de n'être regardés que comme des imitateurs.

La place de Campistron est triste ; le lecteur dit : Je connaissais tout cela, et je l'avais vu bien mieux exprimé.

Pour donner au public un peu de ce neuf qu'il demande toujours, et que bientôt il sera impossible de trouver, un amateur du théâtre a été forcé de mettre sur la scène l'ancienne chevalerie, le contraste des mahométans et des chrétiens, celui des Américains et des Espagnols, celui des Chinois et des Tartares. Il a été forcé de joindre à des passions si souvent traitées des mœurs que nous ne connaissions pas sur la scène.

On hasarde aujourd'hui le tableau contrasté des anciens Scythes et des anciens Persans, qui peut-être est la peinture de quelques nations modernes. C'est une entreprise un peu téméraire d'introduire des pasteurs, des laboureurs, avec des princes, et de mêler les mœurs champêtres avec celles des cours. Mais enfin cette invention théâtrale (heureuse ou non) est puisée entièrement dans la nature. On peut même rendre héroïque cette nature si simple ; on peut faire parler des pâtres guerriers et libres avec une fierté qui s'élève au-dessus de la bassesse que nous attribuons très-injustement à leur état, pourvu que cette fierté ne soit jamais boursoufflée ; car qui doit l'être? Le boursoufflé, l'ampoulé ne convient pas même à César. Toute grandeur doit être simple.

C'est ici en quelque sorte l'état de nature mis en opposition avec l'état de l'homme artificiel, tel qu'il est dans les grandes villes. On peut enfin étaler dans des cabanes des sentiments aussi touchants que dans des palais.

On avait souvent traité en burlesque cette opposition si frappante des citoyens des grandes villes avec les habitants des campagnes : tant le burlesque est aisé! tant les choses se présentent en ridicule à certaines nations!

On trouve beaucoup de peintres qui réussissent dans le grotesque, et peu dans le grand. Un homme de beaucoup d'esprit, et qui a un nom dans la littérature, s'étant fait expliquer le sujet d'*Alzire*, qui n'avait pas encore été représentée, dit à celui qui lui exposait ce plan : « J'entends, c'est Arlequin sauvage. »

Il est certain qu'*Alzire* n'aurait pas réussi, si l'effet théâtral n'avait convaincu les spectateurs que ces sujets peuvent être aussi propres à la tragédie que les aventures des héros les plus connus et les plus imposants.

La tragédie des *Scythes* est un plan beaucoup plus hasardé. Qui voit-on paraître d'abord sur la scène? deux vieillards auprès de leurs cabanes, des bergers, des laboureurs. De qui parle-t-on? d'une fille qui prend soin de la vieillesse de son père, et qui fait le service le plus pénible. Qui épouse-t-elle? un pâtre, qui n'est jamais sorti des champs paternels. Les deux vieillards s'asseyent sur un banc de gazon. Mais que des acteurs habiles pourraient faire valoir cette simplicité!

Ceux qui se connaissent en déclamation et en expression de la nature sentiront surtout quel effet pourraient faire deux vieillards dont l'un tremble pour son fils, et l'autre pour son gendre, dans le temps que le jeune pasteur est aux prises avec la mort; un père affaibli par l'âge et par la crainte, qui chancelle, qui tombe sur un siége de mousse, qui se relève avec peine, qui crie d'une voix entrecoupée qu'on coure aux armes, qu'on vole au secours de son fils; un ami éperdu qui partage ses douleurs et sa faiblesse, qui l'aide d'une main tremblante à se relever; ce même père qui, dans ces moments de saisissement et d'angoisse, apprend que son fils est tué, et qui le moment d'après apprend que son fils est vengé : ce sont-là, si je ne me trompe, de ces peintures vivantes et animées qu'on ne connaissait pas autrefois, et dont M. Le Kain a donné des leçons terribles qu'on doit imiter désormais.

C'est là le véritable art de l'acteur. On ne savait guère auparavant que réciter proprement des couplets, comme nos maîtres de musique apprenaient à chanter proprement. Qui aurait osé, avant mademoiselle Clairon, jouer dans *Oreste* la scène de l'urne comme elle l'a jouée? Qui aurait imaginé de peindre ainsi la nature, de tomber évanouie tenant l'urne d'une main, en laissant l'autre descendre immobile et sans vie? Qui aurait osé, comme M. Le Kain, sortir, les bras ensanglantés, du tombeau de Ninus, tandis que l'admirable actrice qui re-

présentait Sémiramis se traînait mourante sur les marches du tombeau même? Voilà ce que les petits-maîtres et les petites-maîtresses appelèrent d'abord *des postures*, et ce que les connaisseurs, étonnés de la perfection inattendue de l'art, ont appelé *des tableaux de Michel-Ange*. C'est là en effet la véritable action théâtrale. Le reste était une conversation quelquefois passionnée.

C'est dans ce grand art de parler aux yeux qu'excelle le plus grand acteur qu'ait jamais eu l'Angleterre, M. Garrick, qui a effrayé et attendri parmi nous ceux même qui ne savaient pas sa langue.

Cette magie a été fortement recommandée il y a quelques années par un philosophe qui, à l'exemple d'Aristote, a su joindre aux sciences abstraites l'éloquence, la connaissance du cœur humain, et l'intelligence du théâtre. Il a été en tout de l'avis de l'auteur de *Sémiramis*, qui a toujours voulu qu'on animât la scène par un plus grand appareil, par plus de pittoresque, par des mouvements plus passionnés qu'elle ne semblait en comporter auparavant. Ce philosophe sensible a même proposé des choses que l'auteur de *Sémiramis*, d'*Oreste* et de *Tancrède*, n'oserait jamais hasarder. C'est bien assez qu'il ait fait entendre les cris et les paroles de Clytemnestre qu'on égorge derrière la scène; paroles qu'une actrice doit prononcer d'une voix aussi terrible que douloureuse, sans quoi tout est manqué. Ces paroles fesaient dans Athènes un effet prodigieux; tout le monde frémissait, quand il entendait: *O teknon, teknon, oikteire ton tekousan*. Ce n'est que par degrés qu'on peut accoutumer notre théâtre à ce grand pathétique.

> Mais il est des objets que l'art judicieux
> Doit offrir à l'oreille, et reculer des yeux.

Souvenons-nous toujours qu'il ne faut pas pousser le terrible jusqu'à l'horrible. On peut effrayer la nature, mais non pas la révolter et la dégoûter.

Gardons-nous surtout de chercher dans un grand appareil,

et dans un vain jeu de théâtre, un supplément à l'intérêt et à l'éloquence. Il vaut cent fois mieux, sans doute, savoir faire parler ses acteurs que de se borner à les faire agir. Nous ne pouvons trop répéter que quatre beaux vers de sentiment valent mieux que quarante belles attitudes. Malheur à qui croirait plaire par des pantomimes avec des solécismes ou avec des vers froids et durs, pires que toutes les fautes contre la langue! Il n'est rien de beau en aucun genre que ce qui soutient l'examen attentif de l'homme de goût.

L'appareil, l'action, le pittoresque, font un grand effet, sans doute; mais ne mettons jamais le bizarre et le gigantesque à la place de la nature, et le forcé à la place du simple; que le décorateur ne l'emporte point sur l'auteur; car alors, au lieu de tragédies, on aurait la rareté, la curiosité.

La pièce qu'on soumet ici aux lumières des connaisseurs est simple, mais très-difficile à bien jouer: on ne la donne point au théâtre, parce qu'on ne la croit point assez bonne: d'ailleurs, presque tous les rôles étant principaux, il faudrait un concert et un jeu de théâtre parfait pour faire supporter la pièce à la représentation. Il y a plusieurs tragédies dans ce cas, telles que *Brutus*, *Rome sauvée*, la *Mort de César*, qu'il est impossible de bien jouer dans l'état de médiocrité où on laisse tomber le théâtre, faute d'avoir des écoles de déclamation, comme il y en eut chez les Grecs, et chez les Romains leurs imitateurs.

Le concert unanime des acteurs est très-rare dans la tragédie. Ceux qui sont chargés des seconds rôles ne prennent jamais de part à l'action; ils craignent de contribuer à former un grand tableau; ils redoutent le parterre, trop enclin à donner du ridicule à tout ce qui n'est pas d'usage. Très-peu savent distinguer le familier du naturel. D'ailleurs la misérable habitude de débiter des vers comme de la prose, de méconnaître le rhythme et l'harmonie, a presque anéanti l'art de la déclamation.

L'auteur, n'osant donc pas donner les *Scythes* au théâtre, ne présente cet ouvrage que comme une très-faible esquisse

que quelqu'un des jeunes gens qui s'élèvent aujourd'hui pourra finir un jour.

On verra alors que tous les états de la vie humaine peuvent être représentés sur la scène tragique, en observant toujours toutefois les bienséances, sans lesquelles il n'y a point de vraies beautés chez les nations policées, et surtout aux yeux des cours éclairées.

Enfin l'auteur des *Scythes* s'est occupé pendant quarante ans du soin d'étendre la carrière de l'art. S'il n'y a pas réussi, il aura du moins dans sa vieillesse la consolation de voir son objet rempli par des jeunes gens qui marcheront d'un pas plus ferme que lui dans une route qu'il ne peut plus parcourir.

PRÉFACE DES ÉDITEURS

QUI ONT PRÉCÉDÉ IMMÉDIATEMENT CEUX DE KEHL.

L'édition que nous donnons de la tragédie des *Scythes* est la plus ample et la plus correcte qu'on ait faite jusqu'à présent. Nous pouvons assurer qu'elle est entièrement conforme au manuscrit d'après lequel la pièce a été jouée sur le théâtre de Ferney, et sur celui de M. le marquis de Langallerie; car nous savons qu'elle n'avait été composée que comme un amusement de société, pour exercer les talents de quelques personnes de mérite qui ont du goût pour le théâtre.

L'édition de Paris ne pouvait être aussi fidèle que la nôtre, puisqu'elle ne fut entreprise que sur la première édition de Genève, à laquelle l'auteur changea plus de cent vers, que le théâtre de Paris ni celui de Lyon n'eurent pas le temps de se procurer. Pierre Pellet imprima depuis la pièce à Genève; mais il y manque quelques morceaux qui jusqu'à présent n'ont été qu'entre nos mains. D'ailleurs il a omis l'épître dédicatoire, qui est dans un goût aussi nouveau que la pièce, et la préface, que les amateurs ne veulent pas perdre.

Pour l'édition de Hollande, on croira sans peine qu'elle n'approche pas de la nôtre, les éditeurs hollandais n'étant pas à portée de consulter l'auteur.

Ceux qui ont fait l'édition de Bordeaux sont dans le même cas: enfin, de huit éditions qui ont paru, la nôtre est la plus complète.

Il faut de plus considérer que, dans presque toutes les pièces nouvelles, il y a des vers qu'on ne récite point d'abord sur la scène, soit par des convenances qui n'ont qu'un temps, soit par crainte de fournir un prétexte à des allusions malignes.

Nous trouvons, par exemple, dans notre exemplaire ces vers de Sozame, à la troisième scène du premier acte :

. . . . Ah! crois-moi; tous ces exploits affreux,
Ce grand art d'opprimer, trop indigne du brave,
D'être esclave d'un roi pour faire un peuple esclave,
De ramper par fierté pour se faire obéir,
M'ont égaré long-temps, et font mon repentir.

Il y a dans l'édition de Paris :

. . . . Ah! crois-moi; tous ces lauriers affreux,
Les exploits des tyrans, des peuples les misères,
Ces états dévastés par des mains mercenaires,
Ces honneurs, cet éclat, par le meurtre achetés,
Dans le fond de mon cœur je les ai détestés.

Ce n'est pas à nous à décider lesquels sont les meilleurs; nous présentons seulement ces deux leçons différentes aux amateurs qui sont en état d'en juger : mais sûrement il n'y a personne qui puisse avec raison faire la moindre application des conquêtes des Perses et du despotisme de leurs rois avec les monarchies et les mœurs de l'Europe telle qu'elle est aujourd'hui.

L'auteur des *Scythes* nous apprend qu'on retrancha à Paris, dans *l'Orphelin de la Chine*, des vers de Gengis-kan, que l'on récite aujourd'hui sur tous les théâtres.

On sait que ce fut bien pis à *Mahomet*, et ce qu'il fallut de peines, de temps, et de soins, pour rétablir sur la scène française cette tragédie unique en son genre, dédiée à un des plus vertueux papes que l'Église ait eus jamais.

Ce qui occasionne quelquefois des variantes que les éditeurs ont peine à démêler, c'est la mauvaise humeur des critiques de profession qui s'attachent à des mots, surtout dans des pièces simples, lesquelles exigent un style naturel, et bannissent cette pompe majestueuse dont les esprits sont subjugués aux premières représentations dans des sujets plus importants.

C'est ainsi que la *Bérénice* de l'illustre Racine essuya tant de reproches sur mille expressions familières que son sujet semblait permettre :

Belle reine, et pourquoi vous offenseriez-vous?
Arsace, entrerons-nous?.... Et pourquoi donc partir?
A-t-on vu de ma part le roi de Comagène?
Il suffit. Et que fait la reine Bérénice?
On sait qu'elle est charmante, et de si belles mains....
Cet amour est ardent, il le faut confesser.
Encore un coup, allons, il n'y faut plus penser.
Comme vous je m'y perds d'autant plus que j'y pense.
Si Titus est jaloux, Titus est amoureux.
Adieu: ne quittez point ma princesse, ma reine.
. . . . Eh quoi, seigneur, vous n'êtes point parti [1]!
Remettez-vous, madame, et rentrez en vous-même;
Car enfin, ma princesse, il faut nous séparer.
Dites, parlez.... Hélas! que vous me déchirez!
Pourquoi suis-je empereur? pourquoi suis-je amoureux?
Allons: Rome en dira ce qu'elle en voudra dire.
Quoi! seigneur.... Je ne sais, Paulin, ce que je dis.

Environ cinquante vers dans ce goût furent les armes que les ennemis de Racine tournèrent contre lui : on les parodia à la farce italienne. Des gens qui n'avaient pu faire quatre vers supportables dans leur vie ne manquèrent pas de décider dans vingt brochures que le plus éloquent, le plus exact, le plus harmonieux de nos poètes ne savait pas faire des vers tragiques. On ne voulait pas voir que ces petites négligences, ou plutôt ces naïvetés qu'on appelait négligences, étaient liées à des beautés réelles, à des sentiments vrais et délicats, que ce grand homme savait seul exprimer. Aussi, quand il s'est trouvé des actrices capables de jouer *Bérénice*, elle a toujours été représentée avec de grands applaudissements; elle a fait verser des larmes : mais la nature accorde presque aussi rarement les talents nécessaires pour bien déclamer, qu'elle accorde le don de faire des tragédies dignes d'être représentées. Les esprits justes et désintéressés les jugent dans le cabinet, mais les acteurs seuls les font réussir au théâtre.

Racine eut le courage de ne céder à aucune des critiques que l'on fit de *Bérénice;* il s'enveloppa dans la gloire d'avoir fait une pièce touchante d'un sujet dont aucun de ses rivaux, quel

[1] C'est Bérénice qui dit ce vers à Antiochus : Visé, qui était dans le parterre, cria : « Qu'il parte. »

qu'il pût être, n'aurait pu tirer deux ou trois scènes; que dis-je? une seule qui eût pu contenter la délicatesse de la cour de Louis XIV.

Ce qui fait bien connaître le cœur humain, c'est que personne n'écrivit contre la *Bérénice* de Corneille qu'on jouait en même temps, et que cent critiques se déchaînaient contre la *Bérénice* de Racine. Quelle en était la raison? c'est qu'on sentait dans le fond de son cœur la supériorité de ce style naturel, auquel personne ne pouvait atteindre; on sentait que rien n'est plus aisé que de coudre ensemble des scènes ampoulées, et rien de plus difficile que de bien parler le langage du cœur.

Racine, tant critiqué, tant poursuivi par la médiocrité et par l'envie, a gagné à la longue tous les suffrages. Le temps seul a vengé sa mémoire.

Nous avons vu des exemples non moins frappants de ce que peuvent la malignité et le préjugé. *Adélaïde du Guesclin* fut rebutée dès le premier acte jusqu'au dernier. On s'est avisé, après plus de trente années, de la remettre au théâtre, sans y changer un seul mot, et elle y a eu le succès le plus constant.

Dans toutes les actions publiques, la réussite dépend beaucoup plus des accessoires que de la chose même. Ce qui entraîne tous les suffrages dans un temps, aliène tous les esprits dans un autre. Il n'est qu'un seul genre pour lequel le jugement du public ne varie jamais, c'est celui de la satire grossière, qu'on méprise, même en s'en amusant quelques moments; c'est cette critique acharnée et mercenaire d'ignorants, qui insultent à prix fait aux arts qu'ils n'ont jamais pratiqués, qui dénigrent les tableaux du salon sans avoir su dessiner, qui s'élèvent contre la musique de Rameau sans savoir solfier : misérables bourdons qui vont de ruche en ruche se faire chasser par les abeilles laborieuses.

PERSONNAGES.

HERMODAN, père d'Indatire, habitant d'un canton scythe.

INDATIRE.

ATHAMARE, prince d'Ecbatane.

SOZAME, ancien général persan, retiré en Scythie.

OBÉIDE, fille de Sozame.

SULMA, compagne d'Obéide.

HIRCAN, officier d'Athamare.

SCYTHES ET PERSANS.

LES SCYTHES.

ACTE PREMIER.

SCÈNE I.

Le théâtre représente un bocage et un berceau, avec un banc de gazon : on voit dans le lointain des campagnes et des cabanes.

HERMODAN, INDATIRE, ET DEUX SCYTHES, couverts de peaux de tigres ou de lions.

HERMODAN.

Indatire, mon fils, quelle est donc cette audace?
Qui sont ces étrangers? quelle insolente race
A franchi les sommets des rochers d'Immaüs?
Apportent-ils la guerre aux rives de l'Oxus?
Que viennent-ils chercher dans nos forêts tranquilles?

INDATIRE.

Mes braves compagnons, sortis de leurs asiles,
Avec rapidité se sont rejoints à moi,
Ainsi qu'on les voit tous s'attrouper sans effroi
Contre les fiers assauts des tigres d'Hircanie.
Notre troupe assemblée est faible, mais unie,
Instruite à défier le péril et la mort.
Elle marche aux Persans, elle avance; et d'abord,
Sur un coursier superbe à nos yeux se présente
Un jeune homme entouré d'une pompe éclatante;
L'or et les diamants brillent sur ses habits;

Son turban disparaît sous les feux des rubis :
Il voudrait, nous dit-il, parler à notre maître.
Nous le saluons tous, en lui fesant connaître
Que ce titre de maître, aux Persans si sacré,
Dans l'antique Scythie est un titre ignoré :
« Nous sommes tous égaux sur ces rives si chères,
« Sans rois et sans sujets, tous libres et tous frères.
« Que veux-tu dans ces lieux? viens-tu pour nous traiter
« En hommes, en amis, ou pour nous insulter? »
Alors il me répond, d'une voix douce et fière,
Que des états persans visitant la frontière,
Il veut voir à loisir ce peuple si vanté
Pour ses antiques mœurs et pour sa liberté.
Nous avons avec joie entendu ce langage.
Mais j'observais pourtant je ne sais quel nuage,
L'empreinte des ennuis ou d'un dessein profond,
Et les sombres chagrins répandus sur son front.
Nous offrons cependant à sa troupe brillante
Des hôtes de nos bois la dépouille sanglante,
Nos utiles toisons, tout ce qu'en nos climats
La nature indulgente a semé sous nos pas;
Mais surtout des carquois, des flèches, des armures,
Ornements des guerriers, et nos seules parures.
Ils présentent alors à nos regards surpris
Des chefs-d'œuvre d'orgueil sans mesure et sans prix,
Instruments de mollesse où sous l'or et la soie
Des inutiles arts tout l'effort se déploie.
Nous avons rejeté ces présents corrupteurs,
Trop étrangers pour nous, trop peu faits pour nos mœurs,
Superbes ennemis de la simple nature :
L'appareil des grandeurs au pauvre est une injure;
Et recevant enfin des dons moins dangereux,
Dans notre pauvreté nous sommes plus grands qu'eux.

Nous leur donnons le droit de poursuivre en nos plaines,
Sur nos lacs, en nos bois, au bord de nos fontaines,
Les habitants des airs, de la terre, et des eaux.
Contents de notre accueil, ils nous traitent d'égaux;
Enfin, nous nous jurons une amitié sincère.
Ce jour, n'en doutez point, nous est un jour prospère.
Ils pourront voir nos jeux et nos solennités,
Les charmes d'Obéide et mes félicités.

HERMODAN.

Ainsi donc, mon cher fils, jusqu'en notre contrée
La Perse est triomphante; Obéide adorée
Par un charme invincible a subjugué tes sens!
Cet objet, tu le sais, naquit chez les Persans.

INDATIRE.

On le dit; mais qu'importe où le ciel la fit naître?

HERMODAN.

Son père jusqu'ici ne s'est point fait connaître;
Depuis quatre ans entiers qu'il goûte dans ces lieux
La liberté, la paix, que nous donnent les dieux,
Malgré notre amitié, j'ignore quel orage
Transplanta sa famille en ce désert sauvage.
Mais dans ses entretiens j'ai souvent démêlé
Que d'une cour ingrate il était exilé.
Il est persécuté: la vertu malheureuse
Devient plus respectable, et m'est plus précieuse.
Je vois avec plaisir que du sein des honneurs
Il s'est soumis sans peine à nos lois, à nos mœurs,
Quoiqu'il soit dans un âge où l'ame la plus pure
Peut rarement changer le pli de la nature.

INDATIRE.

Son adorable fille est encore au-dessus:
De son sexe et du nôtre elle unit les vertus;
Courageuse et modeste, elle est belle et l'ignore;

Sans doute elle est d'un rang que chez elle on honore;
Son ame est noble au moins; car elle est sans orgueil,
Simple dans ses discours, affable en son accueil;
Sans avilissement à tout elle s'abaisse;
D'un père infortuné soulage la vieillesse;
Le console, le sert, et craint d'apercevoir
Qu'elle va quelquefois par-delà son devoir.
On la voit supporter la fatigue obstinée,
Pour laquelle on sent trop qu'elle n'était point née.
Elle brille surtout dans nos champêtres jeux,
Nobles amusements d'un peuple belliqueux.
Elle est de nos beautés l'amour et le modèle;
Le ciel la récompense en la rendant plus belle.

HERMODAN.

Oui, je la crois, mon fils, digne de tant d'amour.
Mais d'où vient que son père, admis dans ce séjour,
Plus formé qu'elle encore aux usages des Scythes,
Adorateur des lois que nos mœurs ont prescrites,
Notre ami, notre frère en nos cœurs adopté,
Jamais de son destin n'a rien manifesté?
Sur son rang, sur les siens, pourquoi se taire encore?
Rougit-on de parler de ce qui nous honore?
Et puis-je abandonner ton cœur trop prévenu
Au sang d'un étranger qui craint d'être connu?

INDATIRE.

Quel qu'il soit, il est libre, il est juste, intrépide;
Il m'aime, il est enfin le père d'Obéide.

HERMODAN.

Que je lui parle au moins.

SCÈNE II.

HERMODAN, INDATIRE, SOZAME.

INDATIRE, allant à Sozame.

O vieillard généreux !
O cher concitoyen de nos pâtres heureux !
Les Persans, en ce jour venus dans la Scythie,
Seront donc les témoins du saint nœud qui nous lie !
Je tiendrai de tes mains un don plus précieux
Que le trône où Cyrus se crut égal aux dieux.
J'en atteste les miens et le jour qui m'éclaire;
Mon cœur se donne à toi comme il est à mon père;
Je te sers comme lui. Quoi ! tu verses des pleurs !

SOZAME.

J'en verse de tendresse; et si dans mes malheurs
Cette heureuse alliance, où mon bonheur se fonde,
Guérit d'un cœur flétri la blessure profonde,
La cicatrice en reste; et les biens les plus chers
Rappellent quelquefois les maux qu'on a soufferts.

INDATIRE.

J'ignore tes chagrins; ta vertu m'est connue:
Qui peut donc t'affliger? ma candeur ingénue
Mérite que ton cœur au mien daigne s'ouvrir.

HERMODAN.

A la tendre amitié tu peux tout découvrir;
Tu le dois.

SOZAME.

O mon fils ! ô mon cher Indatire !
Ma fille est, je le sais, soumise à mon empire;
Elle est l'unique bien que les dieux m'ont laissé.
J'ai voulu cet hymen, je l'ai déjà pressé;

Je ne la gêne point sous la loi paternelle;
Son choix ou son refus, tout doit dépendre d'elle.
Que ton père aujourd'hui, pour former ce lien,
Traite son digne sang comme je fais le mien;
Et que la liberté de ta sage contrée
Préside à l'union que j'ai tant désirée.
Avec ce digne ami laisse-moi m'expliquer:
Va, ma bouche jamais ne pourra révoquer
L'arrêt qu'en ta faveur aura porté ma fille.
Va, cher et noble espoir de ma triste famille,
Mon fils, obtiens ses vœux; je te réponds des miens.

INDATIRE.

J'embrasse tes genoux, et je revole aux siens.

SCÈNE III.

HERMODAN, SOZAME.

SOZAME.

Ami, reposons-nous sur ce siége sauvage,
Sous ce dais qu'ont formé la mousse et le feuillage;
La nature nous l'offre; et je hais dès long-temps
Ceux que l'art a tissus dans les palais des grands.

HERMODAN.

Tu fus donc grand en Perse?

SOZAME.

Il est vrai.

HERMODAN.

Ton silence
M'a privé trop long-temps de cette confidence.
Je ne hais point les grands; j'en ai vu quelquefois
Qu'un désir curieux attira dans nos bois:
J'aimai de ces Persans les mœurs nobles et fières.
Je sais que les humains sont nés égaux et frères;

Mais je n'ignore pas que l'on doit respecter
Ceux qu'en exemple au peuple un roi veut présenter;
Et la simplicité de notre république
N'est point une leçon pour l'état monarchique.
Craignais-tu qu'un ami te fût moins attaché?
Crois-moi, tu t'abusais.

SOZAME.

Si je t'ai tant caché
Mes honneurs, mes chagrins, ma chute, ma misère,
La source de mes maux, pardonne au cœur d'un père.
J'ai tout perdu: ma fille est ici sans appui;
Et j'ai craint que le crime, et la honte d'autrui,
Ne rejaillît sur elle et ne flétrît sa gloire.
Apprends d'elle et de moi la malheureuse histoire.

(Ils s'asseyent tous deux.)

HERMODAN.

Sèche tes pleurs, et parle.

SOZAME.

Apprends que sous Cyrus
Je portais la terreur aux peuples éperdus.
Ivre de cette gloire, à qui l'on sacrifie,
Ce fut moi dont la main subjugua l'Hircanie,
Pays libre autrefois.

HERMODAN.

Il est bien malheureux;
Il fut libre.

SOZAME.

Ah! crois-moi, tous ces exploits affreux,
Ce grand art d'opprimer, trop indigne du brave,
D'être esclave d'un roi pour faire un peuple esclave,
De ramper par fierté pour se faire obéir,
M'ont égaré long-temps, et font mon repentir....
Enfin Cyrus, sur moi répandant ses largesses,

M'orna de dignités, me combla de richesses;
A ses conseils secrets je fus associé.
Mon protecteur mourut, et je fus oublié.
J'abandonnai Cambyse, illustre téméraire,
Indigne successeur de son auguste père;
Ecbatane, du Mède autrefois le séjour,
Cacha mes cheveux blancs à sa nouvelle cour.
Mais son frère Smerdis, gouvernant la Médie,
Smerdis, de la vertu persécuteur impie,
De mes jours honorés empoisonna la fin.
Un enfant de sa sœur, un jeune homme sans frein,
Généreux, il est vrai, vaillant, peut-être aimable;
Mais dans ses passions caractère indomptable,
Méprisant son épouse en possédant son cœur,
Pour la jeune Obéide épris avec fureur,
Prétendit m'arracher, en maître despotique,
Ce soutien de mon âge, et mon espoir unique.
Athamare est son nom; sa criminelle ardeur
M'entraînait au tombeau couvert de déshonneur.

HERMODAN.

As-tu par son trépas repoussé cet outrage?

SOZAME.

J'osai l'en menacer. Ma fille eut le courage
De me forcer à fuir les transports violents
D'un esprit indomptable en ses emportements:
De sa mère en ce temps les dieux l'avaient privée;
Par moi seul à ce prince elle fut enlevée.
Les dignes courtisans de l'infame Smerdis,
Monstres par ma retraite à parler enhardis,
Employèrent bientôt leurs armes ordinaires,
L'art de calomnier en paraissant sincères;
Ils feignaient de me plaindre en osant m'accuser,
Et me cachaient la main qui savait m'écraser

C'est un crime en Médie, ainsi qu'à Babylone,
D'oser parler en homme à l'héritier du trône....

HERMODAN.

O de la servitude effets avilissants !
Quoi ! la plainte est un crime à la cour des Persans !

SOZAME.

Le premier de l'état, quand il a pu déplaire,
S'il est persécuté, doit souffrir et se taire.

HERMODAN.

Comment recherchas-tu cette basse grandeur ?

(Les deux vieillards se lèvent.)

SOZAME.

Ce souvenir honteux soulève encor mon cœur.
Ami, tout ce que peut l'adroite calomnie,
Pour m'arracher l'honneur, la fortune et la vie,
Tout fut tenté par eux, et tout leur réussit :
Smerdis proscrit ma tête ; on partage, on ravit
Mes emplois et mes biens, le prix de mon service :
Ma fille en fait sans peine un noble sacrifice,
Ne voit plus que son père ; et subissant son sort,
Accompagne ma fuite et s'expose à la mort.
Nous partons ; nous marchons de montagne en abîme ;
Du Taurus escarpé nous franchissons la cime.
Bientôt dans vos forêts, grace au ciel, parvenu,
J'y trouvai le repos qui m'était inconnu.
J'y voudrais être né. Tout mon regret, mon frère,
Est d'avoir parcouru ma fatale carrière
Dans les camps, dans les cours, à la suite des rois,
Loin des seuls citoyens gouvernés par les lois.
Mais je sens que ma fille aux déserts enterrée,
Du faste des grandeurs autrefois entourée,
Dans le secret du cœur pourrait entretenir
De ses honneurs passés l'importun souvenir;

J'ai peur que la raison, l'amitié filiale,
Combattent faiblement l'illusion fatale
Dont le charme trompeur a fasciné toujours
Des yeux accoutumés à la pompe des cours :
Voilà ce qui tantôt, rappelant mes alarmes,
A rouvert un moment la source de mes larmes.

HERMODAN.

Que peux-tu craindre ici? qu'a-t-elle à regretter?
Nous valons pour le moins ce qu'elle a su quitter :
Elle est libre avec nous, applaudie, honorée;
D'aucuns soins dangereux sa paix n'est altérée.
La franchise qui règne en notre heureux séjour,
Fait mépriser les fers et l'orgueil de ta cour.

SOZAME.

Je mourrais trop content si ma chère Obéide
Haïssait comme moi cette cour si perfide.
Pourra-t-elle en effet penser, dans ses beaux ans,
Ainsi qu'un vieux soldat détrompé par le temps?
Tu connais, cher ami, mes grandeurs éclipsées,
Et mes soupçons présents, et mes douleurs passées;
Cache-les à ton fils, et que de ses amours
Mes chagrins inquiets n'altèrent point le cours.

HERMODAN.

Va, je te le promets; mais apprends qu'on devine
Dans ces rustiques lieux ton illustre origine;
Tu n'en es pas moins cher à nos simples esprits.
Je tairai tout le reste, et surtout à mon fils;
Il s'en alarmerait.

SCÈNE IV.

HERMODAN, SOZAME, INDATIRE.

INDATIRE.

Obéide se donne,
Obéide est à moi, si ta bonté l'ordonne,
Si mon père y souscrit.

SOZAME.

Nous l'approuvons tous deux.
Notre bonheur, mon fils, est de te voir heureux.
Cher ami, ce grand jour renouvelle ma vie;
Il me fait citoyen de ta noble patrie.

SCÈNE V.

SOZAME, HERMODAN, INDATIRE,
UN SCYTHE.

LE SCYTHE.

Respectables vieillards, sachez que nos hameaux
Seront bientôt remplis de nos hôtes nouveaux.
Leur chef est empressé de voir dans la Scythie
Un guerrier qu'il connut aux champs de la Médie;
Il nous demande à tous en quels lieux est caché
Ce vieillard malheureux qu'il a long-temps cherché.

HERMODAN, à Sozame.

O ciel! jusqu'en mes bras il viendrait te poursuivre!

INDATIRE.

Lui, poursuivre Sozame! il cesserait de vivre.

LE SCYTHE.

Ce généreux Persan ne vient point défier

Un peuple de pasteurs innocent et guerrier;
Il paraît accablé d'une douleur profonde :
Peut-être est-ce un banni qui se dérobe au monde,
Un illustre exilé, qui dans nos régions
Fuit une cour féconde en révolutions.
Nos pères en ont vu qui, loin de ces naufrages,
Rassasiés de trouble, et fatigués d'orages,
Préféraient de nos mœurs la grossière âpreté
Aux attentats commis avec urbanité.
Celui-ci paraît fier, mais sensible, mais tendre;
Il veut cacher les pleurs que je l'ai vu répandre.

HERMODAN, à Sozame.

Ses pleurs me sont suspects, ainsi que ses présents.
Pardonne à mes soupçons, mais je crains les Persans :
Ces esclaves brillants veulent au moins séduire.
Peut-être c'est à toi qu'on cherche encore à nuire;
Peut-être ton tyran, par ta fuite trompé,
Demande ici ton sang à sa rage échappé.
D'un prince quelquefois le malheureux ministre
Pleure en obéissant à son ordre sinistre.

SOZAME.

Oubliant tous les rois dans ces heureux climats,
Je suis oublié d'eux, et je ne les crains pas.

INDATIRE, à Sozame.

Nous mourrions à tes pieds, avant qu'un téméraire
Pût manquer seulement de respect à mon père.

LE SCYTHE.

S'il vient pour te trahir, va, nous l'en punirons.
Si c'est un exilé, nous le protégerons.

INDATIRE.

Ouvrons en paix nos cœurs à la pure allégresse.
Que nous fait d'un Persan la joie ou la tristesse?
Et qui peut chez le Scythe envoyer la terreur?

Ce mot honteux de crainte a révolté mon cœur.
Mon père, mes amis, daignez de vos mains pures
Préparer cet autel redouté des parjures;
Ces festons, ces flambeaux, ces gages de ma foi.
(à Sozame.)
Viens présenter la main qui combattra pour toi,
Cette main trop heureuse, à ta fille promise,
Terrible aux ennemis, à toi toujours soumise.

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE SECOND.

SCÈNE I.

OBÉIDE, SULMA.

SULMA.

Vous y résolvez-vous?

OBÉIDE.

Oui, j'aurai le courage
D'ensevelir mes jours en ce désert sauvage:
On ne me verra point, lasse d'un long effort,
D'un père inébranlable attendre ici la mort,
Pour aller dans les murs de l'ingrate Ecbatane
Essayer d'adoucir la loi qui le condamne,
Pour aller recueillir des débris dispersés
Que tant d'avides mains ont en foule amassés.
Quand sa fuite en ces lieux fut par lui méditée,
Ma jeunesse peut-être en fut épouvantée;
Mais j'eus honte bientôt de ce secret retour
Qui rappelait mon cœur à mon premier séjour.
J'ai sans doute à ce cœur fait trop de violence,
Pour démentir jamais tant de persévérance.
Je me suis fait enfin, dans ces grossiers climats,
Un esprit et des mœurs que je n'espérais pas.
Ce n'est plus Obéide à la cour adorée,
D'esclaves couronnés à toute heure entourée;
Tous ces grands de la Perse, à ma porte rampants,
Ne viennent plus flatter l'orgueil de mes beaux ans.
D'un peuple industrieux les talents mercenaires

De mon goût dédaigneux ne sont plus tributaires :
J'ai pris un nouvel être ; et, s'il m'en a coûté
Pour subir le travail avec la pauvreté,
La gloire de me vaincre et d'imiter mon père,
En m'en donnant la force, est mon noble salaire.

SULMA.

Votre rare vertu passe votre malheur :
Dans votre abaissement je vois votre grandeur ;
Je vous admire en tout : mais le cœur est-il maître
De renoncer aux lieux où le ciel nous fit naître ?
La nature a ses droits, ses bienfesantes mains
Ont mis ce sentiment dans les faibles humains.
On souffre en sa patrie, elle peut nous déplaire ;
Mais quand on l'a perdue, alors elle est bien chère.

OBÉIDE.

Le ciel m'en donne une autre, et je la dois chérir,
La supporter du moins, y languir, y mourir ;
Telle est ma destinée.... Hélas ! tu l'as suivie !
Tu quittas tout pour moi, tu consoles ma vie ;
Mais je serais barbare en t'osant proposer
De porter ce fardeau qui commence à peser.
Dans les lâches parents qui m'ont abandonnée,
Tu trouveras peut-être une ame assez bien née,
Compatissante assez pour acquitter vers toi
Ce que le sort m'enlève, et ce que je te doi ;
D'une pitié bien juste elle sera frappée
En voyant de mes pleurs une lettre trempée.
Pars, ma chère Sulma ; revois, si tu le veux,
La superbe Ecbatane et ses peuples heureux :
Laisse dans ces déserts ta fidèle Obéide.

SULMA.

Ah ! que la mort plutôt frappe cette perfide,
Si jamais je conçois le criminel dessein

De chercher loin de vous un bonheur incertain!
J'ai vécu pour vous seule, et votre destinée
Jusques à mon tombeau tient la mienne enchaînée;
Mais, je vous l'avoûrai, ce n'est pas sans horreur
Que je vois tant d'appas, de gloire, de grandeur,
D'un soldat de Scythie être ici le partage.

OBÉIDE.

Après mon infortune, après l'indigne outrage
Qu'a fait à ma famille, à mon âge, à mon nom,
De l'immortel Cyrus un fatal rejeton;
De la cour à jamais lorsque tout me sépare,
Quand je dois tant haïr ce funeste Athamare;
Sans état, sans patrie, inconnue en ces lieux,
Tous les humains, Sulma, sont égaux à mes yeux:
Tout m'est indifférent.

SULMA.

Ah! contrainte inutile!
Est-ce avec des sanglots qu'on montre un cœur tranquille?

OBÉIDE.

Cesse de m'arracher, en croyant m'éblouir,
Ce malheureux repos dont je cherche à jouir.
Au parti que je prends je me suis condamnée.
Va, si mon cœur m'appelle aux lieux où je suis née,
Ce cœur doit s'en punir; il se doit imposer
Un frein qui le retienne, et qu'il n'ose briser.

SULMA.

D'un père infortuné victime volontaire,
Quels reproches, hélas! auriez-vous à vous faire?

OBÉIDE.

Je ne m'en ferai plus. Dieux! je vous le promets,
Obéide à vos yeux ne rougira jamais.

SULMA.

Qui, vous?

OBÉIDE.

Tout est fini. Mon père veut un gendre,
Il désigne Indatire, et je sais trop l'entendre [a] :
Le fils de son ami doit être préféré.

SULMA.

Votre choix est donc fait?

OBÉIDE.

Tu vois l'autel sacré *
Que préparent déjà mes compagnes heureuses,
Ignorant de l'hymen les chaînes dangereuses.
Tranquilles, sans regrets, sans cruel souvenir.

SULMA.

D'où vient qu'à cet aspect vous paraissez frémir?

SCÈNE II.

OBÉIDE, SULMA, INDATIRE.

INDATIRE.

Cet autel me rappelle en ces forêts si chères;
Tu conduis tous mes pas; je devance nos pères :
Je viens lire en tes yeux, entendre de ta voix,
Que ton heureux époux est nommé par ton choix :
L'hymen est parmi nous le nœud que la nature
Forme entre deux amants de sa main libre et pure.
Chez les Persans, dit-on, l'intérêt odieux,
Les folles vanités, l'orgueil ambitieux,
De cent bizarres lois la contrainte importune,
Soumettent tristement l'amour à la fortune :
Ici le cœur fait tout, ici l'on vit pour soi;
D'un mercenaire hymen on ignore la loi;

* De jeunes filles apportent l'autel; elles l'ornent de guirlandes de fleurs, et attachent des festons aux arbres qui l'entourent.

On fait sa destinée. Une fille guerrière
De son guerrier chéri court la noble carrière,
Se plaît à partager ses travaux et son sort,
L'accompagne aux combats, et sait venger sa mort.
Préfères-tu nos mœurs aux mœurs de ton empire!
La sincère Obéide aime-t-elle Indatire?

OBÉIDE.

Je connais tes vertus, j'estime ta valeur,
Et de ton cœur ouvert la naïve candeur;
Je te l'ai déjà dit, je l'ai dit à mon père;
Et son choix et le mien doivent te satisfaire.

INDATIRE.

Non, tu sembles parler un langage étranger,
Et même en m'approuvant tu viens de m'affliger.
Dans les murs d'Ecbatane est-ce ainsi qu'on s'explique?
Obéide, est-il vrai qu'un astre tyrannique
Dans cette ville immense a pu te mettre au jour?
Est-il vrai que tes yeux brillèrent à la cour,
Et que l'on t'éleva dans ce riche esclavage
Dont à peine en ces lieux nous concevons l'image!
Dis-moi, chère Obéide, aurais-je le malheur
Que le ciel t'eût fait naître au sein de la grandeur?

OBÉIDE.

Ce n'est point ton malheur, c'est le mien... Ma mémoire
Ne me retrace plus cette trompeuse gloire.
Je l'oublie à jamais.

INDATIRE.

Plus ton cœur adoré
En perd le souvenir, plus je m'en souviendrai.
Vois-tu d'un œil content cet appareil rustique,
Le monument heureux de notre culte antique,
Où nos pères bientôt recevront les serments
Dont nos cœurs et nos dieux sont les sacrés garants?

Obéide, il n'a rien de la pompe inutile
Qui fatigue ces dieux dans ta superbe ville;
Il n'a pour ornement que des tissus de fleurs,
Présents de la nature, images de nos cœurs.

OBÉIDE.

Va, je crois que des cieux le grand et juste maître
Préfère ce saint culte, et cet autel champêtre,
A nos temples fameux que l'orgueil a bâtis.
Les dieux qu'on y fait d'or y sont bien mal servis [1].

INDATIRE.

Sais-tu que ces Persans venus sur ces rivages
Veulent voir notre fête et nos riants bocages?
Par la main des vertus ils nous verront unis.

OBÉIDE.

Les Persans!... que dis-tu?... Les Persans!

INDATIRE.

Tu frémis;
Quelle pâleur, ô ciel! sur ton front répandue!
Des esclaves d'un roi peux-tu craindre la vue?

OBÉIDE.

Ah, ma chère Sulma!

SULMA.

Votre père et le sien
Viennent former ici votre éternel lien.

INDATIRE.

Nos parents, nos amis, tes compagnes fidèles,
Viennent tous consacrer nos fêtes solennelles.

OBÉIDE, à Sulma.

Allons.... je l'ai voulu.

SCÈNE III.

OBÉIDE, SULMA, INDATIRE, SOZAME, HERMODAN.

Des filles couronnées de fleurs, et des Scythes sans armes font un demi-cercle autour de l'autel.

HERMODAN.

Voici l'autel sacré,
L'autel de la nature à l'amour préparé,
Où je fis mes serments, où jurèrent nos pères.
(à Obéide.)
Nous n'avons point ici de plus pompeux mystères :
Notre culte, Obéide, est simple comme nous.

SOZAME, à Obéide.

De la main de ton père accepte ton époux.
(Obéide et Indatire mettent la main sur l'autel.)

INDATIRE.

Je jure à ma patrie, à mon père, à moi-même,
A nos dieux éternels, à cet objet que j'aime,
De l'aimer encor plus quand cet heureux moment
Aura mis Obéide aux mains de son amant;
Et toujours plus épris, et toujours plus fidèle,
De vivre, de combattre et de mourir pour elle.

OBÉIDE.

Je me soumets, grands dieux, à vos augustes lois;
(Ici Athamare et des Persans paraissent.)
Je jure d'être à lui.... Ciel! qu'est-ce que je vois?

SULMA.

Ah! madame.

OBÉIDE.

Je meurs; qu'on m'emporte.

INDATIRE.

Ah! Sozame,
Quelle terreur subite a donc frappé son ame?
Compagnes d'Obéide, allons à son secours.

(Les femmes scythes sortent avec Indatire.)

SCÈNE IV.

SOZAME, HERMODAN, ATHAMARE, HIRCAN, SCYTHES.

ATHAMARE.

Scythes, demeurez tous....

SOZAME.

Voici donc de mes jours
Le jour le plus étrange et le plus effroyable.

ATHAMARE.

Me reconnais-tu bien?

SOZAME.

Quel sort impitoyable
T'a conduit dans ces lieux de retraite et de paix?
Tu dois être content des maux que tu m'as faits.
Ton indigne monarque avait proscrit ma tête;
Viens-tu la demander? malheureux! elle est prête;
Mais tremble pour la tienne. Apprends que tu te vois
Chez un peuple équitable et redouté des rois.
Je demeure étonné de l'audace inouïe
Qui t'amène si loin pour hasarder ta vie.

ATHAMARE.

Peuple juste, écoutez; je m'en remets à vous:
Le neveu de Cyrus vous fait juge entre nous.

HERMODAN.

Toi! neveu de Cyrus! et tu viens chez les Scythes!

ATHAMARE.

L'équité m'y conduit.... Vainement tu t'irrites,
Infortuné Sozame, à l'aspect imprévu
Du fatal ennemi par qui tu fus perdu.
Je te persécutai; ma fougueuse jeunesse
Offensa ton honneur, accabla ta vieillesse;
Un roi t'a dépouillé de tes biens, de ton rang;
Un jugement inique a poursuivi ton sang.
Scythes, ce roi n'est plus; et la première idée
Dont après son trépas mon ame est possédée
Est de rendre justice à cet infortuné.
Oui, Sozame, à tes pieds les dieux m'ont amené,
Pour expier ma faute, hélas! trop pardonnable :
La suite en fut terrible, inhumaine, exécrable;
Elle accabla mon cœur : il la faut réparer :
Dans tes honneurs passés daigne à la fin rentrer:
Je partage avec toi mes trésors, ma puissance;
Ecbatane est du moins sous mon obéissance :
C'est tout ce qui demeure aux enfants de Cyrus;
Tout le reste a subi les lois de Darius.
Mais je suis assez grand, si ton cœur me pardonne;
Ton amitié, Sozame, ajoute à ma couronne.
Nul monarque avant moi, sur le trône affermi,
N'a quitté ses états pour chercher un ami;
Je donne cet exemple, et ton maître te prie;
Entends sa voix, entends la voix de ta patrie;
Cède aux vœux de ton roi qui vient te rappeler,
Cède aux pleurs qu'à tes yeux mes remords font couler.

HERMODAN.

Je me sens attendrir d'un spectacle si rare.

SOZAME.

Tu ne me séduis point, généreux Athamare.
Si le repentir seul avait pu t'amener,

Malgré tous mes affronts je saurais pardonner.
Tu sais quel est mon cœur, il n'est point inflexible;
Mais je lis dans le tien; je le connais sensible:
Je vois trop les chagrins dont il est désolé;
Et ce n'est pas pour moi que tes pleurs ont coulé.
Il n'est plus temps; adieu. Les champs de la Scythie
Me verront achever ma languissante vie.
Instruit bien chèrement, trop fier et trop blessé
Pour vivre dans ta cour où tu m'as offensé,
Je mourrai libre ici.... Je me tais : rends-moi grâce
De ne pas révéler ta dangereuse audace.
Ami, courons chercher et ma fille et ton fils.

HERMODAN.

Viens, redoublons les nœuds qui nous ont tous unis.

SCÈNE V.

ATHAMARE, HIRCAN.

ATHAMARE.

Je demeure immobile. O ciel! ô destinée!
O passion fatale à me perdre obstinée!
Il n'est plus temps, dit-il : il a pu sans pitié
Voir son roi repentant, son maître humilié!
Ami, quand nous percions cette horde assemblée,
J'ai vu près de l'autel une femme voilée,
Qu'on a soudain soustraite à mon œil égaré.
Quel est donc cet autel de guirlandes paré?
Quelle était cette fête en ces lieux ordonnée?
Pour qui brûlaient ici les flambeaux d'hyménée?
Ciel! quel temps je prenais! A cet aspect d'horreur
Mes remords douloureux se changent en fureur.
Grands dieux, s'il était vrai!

HIRCAN.

Dans les lieux où vous êtes,
Gardez-vous d'écouter ces fureurs indiscrètes :
Respectez, croyez-moi, les modestes foyers
D'agrestes habitants, mais de vaillants guerriers,
Qui, sans ambition, comme sans avarice,
Observateurs zélés de l'exacte justice,
Ont mis leur seule gloire en leur égalité,
De qui vos grandeurs même irritent la fierté.
N'allez point alarmer leur noble indépendance;
Ils savent la défendre; ils aiment la vengeance;
Ils ne pardonnent point quand ils sont offensés.

ATHAMARE.

Tu t'abuses, ami; je les connais assez;
J'en ai vu dans nos camps, j'en ai vu dans nos villes,
De ces Scythes altiers, à nos ordres dociles,
Qui briguaient, en vantant leurs stériles climats,
L'honneur d'être comptés aux rangs de nos soldats.

HIRCAN.

Mais, souverains chez eux....

ATHAMARE.

Ah! c'est trop contredire
Le dépit qui me ronge, et l'amour qui m'inspire :
Ma passion m'emporte et ne raisonne pas.
Si j'eusse été prudent, serais-je en leurs états?
Au bout de l'univers Obéide m'entraîne;
Son esclave échappé lui rapporte sa chaîne,
Pour l'enchaîner moi-même au sort qui me poursuit,
Pour l'arracher des lieux où sa douleur me fuit,
Pour la sauver enfin de l'indigne esclavage
Qu'un malheureux vieillard impose à son jeune âge;
Pour mourir à ses pieds d'amour et de fureur,
Si ce cœur déchiré ne peut fléchir son cœur.

HIRCAN.

Mais si vous écoutiez....

ATHAMARE.

Non.... je n'écoute qu'elle.

HIRCAN.

Attendez.

ATHAMARE.

Que j'attende ! et que de la cruelle,
Quelque rival indigne à mes yeux possesseur,
Insulte mon amour, outrage mon honneur !
Que du bien qu'il m'arrache il soit en paix le maître !
Mais trop tôt, cher ami, je m'alarme peut-être ;
Son père à ce vil choix pourra-t-il la forcer ?
Entre un Scythe et son maître a-t-elle à balancer ?
Dans son cœur autrefois j'ai vu trop de noblesse
Pour croire qu'à ce point son orgueil se rabaisse.

HIRCAN.

Mais si dans ce choix même elle eût mis sa fierté ?

ATHAMARE.

De ce doute offensant je suis trop irrité.
Allons : si mes remords n'ont pu fléchir son père,
S'il méprise mes pleurs.... qu'il craigne ma colère.
Je sais qu'un prince est homme et qu'il peut s'égarer ;
Mais lorsqu'au repentir facile à se livrer,
Reconnaissant sa faute, et s'oubliant soi-même,
Il va jusqu'à blesser l'honneur du rang suprême,
Quand il répare tout, il faut se souvenir
Que s'il demande grace, il la doit obtenir.

FIN DU SECOND ACTE.

ACTE TROISIÈME.

SCÈNE I.

ATHAMARE, HIRCAN.

ATHAMARE.

Quoi! c'était Obéide! Ah! j'ai tout pressenti;
Mon cœur désespéré m'avait trop averti :
C'était elle, grands dieux!

HIRCAN.

Ses compagnes tremblantes
Rappelaient ses esprits sur ses lèvres mourantes....

ATHAMARE.

Elle était en danger? Obéide!

HIRCAN.

Oui, seigneur;
Et ranimant à peine un reste de chaleur,
Dans ces cruels moments, d'une voix affaiblie,
Sa bouche a prononcé le nom de la Médie.
Un Scythe me l'a dit, un Scythe qu'autrefois
La Médie avait vu combattre sous nos lois.
Son père et son époux sont encore auprès d'elle.

ATHAMARE.

Qui? son époux, un Scythe?

HIRCAN.

Eh quoi! cette nouvelle
A votre oreille encor, seigneur, n'a pu voler?

ATHAMARE.

Eh! qui des miens, hors toi, m'ose jamais parler?

De mes honteux secrets quel autre a pu s'instruire?
Son époux, me dis-tu?

HIRCAN.

Le vaillant Indatire,
Jeune, et de ces cantons l'espérance et l'honneur,
Lui jurait ici même une éternelle ardeur,
Sous ces mêmes cyprès, à cet autel champêtre,
Aux clartés des flambeaux que j'ai vus disparaître.
Vous n'étiez pas encore arrivé vers l'autel,
Qu'un long tressaillement, suivi d'un froid mortel,
A fermé les beaux yeux d'Obéide oppressée.
Des filles de Scythie une foule empressée
La portait en pleurant sous ces rustiques toits,
Asile malheureux dont son père a fait choix :
Ce vieillard la suivait d'une démarche lente,
Sous le fardeau des ans affaiblie et pesante,
Quand vous avez sur vous attiré ses regards.

ATHAMARE.

Mon cœur à ce récit, ouvert de toutes parts,
De tant d'impressions sent l'atteinte subite,
Dans ses derniers replis un tel combat s'excite,
Que sur aucun parti je ne puis me fixer;
Et je démêle mal ce que je puis penser.
Mais d'où vient qu'en ce temple Obéide rendue
En touchant cet autel est tombée éperdue?
Parmi tous ces pasteurs elle aura d'un coup d'œil
Reconnu des Persans le fastueux orgueil;
Ma présence à ses yeux a montré tous mes crimes,
Mes amours emportés, mes feux illégitimes;
A l'affreuse indigence un père abandonné,
Par un monarque injuste à la mort condamné;
Sa fuite, son séjour en ce pays sauvage,
Cette foule de maux qui sont tous mon ouvrage.

Elle aura rassemblé ces objets de terreur :
Elle imite son père ; et je lui fais horreur.

HIRCAN.

Un tel saisissement, ce trouble involontaire,
Pourraient-ils annoncer la haine et la colère ?
Les soupirs, croyez-moi, sont la voix des douleurs
Et les yeux irrités ne versent point de pleurs.

ATHAMARE.

Ah ! lorsqu'elle m'a vu, si son ame surprise
D'une ombre de pitié s'était au moins éprise,
Si, lisant dans mon cœur, son cœur eût éprouvé
Un tumulte secret faiblement élevé !....
Si l'on me pardonnait ! tu me flattes peut-être ;
Ami, tu prends pitié des erreurs de ton maître.
Qu'ai-je fait, que ferai-je, et quel sera mon sort ?
Mon aspect en tout temps lui porta donc la mort !
Mais, dis-tu, dans le mal qui menaçait sa vie,
Sa bouche a prononcé le nom de sa patrie ?

HIRCAN.

Elle l'aime sans doute.

ATHAMARE.

Ah ! pour me secourir
C'est une arme du moins qu'elle daigne m'offrir.
Elle aime sa patrie !..... elle épouse Indatire !...
Va, l'honneur dangereux où le barbare aspire
Lui coûtera bientôt un sanglant repentir :
C'est un crime trop grand pour ne le pas punir.

HIRCAN.

Pensez-vous être encor dans les murs d'Ecbatane ?
Là votre voix décide, elle absout ou condamne ;
Ici vous péririez. Vous êtes dans des lieux
Que jadis arrosa le sang de vos aïeux.

ATHAMARE.

Eh bien! j'y périrai.

HIRCAN.

Quelle fatale ivresse!
Age des passions, trop aveugle jeunesse,
Où conduis-tu les cœurs à leurs penchants livrés!

ATHAMARE.

Qui vois-je donc paraître en ces champs abhorrés?

(Indatire passe dans le fond du théâtre à la tête d'une troupe de guerriers.)

Que veut le fer en main cette troupe rustique?

HIRCAN.

On m'a dit qu'en ces lieux c'est un usage antique;
Ce sont de simples jeux par le temps consacrés,
Dans les jours de l'hymen noblement célébrés.
Tous leurs jeux sont guerriers; la valeur les apprête;
Indatire y préside; il s'avance à leur tête.
Tout le sexe est exclus de ces solennités;
Et les mœurs de ce peuple ont des sévérités
Qui pourraient des Persans condamner la licence.

ATHAMARE.

Grands dieux! vous me voulez conduire en sa présence.
Cette fête du moins m'apprend que vos secours
Ont dissipé l'orage élevé sur ses jours.
Oui, mes yeux la verront.

HIRCAN.

Oui, seigneur, Obéide
Marche vers la cabane où son père réside.

ATHAMARE.

C'est-elle; je la vois. Tâche de désarmer
Ce père malheureux que je n'ai pu calmer...

Des chaumes! des roseaux! voilà donc sa retraite!
Ah! peut-être elle y vit tranquille et satisfaite;
Et moi...

SCÈNE II.

OBÉIDE, SULMA, ATHAMARE.

ATHAMARE.

Non, demeurez, ne vous détournez pas;
De vos regards du moins honorez mon trépas;
Qu'à vos genoux tremblants un malheureux périsse.

OBÉIDE.

Ah! Sulma, qu'en tes bras mon désespoir finisse;
C'en est trop... Laisse-moi, fatal persécuteur;
Va, c'est toi qui reviens pour m'arracher le cœur.

ATHAMARE.

Écoute un seul moment.

OBÉIDE.

Et le dois-je, barbare
Dans l'état où je suis que peut dire Athamare?

ATHAMARE.

Que l'amour m'a conduit du trône en tes forêts,
Qu'épris de tes vertus, honteux de mes forfaits,
Désespéré, soumis, mais furieux encore,
J'idolâtre Obéide autant que je m'abhorre.
Ah! ne détourne point tes regards effrayés :
Il me faut ou mourir ou régner à tes pieds.
Frappe, mais entends-moi. Tu sais déjà peut-être
Que de mon sort enfin les dieux m'ont rendu maître;
Que Smerdis et ma femme en un même tombeau,
De mon fatal hymen ont éteint le flambeau;
Qu'Ecbatane est à moi... Non, pardonne, Obéide;
Ecbatane est à toi : l'Euphrate, la Perside,

Et la superbe Égypte, et les bords indiens,
Seraient à tes genoux s'ils pouvaient être aux miens.
Mais mon trône, et ma vie, et toute la nature,
Sont d'un trop faible prix pour payer ton injure.
Ton grand cœur, Obéide, ainsi que ta beauté,
Est au-dessus d'un rang dont il n'est point flatté :
Que la pitié du moins le désarme et le touche.
Les climats où tu vis l'ont-ils rendu farouche?
O cœur né pour aimer, ne peux-tu que haïr?
Image de nos dieux, ne sais-tu que punir?
Ils savent pardonner [2]. Va, ta bonté doit plaindre
Ton criminel amant, que tu vois sans le craindre.

OBÉIDE.

Que m'as-tu dit, cruel? et pourquoi de si loin
Viens-tu de me troubler prendre le triste soin?
Tenter dans ces forêts ma misère tranquille,
Et chercher un pardon... qui serait inutile?
Quand tu m'osas aimer pour la première fois,
Ton roi d'un autre hymen t'avait prescrit les lois :
Sans un crime à mon cœur tu ne pouvais prétendre;
Sans un crime plus grand je ne saurais t'entendre.
Ne fais point sur mes sens d'inutiles efforts :
Je me vois aujourd'hui ce que tu fus alors.
Sous la loi de l'hymen Obéide respire;
Prends pitié de mon sort... et respecte Indatire.

ATHAMARE.

Un Scythe! un vil mortel!

OBÉIDE.

Pourquoi méprises-tu
Un homme, un citoyen..... qui te passe en vertu?

ATHAMARE.

Nul ne m'eût égalé si j'avais pu te plaire;
Tu m'aurais des vertus aplani la carrière;

Ton amant deviendrait le premier des humains.
Mon sort dépend de toi; mon ame est dans tes mains;
Un mot peut la changer : l'amour la fit coupable;
L'amour au monde entier la rendrait respectable.

OBÉIDE.

Ah! que n'eus-tu plus tôt ces nobles sentiments,
Athamare!

ATHAMARE.

Obéide! il en est encor temps.
De moi, de mes états auguste souveraine,
Viens embellir cette ame esclave de la tienne.
Viens régner.

OBÉIDE.

Puisses-tu, loin de mes tristes yeux,
Voir ton règne honoré de la faveur des dieux!

ATHAMARE.

Je n'en veux point sans toi.

OBÉIDE.

Ne vois plus que ta gloire.

ATHAMARE.

Elle était de t'aimer.

OBÉIDE.

Périsse la mémoire
De mes malheurs passés, de tes cruels amours!

ATHAMARE.

Obéide à la haine a consacré ses jours!

OBÉIDE.

Mes jours étaient affreux : si l'hymen en dispose,
Si tout finit pour moi, toi seul en es la cause;
Toi seul as préparé ma mort dans ces déserts.

ATHAMARE.

Je t'en viens arracher.

OBÉIDE.

Rien ne rompra mes fers;
Je me les suis donnés.

ATHAMARE.

Tes mains n'ont point encore
Formé l'indigne nœud dont un Scythe s'honore.

OBÉIDE.

J'ai fait serment au ciel.

ATHAMARE.

Il ne le reçoit pas;
C'est pour l'anéantir qu'il a guidé mes pas.

OBÉIDE.

Ah!... c'est pour mon malheur...:

ATHAMARE.

Obtiendrais-tu d'un père
Qu'il laissât libre au moins une fille si chère;
Que son cœur envers moi ne fût point endurci,
Et qu'il cessât enfin de s'exiler ici?
Dis-lui...

OBÉIDE.

N'y compte pas. Le choix que j'ai dû faire
Devenait un parti conforme à ma misère :
Il est fait; mon honneur ne peut le démentir,
Et Sozame jamais n'y pourrait consentir :
Sa vertu t'est connue; elle est inébranlable.

ATHAMARE.

Elle l'est dans la haine; et lui seul est coupable.

OBÉIDE.

Tu ne le fus que trop; tu l'es de me revoir,
De m'aimer, d'attendrir un cœur au désespoir.
Destructeur malheureux d'une triste famille,
Laisse pleurer en paix et le père et la fille.
Il vient; sors.

ATHAMARE.

Je ne puis.

OBÉIDE.

Sors; ne l'irrite pas.

ATHAMARE.

Non, tous deux à l'envi donnez-moi le trépas.

OBÉIDE.

Au nom de mes malheurs et de l'amour funeste
Qui des jours d'Obéide empoisonne le reste,
Fuis; ne l'outrage plus par ton fatal aspect.

ATHAMARE.

Juge de mon amour; il me force au respect.
J'obéis.... Dieux puissants qui voyez mon offense,
Secondez mon amour, et guidez ma vengeance.

SCÈNE III.

SOZAME, OBÉIDE, SULMA.

SOZAME.

Eh quoi! notre ennemi nous poursuivra toujours!
Il vient flétrir ici les derniers de mes jours.
Qu'il ne se flatte pas que le déclin de l'âge
Rende un père insensible à ce nouvel outrage.

OBÉIDE.

Mon père... il vous respecte... Il ne me verra plus,
Pour jamais à le fuir mes vœux sont résolus.

SOZAME.

Indatire est à toi.

OBÉIDE.

Je le sais.

SOZAME.

Ton suffrage,

Dépendant de toi seule, a reçu son hommage.

OBÉIDE.

J'ai cru vous plaire au moins... J'ai cru que sans fierté
Le fils de votre ami devait être accepté.

SOZAME.

Sais-tu ce qu'Athamare à ma honte propose
Par un de ces Persans dont son pouvoir dispose?

OBÉIDE.

Qu'a-t-il pu demander?

SOZAME.

De violer ma foi,
De briser tes liens, de le suivre avec toi,
D'arracher ma vieillesse à ma retraite obscure,
De mendier chez lui le prix de ton parjure,
D'acheter par la honte une ombre de grandeur.

OBÉIDE.

Comment recevez-vous cette offre?

SOZAME.

Avec horreur.
Ma fille, au repentir il n'est aucune voie.
Triomphant dans nos jeux, plein d'amour et de joie,
Indatire, en tes bras par son père conduit,
De l'amour le plus pur attend le digne fruit:
Rien n'en doit altérer l'innocente allégresse,
Les Scythes sont humains, et simples sans bassesse;
Mais leurs naïves mœurs ont de la dureté;
On ne les trompe point avec impunité:
Et surtout, de leurs lois vengeurs impitoyables,
Ils n'ont jamais, ma fille, épargné des coupables.

OBÉIDE.

Seigneur, vous vous borniez à me persuader,
Pour la première fois pourquoi m'intimider?
Vous savez si, du sort bravant les injustices,

J'ai fait depuis quatre ans d'assez grands sacrifices :
S'il en fallait encor, je les ferais pour vous.
Je ne craindrai jamais mon père ou mon époux.
Je vois tout mon devoir... ainsi que ma misère.
Allez... vous n'avez point de reproche a me faire.

SOZAME.

Pardonne à ma tendresse un reste de frayeur,
Triste et commun effet de l'âge et du malheur.
Mais qu'il parte aujourd'hui, que jamais sa présence
Ne profane un asile ouvert à l'innocence.

OBÉIDE.

C'est ce que je prétends, seigneur ; et plût aux dieux
Que son fatal aspect n'eût point blessé mes yeux!

SOZAME.

Rien ne troublera plus ton bonheur qui s'apprête,
Et je vais de ce pas en préparer la fête.

SCÈNE IV.

OBÉIDE, SULMA.

SULMA.

Quelle fête cruelle! ainsi dans ce séjour
Vos beaux jours enterrés sont perdus sans retour?

OBÉIDE.

Ah dieux!

SULMA.

Votre pays, la cour qui vous vit naître,
Un prince généreux... qui vous plaisait peut-être,
Vous les abandonnez sans crainte et sans pitié?

OBÉIDE.

Mon destin l'a voulu... j'ai tout sacrifié.

SULMA.

Haïriez-vous toujours la cour et la patrie?

OBÉIDE.

Malheureuse!... jamais je ne l'ai tant chérie.

SULMA.

Ouvrez-moi votre cœur; je le mérite.

OBÉIDE.

Hélas!
Tu n'y découvrirais que d'horribles combats;
Il craindrait trop ta vue et ta plainte importune.
Il est des maux, Sulma, que nous fait la fortune;
Il en est de plus grands dont le poison cruel,
Préparé par nos mains, porte un coup plus mortel.
Mais lorsque dans l'exil, à mon âge, on rassemble
Après un sort si beau, tant de malheurs ensemble,
Lorsque tous leurs assauts viennent se réunir,
Un cœur, un faible cœur les peut-il soutenir?

SULMA.

Ecbatane.... un grand prince....

OBÉIDE.

Ah! fatal Athamare!
Quel démon t'a conduit dans ce séjour barbare?
Que t'a fait Obéide? et pourquoi découvrir
Ce trait long-temps caché qui me fesait mourir?
Pourquoi, renouvelant ma honte et ton injure?
De tes funestes mains déchirer ma blessure?

SULMA.

Madame, c'en est trop; c'est trop vous immoler
A ces préjugés vains qui viennent vous troubler,
A d'inhumaines lois d'une horde étrangère,
Dont un père exilé chargea votre misère.
Hélas! contre les rois son trop juste courroux
Ne sera donc jamais retombé que sur vous!
Quand vous le consolez, faut-il qu'il vous opprime?
Soyez sa protectrice, et non pas sa victime.

Athamare est vaillant, et de braves soldats
Ont jusqu'en ces déserts accompagné ses pas.
Athamare, après tout, n'est-il pas votre maître?

OBÉIDE.

Non.

SULMA.

C'est en ses états que le ciel vous fit naître.
N'a-t-il donc pas le droit de briser un lien,
L'opprobre de la Perse, et le vôtre, et le sien?
M'en croirez-vous? partez, marchez sous sa conduite.
Si vous avez d'un père accompagné la fuite,
Il est temps à la fin qu'il vous suive à son tour;
Qu'il renonce à l'orgueil de dédaigner sa cour;
Que sa douleur farouche, à vous perdre obstinée,
Cesse enfin de lutter contre sa destinée.

OBÉIDE.

Non, ce parti serait injuste et dangereux;
Il coûterait du sang; le succès est douteux;
Mon père expirerait de douleur et de rage...
Enfin l'hymen est fait... je suis dans l'esclavage.
L'habitude à souffrir pourra fortifier
Mon courage éperdu qui craignait de plier.

SULMA.

Vous pleurez cependant, et votre œil qui s'égare
Parcourt avec horreur cette enceinte barbare,
Ces chaumes, ces déserts, où des pompes des rois
Je vous vis descendue aux plus humbles emplois;
Où d'un vain repentir le trait insupportable
Déchire de vos jours le tissu misérable...
Que vous restera-t-il? hélas!

OBÉIDE.

Le désespoir.

SULMA.

Dans cet état affreux que faire?

OBÉIDE.

Mon devoir.
L'honneur de le remplir, le secret témoignage
Que la vertu se rend, qui soutient le courage,
Qui seule en est le prix, et que j'ai dans mon cœur,
Me tiendra lieu de tout, et même du bonheur [3].

FIN DU TROISIÈME ACTE.

ACTE QUATRIÈME.

SCÈNE I.

ATHAMARE, HIRCAN.

ATHAMARE.

Penses-tu qu'Indatire osera me parler?

HIRCAN.

Il l'osera, seigneur.

ATHAMARE.

Qu'il vienne.... il doit trembler.

HIRCAN.

Les Scythes, croyez-moi, connaissent peu la crainte;
Mais d'un tel désespoir votre ame est-elle atteinte,
Que vous avilissiez l'honneur de votre rang,
Le sang du grand Cyrus mêlé dans votre sang,
Et d'un trône si saint le droit inviolable,
Jusqu'à vous compromettre avec un misérable,
Qu'on verrait, si le sort l'envoyait parmi nous,
A vos premiers suivants ne parler qu'à genoux;
Mais qui, sur ses foyers, peut avec insolence
Braver impunément un prince et sa puissance?

ATHAMARE.

Je m'abaisse, il est vrai; mais je veux tout tenter.
Je descendrais plus bas pour mieux la mériter.
Ma honte est de la perdre; et ma gloire éternelle
Serait de m'avilir pour m'élever vers elle.
Penses-tu qu'Indatire en sa grossièreté
Ait senti comme moi le prix de sa beauté?

Un Scythe aveuglément suit l'instinct qui le guide;
Ainsi qu'une autre femme il épouse Obéide.
L'amour, la jalousie et ses emportements
N'ont point dans ces climats apporté leurs tourments;
De ces vils citoyens l'insensible rudesse,
En connaissant l'hymen, ignore la tendresse.
Tous ces grossiers humains sont indignes d'aimer.

HIRCAN.

L'univers vous dément; le ciel sait animer
Des mêmes passions tous les êtres du monde.
Si du même limon la nature féconde,
Sur un modèle égal ayant fait les humains,
Varie à l'infini les traits de ses dessins,
Le fond de l'homme reste, il est partout le même;
Persan, Scythe, Indien, tout défend ce qu'il aime.

ATHAMARE.

Je le défendrai donc, je saurai le garder.

HIRCAN.

Vous hasardez beaucoup.

ATHAMARE.

Que puis-je hasarder.
Ma vie? elle n'est rien sans l'objet qu'on m'arrache;
Mon nom? quoi qu'il arrive, il restera sans tache;
Mes amis? ils ont trop de courage et d'honneur
Pour ne pas immoler sous le glaive vengeur
Ces agrestes guerriers dont l'audace indiscrète
Pourrait inquiéter leur marche et leur retraite.

HIRCAN.

Ils mourront à vos pieds, et vous n'en doutez pas.

ATHAMARE.

Ils vaincront avec moi.... Qui tourne ici ses pas?

HIRCAN.

Seigneur, je le connais, c'est lui, c'est Indatire.

ATHAMARE.

Allez : que loin de moi ma garde se retire ;
Qu'aucun n'ose approcher sans mes ordres exprès ;
Mais qu'on soit prêt à tout.

SCÈNE II.

ATHAMARE, INDATIRE.

ATHAMARE.

Habitant des forêts,
Sais-tu bien devant qui ton sort te fait paraître ?

INDATIRE.

On prétend qu'une ville en toi révère un maître,
Qu'on l'appelle Ecbatane, et que du mont Taurus
On voit ses hauts remparts élevés par Cyrus.
On dit (mais j'en crois peu la vaine renommée)
Que tu peux dans la plaine assembler une armée,
Une troupe aussi forte, un camp aussi nombreux
De guerriers soudoyés, et d'esclaves pompeux,
Que nous avons ici de citoyens paisibles.

ATHAMARE.

Il est vrai, j'ai sous moi des troupes invincibles :
Le dernier des Persans, de ma solde honoré,
Est plus riche, et plus grand, et plus considéré,
Que tu ne saurais l'être aux lieux de ta naissance,
Où le ciel vous fit tous égaux par l'indigence.

INDATIRE.

Qui borne ses désirs est toujours riche assez.

ATHAMARE.

Ton cœur ne connaît point les vœux intéressés ;
Mais la gloire, Indatire ?

INDATIRE.

Elle a pour moi des charmes [4].

ATHAMARE.

Elle habite à ma cour à l'abri de mes armes :
On ne la trouve point dans le fond des déserts;
Tu l'obtiens près de moi, tu l'as, si tu me sers.
Elle est sous mes drapeaux; viens avec moi t'y rendre.

INDATIRE.

A servir sous un maître on me verrait descendre !

ATHAMARE.

Va, l'honneur de servir un maître généreux,
Qui met un digne prix aux exploits belliqueux,
Vaut mieux que de ramper dans une république,
Ingrate en tous les temps, et souvent tyrannique.
Tu peux prétendre à tout en marchant sous ma loi :
J'ai parmi mes guerriers des Scythes comme toi.

INDATIRE.

Tu n'en as point. Apprends que ces indignes Scythes,
Voisins de ton pays, sont loin de nos limites :
Si l'air de tes climats a pu les infecter,
Dans nos heureux cantons il n'a pu se porter.
Ces Scythes malheureux ont connu l'avarice;
La fureur d'acquérir corrompit leur justice [5] :
Ils n'ont su que servir; leurs infidèles mains
Ont abandonné l'art qui nourrit les humains
Pour l'art qui les détruit, l'art affreux de la guerre;
Ils ont vendu leur sang aux maîtres de la terre.
Meilleurs citoyens qu'eux, et plus braves guerriers,
Nous volons aux combats, mais c'est pour nos foyers;
Nous savons tous mourir, mais c'est pour la patrie :
Nul ne vend parmi nous son honneur ou sa vie.
Nous serons, si tu veux, tes dignes alliés :
Mais on n'a point d'amis alors qu'ils sont payés.
Apprends à mieux juger de ce peuple équitable,
Égal à toi, sans doute, et non moins respectable.

ATHAMARE.

Élève ta patrie, et cherche à la vanter;
C'est le recours du faible, on peut le supporter.
Ma fierté, que permet la grandeur souveraine,
Ne daigne pas ici lutter contre la tienne....
Te crois-tu juste au moins?

INDATIRE.

Oui, je puis m'en flatter.

ATHAMARE.

Rends-moi donc le trésor que tu viens de m'ôter.

INDATIRE.

A toi?

ATHAMARE.

Rends à son maître une de ses sujettes,
Qu'un indigne destin traîna dans ces retraites,
Un bien dont nul mortel ne pourra me priver,
Et que sans injustice on ne peut m'enlever:
Rends sur l'heure Obéide.

INDATIRE.

A ta superbe audace,
A tes discours altiers, à cet air de menace,
Je veux bien opposer la modération,
Que l'univers estime en notre nation.
Obéide, dis-tu, de toi seul doit dépendre;
Elle était ta sujette! oses-tu bien prétendre
Que des droits des mortels on ne jouisse pas,
Dès qu'on a le malheur de naître en tes états?
Le ciel, en le créant, forma-t-il l'homme esclave?
La nature qui parle, et que ta fierté brave,
Aura-t-elle à la glèbe attaché les humains
Comme les vils troupeaux mugissants sous nos mains?
Que l'homme soit esclave aux champs de la Médie,
Qu'il rampe, j'y consens; il est libre en Scythie.

Au moment qu'Obéide honora de ses pas
Le tranquille horizon qui borde nos états,
La liberté, la paix, qui sont notre apanage,
L'heureuse égalité, les biens du premier âge,
Ces biens que des Persans aux mortels ont ravis,
Ces biens perdus ailleurs, et par nous recueillis,
De la belle Obéide ont été le partage.

ATHAMARE.

Il en est un plus grand, celui que mon courage
A l'univers entier oserait disputer,
Que tout autre qu'un roi ne saurait mériter,
Dont tu n'auras jamais qu'une imparfaite idée,
Et dont avec fureur mon ame est possédée;
Son amour : c'est le bien qui doit m'appartenir;
A moi seul était dû l'honneur de la servir.
Oui, je descends enfin jusqu'à daigner te dire
Que de ce cœur altier je lui soumis l'empire
Avant que les destins eussent pu t'accorder
L'heureuse liberté d'oser la regarder.
Ce trésor est à moi, barbare, il faut le rendre.

INDATIRE.

Imprudent étranger, ce que je viens d'entendre
Excite ma pitié plutôt que mon courroux.
Sa libre volonté m'a choisi pour époux;
Ma probité lui plut; elle l'a préférée
Aux recherches, aux vœux de toute ma contrée:
Et tu viens de la tienne ici redemander
Un cœur indépendant qu'on vient de m'accorder!
O toi qui te crois grand, qui l'es par l'arrogance,
Sors d'un asile saint, de paix et d'innocence;
Fuis; cesse de troubler, si loin de tes états,
Des mortels tes égaux qui ne t'offensent pas.
Tu n'es pas prince ici.

ATHAMARE.

Ce sacré caractère
M'accompagne en tous lieux sans m'être nécessaire.
Si j'avais dit un mot, ardents à me servir
Mes soldats à mes pieds auraient su te punir.
Je descends jusqu'à toi : ma dignité t'outrage;
Je la dépose ici, je n'ai que mon courage :
C'est assez, je suis homme, et ce fer me suffit
Pour remettre en mes mains le bien qu'on me ravit.
Cède Obéide, ou meurs, ou m'arrache la vie.

INDATIRE.

Quoi ! nous t'avons en paix reçu dans ma patrie,
Ton accueil nous flattait, notre simplicité
N'écoutait que les droits de l'hospitalité;
Et tu veux me forcer dans la même journée
De souiller par ta mort un si saint hyménée !

ATHAMARE.

Meurs, te dis-je, ou me tue.... On vient, retire-toi,
Et si tu n'es un lâche....

INDATIRE.

Ah ! c'en est trop.... suis-moi.

ATHAMARE.

Je te fais cet honneur.

(Il sort.)

SCÈNE III.

INDATIRE, HERMODAN, SOZAME,
UN SCYTHE.

HERMODAN, à Indatire, qui est près de sortir.

Viens, ma main paternelle
Te remettra, mon fils, ton épouse fidèle.
Viens, le festin t'attend [b].

INDATIRE.

Bientôt je vous suivrai :
Allez.... O cher objet ! je te mériterai.

(Il sort.)

SCÈNE IV.

HERMODAN, SOZAME, UN SCYTHE.

SOZAME.

Pourquoi ne pas nous suivre ? il diffère....

HERMODAN.

Ah ! Sozame,
Cher ami, dans quel trouble il a jeté mon ame !
As-tu vu sur son front des signes de fureur ?

SOZAME.

Quel en serait l'objet ?

HERMODAN.

Peut-être que mon cœur
Conçoit d'un vain danger la crainte imaginaire ;
Mais son trouble était grand. Sozame, je suis père :
Si mes yeux par les ans ne sont point affaiblis,
J'ai cru voir ce Persan qui menaçait mon fils.

SOZAME.

Tu me fais frissonner.... avançons ; Athamare
Est capable de tout.

HERMODAN.

La faiblesse s'empare
De mes esprits glacés ; et mes sens éperdus
Trahissent mon courage, et ne me servent plus...

(Il s'assied en tremblant sur le banc de gazon.)

Mon fils ne revient point.... j'entends un bruit horrible.

(au Scythe qui est auprès de lui.)

Je succombe.... Va, cours, en ce moment terrible,

Cours, assemble au drapeau nos braves combattants.

LE SCYTHE.

Rassure-toi, j'y vole; ils sont prêts en tout temps.

SOZAME, à Hermodan.

Ranime ta vertu, dissipe tes alarmes.

HERMODAN, se relevant à peine.

Oui, j'ai pu me tromper; oui, je renais.

SCÈNE V.

HERMODAN, SOZAME, ATHAMARE, l'épée à la main; HIRCAN, SUITE.

ATHAMARE.

Aux armes!
Aux armes, compagnons! suivez-moi, paraissez!
Où la trouver?

HERMODAN, effrayé, en chancelant.

Barbare!....

SOZAME.

Arrête.

ATHAMARE, à ses gardes.

Obéissez,
De sa retraite indigne enlevez Obéide;
Courez, dis-je, volez; que ma garde intrépide,
Si quelque audacieux tentait de vains efforts,
Se fasse un chemin prompt dans la foule des morts.
C'est toi qui l'as voulu, Sozame inexorable.

SOZAME.

J'ai fait ce que j'ai dû.

HERMODAN.

Va, ravisseur coupable,
Infidèle Persan, mon fils saura venger

Le détestable affront dont tu viens nous charger.
Dans ce dessein, Sozame, il nous quittait sans doute.

ATHAMARE.

Indatire? ton fils?

HERMODAN.

Oui, lui-même.

ATHAMARE.

Il m'en coûte
D'affliger ta vieillesse et de percer ton cœur;
Ton fils eût mérité de servir ma valeur.

HERMODAN.

Que dis-tu?

ATHAMARE, à ses soldats.

Qu'on épargne à ce malheureux père
Le spectacle d'un fils mourant dans la poussière;
Fermez-lui ce passage.

HERMODAN.

Achève tes fureurs;
Achève.... N'oses-tu? Quoi! tu gémis!... je meurs.
Mon fils est mort, ami!...

(Il tombe sur le banc de gazon.)

ATHAMARE.

Toi, père d'Obéide,
Auteur de tous mes maux, dont l'âpreté rigide,
Dont le cœur inflexible à ce coup m'a forcé,
Que je chéris encor quand tu m'as offensé,
Il faut dans ce moment la conduire et me suivre.

SOZAME.

Moi! ma fille!

ATHAMARE.

En ces lieux il t'est honteux de vivre :
(à ses soldats.)
Attends mon ordre ici. Vous, marchez avec moi.

SCÈNE VI.

SOZAME, HERMODAN.

SOZAME, se courbant vers Hermodan.

Tous mes malheurs, ami, sont retombés sur toi....
Espère en la vengeance.... il revient.... il soupire.
Hermodan!

HERMODAN, se relevant avec peine.

Mon ami, fais au moins que j'expire
Sur le corps étendu de mon fils expirant!
Que je te doive, ami, cette grâce en mourant.
S'il reste quelque force à ta main languissante,
Soutiens d'un malheureux la marche chancelante;
Viens, lorsque de mon fils j'aurai fermé les yeux,
Dans un même sépulcre enferme-nous tous deux.

SOZAME.

Trois amis y seront; ma douleur te le jure.
Mais déjà l'on s'avance, on venge notre injure;
Nous ne mourrons pas seuls.

HERMODAN.

Je l'espère; j'entends
Les tambours, nos clairons, les cris des combattants:
Nos Scythes sont armés.... Dieux, punissez les crimes!
Dieux, combattez pour nous, et prenez vos victimes!
Ayez pitié d'un père.

SCÈNE VII.

SOZAME, HERMODAN, OBÉIDE.

SOZAME.

O ma fille! est-ce vous?

HERMODAN.

Chère Obéide.... hélas !

OBÉIDE.

Je tombe à vos genoux.
Dans l'horreur du combat avec peine échappée.
A la pointe des dards, au tranchant de l'épée,
Aux sanguinaires mains de mes fiers ravisseurs,
Je viens de ces moments augmenter les horreurs.
(à Hermodan.)
Ton fils vient d'expirer, j'en suis la cause unique :
De mes calamités l'artisan tyrannique
Nous a tous immolés à ses transports jaloux;
Mon malheureux amant a tué mon époux,
Sous vos yeux, sous les miens, et dans la place même
Où, pour le triste objet qu'il outrage et qu'il aime,
Pour d'indignes appas toujours persécutés,
Des flots de sang humain coulent de tous côtés.
On s'acharne, on combat sur le corps d'Indatire;
On se dispute encor ses membres qu'on déchire :
Les Scythes, les Persans, l'un par l'autre égorgés,
Sont vainqueurs et vaincus, et tous meurent vengés.
(à tous deux.)
Où voulez-vous aller et sans force et sans armes?
On aurait peu d'égards à votre âge, à vos larmes.
J'ignore du combat quel sera le destin;
Mais je mets sans trembler mon sort en votre main.

Si le Scythe sur moi veut assouvir sa rage,
Il le peut, je l'attends, je demeure en otage.

HERMODAN.

Ah! j'ai perdu mon fils, tu me restes du moins;
Tu me tiens lieu de tout.

SOZAME.

Ce jour veut d'autres soins :
Armons-nous, de notre âge oublions la faiblesse;
Si les sens épuisés manquent à la vieillesse,
Le courage demeure, et c'est dans un combat
Qu'un vieillard comme moi doit tomber en soldat.

HERMODAN.

On nous apporte encor de fatales nouvelles.

SCÈNE VIII.

SOZAME, HERMODAN, OBÉIDE, UN SCYTHE.

LE SCYTHE.

Enfin nous l'emportons.

HERMODAN.

Déités immortelles!
Mon fils serait vengé! n'est-ce point une erreur?

LE SCYTHE.

Le ciel nous rend justice, et le Scythe est vainqueur :
Tout l'art que les Persans ont mis dans le carnage,
Leur grand art de la guerre enfin cède au courage.
Nous avons manqué d'ordre, et non pas de vertu;
Sur nos frères mourants nous avons combattu.
La moitié des Persans à la mort est livrée;
L'autre, qui se retire, est partout entourée
Dans la sombre épaisseur de ces profonds taillis,
Où bientôt sans retour ils seront assaillis.

HERMODAN.

De mon malheureux fils le meurtrier barbare
Serait-il échappé?

LE SCYTHE.

Qui? ce fier Athamare?
Sur nos Scythes mourants qu'a fait tomber sa main,
Épuisé, sans secours, enveloppé soudain,
Il est couvert de sang, il est chargé de chaînes.

OBÉIDE.

Lui!

SOZAME.

Je l'avais prévu.... Puissances souveraines,
Princes audacieux, quel exemple pour vous!

HERMODAN.

De ce cruel enfin nous serons vengés tous;
Nos lois, nos justes lois seront exécutées.

OBÉIDE.

Ciel!... Quelles sont ces lois?

HERMODAN.

Les dieux les ont dictées.

SOZAME, à part.

O comble de douleur et de nouveaux ennuis!

OBÉIDE.

Mais enfin les Persans ne sont pas tous détruits;
On verrait Ecbatane, en secourant son maître,
Du poids de sa grandeur vous accabler peut-être.

HERMODAN.

Ne crains rien... Toi, jeune homme, et vous, braves guerriers,
Préparez votre autel entouré de lauriers.

OBÉIDE.

Mon père!...

HERMODAN.

Il faut hâter ce juste sacrifice.

Mânes de mon cher fils, que ton ombre en jouisse!
Et toi qui fus l'objet de ses chastes amours,
Qui fus ma fille chère et le seras toujours,
Qui de ta piété filiale et sincère
N'as jamais altéré le sacré caractère,
C'est à toi de remplir ce qu'une austère loi
Attend de mon pays, et demande de toi.

(Il sort.)

OBÉIDE.

Qu'a-t-il dit? que veut-on de cette infortunée?
Ah! mon père, en quels lieux m'avez-vous amenée!

SOZAME.

Pourrai-je t'expliquer ce mystère odieux?

OBÉIDE.

Je n'ose le prévoir.... je détourne les yeux.

SOZAME.

Je frémis comme toi, je ne puis m'en défendre.

OBÉIDE.

Ah! laissez-moi mourir, seigneur, sans vous entendre.

FIN DU QUATRIÈME ACTE.

ACTE CINQUIÈME.

SCÈNE I.

OBÉIDE, SOZAME, HERMODAN, TROUPE DE SCYTHES armés de javelots.

(On apporte un autel couvert d'un crêpe et entouré de lauriers. Un SCYTHE met un glaive sur l'autel.)

OBÉIDE, entre Sozame et Hermodan.

Vous vous taisez tous deux : craignez-vous de me dire
Ce qu'à mes sens glacés votre loi doit prescrire ?
Quel est cet appareil terrible et solennel

SOZAME.

Ma fille.... il faut parler.... voici le même autel
Que le soleil naissant vit dans cette journée,
Orné de fleurs par moi pour ton saint hyménée,
Et voit d'un crêpe affreux couvert à son couchant.

HERMODAN.

As-tu chéri mon fils ?

OBÉIDE.

Un vertueux penchant,
Mon amitié pour toi, mon respect pour Sozame,
Et mon devoir surtout, souverain de mon ame,
M'ont rendu cher ton fils.... mon sort suivait son sort ;
J'honore sa mémoire, et j'ai pleuré sa mort.

HERMODAN.

L'inviolable loi qui régit ma patrie
Veut que de son époux une femme chérie
Ait le suprême honneur de lui sacrifier

En présence des dieux le sang du meurtrier ;
Que l'autel de l'hymen soit l'autel des vengeances ;
Que du glaive sacré qui punit les offenses
Elle arme sa main pure, et traverse le cœur,
Le cœur du criminel qui ravit son bonheur.

OBÉIDE.

Moi, vous venger?.. sur qui?.. de quel sang? Ah! mon père!

HERMODAN.

Le ciel t'a réservé ce sanglant ministère.

UN SCYTHE.

C'est ta gloire et la nôtre.

SOZAME.

Il me faut révérer
Les lois que vos aïeux ont voulu consacrer ;
Mais le danger les suit : les Persans sont à craindre :
Vous allumez la guerre, et ne pourrez l'éteindre.

LE SCYTHE.

Ces Persans, que du moins nous croyons égaler,
Par ce terrible exemple apprendront à trembler.

HERMODAN.

Ma fille, il n'est plus temps de garder le silence ;
Le sang d'un époux crie, et ton délai l'offense.

OBÉIDE.

Je dois donc vous parler.... Peuple, écoutez ma voix :
Je pourrais alléguer, sans offenser vos lois,
Que je naquis en Perse, et que ces lois sévères
Sont faites pour vous seuls, et me sont étrangères ;
Qu'Athamare est trop grand pour être un assassin ;
Et que si mon époux est tombé sous sa main,
Son rival opposa sans aucun avantage
Le glaive seul au glaive, et l'audace au courage ;
Que de deux combattants d'une égale valeur,
L'un tue et l'autre expire avec le même honneur.

Peuple, qui connaissez le prix de la vaillance,
Vous aimez la justice ainsi que la vengeance :
Commandez, mais jugez; voyez si c'est à moi
D'immoler un guerrier qui dut être mon roi.

LE SCYTHE.

Si tu n'oses frapper, si ta main trop timide
Hésite à nous donner le sang de l'homicide,
Tu connais ton devoir, nos mœurs et notre loi;
Tremble.

OBÉIDE.

Et si je demeure incapable d'effroi,
Si votre loi m'indigne, et si je vous refuse?

HERMODAN.

L'hymen t'a fait ma fille, et tu n'as point d'excuse;
Il n'en mourra pas moins, tu vivras sans honneur.

LE SCYTHE.

Du plus cruel supplice il subira l'horreur.

HERMODAN.

Mon fils attend de toi cette grande victime.

LE SCYTHE.

Crains d'oser rejeter un droit si légitime.

OBÉIDE, après quelques pas et un long silence.

Je l'accepte.

SOZAME.

Ah! grands dieux!

LE SCYTHE.

Devant les immortels
En fais-tu le serment?

OBÉIDE.

Je le jure, cruels;
Je le jure, Hermodan. Tu demandes vengeance,
Sois-en sûr, tu l'auras.... mais que de ma présence
On ait soin de tenir le captif écarté

Jusqu'au moment fatal, par mon ordre arrêté.
Qu'on me laisse en ces lieux m'expliquer à mon père,
Et vous verrez après ce qui vous reste à faire.

LE SCYTHE, après avoir regardé tous ses compagnons.

Nous y consentons tous.

HERMODAN.

La veuve de mon fils
Se déclare soumise aux lois de mon pays;
Et ma douleur profonde est un peu soulagée,
Si par ses nobles mains cette mort est vengée.
Amis, retirons-nous.

OBÉIDE.

A ces autels sanglants
Je vous rappellerai quand il en sera temps.

SCÈNE II.

SOZAME, OBÉIDE.

OBÉIDE.

Eh bien, qu'ordonnez-vous?

SOZAME.

Il fut un temps peut-être
Où le plaisir affreux de me venger d'un maître
Dans le cœur d'Athamare aurait conduit ta main;
De son monarque ingrat j'aurais percé le sein;
Il le méritait trop: ma vengeance lassée
Contre les malheureux ne peut être exercée;
Tous mes ressentiments sont changés en regrets.

OBÉIDE.

Avez-vous bien connu mes sentiments secrets?
Dans le fond de mon cœur avez-vous daigné lire?

SOZAME.

Mes yeux t'ont vu pleurer sur le sang d'Indatire;

Mais je pleure sur toi dans ce moment cruel;
J'abhorre tes serments.

OBÉIDE.

Vous voyez cet autel,
Ce glaive dont ma main doit frapper Athamare;
Vous savez quels tourments un refus lui prépare.
Après ce coup terrible.... et qu'il me faut porter,
Parlez.... sur son tombeau voulez-vous habiter?

SOZAME.

J'y veux mourir.

OBÉIDE.

Vivez, ayez-en le courage.
Les Persans, disiez-vous, vengeront leur outrage.
Les enfants d'Ecbatane, en ces lieux détestés,
Descendront du Taurus à pas précipités:
Les grossiers habitants de ces climats horribles
Sont cruels, il est vrai, mais non pas invincibles.
A ces tigres armés voulez-vous annoncer
Qu'au fond de leur repaire on pourrait les forcer?

SOZAME.

On en parle déjà; les esprits les plus sages
Voudraient de leur patrie écarter ces orages.

OBÉIDE.

Achevez donc, seigneur, de les persuader:
Qu'ils méritent le sang qu'ils osent demander;
Et tandis que ce sang de l'offrande immolée
Baignera sous vos yeux leur féroce assemblée,
Que tous nos citoyens soient mis en liberté,
Et repassent les monts sur la foi d'un traité.

SOZAME.

Je l'obtiendrai, ma fille, et j'ose t'en répondre;
Mais ce traité sanglant ne sert qu'à nous confondre:
De quoi t'auront servi ta prière et mes soins?

Athamare à l'autel en périra-t-il moins?
Les Persans ne viendront que pour venger sa cendre,
Ce sang de tant de rois que ta main va répandre,
Ce sang que j'ai haï, mais que j'ai révéré,
Qui, coupable envers nous, n'en est pas moins sacré.

OBÉIDE.

Il l'est... mais je suis Scythe... et le fus pour vous plaire :
Le climat quelquefois change le caractère.

SOZAME.

Ma fille!

OBÉIDE.

C'est assez, seigneur, j'ai tout prévu [d];
J'ai pesé mes destins, et tout est résolu.
Une invincible loi me tient sous son empire :
La victime est promise au père d'Indatire;
Je tiendrai ma parole.... allez, il vous attend.
Qu'il me garde la sienne.... il sera trop content.

SOZAME.

Tu me glaces d'horreur.

OBÉIDE.

Allez, je la partage.
Seigneur, le temps est cher, achevez votre ouvrage;
Laissez-moi m'affermir; mais surtout obtenez
Un traité nécessaire à ces infortunés.
Vous prétendez qu'au moins ce peuple impitoyable
Sait garder une foi toujours inviolable;
Je vous en crois... le reste est dans la main des dieux.

SOZAME.

Ils ne présagent rien qui ne soit odieux :
Tout est horrible ici. Ma faible voix encore
Tentera d'écarter ce que mon cœur abhorre;
Mais après tant de maux mon courage est vaincu :
Quoi qu'il puisse arriver, ton père a trop vécu.

SCÈNE III.

OBÉIDE.

Ah! c'est trop étouffer la fureur qui m'agite;
Tant de ménagement me déchire et m'irrite;
Mon malheur vint toujours de me trop captiver
Sous d'inhumaines lois que j'aurais dû braver;
Je mis un trop haut prix à l'estime, au reproche;
Je fus esclave assez.... ma liberté s'approche.

SCÈNE IV.

BÉIDE, SULMA.

OBÉIDE.

Enfin je te revois.

SULMA.

Grands dieux! que j'ai tremblé
Lorsque, disparaissant à mon œil désolé,
Vous avez traversé cette foule sanglante!
Vous affrontiez la mort de tous côtés présente;
Des flots de sang humain roulaient entre nous deux.
Quel jour! quel hyménée! et quel sort rigoureux!

OBÉIDE.

Tu verras un spectacle encor plus effroyable.

SULMA.

Ciel! on m'aurait dit vrai!.... quoi! votre main coupable
Immolerait l'amant que vous avez aimé,
Pour satisfaire un peuple à sa perte animé!

OBÉIDE.

Moi! complaire à ce peuple, aux monstres de Scythie,
A ces brutes humains pétris de barbarie,

A ces ames de fer, et dont la dureté
Passa long-temps chez nous pour noble fermeté,
Dont on chérit de loin l'égalité paisible,
Et chez qui je ne vois qu'un orgueil inflexible,
Une atrocité morne, et qui, sans s'émouvoir,
Croit dans le sang humain se baigner par devoir!...
J'ai fui pour ces ingrats la cour la plus auguste,
Un peuple doux, poli, quelquefois trop injuste,
Mais généreux, sensible, et si prompt à sortir
De ses iniquités par un beau repentir!
Qui? moi! complaire au Scythe?... O nations! ô terre!
O rois qu'il outragea! Dieux maîtres du tonnerre!
Dieux, témoins de l'horreur où l'on m'ose entraîner,
Unissez-vous à moi, mais pour l'exterminer!
Puisse leur liberté, préparant leur ruine,
Allumant la discorde et la guerre intestine,
Acharnant les époux, les pères, les enfants,
L'un sur l'autre entassés, l'un par l'autre expirants,
Sous des monceaux de morts avec eux disparaître!
Que le reste en tremblant rougisse aux pieds d'un maître!
Que rampant dans la poudre au bord de leur cercueil,
Pour être mieux punis ils gardent leur orgueil!
Et qu'en mordant le frein du plus lâche esclavage,
Ils vivent dans l'opprobre, et meurent dans la rage!
Où vais-je m'emporter? vains regrets! vains éclats!
Les imprécations ne nous secourent pas :
C'est moi qui suis esclave, et qui suis asservie
Aux plus durs des tyrans abhorrés dans l'Asie.

SULMA.

Vous n'êtes point réduite à la nécessité
De servir d'instrument à leur férocité.

OBÉIDE.

Si j'avais refusé ce ministère horrible,

Athamare expirait d'une mort plus terrible.

SULMA.

Mais cet amour secret qui vous parle pour lui?

OBÉIDE.

Il m'a parlé toujours; et s'il faut aujourd'hui
Exposer à tes yeux l'effroyable étendue,
La hauteur de l'abîme ou je suis descendue,
J'adorais Athamare avant de le revoir.
Il ne vient que pour moi, plein d'amour et d'espoir;
Pour prix d'un seul regard il m'offre un diadême;
Il met tout à mes pieds; et tandis que moi-même
J'aurais voulu, Sulma, mettre le monde aux siens,
Quand l'excès de ses feux n'égale pas les miens,
Lorsque je l'idolâtre, il faudra qu'Obéide
Plonge au sein d'Athamare un couteau parricide!

SULMA.

C'est un crime si grand, que ces Scythes cruels
Qui du sang des humains arrosent les autels,
S'ils connaissaient l'amour qui vous a consumée,
Eux même arrêteraient la main qu'ils ont armée.

OBÉIDE.

Non, ils la porteraient dans ce cœur adoré;
Ils l'y tiendraient sanglante, et leur glaive sacré,
De son sang par mes coups épuiserait ses veines.

SULMA.

Se peut-il?....

OBÉIDE.

Telles sont leurs ames inhumaines;
Tel est l'homme sauvage à lui-même laissé :
Il est simple, il est bon, s'il n'est point offensé;
Sa vengeance est sans borne.

SULMA.

Et ce malheureux père,

Qui creusa sous vos pas ce gouffre de misère.
Au père d'Indatire uni par l'amitié,
Consulté des vieillards, avec eux si lié,
Peut-il bien seulement supporter qu'on propose
L'horrible extrémité dont lui-même est la cause?

OBÉIDE.

Il fait beaucoup pour moi; j'ose même espérer,
Des douleurs dont j'ai vu son cœur se déchirer,
Que ses pleurs obtiendront de ce sénat agreste
Des adoucissements à leur arrêt funeste.

SULMA.

Ah! vous rendez la vie à mes sens effrayés :
Je vous haïrais trop si vous obéissiez.
Le ciel ne verra point ce sanglant sacrifice.

OBÉIDE.

Sulma!

SULMA.

Vous frémissez.

OBÉIDE.

Il faut qu'il s'accomplisse.

SCÈNE V.

OBÉIDE, SULMA, SOZAME, HERMODAN, SCYTHES ARMÉS, rangés au fond, en demi-cercle, près de l'autel.

SOZAME.

Ma fille, hélas! du moins nos Persans assiégés
Des piéges de la mort seront tous dégagés.

HERMODAN.

Des mânes de mon fils la victime attendue
Suffit à ma vengeance autant qu'elle m'est due.
(à Obéide.)
De ce peuple, crois-moi, l'inflexible équité

Sait joindre la clémence à la sévérité.

UN SCYTHE.

Et la loi des serments est une loi suprême
Aussi chère à nos cœurs que la vengeance même.

OBÉIDE.

C'est assez : je vous crois. Vous avez donc juré
Que de tous les Persans le sang sera sacré,
Sitôt que cette main remplira vos vengeances?

HERMODAN.

Tous seront épargnés. Les célestes puissances
N'ont jamais vu de Scythe oser trahir sa foi.

OBÉIDE.

Qu'Athamare à présent paraisse devant moi.

(On amène Athamare enchaîné : Obéide se place entre lui et Hermodan.)

HERMODAN.

Qu'on le traîne 'autel.

SULMA.

Ah dieux!

ATHAMARE.

Chère Obéide!
Prends ce fer, ne crains rien; que ton bras homicide
Frappe un cœur à toi seule en tout temps réservé:
On y verra ton nom; c'est là qu'il est gravé.
De tous mes compagnons tu conserves la vie;
Tu me donnes la mort; c'est toute mon envie.
Graces aux immortels, tous mes vœux sont remplis;
Je meurs pour Obéide, et meurs pour mon pays.
Rassure cette main qui tremble à mon approche;
Ne crains, en m'immolant, que le juste reproche
Que les Scythes feraient à ta timidité
S'ils voyaient ce que j'aime agir sans fermeté;
Si ta main, si tes yeux, si ton cœur qui s'égare,

S'effrayaient un moment en frappant Athamare.

SOZAME.

Ah, ma fille!....

SULMA.

Ah, madame!...

OBÉIDE.

O Scythes inhumains!
Connaissez dans quel sang vous enfoncez mes mains.
Athamare est mon prince; il est plus.... je l'adore,
Je l'aimai seul au monde.... et ce moment encore
Porte au plus grand excès dans ce cœur enivré
L'amour, le tendre amour dont il fut dévoré.

ATHAMARE.

Je meurs heureux.

OBÉIDE.

L'hymen, cet hymen que j'abjure,
Dans un sang criminel doit laver son injure....
(levant le glaive entre elle et Athamare).
Vous jurez d'épargner tous mes concitoyens....
Il l'est.... sauvez ses jours.... l'amour finit les miens.
(Elle se frappe.)
Vis, mon cher Athamare: en mourant je l'ordonne.
(Elle tombe à mi-corps sur l'autel.)

HERMODAN.

Obéide!

SOZAME.

O mon sang!

ATHAMARE.

La force m'abandonne;
Mais il m'en reste assez pour me rejoindre à toi,
Chère Obéide!
(Il veut saisir le fer.)

LE SCYTHE.

Arrête, et respecte la loi:
Ce fer serait souillé par des mains étrangères.

(Athamare tombe sur l'autel.)

HERMODAN.

Dieux! vîtes-vous jamais deux plus malheureux pères?

ATHAMARE.

Dieux! de tous mes tourments tranchez l'horrible cours.

SOZAME.

Tu dois vivre, Athamare; et j'ai payé tes jours.
Auteur infortuné des maux de ma famille,
Ensevelis du moins le père avec la fille.
Va, règne, malheureux!

HERMODAN.

Soumettons-nous au sort,
Soumettons-nous au ciel arbitre de la mort....
Nous sommes trop vengés par un tel sacrifice.
Scythes, que la pitié succède à la justice.

FIN DES SCYTHES.

VARIANTES

DES SCYTHES.

---

a Mon père veut un gendre :
Il ne commande point, mais je sais trop l'entendre.

b Appui de ma vieillesse,
Viens, mon fils, mon cher fils, combler mon allégresse.
Tout est prêt, on t'attend.

c SOZAME.

Je vous l'ai déclaré ;
Je révère un usage antique et consacré.
Mais il est dangereux : les Persans sont à craindre ;
A se venger sur vous vous allez les contraindre.

d OBÉIDE.

C'est assez : seigneur, j'ai tout prévu,
J'ai pesé mes destins, et tout est résolu.

SOZAME.

Tu me glaces d'horreur.

FIN DES VARIANTES DES SCYTHES

NOTES

DES SCYTHES.

---

1 Jamais le ciel ne fut aux humains si facile,
Que quand Jupiter même était de simple bois.
Depuis qu'on l'a fait d'or, il est sourd à nos voix.

LA FONTAINE. *Philém. et Baucis.*

2 Grands dieux, qui la rendez comme vous adorable,
Rendez-la comme vous à mes vœux exorable!

CORNEILLE, dans *Cinna.*

3 « Ipsa quidem virtus pretium sibi, solaque latè
« Fortunæ secura nitet, nec fascibus ullis
« Erigitur....
« Nil opis externæ cupiens, nil indiga laudis,
« Divitiis animosa suis.

CLAUDIAN. *Consulatus Mallii Théod.* v. 1.

4 « . . . . . Me titillat gloria.

5 « Justitiam corrupit amor sceleratus habendi.

OVID. *Met.* I. 131.

FIN DES NOTES DES SCYTHES.

LES GUÈBRES,

OU

LA TOLÉRANCE,

TRAGÉDIE EN CINQ ACTES,

NON REPRÉSENTÉE.

1769.

PRÉFACE

DES ÉDITEURS DE LA PREMIÈRE ÉDITION.

(JUILLET 1769.)

Le poème dramatique intitulé *les Guèbres* était originairement une tragédie chrétienne; mais après les tragédies de *Saint-Genest*, de *Polyeucte*, de *Théodore*, de *Gabinie*, et de tant d'autres, l'auteur de cet ouvrage craignit que le public ne fût enfin dégoûté, et que même ce ne fût en quelque façon manquer de respect pour la religion chrétienne de la mettre trop souvent sur un théâtre profane. Ce n'est que par le conseil de quelques magistrats éclairés qu'il substitua les Parsis ou Guèbres aux chrétiens. Pour peu qu'on y fasse attention, on verra qu'en effet les Guèbres n'adoraient qu'un seul Dieu; qu'ils furent persécutés comme les chrétiens depuis Dioclétien, et qu'ils ont dû dire à peu près pour leur défense tout ce que les chrétiens disaient alors.

L'empereur ne fait à la fin de la pièce que ce que fit Constantin à son avénement, lorsqu'il donna dans un édit pleine liberté aux chrétiens d'exercer leur culte, jusque-là presque toujours défendu ou à peine toléré.

M....., en composant cet ouvrage, n'eut d'autre vue que d'inspirer la charité universelle, le respect pour les lois, l'obéissance des sujets aux souverains; l'équité et l'indulgence des souverains pour leurs sujets.

Si les prêtres des faux dieux abusent cruellement de leur pouvoir dans cette pièce, l'empereur les réprime. Si l'abus du sacerdoce est condamné, la vertu de ceux qui sont dignes de leur ministère reçoit tous les éloges qu'elle mérite.

Si le tribun d'une légion, et son frère qui en est le lieutenant, s'emportent en murmures, la clémence et la justice de César en font des sujets fidèles et attachés pour jamais à sa personne.

Enfin, la morale la plus pure et la félicité publique sont l'objet et le résultat de cette pièce. C'est ainsi qu'en jugèrent des hommes d'état élevés à des postes considérables, et c'est dans cette vue qu'elle fut approuvée à Paris.

Mais on conseilla à l'auteur de ne la point exposer au théâtre, et de la réserver seulement pour le petit nombre de gens de lettres qui lisent encore ces ouvrages. On attendait alors avec impatience plusieurs tragédies plus théâtrales et plus dignes des regards du public, soit de M. du Belloy, soit de M. le Mierre, ou de quelques autres auteurs célèbres. L'auteur de *la Tolérance* n'osa ni ne voulut entrer en concurrence avec des talents qu'il sentait supérieurs aux siens; il aima mieux avoir droit à leur indulgence que de lutter vainement contre eux; et il supprima même son ouvrage, que nous présentons aujourd'hui aux gens de lettres : car c'est leur suffrage qu'il faut principalement ambitionner dans tous les genres; ce sont eux qui dirigent à la longue le jugement et le goût du public. Nous n'entendons pas seulement par gens de lettres les auteurs, mais les amateurs éclairés qui ont fait une étude approfondie de la littérature, *qui vitam excoluêre per artes*; ce sont eux que le grand Virgile place dans les Champs-Élysées parmi les ombres heureuses, parce que la culture des arts rend toujours les ames plus honnêtes et plus pures.

Enfin nous avons cru que le fond des choses qui sont traitées dans ce drame pourrait ranimer un peu le goût de la poésie, que l'esprit de dissertation et de paradoxe commence à éteindre en France, malgré les heureux efforts de plusieurs jeunes gens remplis de grands talents qu'on n'a peut-être pas assez encouragés.

DISCOURS

HISTORIQUE ET CRITIQUE

A L'OCCASION

DE LA TRAGÉDIE DES GUÈBRES.

On trouvera dans cette nouvelle édition de la tragédie des *Guèbres*, exactement corrigée, beaucoup de morceaux qui n'étaient point dans les premières. Cette pièce n'est pas une tragédie ordinaire dont le seul but soit d'occuper pendant une heure le loisir des spectateurs, et dont le seul mérite soit d'arracher, avec le secours d'une actrice, quelques larmes bientôt oubliées. L'auteur n'a point cherché de vains applaudissements, qu'on a si souvent prodigués sur les théâtres aux plus mauvais ouvrages encore plus qu'aux meilleurs.

Il a seulement voulu employer un faible talent à inspirer, autant qu'il est en lui, le respect pour les lois, la charité universelle, l'humanité, l'indulgence, la tolérance : c'est ce qu'on a déjà remarqué dans les préfaces qui ont paru à la tête de cet ouvrage dramatique.

Pour mieux parvenir à jeter dans les esprits les semences de ces vertus nécessaires à toute société, on a choisi des personnages dans l'ordre commun. On n'a pas craint de hasarder sur la scène un jardinier, une jeune fille qui a prêté la main aux travaux rustiques de son père, des officiers dont l'un commande dans une petite place frontière, et dont l'autre est lieutenant dans la compagnie de son frère. Enfin un des acteurs est un simple soldat. De tels personnages qui se rapprochent plus de la nature, et la simplicité du style qui leur convient, ont paru devoir faire plus d'impression, et mieux concourir au but proposé, que des princes amoureux et des princesses

passionnées : les théâtres ont assez retenti de ces aventures tragiques qui ne se passent qu'entre des souverains, et qui sont de peu d'utilité pour le reste des hommes. On trouve à la vérité un empereur dans cette pièce ; mais ce n'est ni pour frapper les yeux par le faste de la grandeur, ni pour étaler son pouvoir en vers ampoulés : il ne vient qu'à la fin de la tragédie, et c'est pour prononcer une loi telle que les anciens les feignaient dictées par les dieux.

Cette heureuse catastrophe est fondée sur la plus exacte vérité. L'empereur Gallien, dont les prédécesseurs avaient long-temps persécuté une secte persane, et même notre religion chrétienne, accorda enfin aux chrétiens et aux sectaires de Perse la liberté de conscience par un édit solennel. C'est la seule action glorieuse de son règne. Le vaillant et sage Dioclétien se conforma depuis à cet édit pendant dix-huit années entières. La premiere chose que fit Constantin, après avoir vaincu Maxence, fut de renouveler le fameux édit de liberté de conscience, porté par l'empereur Gallien en faveur des chrétiens. Ainsi c'est proprement la liberté donnée au christianisme qui était le sujet de la tragédie. Le respect seul pour notre religion empêcha, comme on sait, l'auteur de la mettre sur le théâtre : il donna la pièce sous le nom des *Guèbres*. S'il l'avait présentée sous le titre des *Chrétiens*, elle aurait été jouée sans difficulté, puisqu'on n'en fit aucune de représenter le *Saint-Genest* de Rotrou, le *Saint-Polyeucte*, et la *Sainte-Théodore*, vierge et martyre, de Pierre Corneille, le *Saint-Alexis* de Desfontaines, la *Sainte-Gabinie* de Brueys, et plusieurs autres.

Il est vrai qu'alors le goût était moins raffiné, les esprits étaient moins disposés à faire des applications malignes ; le public trouvait bon que chaque acteur parlât dans son caractère.

On applaudit sur le théâtre ces vers de Marcèle dans la tragédie de *Saint-Genest*, jouée en 1647, long-temps après *Polyeucte :*

O ridicule erreur de vanter la puissance
D'un dieu qui donne aux siens la mort pour récompense,
D'un imposteur, d'un fourbe et d'un crucifié !
Qui l'a mis dans le ciel ? qui l'a déifié ?

Un ramas d'ignorants et d'hommes inutiles,
De malheureux, la lie et l'opprobre des villes;
Des femmes, des enfants, dont la crédulité
S'est forgée à plaisir une divinité :
Des gens qui, dépourvus des biens de la fortune,
Trouvant dans leur malheur la lumière importune,
Sous le nom de chrétiens font gloire du trépas
Et du mépris des biens qu'ils ne possèdent pas.

Mais on applaudit encore davantage cette réponse de Saint-Genest :

Si mépriser leurs dieux, c'est leur être rebelle,
Croyez qu'avez raison je leur suis infidèle,
Et que, loin d'excuser cette infidélité,
C'est un crime innocent dont je fais vanité.
Vous verrez si ces dieux de métal et de pierre
Seront puissants au ciel comme on les croit en terre;
Et s'ils vous sauveront de la juste fureur
D'un dieu dont la créance y passe pour erreur :
Et lors ces malheureux, ces opprobres des villes,
Ces femmes, ces enfants, et ces gens inutiles,
Les sectateurs enfin de ce crucifié,
Vous diront si sans cause ils l'ont déifié.

On avait approuvé dix ans auparavant, dans la tragédie de *Saint-Polyeucte*, le zèle avec lequel il court renverser les vases sacrés et briser les statues des dieux dès qu'il est baptisé. Les esprits n'étaient pas alors aussi difficiles qu'ils le sont aujourd'hui; on ne s'aperçut pas que l'action de Polyeucte est injuste et téméraire; peu de gens même savaient qu'un tel emportement était condamné par les saints conciles. Quoi de plus condamnable en effet que d'aller exciter un tumulte horrible dans un temple, de mettre aux prises tout un peuple assemblé pour remercier le ciel d'une victoire de l'empereur, de fracasser des statues dont les débris peuvent fendre la tête des enfants et des femmes ! Ce n'est que depuis peu qu'on a vu combien la témérité de Polyeucte est insensée et coupable. La cession qu'il fait de sa femme à un païen a paru enfin à plusieurs personnes choquer la raison, les bienséances, la nature, et le christianisme même : les conversions subites de Pauline et même du lâche Félix ont trouvé des censeurs, qui, en admi-

rant les belles scènes de cette pièce, se sont révoltés contre quelques défauts de ce genre.

Athalie est peut-être le chef-d'œuvre de l'esprit humain. Trouver le secret de faire en France une tragédie intéressante sans amour, oser faire parler un enfant sur le théâtre, et lui prêter des réponses dont la candeur et la simplicité nous tirent des larmes, n'avoir presque pour acteurs principaux qu'une vieille femme et un prêtre, remuer le cœur pendant cinq actes avec ces faibles moyens, se soutenir surtout (et c'est là le grand art) par une diction toujours pure, toujours naturelle et auguste, souvent sublime; c'est là ce qui n'a été donné qu'à Racine, et qu'on ne reverra probablement jamais.

Cependant cet ouvrage n'eut long-temps que des censeurs. On connaît l'épigramme de Fontenelle, qui finit par ces mauvais vers :

Pour avoir fait pis qu'Esther,
Comment diable as-tu pu faire?

Il y avait alors une cabale si acharnée contre le grand Racine, que, si l'on en croit l'historien du théâtre français, on donnait dans des jeux de société pour pénitence à ceux qui avaient fait quelque faute, de lire un acte d'*Athalie*, comme dans la société de Boileau, de Furetière, de Chapelle, on avait imposé la pénitence de lire une page de la *Pucelle* de Chapelain : c'est sur quoi l'écrivain du siècle de Louis XIV dit, à l'article Racine : « L'or est confondu avec la boue pen-« dant la vie des artistes, et la mort les sépare. »

Enfin, ce qui montre encore plus à quel point nos premiers jugements sont souvent absurdes, combien il est rare de bien apprécier les ouvrages en tout genre, c'est que non-seulement *Athalie* fut impitoyablement déchirée, mais elle fut oubliée. On représentait tous les jours *Alcibiade*, pour qui

. . . . . La fille d'un grand roi
Brûle d'un feu secret, sans honte et sans effroi.

Tous les nouveaux acteurs essayaient leur talent dans le *Comte d'Essex*, qui dit en rendant son épée :

Vous avez en vos mains ce que toute la terre
A vu plus d'une fois utile à l'Angleterre.

On applaudissait à la reine Élisabeth, amoureuse comme une fille de quinze ans à l'âge de soixante-huit : les loges s'extasiaient quand elle disait :

> Il a trop de ma bouche, il a trop de mes yeux,
> Appris qu'il est, l'ingrat, ce que j'aime le mieux.
> De cette passion que faut-il qu'il espère ?
> Ce qu'il faut qu'il espère ! et qu'en puis-je espérer
> Que la douceur de voir, d'aimer, et de pleurer ?

Ces énormes platitudes, qui suffiraient à déshonorer une nation, avaient la plus grande vogue ; mais pour *Athalie*, il n'en était pas question, elle était ignorée du public. Une cabale l'avait anéantie, une autre cabale enfin la ressuscita. Ce ne fut point parce que cet ouvrage est un chef-d'œuvre d'éloquence qu'on le fit représenter en 1717, ce fut uniquement parce que l'âge du petit Joas et celui du roi de France régnant étant pareils, on crut que cette conformité pourrait faire une grande impression sur les esprits. Alors le public passa de trente années d'indifférence au plus grand enthousiasme.

Malgré cet enthousiasme, il y eut des critiques : je ne parle pas de ces raisonneurs destitués de génie et de goût, qui, n'ayant pu faire deux bons vers en leur vie, s'avisent de peser dans leurs petites balances les beautés et les défauts des grands hommes, à peu-près comme des bourgeois de la rue Saint-Denis jugent des campagnes des maréchaux de Turenne et de Saxe.

Je n'ai ici en vue que les réflexions sensées et patriotiques de plusieurs seigneurs considérables, soit français, soit étrangers : ils ont trouvé Joad beaucoup plus condamnable que ne l'était Grégoire VII quand il eut l'audace de déposer son empereur Henri IV, de le persécuter jusqu'à la mort, et de lui faire refuser la sépulture.

Je crois rendre service à la littérature, aux mœurs, aux lois, en rapportant ici la conversation que j'eus dans Paris avec milord Cornsbury au sortir d'une représentation d'*Athalie*.

« Je ne puis aimer, disait ce digne pair d'Angleterre, le pontife Joad : comment ! conspirer contre sa reine à laquelle il a fait serment d'obéissance ! la trahir par le plus lâche des

mensonges, en lui disant qu'il y a de l'or dans sa sacristie, et qu'il lui donnera cet or! la faire ensuite égorger par des prêtres à la Porte-aux-Chevaux sans forme de procès! une reine! une femme! quelle horreur! Encore si Joad avait quelque prétexte pour commettre cette action abominable! mais il n'en a aucun. Athalie est une grand'mère de près de cent ans; le jeune Joas est son petit-fils, son unique héritier; elle n'a plus de parents, son intérêt est de l'élever et de lui laisser la couronne; elle déclare elle-même qu'elle n'a pas d'autre intention. C'est une absurdité insupportable de supposer qu'elle veuille élever Joas chez elle pour s'en défaire; c'est pourtant sur cette absurdité que le fanatique Joad assassine sa reine.

« Je l'appelle hardiment fanatique, puisqu'il parle ainsi à sa femme (à cette femme assez inutile dans la pièce), lorsqu'il la trouve avec un prêtre qui n'est pas de sa communion :

Quoi! fille de David, vous parlez à ce traître!
Vous souffrez qu'il vous parle, et vous ne craignez pas
Que du fond de l'abîme entr'ouvert sous ses pas,
Il ne sorte à l'instant des feux qui vous embrasent,
Ou qu'en tombant sur lui ces murs ne vous écrasent!

« Je fus très-content du parterre qui riait de ces vers, et non moins content de l'acteur qui les supprima dans la représentation suivante. Je me sentais une horreur inexprimable pour ce Joad; je m'intéressais vivement à Athalie; je disais d'après vous-même : « Je pleure, hélas! de la pauvre Athalie, « si méchamment mise à mort par Joad. »

« Car pourquoi ce grand-prêtre conspire-t-il très-imprudemment contre la reine? pourquoi la trahit-il? pourquoi l'égorge-t-il? c'est apparemment pour régner lui-même sous le nom du petit Joas; car quel autre que lui pourrait avoir la régence sous un roi enfant, dont il est le maître?

« Ce n'est pas tout; il veut qu'on extermine ses concitoyens, *qu'on se baigne dans leur sang sans horreur;* il dit à ses prêtres :

Frappez, et Tyriens et même Israélites.

« Quel est le prétexte de cette boucherie? c'est que les uns

adorent Dieu sous le nom phénicien d'Adonaï, les autres sous le nom chaldéen de Baal ou Bel. En bonne foi, est-ce là une raison pour massacrer ses concitoyens, ses parents, comme il l'ordonne? Quoi! parce que Racine est janséniste, il veut qu'on fasse une Saint-Barthélemi des hérétiques.

« Il est d'autant plus permis d'avoir en exécration l'assassinat et les fureurs de Joad, que les livres juifs, que toute la terre sait être inspirés de Dieu, ne lui donnent aucun éloge. J'ai vu plusieurs de mes compatriotes qui regardent du même œil Joad et Cromwell : ils disent que l'un et l'autre se servirent de la religion pour faire mourir leurs monarques. J'ai vu même des gens difficiles qui disaient que le prêtre Joad n'avait pas plus de droit d'assassiner Athalie, que votre jacobin Clément n'en avait d'assassiner Henri III.

« On n'a jamais joué *Athalie* chez nous ; je m'imagine que c'est parce qu'on y déteste un prêtre qui assassine sa reine sans la sanction d'un acte passé en parlement.

« C'est peut-être, lui répondis-je, parce qu'on ne tue qu'une seule reine dans cette pièce ; il en faut des douzaines aux Anglais, avec autant de spectres.

« Non, croyez-moi, me répliqua-t-il, si on ne joue point *Athalie* à Londres, c'est qu'il n'y a point assez d'action pour nous ; c'est que tout s'y passe en longs discours ; c'est que les quatre premiers actes entiers sont des préparatifs ; c'est que Josabet et Mathan sont des personnages peu agissants ; c'est que le grand mérite de cet ouvrage consiste dans l'extrême simplicité et dans l'élégance noble du style. La simplicité n'est point du tout un mérite sur notre théâtre ; nous voulons bien plus de fracas, d'intrigue, d'action et d'événements variés : les autres nations nous blâment ; mais sont-elles en droit de vouloir nous empêcher d'avoir du plaisir à notre manière ? En fait de goût comme de gouvernement, chacun doit être le maître chez soi. Pour la beauté de la versification, elle ne se peut jamais traduire. Enfin le jeune Éliacin *en long habit de lin*, et le petit Zacharie, tous deux présentant le sel au grand-prêtre, ne feraient aucun effet sur les têtes de mes compatriotes, qui veulent être profondément occupées et fortement remuées.

« Personne ne court véritablement le moindre danger dans cette pièce jusqu'au moment où la trahison du grand-prêtre éclate : car assurément on ne craint point qu'Athalie fasse tuer le petit Joas ; elle n'en a nulle envie ; *elle veut l'élever comme son propre fils*. Il faut avouer que le grand-prêtre, par ses manœuvres et par sa férocité, fait tout ce qu'il peut pour perdre cet enfant qu'il veut conserver ; car, en attirant la reine dans le temple sous prétexte de lui donner de l'argent, en préparant cet assassinat, pouvait-il s'assurer que le petit Joas ne serait pas égorgé dans le tumulte ?

« En un mot, ce qui peut être bon pour une nation peut être fort insipide pour une autre. On a voulu en vain me faire admirer la réponse que Joas fait à la reine quand elle lui dit :

J'ai mon dieu que je sers ; vous servirez le vôtre :
Ce sont deux puissants dieux.

Le petit Juif lui répond :

Il faut craindre le mien,
Lui seul est dieu, madame, et le vôtre n'est rien.

« Qui ne voit que l'enfant aurait répondu de même s'il avait été élevé dans le culte de Baal par Mathan ? Cette réponse ne signifie autre chose, sinon, j'ai raison, et vous avez tort, car ma nourrice me l'a dit.

« Enfin, monsieur, j'admire avec vous l'art et les vers de Racine dans *Athalie*, et je trouve avec vous que le fanatique Joad est d'un très-dangereux exemple.

« Je ne veux point, lui répliquai-je, condamner le goût de vos Anglais ; chaque peuple a son caractère : ce n'est point pour le roi Guillaume que Racine fit son *Athalie ;* c'est pour madame de Maintenon et pour des Français. Peut-être vos Anglais n'auraient point été touchés du péril imaginaire du petit Joas ; ils raisonnent, mais les Français sentent : il faut plaire à sa nation ; et quiconque n'a point avec le temps de réputation chez soi, n'en a jamais ailleurs. Racine prévit bien l'effet que sa pièce devait faire sur notre théâtre ; il conçut que les spectateurs croiraient en effet que la vie de l'enfant est menacée, quoiqu'elle ne le soit point du tout. Il sentit qu'il ferait illusion

par le prestige de son art admirable ; que la présence de cet enfant et les discours touchants de Joad, qui lui sert de père, arracheraient des larmes.

« J'avoue qu'il n'est pas possible qu'une femme d'environ cent ans veuille égorger son petit-fils, son unique héritier ; je sais qu'elle a un intérêt pressant à l'élever auprès d'elle, qu'il doit lui servir de sauvegarde contre ses ennemis, que la vie de cet enfant doit être son plus cher objet après la sienne propre ; mais l'auteur a l'adresse de ne pas présenter cette vérité aux yeux ; il la déguise, il inspire de l'horreur pour Athalie, qu'il représente comme ayant égorgé tous ses petits-fils, quoique ce massacre ne soit nullement vraisemblable. Il suppose que Joas a échappé au carnage ; dès lors le spectateur est alarmé et attendri. Un vrai poète, tel que Racine, est, si je l'ose dire, comme un dieu qui tient les cœurs des hommes dans sa main. Le potier qui donne à son gré des formes à l'argile n'est qu'une faible image du grand poète qui tourne comme il veut nos idées et nos passions. »

Tel fut à peu près l'entretien que j'eus autrefois avec milord Cornsbury, l'un des meilleurs esprits qu'ait produits la Grande-Bretagne.

Je reviens à présent à la tragédie des *Guèbres*, que je suis bien loin de comparer à l'*Athalie* pour la beauté du style, pour la simplicité de la conduite, pour la majesté du sujet, pour les ressources de l'art.

Athalie a d'ailleurs un avantage que rien ne peut compenser, celui d'être fondée sur une religion qui était alors la seule véritable, et qui n'a été, comme on sait, remplacée que par la nôtre. Les noms seuls d'Israël, de David, de Salomon, de Juda, de Benjamin, impriment sur cette tragédie je ne sais quelle horreur religieuse qui saisit un grand nombre de spectateurs. On rappelle dans la pièce tous les prodiges sacrés dont Dieu honora son peuple juif sous les descendants de David ; Achab puni, les chiens qui lèchent son sang, suivant la prédiction d'Élie, et suivant le psaume LXVII : *Les chiens lècheront leur sang.....*

Élie annonce qu'il ne pleuvra de trois ans ; il prouve à quatre cent cinquante prophètes du roi Achab qu'ils sont de

faux prophètes, en fesant consumer son holocauste d'un bœuf par le feu du ciel; et il fait égorger les quatre cent cinquante prophètes qui n'ont pu opérer un pareil miracle : tous ces grands signes de la puissance divine sont retracés pompeusement dans la tragédie d'*Athalie* dès la première scène. Le pontife Joad lui-même prophétise et déclare que l'or sera changé en plomb. Tout le sublime de l'histoire juive est répandu dans la pièce depuis le premier vers jusqu'au dernier.

La tragédie des *Guèbres* ne peut être appuyée par ces secours divins : il ne s'agit ici que d'humanité. Deux simples officiers, pleins d'honneur et de générosité, veulent arracher une fille innocente à la fureur de quelques prêtres païens. Point de prodiges, point d'oracle, point d'ordre des dieux; la seule nature parle dans la pièce. Peut-être ne va-t-on pas loin quand on n'est pas soutenu par le merveilleux : mais enfin la morale de cette tragédie est si pure et si touchante, qu'elle a trouvé grace devant tous les esprits bien faits.

Si quelque ouvrage de théâtre pouvait contribuer à la félicité publique par des maximes sages et vertueuses, on convient que c'est celui-ci. Il n'y a point de souverain à qui la terre entière n'applaudît avec transport si on lui entendait dire :

> Je pense en citoyen, j'agis en empereur;
> Je hais le fanatique et le persécuteur.

Tout l'esprit de la pièce est dans ces deux vers; tout y conspire à rendre les mœurs plus douces, les peuples plus sages, les souverains plus compatissants, la religion plus conforme à la volonté divine.

On nous a mandé que des hommes ennemis des arts, et plus encore de la saine morale, cabalaient en secret contre cet ouvrage utile. Ils ont prétendu, dit-on, qu'on pouvait appliquer à quelques pontifes, à quelques prêtres modernes ce qu'on dit des anciens prêtres d'Apamée. Nous ne pouvons croire qu'on ose hasarder, dans un siècle tel que le nôtre, des allusions si fausses et si ridicules. S'il y a peu de génies dans ce siècle, il faut avouer du moins qu'il y règne une raison très-cultivée. Les honnêtes gens ne souffrent plus ces allusions malignes, ces interprétations forcées, cette fureur de voir dans un ouvrage

ce qui n'y est pas. On employa cet indigne artifice contre le *Tartufe* de Molière ; il ne prévalut pas : prévaudrait-il aujourd'hui ?

Quelques figuristes, dit-on, prétendent que les prêtres d'Apamée sont les jésuites Le Tellier et Doucin, qu'Arzame est une religieuse de Port-Royal, que les Guèbres sont les jansénistes. Cette idée est folle ; mais quand même on pourrait la couvrir de quelque apparence de raison, qu'en résulterait-il ? que les jésuites ont été quelque temps des persécuteurs, des ennemis de la paix publique, qu'ils ont fait languir et mourir par lettres de cachet dans des prisons plus de cinq cents citoyens pour je ne sais quelle bulle qu'ils avaient fabriquée eux-mêmes, et qu'enfin on a très-bien fait de les punir.

D'autres, qui veulent absolument trouver une clef pour l'intelligence des *Guèbres*, soupçonnent qu'on a voulu peindre l'inquisition, parce que, dans plusieurs pays, des magistrats ont siégé avec les moines inquisiteurs pour veiller aux intérêts de l'état : cette idée n'est pas moins absurde que l'autre. Pourquoi vouloir expliquer ce qui ne demande aucune explication ? pourquoi s'obstiner à faire d'une tragédie une énigme dont on cherche le mot ? Il y eut un nommé Du Magnon qui imprima que Cinna était le portrait de la cour de Louis XIII.

Mais supposons encore qu'on pût imaginer quelque ressemblance entre les prêtres d'Apamée et les inquisiteurs ; il n'y aurait dans cette ressemblance prétendue qu'une raison de plus d'élever des monuments à la gloire des ministres d'Espagne et de Portugal qui ont enfin réprimé les horribles abus de ce tribunal sanguinaire. Vous voulez à toute force que cette tragédie soit la satire de l'inquisition ; eh bien ! bénissez donc tous les parlements de France qui se sont constamment opposés à l'introduction de cette magistrature monstrueuse, étrangère, inique, dernier effort de la tyrannie, et opprobre du genre humain. Vous cherchez des allusions ; adoptez donc celle qui se présente si naturellement dans le clergé de France, composé en général d'hommes dont la vertu égale la naissance, et qui ne sont point persécuteurs.

> Ces pontifes divins, justement respectés,
> Ont condamné l'orgueil, et plus les cruautés.

Vous trouverez, si vous voulez, une ressemblance plus frappante entre l'empereur qui vient dire, à la fin de la tragédie, qu'il ne veut pour prêtres que des hommes de paix, et ce roi sage qui a su calmer des querelles ecclésiastiques qu'on croyait interminables.

Quelque allégorie que vous cherchiez dans cette pièce, vous n'y verrez que l'éloge du siècle.

Voilà ce qu'on répondrait avec raison à quiconque aurait la manie de vouloir envisager le tableau du temps présent dans une antiquité de quinze cents années.

Si la tolérance accordée par quelques empereurs romains paraissait d'une conséquence dangereuse à quelques habitants des Gaules du dix-huitième siècle de notre ère vulgaire; s'ils oubliaient que les Provinces-Unies doivent leur opulence à cette tolérance humaine, l'Angleterre sa puissance, l'Allemagne sa paix intérieure, la Russie sa grandeur, sa nouvelle population, sa force; si ces faux politiques s'effarouchent d'une vertu que la nature enseigne, s'ils osent s'élever contre cette vertu, qu'ils songent au moins qu'elle est recommandée par Sévère dans *Polyeucte :*

> J'approuve cependant que chacun ait ses dieux.

Qu'ils avouent que dans *les Guèbres* ce droit naturel est bien plus restreint dans des limites raisonnables :

> Que chacun dans sa loi cherche en paix la lumière;
> Mais la loi de l'état est toujours la première.

Aussi ces vers ont été toujours reçus avec une approbation universelle partout où la pièce a été représentée. Ce qui est approuvé par le suffrage de tous les hommes est sans doute le bien de tous les hommes.

L'empereur, dans la tragédie des *Guèbres*, n'entend point et ne peut entendre par le mot de *tolérance* la licence des opinions contraires aux mœurs, les assemblées de débauche, les confréries fanatiques; il entend cette indulgence qu'on doit à tous les citoyens qui suivent en paix ce que leur conscience leur dicte, et qui adorent la divinité sans troubler la société. Il ne veut pas qu'on punisse ceux qui se trompent comme on puni-

rait des parricides. Un code criminel fondé sur une loi si sage abolirait des horreurs qui font frémir la nature : on ne verrait plus des préjugés tenir lieu de lois divines, les plus absurdes délations devenir des convictions, une secte accuser continuellement une autre secte d'immoler ses enfants, des actions indifférentes en elles-mêmes portées devant les tribunaux comme d'énormes attentats, des opinions simplement philosophiques traitées de crime de lèse-majesté divine et humaine, un pauvre gentilhomme condamné à la mort pour avoir soulagé la faim dont il était pressé en mangeant de la chair de cheval en carême*, une étourderie de jeunesse punie par un supplice réservé aux parricides ; et enfin les mœurs les plus barbares étaler, à l'étonnement des nations indignées, toute leur atrocité dans le sein de la politesse et des plaisirs. C'était malheureusement le caractère de quelques peuples dans des temps d'ignorance. Plus on est absurde, plus on est intolérant et cruel : l'absurdité a élevé plus d'échafauds qu'il n'y a eu de criminels. C'est l'absurdité qui livra aux flammes la maréchale d'Ancre et le curé Urbain Grandier ; c'est l'absurdité, sans doute, qui fut l'origine de la Saint-Barthélemi. Quand la raison est pervertie, l'homme devient un animal féroce ; les bœufs et les singes se changent en tigres. Voulez-vous changer enfin ces bêtes en hommes ? commencez par souffrir qu'on leur prêche la raison.

* Claude Guillon, exécuté en 1629, le 25 juillet, à Saint-Claude, en Franche-Comté, pour ce crime de lèse-majesté divine au premier chef.

AVIS

DES ÉDITEURS DE L'ÉDITION DE KEHL.

La tragédie des *Guèbres* fut donnée au public comme l'ouvrage d'un jeune auteur anonyme ; et nous voyons dans le manuscrit du véritable auteur que son intention avait été d'abord de l'attribuer à feu M. Desmahis, l'un de ses plus aimables élèves ; et voici comme il terminait le discours qu'on vient de lire :

« Le résultat de ce discours est qu'il faut de la tolérance dans « les beaux-arts comme dans la société : aussi ce jeune Des- « mahis était le plus tolérant de tous les hommes : il ne haïssait « que les pédants insolents, qui sont la pire espèce du genre hu- « main, soit qu'ils parlent en persécuteurs, comme l'ont été les « jésuites, soit qu'ils outragent des citoyens dans des gazettes « ecclésiastiques ou profanes, pour avoir du pain. S'il était « inexorable pour ces ames lâches et perverses, il était très- « indulgent pour les ouvrages de génie. Il n'en est aucun de « parfait, disait-il, pas même le *Tartufe*, qui approche tant de « la perfection. Il y a des morceaux parfaits, c'est tout ce qu'on « peut attendre de la faiblesse humaine.

« C'est dommage qu'il soit mort si jeune, ainsi que Guillaume « Vadé et Jérôme Carré ; ils auraient peut-être un peu servi à « débarbouiller ce siècle.

« Je donne donc en pur don *les Guèbres* de M. Desmahis à « un libraire qui les donnera au public pour de l'argent.

« Je n'excuse ni la singularité de cette pièce ni ses défauts.

« Si *les Guèbres* ennuient mon cher lecteur, et m'ennuient « moi-même quand je les relirai, ce qui m'est arrivé en cent « occasions, je leur dirai :

« Enfant posthume et misérable
« De mon cher petit Desmahis,
« Tombez dans la foule innombrable
« De ces impertinents écrits
« Dont l'énormité nous accable,
« Tant en province qu'à Paris.
« C'est un destin bien déplorable,
« Mais c'est celui des beaux esprits
« De notre siècle incomparable. »

PERSONNAGES.

IRADAN, tribun militaire, commandant dans le château d'Apamée.

CÉSÈNE, son frère et son lieutenant.

ARZÉMON, Parsis ou Guèbre, agriculteur, retiré près de la ville d'Apamée.

ARZÉMON, son fils.

ARZAME, sa fille.

MÉGATISE, Guèbre, soldat de la garnison.

PRÊTRES DE PLUTON.

L'EMPEREUR ET SES OFFICIERS.

SOLDATS.

La scène est dans le château d'Apamée, sur l'Oronte, en Syrie.

LES GUÈBRES,

OU

LA TOLÉRANCE.

ACTE PREMIER.

SCÈNE I.

IRADAN, CÉSÈNE.

CÉSÈNE.

Je suis las de servir. Souffrirons-nous, mon frère,
Cet avilissement du grade militaire?
N'avez-vous avec moi, dans quinze ans de hasards,
Prodigué votre sang dans les camps des Césars,
Que pour languir ici loin des regards du maître,
Commandant subalterne et lieutenant d'un prêtre?
Apamée à mes yeux est un séjour d'horreur.
J'espérais près de vous montrer quelque valeur,
Combattre sous vos lois, suivre en tout votre exemple;
Mais vous n'en recevez que des tyrans d'un temple;
Ces mortels inhumains, à Pluton consacrés,
Dictent par votre voix leurs décrets abhorrés:
Ma raison s'en indigne, et mon honneur s'irrite
De vous voir en ces lieux leur premier satellite.

IRADAN.

Ah! des mêmes chagrins mes sens sont pénétrés;
Moins violent que vous, je les ai dévorés:

Mais que faire? et qui suis-je? un soldat de fortune;
Né citoyen romain, mais de race commune,
Sans soutiens, sans patrons qui daignent m'appuyer,
Sous ce joug odieux il m'a fallu plier.
Des prêtres de Pluton dans les murs d'Apamée
L'autorité fatale est trop bien confirmée:
Plus l'abus est antique, et plus il est sacré;
Par nos derniers Césars on l'a vu révéré.
De l'empire persan l'Oronte nous sépare;
Gallien veut punir la nation barbare
Chez qui Valérien, victime des revers,
Chargé d'ans et d'affronts, expira dans les fers.
Venger la mort d'un père est toujours légitime.
Le culte des Persans à ses yeux est un crime.
Il redoute, ou du moins il feint de redouter
Que ce peuple inconstant, prompt à se révolter,
N'embrasse aveuglément cette secte étrangère,
A nos lois, à nos dieux, à notre état contraire;
Il dit que la Syrie a porté dans son sein
De vingt cultes nouveaux le dangereux essaim,
Que la paix de l'empire en peut être troublée,
Et des Césars un jour la puissance ébranlée:
C'est ainsi qu'il excuse un excès de rigueur.

CÉSÈNE.

Il se trompe; un sujet gouverné par l'honneur
Distingue en tous les temps l'état et sa croyance.
Le trône avec l'autel n'est point dans la balance.
Mon cœur est à mes dieux, mon bras à l'empereur.
Eh quoi! si des Persans vous embrassiez l'erreur,
Aux serments d'un tribun seriez-vous moins fidèle?
Seriez-vous moins vaillant? auriez-vous moins de zèle?
Que César à son gré se venge des Persans;
Mais pourquoi parmi nous punir des innocents?

Et pourquoi vous charger de l'affreux ministère
Que partage avec vous un sénat sanguinaire?

IRADAN.

On prétend qu'à ce peuple il faut un joug de fer,
Une loi de terreur, et des juges d'enfer.
Je sais qu'au Capitole on a plus d'indulgence;
Mais le cœur en ces lieux se ferme à la clémence:
Dans ce sénat sanglant les tribuns ont leur voix;
J'ai souvent amolli la dureté des lois;
Mais ces juges altiers contestent à ma place
Le droit de pardonner, le droit de faire grace.

CÉSÈNE.

Ah! laissons cette place et ces hommes pervers.
Sachez que je vivrais dans le fond des déserts
Du travail de mes mains, chez un peuple sauvage,
Plutôt que de ramper dans ce dur esclavage.

IRADAN.

Cent fois, dans les chagrins dont je me sens presser,
A ces honneurs honteux j'ai voulu renoncer;
Et, foulant à mes pieds la crainte et l'espérance,
Vivre dans la retraite et dans l'indépendance;
Mais j'y craindrais encor les yeux des délateurs:
Rien n'échappe aux soupçons de nos accusateurs.
Hélas! vous savez trop qu'en nos courses premières
On nous vit des Persans habiter les frontières;
Dans les remparts d'Émesse un lien dangereux,
Un hymen clandestin nous enchaîna tous deux:
Ce nœud saint par lui-même est par nos lois impie,
C'est un crime d'état que la mort seule expie;
Et contre les Persans César envenimé
Nous punirait tous deux d'avoir jadis aimé.

CÉSÈNE.

Nous le mériterions. Pourquoi, malgré nos chaînes,

Avons-nous combattu sous les aigles romaines?
Triste sort d'un soldat! docile meurtrier,
Il détruit sa patrie et son propre foyer
Sur un ordre émané d'un préfet du prétoire;
Il vend le sang humain! c'est donc là de la gloire!
Nos homicides bras, gagés par l'empereur,
Dans des lieux trop chéris ont porté leur fureur.
Qui sait si, dans Émesse abandonnée aux flammes,
Nous n'avons pas frappé nos enfants et nos femmes?
Nous étions commandés pour la destruction;
Le feu consuma tout; je vis notre maison,
Nos foyers enterrés dans la perte commune.
Je ne regrette point une faible fortune;
Mais nos femmes, hélas! nos enfants au berceau!
Ma fille, votre fils, sans vie et sans tombeau!
César nous rendra-t-il ces biens inestimables?
C'est de l'avoir servi que nous sommes coupables;
C'est d'avoir obéi quand il fallut marcher,
Quand César alluma cet horrible bûcher;
C'est d'avoir asservi sous des lois sanguinaires
Notre indigne valeur et nos mains mercenaires.

IRADAN.

Je pense comme vous, et vous me connaissez;
Mes remords par le temps ne sont point effacés.
Mon métier de soldat pèse à mon cœur trop tendre;
Je pleurerai toujours sur ma famille en cendre;
J'abhorrerai ces mains qui n'ont pu les sauver;
Je chérirai ces pleurs qui viennent m'abreuver:
Nous n'aurons, dans l'ennui qui tous deux nous consume,
Que des nuits de douleur et des jours d'amertume.

CÉSÈNE.

Pourquoi donc voulez-vous de nos malheureux jours,
Dans ce fatal service, empoisonner le cours?

Rejetez un fardeau que ma gloire déteste;
Demandez à César un emploi moins funeste:
On dit qu'en nos remparts il revient aujourd'hui.

IRADAN.

Il faut des protecteurs qui m'approchent de lui;
Percerai-je jamais cette foule empressée,
D'un préfet du prétoire esclave intéressée,
Ces flots de courtisans, ce monde de flatteurs,
Que la fortune attache aux pas des empereurs,
Et qui laisse languir la valeur ignorée,
Loin des palais des grands, honteuse et retirée?

CÉSÈNE.

N'importe, à ses genoux il faudra nous jeter;
S'il est digne du trône, il doit nous écouter.

SCÈNE II.

IRADAN, CÉSÈNE, MÉGATISE.

IRADAN.

Soldat, que me veux-tu?

MÉGATISE.

Des prêtres d'Apamée
Une horde nombreuse, inquiète, alarmée,
Veut qu'on ouvre à l'instant, et prétend vous parler.

IRADAN.

Quelle victime encor leur faut-il immoler?

MÉGATISE.

Ah! tyrans!

CÉSÈNE.

C'en est trop, mon frère, je vous quitte;
Je ne contiendrais pas le courroux qui m'irrite:
Je n'ai point de séance au tribunal de sang

Où montent les tribuns par les droits de leur rang;
Si j'y dois assister, ce n'est qu'en votre absence.
De votre ministère exercez la puissance,
Tempérez de vos lois les décrets rigoureux,
Et, si vous le pouvez, sauvez les malheureux.

SCÈNE III.

IRADAN, LE GRAND-PRÊTRE DE PLUTON ET SES SUIVANTS; MÉGATISE, SOLDATS.

IRADAN.

Ministres de nos dieux, quel sujet vous attire?

LE GRAND-PRÊTRE.

Leur service, leur loi, l'intérêt de l'empire,
Les ordres de César.

IRADAN.

Je les respecte tous,
Je leur dois obéir; mais que m'annoncez-vous?

LE GRAND-PRÊTRE.

Nous venons condamner une fille coupable,
Qui, des mages persans disciple abominable,
Au pied du mont Liban, par un culte odieux,
Invoquait le soleil, et blasphémait nos dieux;
Envers eux criminelle, envers César lui-même,
Elle ose mépriser notre juste anathème.
Vous devez avec nous prononcer son arrêt;
Le crime est avéré, son supplice est tout prêt.

IRADAN.

Quoi! la mort!

LE SECOND PRÊTRE.

Elle est juste, et notre loi l'exige.

IRADAN.

Mais ses sévérités....

LE GRAND-PRÊTRE.

Elle mourra, vous dis-je;
On va dans ce moment la remettre en vos mains:
Remplissez de César les ordres souverains.

IRADAN.

Une fille! un enfant!

LE SECOND PRÊTRE.

Ni le sexe, ni l'âge
Ne peut fléchir les dieux que l'infidèle outrage.

IRADAN.

Cette rigueur est grande; il faut l'entendre au moins.

LE GRAND-PRÊTRE.

Nous sommes à la fois et juges et témoins.
Un profane guerrier ne devrait point paraître
Dans notre tribunal à côté du grand-prêtre,
L'honneur du sacerdoce en est trop irrité;
Affecter avec nous l'ombre d'égalité,
C'est offenser des dieux la loi terrible et sainte;
Elle exige de vous le respect et la crainte:
Nous seuls devons juger, pardonner, ou punir,
Et César vous dira comme il faut obéir.

IRADAN.

Nous sommes ses soldats, nous servons notre maître.
Il peut tout.

LE GRAND-PRÊTRE.

Oui, sur vous.

IRADAN.

Sur vous aussi peut-être.

LE GRAND-PRÊTRE.

Nos maîtres sont les dieux.

IRADAN.

Servez-les aux autels.

LE GRAND-PRÊTRE.

Nous les servons ici contre les criminels.

IRADAN.

Je sais quels sont vos droits; mais vous pourriez apprendre
Qu'on les perd quelquefois en voulant les étendre.
Les pontifes divins, justement respectés,
Ont condamné l'orgueil, et plus les cruautés;
Jamais le sang humain ne coula dans leurs temples :
Ils font des vœux pour nous; imitez leurs exemples.
Tant qu'en ces lieux surtout je pourrai commander,
N'espérez pas me nuire et me déposséder
Des droits que Rome accorde aux tribuns militaires.
Rien ne se fait ici par des lois arbitraires;
Montez au tribunal, et siégez avec moi.
Vous, soldats, conduisez, mais au nom de la loi,
La malheureuse enfant dont je plains la détresse.
Ne l'intimidez point, respectez sa jeunesse,
Son sexe, sa disgrace, et, dans notre rigueur,
Gardons-nous bien surtout d'insulter au malheur.

(Il monte au tribunal.)

Puisque César le veut, pontifes, prenez place.

LE GRAND-PRÊTRE.

César viendra bientôt réprimer tant d'audace.

SCÈNE IV.

LES PRÉCÉDENTS, ARZAME.

(Iradan est placé entre le premier et le second pontife.)

IRADAN.

Approchez-vous, ma fille, et reprenez vos sens.

LE GRAND-PRÊTRE.

Vous avez à nos yeux, par un impur encens,

Honorant un faux dieu qu'ont annoncé les mages,
Aux vrais dieux des Romains refusé vos hommages;
A nos préceptes saints vous avez résisté;
Rien ne vous lavera de tant d'impiété.

LE SECOND PRÊTRE.

Elle ne répond point, son maintien, son silence,
Sont aux dieux comme à nous une nouvelle offense.

IRADAN.

Prêtres, votre langage a trop de dureté,
Et ce n'est pas ainsi que parle l'équité :
Si le juge est sévère, il n'est point tyrannique.
Tout soldat que je suis je sais comme on s'explique...
Ma fille, est-il bien vrai que vous ne suiviez pas
Le culte antique et saint qui règne en nos climats?

ARZAME.

Oui, seigneur, il est vrai.

LE GRAND-PRÊTRE.

C'en est assez.

LE SECOND PRÊTRE.

Son crime
Est dans sa propre bouche, elle en sera victime.

IRADAN.

Non, ce n'est point assez; et si la loi punit
Les sujets syriens qu'un mage pervertit,
On borne la rigueur à bannir des frontières
Les Persans ennemis du culte de nos pères.
Sans doute elle est Persane; on peut de ce séjour
L'envoyer aux climats dont elle tient le jour.
Osez, sans vous troubler, dire où vous êtes née,
Quelle est votre famille et votre destinée.

ARZAME.

Je rends grace, seigneur, à tant d'humanité :
Mais je ne puis jamais trahir la vérité;

Mon cœur, selon ma loi, la préfère à la vie [1] :
Je ne puis vous tromper, ces lieux sont ma patrie.

IRADAN.

O vertu trop sincère! ô fatale candeur!
Eh bien! prêtres des dieux, faut-il que votre cœur
Ne soit point amolli du malheur qui la presse?
De sa simplicité, de sa tendre jeunesse?

LE GRAND-PRÊTRE.

Notre loi nous défend une fausse pitié :
Au soleil à nos yeux elle a sacrifié ;
Il a vu son erreur, il verra son supplice.

ARZAME.

Avant de me juger, connaissez la justice :
Votre esprit contre nous est en vain prévenu ;
Vous punissez mon culte, il vous est inconnu.
Sachez que ce soleil qui répand la lumière,
Ni vos divinités de la nature entière,
Que vous imaginez résider dans les airs,
Dans les vents, dans les flots, sur la terre, aux enfers,
Ne sont point les objets que mon culte envisage;
Ce n'est point au soleil à qui je rends hommage,
C'est au Dieu qui le fit, au Dieu son seul auteur,
Qui punit le méchant et le persécuteur,
Au Dieu dont la lumière est le premier ouvrage;
Sur le front du soleil il traça son image,
Il daigna de lui-même imprimer quelques traits
Dans le plus éclatant de ses faibles portraits.
Nous adorons en eux sa splendeur éternelle.
Zoroastre, embrasé des flammes d'un saint zèle,
Nous enseigna ce Dieu que vous méconnaissez,
Que par des dieux sans nombre en vain vous remplacez,
Et dont je crains pour vous la justice immortelle.
Des grands devoirs de l'homme il donna le modèle;

Il veut qu'on soit soumis aux lois de ses parents,
Fidèle envers ses rois, même envers ses tyrans,
Quand on leur a prêté serment d'obéissance;
Que l'on tremble surtout d'opprimer l'innocence;
Qu'on garde la justice et qu'on soit indulgent;
Que le cœur et la main s'ouvrent à l'indigent.
De la haine à ce cœur il défendit l'entrée;
Il veut que parmi nous l'amitié soit sacrée :
Ce sont là les devoirs qui nous sont imposés....
Prêtres, voilà mon Dieu : frappez, si vous l'osez.

IRADAN.

Vous ne l'oserez point; sa candeur et son âge,
Sa naïve éloquence et surtout son courage,
Adouciront en vous cette âpre austérité
Qu'un faux zèle honora du nom de piété.
Pour moi, je vous l'avoue, un pouvoir invincible
M'a parlé par sa bouche, et m'a trouvé sensible;
Je cède à cet empire, et mon cœur combattu,
En plaignant ses erreurs, admire sa vertu:
A ses illusions si le ciel l'abandonne,
Le ciel peut se venger, mais que l'homme pardonne.
Dût César me punir d'avoir trop émoussé
Le fer sacré des lois entre nos mains laissé,
J'absous cette coupable.

LE GRAND-PRÊTRE.

Et moi je la condamne.
Nous ne souffrirons pas qu'un soldat, un profane,
Corrompant de nos lois l'inflexible équité,
Protège ici l'erreur avec impunité.

LE SECOND PRÊTRE.

Il faut savoir surtout quel mortel l'a séduite,
Quel rebelle en secret la tient sous sa conduite,
De son sang réprouvé quels sont les vils auteurs.

ARZAME.

Qui? moi! j'exposerais mon père à vos fureurs?
Moi, pour vous obéir, je serais parricide?
Plus votre ordre est injuste, et moins il m'intimide.
Dites-moi quelles lois, quels édits, quels tyrans
Ont jamais ordonné de trahir ses parents?
J'ai parlé, j'ai tout dit, et j'ai pu vous confondre;
Ne m'interrogez plus, je n'ai rien à répondre.

LE GRAND-PRÊTRE.

On vous y forcera.... Garde de nos prisons,
Tribun, c'est en vos mains que nous la remettons;
C'est au nom de César, et vous répondrez d'elle.
Je veux bien présumer que vous serez fidèle
Aux lois de l'empereur, à l'intérêt des cieux.

SCÈNE V.

IRADAN, ARZAME.

IRADAN.

Tout au nom de César, et tout au nom des dieux!
C'est en ces noms sacrés qu'on fait des misérables :
O pouvoirs souverains, on vous en rend coupables!...
Vous, jeune malheureuse, ayez un peu d'espoir.
Vous me voyez chargé d'un funeste devoir;
Ma place est rigoureuse, et mon ame indulgente.
Des prêtres de Pluton la troupe intolérante
Par un cruel arrêt vous condamne à périr;
Un soldat vous absout, et veut vous secourir.
Mais que puis-je contre eux! le peuple les révère,
L'empereur les soutient; leur ordre sanguinaire,
A mes yeux, malgré moi, peut être exécuté.

ARZAME.

Mon cœur est plus sensible à votre humanité,

Qu'il n'est glacé de crainte à l'aspect du supplice.

IRADAN.

Vous pourriez désarmer leur barbare injustice,
Abjurer votre culte, implorer l'empereur;
J'ose vous en prier.

ARZAME.

Je ne le puis, seigneur.

IRADAN.

Vous me faites frémir, et j'ai peine à comprendre
Tant d'obstination dans un âge si tendre;
Pour des préjugés vains aux nôtres opposés
Vous prodiguez vos jours à peine commencés.

ARZAME.

Hélas! pour adorer le Dieu de mes ancêtres
Il me faut donc mourir par la main de vos prêtres!
Il me faut expirer par un supplice affreux,
Pour n'avoir pas appris l'art de penser comme eux!
Pardonnez cette plainte, elle est trop excusable;
Je n'en saurai pas moins, d'un front inaltérable
Supporter les tourments qu'on va me préparer,
Et chérir votre main, qui veut m'en délivrer.

IRADAN.

Ainsi vous surmontez vos mortelles alarmes,
Vous, si jeune et si faible! et je verse des larmes!
Je pleure, et d'un œil sec vous voyez le trépas :
Non, malheureuse enfant, vous ne périrez pas.
Je veux, malgré vous même, obtenir votre grace;
De vos persécuteurs je braverai l'audace.
Laissez-moi seulement parler à vos parents :
Qui sont-ils?

ARZAME.

Des mortels inconnus aux tyrans,
Sans dignités, sans biens; de leurs mains innocentes

Ils cultivaient en paix des campagnes riantes,
Fidèles à leur culte ainsi qu'à l'empereur [2].

IRADAN.

Au bruit de vos dangers ils mourront de douleur;
Apprenez-moi leur nom.

ARZAME.

J'ai gardé le silence
Quand de mes oppresseurs la barbare insolence
Voulait que mes parents leur fussent décelés;
Mon cœur fermé pour eux s'ouvre quand vous parlez :
Mon père est Arzémon : ma mère infortunée
Quand j'étais au berceau finit sa destinée :
A peine je l'ai vue; et tout ce qu'on m'a dit,
C'est qu'un chagrin mortel accablait son esprit;
Le ciel permet encor que le mien s'en souvienne :
Elle mouillait de pleurs et sa couche et la mienne.
Je naquis pour la peine et pour l'affliction.
Mon père m'éleva dans sa religion,
Je n'en connus point d'autre; elle est simple, elle est pure;
C'est un présent divin des mains de la nature.
Je meurs pour elle.

IRADAN.

O ciel! ô Dieu qui l'écoutez,
Sur cet ame si belle étendez vos bontés!...
Mais parlez, votre père est-il dans Apamée?

ARZAME.

Non, seigneur, de César il a suivi l'armée:
Il apporte en son camp les fruits de ses jardins,
Qu'avec lui quelquefois j'arrosai de mes mains :
Nos mœurs, vous le voyez, sont simples et rustiques.

IRADAN.

Reste de l'âge d'or et des vertus antiques!
Que n'ai-je ainsi vécu! que tout ce que j'entends

Porte au fond de mon cœur des traits intéressants!
Vivez, ô noble objet! ce cœur vous en conjure.
J'en atteste cet astre et sa lumière pure,
Lui, par qui je vous vois, et que vous révérez;
S'il est sacré pour vous, vos jours sont plus sacrés!
Et je perdrai ma place avant qu'en sa furie
La main du fanatisme attente à votre vie....
Vous la suivrez, soldats, mais c'est pour observer
Si ces prêtres cruels oseraient l'enlever.
Contre leurs attentats vous prendrez sa défense.
Il est beau de mourir pour sauver l'innocence.
Allez.

ARZAME.

Ah! c'en est trop; mes jours infortunés
Méritent-ils, seigneur, les soins que vous prenez?
Modérez ces bontés d'un sauveur, et d'un père.

SCÈNE VI.

IRADAN.

Je m'emporte trop loin : ma pitié, ma colère,
Me rendront trop coupable aux yeux du souverain;
Je crains mes soldats même, et ce terrible frein
Ce frein que l'imposture a su mettre au courage
Cet antique respect prodigué d'âge en âge
A nos persécuteurs, aux tyrans des esprits.
Je verrai ces guerriers d'épouvante surpris;
Ils se croiront souillés du plus énorme crime
S'ils osent refuser le sang de la victime.
O superstition, que tu me fais trembler!
Ministres de Pluton, qui voulez l'immoler,
Puissances des enfers, et comme eux inflexibles,

Non, ce n'est pas pour moi que vous serez terribles
Un sentiment plus fort que votre affreux pouvoir
Entreprend sa défense, et m'en fait un devoir;
Il étonne mon ame, il l'excite, il la presse :
Mon indignation redouble ma tendresse :
Vous adorez les dieux de l'inhumanité,
Et je sers contre vous le Dieu de la bonté.

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE SECOND.

SCÈNE I.

IRADAN, CÉSÈNE.

CÉSÈNE.

Ce que vous m'apprenez de sa simple innocence,
De sa grandeur modeste, et de sa patience,
Me saisit de respect, et redouble l'horreur
Que sent un cœur bien né pour le persécuteur.
Quelle injustice, ô ciel! et quelles lois sinistres!
Faut-il donc à nos dieux des bourreaux pour ministres?
Numa, qui leur donna des préceptes si saints,
Les avait-il créés pour frapper les humains?
Alors ils consolaient la nature affligée.
Que les temps sont divers! que la terre est changée!
Ah! mon frère, achevez tout ce récit affreux,
Qui fait pâlir mon front, et dresser mes cheveux.

IRADAN.

Pour la seconde fois ils ont paru, mon frère,
Au nom de l'empereur et des dieux qu'on révère;
Ils les ont fait parler avec tant de hauteur,
Ils ont tant déployé l'ordre exterminateur
Du prétoire, émané contre les réfractaires,
Tant attesté le ciel et leurs lois sanguinaires,
Que mes soldats tremblants, et vaincus par ces lois,
Ont baissé leurs regards au seul son de leur voix.
Je l'avais bien prévu : ces prêtres du Tartare
Avancent fièrement; et, d'une main barbare,
Ils saisissent soudain la fille d'Arzémon,

Cette enfant si sublime, Arzame (c'est son nom);
Ils la traînaient déjà : quelques soldats en larmes
Les priaient à genoux; nul ne prenait les armes.
Je m'élance sur eux, je l'arrache à leurs mains :
« Tremblez, hommes de sang, arrêtez, inhumains;
« Tremblez! elle est Romaine, en ces lieux elle est née,
« Je la prends pour épouse. O dieux de l'hyménée!
« Dieux de ces sacrés nœuds, dieux cléments, que je sers,
« Je triomphe avec vous des monstres des enfers!
« Armez et protégez la main que je lui donne! »
Ma cohorte à ces mots se lève et m'environne;
Leur courage renaît. Les tyrans confondus
Me remettent leur proie, et restent éperdus.
« Vous savez, ai-je dit, que nos lois souveraines
« Des saints nœuds de l'hymen ont consacré les chaînes;
« Que nul n'ose porter sa téméraire main
« Sur l'auguste moitié d'un citoyen romain :
« Je le suis; respectez ce nom cher à la terre [1]. »
Ma voix les a frappés comme un coup de tonnerre :
Mais, bientôt revenus de leur stupidité,
Reprenant leur audace et leur atrocité,
Leur bouche ose crier à la fraude, au parjure;
Cet hymen, disent-ils, n'est qu'un jeu d'imposture,
Une offense à César, une insulte aux autels;
Je n'en ai point tissu les liens solennels;
Ce n'est qu'un artifice indigne et punissable...
Je vais donc le former cet hymen respectable :
Vous l'approuvez, mon frère, et je n'en doute pas;
Il sauve l'innocence, il arrache au trépas
Un objet cher aux dieux aussi-bien qu'à moi-même,
Qu'ils protégent par moi, qu'ils ordonnent que j'aime,
Et qui, par sa vertu, plus que par sa beauté,
Est l'image, à mes yeux, de la divinité.

CÉSÈNE

Qui? moi! si je l'approuve! ah, mon ami! mon frère!
Je sens que cet hymen est juste et nécessaire :
Après l'avoir promis, si, rétractant vos vœux,
Vous n'accomplissiez pas vos destins généreux,
Je vous croirais parjure, et vous seriez complice
Des fureurs des tyrans armés pour son supplice.
Arzame, dites-vous, a dans le plus bas rang
Obscurément puisé la source de son sang;
Avons-nous des aïeux dont les fronts en rougissent?
Ses grâces, sa vertu, son péril, l'ennoblissent.
Dégagez vos serments, pressez ce nœud sacré,
Le fils d'un Scipion s'en croirait honoré.
Ce n'est point là sans doute un hymen ordinaire,
Enfant de l'intérêt et d'un amour vulgaire [4];
La magnanimité forme ces sacrés nœuds,
Ils consolent la terre, ils sont bénis des cieux;
Le fanatisme en tremble : arrachez à sa rage
L'objet, le digne objet de votre juste hommage.

IRADAN.

Eh bien! préparez tout pour ce nœud solennel,
Les témoins, le festin, les présents, et l'autel,
Je veux qu'il s'accomplisse aux yeux des tyrans même
Dont la voix infernale insulte à ce que j'aime.

(à des suivants.)

Qu'on la fasse venir.... Mon frère, demeurez,
Digne et premier témoin de mes serments sacrés.
La voici.

CÉSÈNE.

Son aspect déja vous justifie.

SCÈNE II.

IRADAN, CÉSÈNE, ARZAME.

IRADAN.

Arzame, c'est à vous que mon cœur sacrifie;
Ce cœur qui ne s'ouvrait qu'à la compassion,
Repoussait loin de vous la persécution.
Contre vos ennemis l'équité se soulève :
Elle a tout commencé, l'amour parle et l'achève.
Je suis prêt de former en présence des dieux,
En présence du vôtre, un nœud si précieux,
Un nœud qui fait ma gloire, et qui vous est utile,
Qui contre vos tyrans vous ouvre un prompt asile,
Qui vous peut en secret donner la liberté
D'exercer votre culte avec sécurité.
Il n'en faut point douter, l'éternelle puissance
Qui voit tout, qui fait tout, a fait cette alliance;
Elle vous a portée aux écueils de la mort,
Dans un orage affreux qui vous ramène au port;
Sa main, qu'elle étendait pour sauver votre vie,
Tissut en même temps ce saint nœud qui nous lie.
Je vous présente un frère; il va tout préparer
Pour cet heureux hymen dont je dois m'honorer.

ARZAME.

A votre frère, à vous, pour tant de bienfesance,
Hélas! j'offre mon trouble et ma reconnaissance;
Puisse l'astre du jour épancher sur tous deux
Ses rayons les plus purs et les plus lumineux!
Goûtez, en vous aimant, un sort toujours prospère;
Mais, ô mon bienfaiteur! ô mon maître! ô mon père!
Vous qui faites sur moi tomber ce noble choix,

Daignez prêter l'oreille en secret à ma voix.

CÉSÈNE.

Je me retire, Arzame, et mes mains empressées
Vont préparer pour vous les fêtes annoncées;
Tendre ami de mon frère, heureux de son bonheur,
Je partage le vôtre, et vois en vous ma sœur.

ARZAME.

Que vais-je devenir!

SCÈNE III.

IRADAN, ARZAME.

IRADAN.

Belle et modeste Arzame,
Versez en liberté vos secrets dans mon ame;
Ils sont à moi, parlez, tout est commun pour nous.

ARZAME.

Mon père! en frémissant je tombe à vos genoux.

IRADAN.

Ne craignez rien, parlez à l'époux qui vous aime.

ARZAME.

J'atteste ce soleil, image de Dieu même,
Que je voudrais pour vous répandre tout le sang
Dont ces prêtres de mort vont épuiser mon flanc.

IRADAN.

Ah! que me dites-vous? et quelle défiance?
Tout le mien coulera plutôt qu'on vous offense;
Ces tyrans confondus sauront nous respecter.

ARZAME.

Juste Dieu! que mon cœur ne peut-il mériter
Une bonté si noble, une ardeur si touchante!

IRADAN.

Je m'honore moi-même, et ma gloire est contente

Des honneurs qu'on doit rendre à ma digne moitié.

ARZAME.

C'en est trop.... bornez-vous, seigneur, à la pitié;
Mais daignez m'assurer qu'un secret qui vous touche
Ne sortira jamais de votre auguste bouche.

IRADAN.

Je vous le jure.

ARZAME.

Eh bien!

IRADAN.

Vous semblez hésiter,
Et vos regards sur moi tremblent de s'arrêter;
Vous pleurez, et j'entends votre cœur qui soupire.

ARZAME.

Écoutez, s'il se peut, ce que je dois vous dire :
Vous ne connaissez pas la loi que nous suivons;
Elle peut être horrible aux autres nations;
La créance, les mœurs, le devoir, tout diffère;
Ce qu'ici l'on proscrit, ailleurs on le révère :
La nature a chez nous des droits purs et divins,
Qui sont un sacrilége aux regards des Romains;
Notre religion, à la vôtre contraire,
Ordonne que la sœur s'unisse avec le frère,
Et veut que ces liens, par un double retour,
Rejoignent parmi nous la nature à l'amour;
La source de leur sang pour eux toujours sacrée,
En se réunissant n'est jamais altérée :
Telle est ma loi.

IRADAN.

Barbare! ah! que m'avez-vous dit?

ARZAME.

Je l'avais bien prévu.... votre cœur en frémit.

IRADAN.

Vous avez donc un frère?

ARZAME.

Oui, seigneur, et je l'aime :
Mon père à son retour dut nous unir lui-même;
Mais ma mort préviendra ces nœuds infortunés,
De nos Guèbres chéris et chez vous condamnés.
Je ne suis plus pour vous qu'une vile étrangère,
Indigne des bienfaits jetés sur ma misère,
Et d'autant plus coupable à vos yeux alarmés,
Que je vous dois la vie, et qu'enfin vous m'aimez.
Seigneur, je vous l'ai dit, j'adore en vous mon père;
Mais plus je vous chéris, et moins j'ai dû me taire.
Rendez ce triste cœur, qui n'a pu vous tromper,
Aux homicides bras levés pour le frapper.

IRADAN.

Je demeure immobile, et mon ame éperdue
Ne croit pas en effet vous avoir entendue.
De cet affreux secret je suis trop offensé;
Mon cœur le gardera.... mais ce cœur est percé.
Allez; je cacherai mon outrage à mon frère.
Je dois me souvenir combien vous m'étiez chère :
Dans l'indignation dont je suis pénétré,
Malgré tout mon courroux, mon honneur vous sait gré
De m'avoir dévoilé cet effrayant mystère.
Votre esprit est trompé, mais votre ame est sincère.
Je suis épouvanté, confus, humilié;
Mais je vous vois toujours d'un regard de pitié :
Je ne vous aime plus, mais je vous sers encore.

ARZAME.

Il faut bien, je le vois, que votre cœur m'abhorre.
Tout ce que je demande à ce juste courroux,
Puisque je dois mourir, c'est de mourir par vous,

Non des horribles mains des tyrans d'Apamée.
Le père, le héros, par qui je fus aimée,
En me privant du jour, de ce jour que je hais,
En déchirant ce cœur tout plein de ses bienfaits,
Rendra ma mort plus douce, et ma bouche expirante
Bénira jusqu'au bout cette main bienfesante.

IRADAN.

Allez, n'espérez pas, dans votre aveuglement,
Arracher de mon ame un tel consentement.
Par le pouvoir secret d'un charme inconcevable
Mon cœur s'attache à vous, tout ingrate et coupable :
Vos nœuds me font horreur; et, dans mon désespoir,
Je ne puis vous haïr, vous quitter, ni vous voir.

ARZAME.

Et moi, seigneur, et moi, plus que vous confondue,
Je ne puis m'arracher d'une si chère vue,
Et je crois voir en vous un père courroucé
Qui me console encor quand il est offensé.

SCÈNE IV.

IRADAN, ARZAME, CÉSÈNE.

CÉSÈNE.

Mon frère, tout est prêt, les autels vous demandent;
Les prêtresses d'hymen, les flambeaux vous attendent;
Le peu de vos amis qui nous reste en ces murs
Doit vous accompagner à ces autels obscurs,
Grossièrement parés, et plus ornés par elle
Que ne l'est des Césars la pompe solennelle.

IRADAN.

Renvoyez nos amis, éteignez ces flambeaux.

CÉSÈNE.

Comment! quel changement! quels désastres nouveaux!

Sur votre front glacé l'horreur est répandue !
Ses yeux baignés de pleurs semblent craindre ma vue !

IRADAN.

Plus d'autels, plus d'hymen.

ARZAME.

J'en suis indigne.

CÉSÈNE.

O ciel !
Dans quel contentement je parais cet autel !
Combien je chérissais cet heureux ministère !
Quel plaisir j'éprouvais dans le doux nom de frère :

ARZAME.

Ah ! ne prononcez pas un nom trop odieux.

CÉSÈNE.

Que dites-vous ?

IRADAN.

Il faut m'arracher de ces lieux ;
Renonçons pour jamais à ce poste funeste,
A ce rang avili qu'avec vous je déteste,
A tous ces vains honneurs d'un soldat détrompé,
Trop basse ambition dont j'étais occupé.
Fuyons dans la retraite où vous vouliez vous rendre ;
De nos enfants, mon frère, allons pleurer la cendre :
Nos femmes, nos enfants nous ont été ravis ;
Vous pleurez votre fille, et je pleure mon fils.
Tout est fini pour nous ; sans espoir sur la terre,
Que pouvons-nous prétendre à la cour, à la guerre ?
Quittons tout, et fuyons. Mon esprit aveuglé
Cherchait de nouveaux nœuds qui m'auraient consolé ;
Ils sont rompus, le ciel en a coupé la trame.
Fuyons, dis-je, à jamais et du monde et d'Arzame.

CÉSÈNE.

Vous me glacez d'effroi ; quel trouble, et quels desseins !

Vous laisseriez Arzame à ses vils assassins,
A ses bourreaux? qui? vous!

IRADAN.

Arrêtez; peut-on croire
D'un soldat, de son frère, une action si noire!
Ce que j'ai commencé, je le veux achever;
Je ne la verrai plus, mais je dois la sauver.
Mes serments, ma pitié, mon honneur, tout m'engage;
Et je n'ai pas de vous mérité cet outrage :
Vous m'offensez.

ARZAME.

O ciel! ô frères généreux!
Dans quel saisissement vous me jetez tous deux!
Hélas! vous disputez pour une malheureuse;
Laissez-moi terminer ma destinée affreuse :
Vous en voulez trop faire, et trop sacrifier;
Vos bontés vont trop loin, mon sang doit les payer.

SCÈNE V.

IRADAN, ARZAME, CÉSÈNE, LES PRÊTRES DE PLUTON, SOLDATS.

LE GRAND-PRÊTRE.

Est-ce ainsi qu'on insulte à nos lois vengeresses,
Qu'on trahit hautement la foi de ses promesses,
Qu'on ose se jouer avec impunité
Du pouvoir souverain par vous-même attesté?
Voilà donc cet hymen, et ce nœud si propice
Qui devait de César enchaîner la justice;
Ce citoyen romain qui pensait nous tromper!
La victime à nos mains ne doit plus échapper.
Déjà César instruit connaît votre imposture;

Nous venons en son nom réparer son injure.
Soldats, qu'il a trompés, qu'on enlève soudain
Le criminel objet qu'il protégeait en vain;
Saisissez-la.

ARZAME.

Mon père!

IRADAN, aux soldats.

Ingrats!

CÉSÈNE.

Troupe insolente!...
Arrêtez... devant moi qu'un de vous se présente,
Qu'il l'ose, au moment même il mourra de mes mains.

LE GRAND-PRÊTRE.

Ne le redoutez pas.

IRADAN.

Tremblez, vils assassins;
Vous n'êtes plus soldats quand vous servez ces prêtres.

LE GRAND-PRÊTRE.

Les dieux, César, et nous, soldats, voilà vos maîtres.

CÉSÈNE.

Fuyez, vous dis-je.

IRADAN.

Et vous, objet infortuné,
Rentrez dans cet asile à vos malheurs donné.

CÉSÈNE.

Ne craignez rien.

ARZAME, en se retirant.

Je meurs.

LE GRAND-PRÊTRE.

Frémissez, infidèles,
César vient, il sait tout, il punit les rebelles :
D'une secte proscrite indignes partisans,
De complots ténébreux coupables artisans,

Qui deviez devant moi, le front dans la poussière,
Abaisser en tremblant votre insolence altière,
Qui parlez de pitié, de justice et de lois,
Quand le courroux des dieux parle ici par ma voix,
Qui méprisez mon rang, qui bravez ma puissance;
Vous appelez la foudre, et c'est moi qui la lance.

SCÈNE VI.

IRADAN, CESÈNE.

CÉSÈNE.

Un tel excès d'audace annonce un grand pouvoir.

IRADAN.

Ils nous perdront sans doute; ils n'ont qu'à le vouloir.

CÉSÈNE.

Plus leur orgueil s'accroît, plus ma fureur augmente.

IRADAN.

Qu'elle est juste, mon frère, et qu'elle est impuissante!
Ils ont, pour les défendre et pour nous accabler,
César, qu'ils ont séduit, les dieux, qu'ils font parler.

CÉSÈNE.

Oui, mais sauvons Arzame.

IRADAN.

Écoutez : Apamée
Touche aux états persans; la ville est désarmée;
Les soldats de ce fort ne sont point contre moi,
Et déjà quelques-uns m'ont engagé leur foi :
Courez à nos tyrans, flattez leur violence;
Dites que votre frère, écoutant la prudence,
Mieux conseillé, plus juste, à son devoir rendu,
Abandonne un objet qu'il a trop défendu;
Dites que par leurs mains je consens qu'elle meure,

Que je livre sa tête avant qu'il soit une heure :
Trompons la cruauté qu'on ne peut désarmer;
Enfin promettez tout, je vais tout confirmer.
Dès qu'elle aura passé ces fatales frontières,
Je mets entre elle et moi d'éternelles barrières;
A vos conseils rendu, je brise tous mes fers;
Loin d'un service ingrat, caché dans des déserts,
Des humains avec vous je fuirai l'injustice.

CÉSÈNE.

Allons, je promettrai ce cruel sacrifice;
Je vais étendre un voile aux yeux de nos tyrans.
Que ne puis-je plutôt enfoncer dans leurs flancs
Ce glaive, cette main que l'empereur emploie
A servir ces bourreaux avides de leur proie!
Oui, je vais leur parler.

SCÈNE VII.

IRADAN, LE JEUNE ARZÉMON, parcourant le fond de la scène d'un air inquiet et égaré.

LE JEUNE ARZÉMON.

O mort! ô dieu vengeur!
Ils me l'ont enlevée; ils m'arrachent le cœur...
Où la trouver? où fuir? quelles mains l'ont conduite?

IRADAN.

Cet inconnu m'alarme; est-il un satellite
Que ces juges sanglants se pressent d'envoyer
Pour observer ces lieux et pour nous épier?

LE JEUNE ARZÉMON.

Ah!... la connaissez-vous?

IRADAN.

Ce malheureux s'égare.
Parle; que cherches-tu?

LE JEUNE ARZÉMON.

La vertu la plus rare....
La vengeance, le sang, les ravisseurs cruels,
Les tyrans révérés des malheureux mortels...
Arzame! chère Arzame!... Ah! donnez-moi des armes.
Que je meure vengé!

IRADAN.

Son désespoir, ses larmes,
Ses regards attendris, tout furieux qu'ils sont,
Les traits que la nature imprima sur son front.
Tout me dit, c'est son frère.

LE JEUNE ARZÉMON.

Oui, je le suis.

IRADAN.

Arrête,
Garde un profond silence, il y va de ta tête.

LE JEUNE ARZÉMON.

Je te l'apporte, frappe.

IRADAN.

Enfants infortunés!
Dans quels lieux les destins les ont-ils amenés!....
Toi, le frère d'Arzame!

LE JEUNE ARZÉMON.

Oui, ton regard sévère
Ne m'intimide pas.

IRADAN.

Ce jeune téméraire
Me remplit à la fois d'horreur et de pitié;
Il peut avec sa sœur être sacrifié.

LE JEUNE ARZÉMON.

Je viens ici pour l'être.

IRADAN.

O rigueurs tyranniques!

Ce sont vos cruautés qui font les fanatiques...
Écoute, malheureux, je commande en ce fort;
Mais ces lieux sont remplis de ministres de mort.
Je te protégerai; résous-toi de me suivre.

LE JEUNE ARZÉMON.

Puis-je la voir enfin!

IRADAN.

Tu peux la voir et vivre;
Calme-toi.

LE JEUNE ARZÉMON.

Je ne puis...Ah! seigneur, pardonnez
A mes sens éperdus d'horreur aliénés.
Quoi! ces lieux, dites-vous, sont en votre puissance,
Et l'on y traîne ainsi la timide innocence!
Vos esclaves romains de leurs bras criminels
Ont arraché ma sœur aux foyers paternels;
De la mort, dites-vous, ma sœur est menacée,
Vous la persécutez!

IRADAN.

Va, ton ame est blessée
Par les illusions d'une fatale erreur.
Va, ne me prends jamais pour un persécuteur:
Et sur elle et sur toi ma pitié doit s'étendre.

LE JEUNE ARZÉMON.

Hélas! dois-je y compter?... daignez donc me la rendre;
Daignez me rendre Arzame, ou me faire mourir.

IRADAN.

Il attendrit mon cœur, mais il me fait frémir.
Que mes bontés peut-être auront un sort funeste!
Viens, jeune infortuné! je t'apprendrai le reste.
Suis mes pas.

LE JEUNE ARZÉMON.

J'obéis à vos ordres pressants:
Mais ne me trompez pas.

IRADAN.

O malheureux enfants !
Quel sort les entraîna dans ces lieux qu'on déteste !
De l'une j'admirais la fermeté modeste,
Sa résignation, sa grace, sa candeur;
L'autre accroît ma pitié même par sa fureur.
Un dieu veut les sauver, il les conduit sans doute ;
Ce dieu parle à mon cœur, il parle, et je l'écoute.

FIN DU SECOND ACTE.

ACTE TROISIÈME.

SCÈNE I.

LE JEUNE ARZÉMON, MÉGATISE.

LE JEUNE ARZÉMON.

Je marche dans ces lieux de surprise en surprise :
Quoi ! c'est toi que j'embrasse, ô mon cher Mégatise !
Toi né chez les Persans, dans notre loi nourri,
Et de mes premiers ans compagnon si chéri,
Toi, soldat des Romains !

MÉGATISE.

Pardonne à ma faiblesse ;
L'ignorance et l'erreur d'une aveugle jeunesse,
Un esprit inquiet, trop de facilité,
L'occasion trompeuse, enfin la pauvreté,
Ce qui fait les soldats égara mon courage.

LE JEUNE ARZÉMON.

Métier cruel et vil ! méprisable esclavage !
Tu pourrais être libre en suivant tes amis [a].

MÉGATISE.

Le pauvre n'est point libre ; il sert en tout pays.

LE JEUNE ARZÉMON.

Ton sort près d'Iradan deviendra plus prospère.

MÉGATISE.

Va, des guerriers romains il n'est rien que j'espère.

LE JEUNE ARZÉMON.

Que dis-tu ? le tribun qui commande en ce fort

Ne t'a-t-il pas offert un généreux support?

MÉGATISE.

Ah! crois-moi, les Romains tiennent peu leur promesse :
Je connais Iradan; je sais que dans Émesse,
Amant d'une Persane, il en avait un fils;
Mais apprends que bientôt, désolant son pays,
Sur un ordre du prince il détruisit la ville
Où l'amour autrefois lui fournit un asile.
Oui, les chefs, les soldats, à mire condamnés,
Font toujours tous les maux qui leur sont ordonnés :
Nous en voyons ici la preuve trop sensible
Dans l'arrêt émané d'un tribunal horrible;
De tous mes compagnons à peine une moitié
Pour l'innocente Arzame écoute la pitié,
Pitié trop faible encore et toujours chancelante!
L'autre est prête à tremper sa main vile et sanglante
Dans ce cœur si chéri, dans ce généreux flanc,
A la voix d'un pontife altéré de son sang.

LE JEUNE ARZÉMON.

Cher ami, rendons grace au sort qui nous protége
On ne commettra point ce meurtre sacrilége :
Iradan la soutient de son bras protecteur,
Il voit ce fier pontife avec des yeux d'horreur,
Il écarte de nous la main qui nous opprime.
Je n'ai plus de terreur, il n'est plus de victime;
De la Perse à nos pas il ouvre les chemins.

MÉGATISE.

Tu penses que pour toi, bravant ses souverains,
Il hasarde sa perte?

LE JEUNE ARZÉMON.

Il le dit, il le jure.
Ma sœur ne le croit point capable d'imposture :
En un mot nous partons. Je ne suis affligé

Que de partir sans toi, sans m'être encor vengé,
Sans punir les tyrans.

MÉGATISE.

Tu m'arraches des larmes.
Quelle erreur t'a séduit? de quels funestes charmes,
De quel prestige affreux tes yeux sont fascinés!
Tu crois qu'Arzame échappe à leurs bras forcenés?

LE JEUNE ARZÉMON.

Je le crois.

MÉGATISE.

Que du fort on doit ouvrir la porte?

LE JEUNE ARZÉMON.

Sans doute.

MÉGATISE.

On te trahit; dans une heure elle est morte.

LE JEUNE ARZÉMON.

Non, il n'est pas possible; on n'est pas si cruel.

MÉGATISE.

Ils ont fait devant moi le marché criminel;
Le frère d'Iradan, ce Césène, ce traître,
Trafique de sa vie, et la vend au grand-prêtre :
J'ai vu, j'ai vu signer le barbare traité.

LE JEUNE ARZÉMON.

Je meurs!... Que m'as-tu dit?

MÉGATISE.

L'horrible vérité.
Hélas! elle est publique, et mon ami l'ignore!

LE JEUNE ARZÉMON.

O monstres! ô forfaits!... Mais non, je doute encore...
Ah! comment en douter! mes yeux n'ont-ils pas vu
Ce perfide Iradan devant moi confondu?
Des mots entrecoupés suivis d'un froid silence,
Des regards inquiets que troublait ma présence,

Un air sombre et jaloux, plein d'un secret dépit;
Tout semblait en effet me dire : Il nous trahit.

MÉGATISE.

Je te dis que j'ai vu l'engagement du crime,
Que j'ai tout entendu, qu'Arzame est leur victime.

LE JEUNE ARZÉMON.

Détestables humains! quoi! ce même Iradan....
Si fier, si généreux!....

MÉGATISE.

N'est-il pas courtisan?
Peut être il n'en est point qui, pour plaire à son maître,
Ne se chargeât des noms de barbare et de traître,

LE JEUNE ARZÉMON.

Puis je sauver Arzame?

MÉGATISE.

En ce séjour d'effroi,
Je t'offre mon épée, et ma vie est à toi :
Mais ces lieux sont gardés, le fer est sur sa tête.
De l'horrible bûcher la flamme est toute prête;
Chez ces prêtres sanglants nul ne peut aborder....
(L'arrêtant.)
Où cours-tu, malheureux?

LE JEUNE ARZÉMON.

Peux-tu le demander?

MÉGATISE.

Crains tes emportements; j'en connais la furie.

LE JEUNE ARZÉMON.

Arzame va mourir, et tu crains pour ma vie!

MÉGATISE.

Arrête; je la vois.

LE JEUNE ARZÉMON.

C'est elle-même.

MÉGATISE.

Hélas!

Elle est loin de penser qu'elle marche au trépas.

LE JEUNE ARZÉMON.

Écoute, garde-toi d'oser lui faire entendre
L'effroyable secret que tu viens de m'apprendre;
Non, je ne saurais croire un tel excès d'horreur.
Iradan!

SCÈNE II.

LE JEUNE ARZÉMON, MÉGATISE, ARZAME.

ARZAME.

Cher époux! cher espoir de mon cœur,
Le dieu de notre hymen, le dieu de la nature,
A la fin nous arrache à cette terre impure....
Quoi! c'est là Mégatise!... en croirai-je mes yeux?
Un ignicole, un Guèbre est soldat en ces lieux!

LE JEUNE ARZÉMON.

Il est trop vrai, ma sœur.

MÉGATISE.

Oui, j'en rougis de honte.

ARZAME.

Servira-t-il du moins à cette fuite prompte?

MÉGATISE.

Sans doute il le voudrait.

ARZAME.

Notre libérateur
Des prêtres acharnés va tromper la fureur.

LE JEUNE ARZÉMON.

Je vois.... qu'il peut tromper.

ARZAME.

Tout est prêt pour la fuite;
De fidèles soldats marchent à notre suite.
Mégatise en est-il?

MÉGATISE.

Je vous offre mon bras,
C'est tout ce que je puis.... Je ne vous quitte pas.

ARZAME, au jeune Arzémon.

Iradan de mon sort dispose avec son frère.

LE JEUNE ARZÉMON.

On le dit.

ARZAME.

Tu pâlis : quel trouble involontaire
Obscurcit tes regards de larmes inondés?

LE JEUNE ARZÉMON.

Quoi! Césène, Iradan!... De grace, répondez :
Où sont-ils? qu'ont-ils fait?

ARZAME.

Ils sont près du grand-prêtre.

LE JEUNE ARZÉMON.

Près de ton meurtrier!

ARZAME.

Ils vont bientôt paraître.

LE JEUNE ARZÉMON.

Ils tardent bien long-temps.

ARZAME.

Tu les verras ici.

LE JEUNE ARZÉMON, se jetant dans les bras de Mégatise.

Cher ami, c'en est fait, tout est donc éclairci!

ARZAME.

Eh quoi! la crainte encor sur ton front se déploie,
Quand l'espoir le plus doux doit nous combler de joie,
Quand le noble Iradan va tout quitter pour nous,
Lorsque de l'empereur il brave le courroux,
Que pour sauver nos jours il hasarde sa vie,
Qu'il se trahit lui-même et qu'il se sacrifie?

LE JEUNE ARZÉMON.

Il en fait trop peut-être.

ARZAME.

Ah! calme ta douleur;
Mon frère, elle est injuste.

LE JEUNE ARZÉMON.

Oui, pardonne, ma sœur,
Pardonne; écoute au moins : Mégatise est fidèle;
Notre culte est le sien; je réponds de son zèle;
C'est un frère, à ses yeux nos cœurs peuvent s'ouvrir;
Dans celui d'Iradan n'as-tu pu découvrir
Quels sentiments secrets ce Romain nous conserve?
Il paraissait troublé, tu t'en souviens; observe,
Rappelle en ton esprit jusqu'aux moindres discours
Qu'il t'aura pu tenir, du péril où tu cours,
Des prêtres ennemis, de César, de toi-même,
Des lois que nous suivons, d'un malheureux qui t'aime.

ARZAME.

Cher frère, tendre amant, que peux-tu demander!

LE JEUNE ARZÉMON.

Ce qu'à notre amitié ton cœur doit accorder,
Ce qu'il ne peut cacher à ma fatale flamme
Sans verser des poisons dans le fond de mon ame.

ARZAME.

J'en verserai peut-être en osant t'obéir.

LE JEUNE ARZÉMON.

N'importe, il faut parler, te dis-je, ou me trahir;
Et puisque je t'adore, il y va de ma vie.

ARZAME.

Je ne crains point de toi de vaine jalousie;
Tu ne la connais point, un sentiment si bas
Blesse le nœud d'hymen et ne l'affermit pas.

LE JEUNE ARZÉMON.

Crois qu'un autre intérêt, un soin plus cher m'anime.

ARZAME.

Tu le veux, je ne puis désobéir sans crime....
J'avoûrai qu'Iradan, trop prompt à s'abuser,
M'a présenté sa main que j'ai dû refuser.

LE JEUNE ARZÉMON.

Il t'aimait!

ARZAME.

Il l'a dit.

LE JEUNE ARZÉMON.

Il t'aimait!

ARZAME.

Sa poursuite
A lui tout confier malgré moi m'a réduite;
Il a su les secrets de ma religion,
Et de tous mes devoirs, et de ma passion.
Par de profonds respects, par un aveu sincère,
J'ai repoussé l'honneur qu'il prétendait me faire;
A ses empressements j'ai mis ce frein sacré:
Ce secret à jamais devait être ignoré;
Tu me l'as arraché; mais crains d'en faire usage.

LE JEUNE ARZÉMON.

Achève; il a donc su ce serment qui m'engage,
Qui rejoint par nos lois le frère avec la sœur?

ARZAME.

Oui.

LE JEUNE ARZÉMON.

Qu'a produit en lui ce nœud si saint?

ARZAME.

L'horreur.

LE JEUNE ARZÉMON, à Mégatise.

C'est assez, je vois tout; le barbare! il se venge.

ARZAME.

Malgré notre hyménée à ses yeux trop étrange,
Malgré cette horreur même, il ose protéger
Notre sainte union, bien loin de s'en venger.
Nous quittons pour jamais ces sanglantes demeures.

LE JEUNE ARZÉMON.

Ah, ma sœur!... c'en est fait.

ARZAME.

Tu frémis et tu pleures!

LE JEUNE ARZÉMON.

Qui? moi!... ciel!... Iradan....

ARZAME.

Pourrais-tu soupçonner
Que notre bienfaiteur pût nous abandonner?

LE JEUNE ARZÉMON.

Pardonne... en ces moments... dans un lieu si barbare...
Parmi tant d'ennemis.... aisément on s'égare....
Du parti que l'on prend le cœur est effrayé.

ARZAME.

Ah! du mien qui t'adore il faut avoir pitié.
Tu sors!... demeure, attends, ma douleur t'en conjure.

LE JEUNE ARZÉMON.

Ami, veille sur elle... O tendresse! ô nature!
(Avec fureur.)
Que vais-je faire? ah Dieu!... Vengeance, entends ma voix!
(Il embrasse sa sœur en pleurant.)
Je t'embrasse, ma sœur, pour la dernière fois.
(Il sort.)

SCÈNE III.

ARZAME, MÉGATISE.

ARZAME.

Arrête !... que veut-il ? qu'est-ce donc qu'il prépare ?
De sa tremblante sœur faut-il qu'il se sépare ?
Et dans quel temps, grand Dieu ! qu'en peux-tu soupçonner ?

MÉGATISE.

Des malheurs.

ARZAME.

Contre moi le sort veut s'obstiner,
Et depuis mon berceau les malheurs m'ont suivie.

MÉGATISE.

Puisse le juste ciel veiller sur votre vie !

ARZAME.

Je tremble, je crains tout quand je suis loin de lui.
J'avais quelque courage ; il s'épuise aujourd'hui.
N'aurais-tu rien appris de ces juges féroces ?
Rien de leurs factions, de leurs complots atroces ?
Assez infortuné pour servir auprès d'eux,
Tu les vois, tu connais leurs mystères affreux.

MÉGATISE.

Hélas ! en tous les temps leurs complots sont à craindre :
César les favorise ; ils ont su le contraindre
A fléchir sous le joug qu'ils auraient dû porter.
Pensez-vous qu'Iradan puisse leur résister ?
Êtes-vous sûre enfin de sa persévérance ?
On se lasse souvent de servir l'innocence ;
Bientôt l'infortuné pèse à son protecteur :
Je l'ai trop éprouvé.

ARZAME.

Si tel est mon malheur,

Si le noble Iradan cesse de me défendre,
Il faut mourir... Grand Dieu, quel bruit se fait entendre!
Quels mouvements soudains! et quels horribles cris!

SCÈNE IV.

ARZAME, MÉGATISE, CÉSÈNE, SOLDATS; LE JEUNE ARZÉMON, enchaîné.

CÉSÈNE.

Qu'on le traîne à ma suite; enchaînez, mes amis,
Ce fanatique affreux, cet ingrat, ce perfide;
Préparez mille morts à ce lâche homicide;
Vengez mon frère.

ARZAME.

O ciel!

MÉGATISE.

Malheureux!

ARZAME tombe sur une banquette.

Je me meurs!

CÉSÈNE.

Femme ingrate, est-ce toi qui guidais ses fureurs?

ARZAME, se relevant.

Comment? que dites-vous? quel crime a-t-on pu faire?

CÉSÈNE.

Le monstre!... quoi! plonger une main sanguinaire
Dans le sein de son maître et de son bienfaiteur!
Frapper, assassiner votre libérateur!
A mes yeux, dans mes bras! un coup si détestable,
Un tel excès de rage est trop inconcevable.

ARZAME.

Ciel! Iradan n'est plus!

CÉSÈNE.

Les dieux, les justes dieux

N'ont pas livré sa vie au bras du furieux.
Je l'ai vu qui tremblait; j'ai vu sa main cruelle
S'affaiblir en portant l'atteinte criminelle.

ARZAME.

Je respire un moment.

CÉSÈNE, aux soldats.

Soldats qui me suivez,
Déployez les tourments qui lui sont réservés....
Parle; avant d'expirer nomme-moi ton complice.
(Montrant Mégatise.)
Est-ce ta sœur ou lui? parle avant ton supplice...
Tu ne me réponds rien... quoi! lorsqu'en ta faveur
Nous offensions, hélas! nos dieux, notre empereur;
Quand nos soins redoublés et l'art le plus pénible
Trompaient pour te sauver ce pontife inflexible;
Quand, tout prêts à partir de ce séjour d'effroi,
Nous exposions nos jours et pour elle et pour toi,
De nos bontés, grands dieux! voilà donc le salaire!

ARZAME.

Malheureux! qu'as-tu fait? Non, tu n'es pas mon frère.
Quel crime épouvantable en ton cœur s'est formé?
S'il en est un plus grand c'est de t'avoir aimé.

LE JEUNE ARZÉMON, à Césène.

A la fin je retrouve un reste de lumière....
La nuit s'est dissipée.... un jour affreux m'éclaire....
Avant de me punir, avant de te venger,
Daigne répondre un mot; j'ose t'interroger....
Ton frère envers nous deux n'était donc pas un traître?
Il n'allait pas livrer ma sœur à ce grand-prêtre?

CÉSÈNE.

La livrer, malheureux! il aurait fait couler
Tout le sang des tyrans qui voulaient l'immoler.

LE JEUNE ARZÉMON.

Il suffit; je me jette à tes pieds que j'embrasse :
A ton cher frère, à toi je demande une grace,
C'est d'épuiser sur moi les plus affreux tourments
Que la vengeance ajoute à la mort des méchants;
Je les ai mérités : ton courroux légitime
Ne saurait égaler mes remords et mon crime.

CÉSÈNE.

Soldats qui l'entendez, je le laisse en vos mains :
Soyons justes, amis, et non pas inhumains.
Sa mort doit me suffire.

ARZAME.

Eh bien, il la mérite :
Mais joignez-y sa sœur; elle est déjà proscrite.
La vie en tous les temps ne me fut qu'un fardeau,
Qu'il me faut rejeter dans la nuit du tombeau;
Je suis sa sœur, sa femme, et cette mort m'est due.

MÉGATISE.

Permettez qu'un moment ma voix soit entendue;
C'est moi qui dois mourir, c'est moi qui l'ai porté,
Par un avis trompeur, à tant de cruauté....
Seigneur, je vous ai vu dans ce séjour du crime,
Aux tyrans assemblés promettre la victime;
Je l'ai vu, je l'ai dit : aurais-je dû penser
Que vous la promettiez pour les mieux abuser?
Je suis Guèbre et grossier, j'ai trop cru l'apparence,
Je l'ai trop bien instruit; il en a pris vengeance.
La faute en est à vous, vous qui la protégez.
Votre frère est vivant; pesez tout, et jugez.

CÉSÈNE.

Va dans ce jour de sang, je juge que nous sommes
Les plus infortunés de la race des hommes...
Va, fille trop fatale à ma triste maison,

Objet de tant d'horreur, de tant de trahison;
Je ne me repens point de t'avoir protégée.
Le traître expirera; mais mon ame affligée
N'en est pas moins sensible à ton cruel destin.
Mes pleurs coulent sur toi, mais ils coulent en vain.
Tu mourras; aux tyrans rien ne peut te soustraire :
Mais je te pleure encore en punissant ton frère.

(aux soldats.)

Revolons près du mien, secondons les secours
Qui raniment encor ses déplorables jours.

SCÈNE V.

ARZAME.

Dans sa juste colère, il me plaint, il me pleure!
Tu vas mourir, mon frère; il est temps que je meure,
Ou par l'arrêt sanglant de mes persécuteurs,
Ou par mes propres mains, ou par tant de douleurs...
O mort! ô destinée! ô dieu de la lumière!
Créateur incréé de la nature entière,
Être immense et parfait, seul être de bonté,
As-tu fait les humains pour la calamité!
Quel pouvoir exécrable infecta ton ouvrage!
La nature est ta fille, et l'homme est ton image.
Arimane a-t-il pu défigurer ses traits,
Et créer le malheur, ainsi que les forfaits?
Est-il ton ennemi? Que sa puissance affreuse
Arrache donc la vie à cette malheureuse!
J'espère encore en toi; j'espère que la mort
Ne pourra, malgré lui, détruire tout mon sort.
Oui, je naquis pour toi, puisque tu m'as fait naître;
Mon cœur me l'a trop dit; je n'ai point d'autre maître.

Cet être malfesant qui corrompit ta loi
Ne m'empêchera pas d'aspirer jusqu'à toi.
Par lui persécutée, avec toi réunie,
J'oublirai dans ton sein les horreurs de ma vie.
Il en est une heureuse, et je veux y courir :
C'est pour vivre avec toi que tu me fais mourir.

FIN DU TROISIÈME ACTE.

ACTE QUATRIÈME.

SCÈNE I.

LE VIEIL ARZÉMON, MÉGATISE.

LE VIEIL ARZÉMON.

Tu gardes cette porte et tu retiens mes pas!
Tu me fais cet affront, toi, Mégatise!

MÉGATISE.

Hélas!
Triste et cher Arzémon, vieillard que je révère,
Trop malheureux ami, trop déplorable père,
Qu'exiges-tu de moi?

LE VIEIL ARZÉMON.

Ce que doit l'amitié.
Pour servir les Romains es-tu donc sans pitié?

MÉGATISE.

Au nom de la pitié, fuis ce lieu d'injustices;
Crains ce séjour de sang, de crimes, de supplices:
Retourne en tes foyers, loin des yeux des tyrans;
La mort nous environne.

LE VIEIL ARZÉMON.

Où sont mes chers enfants?

MÉGATISE.

Je te l'ai déjà dit, leur péril est extrême:
Tu ne peux les servir, tu te perdrais toi-même.

LE VIEIL ARZÉMON.

N'importe, je prétends faire un dernier effort;
Je veux, je dois parler au commandant du fort.

N'est-ce pas Iradan, que, pendant son voyage,
L'empereur a nommé pour garder ce passage?

MÉGATISE.

C'est lui-même, il est vrai; mais crains de t'arrêter:
Hélas! il est bien loin de pouvoir t'écouter.

LE VIEIL ARZÉMON.

Il me refuserait une simple audience?

MÉGATISE.

Oui.

LE VIEIL ARZÉMON.

Sais-tu que César m'admet en sa présence,
Qu'il daigne me parler?

MÉGATISE.

A toi?

LE VIEIL ARZÉMON.

Les plus grands rois
Vers les derniers humains s'abaissent quelquefois.
Ils redoutent des grands le séduisant langage,
Leur bassesse orgueilleuse, et leur trompeur hommage;
Mais, oubliant pour nous leur sombre majesté,
Ils aiment à sourire à la simplicité.
Il reçoit de ma main les fruits de ma culture,
Doux présents dont mon art embellit la nature.
Ce gouverneur superbe a-t-il la dureté
De rejeter l'hommage à ses mains présenté?

MÉGATISE.

Quoi! tu ne sais donc pas ce fatal homicide,
Ce meurtre affreux?

LE VIEIL ARZÉMON.

Je sais qu'ici tout m'intimide,
Que l'inhumanité, la persécution
Menacent mes enfants et ma religion.
C'est ce que tu m'as dit, et c'est ce qui m'oblige

A voir cet Iradan.... son intérêt l'exige.

MÉGATISE.

Va, fuis; n'augmente point, par tes soins obstinés,
La foule des mourants et des infortunés.

LE VIEIL ARZÉMON.

Quel discours effroyable! explique toi.

MÉGATISE.

Mon maître,
Mon chef, mon protecteur, est expirant peut-être.

LE VIEIL ARZÉMON.

Lui!

MÉGATISE.

Tremble de le voir.

LE VIEIL ARZÉMON.

Pourquoi m'en détourner?

MÉGATISE.

Ton fils, ton propre fils vient de l'assassiner.

LE VIEIL ARZÉMON.

O soleil! ô mon dieu! soutenez ma vieillesse!
Qui? lui! ce malheureux, porter sa main traîtresse
Sur qui?... Pour un tel crime ai-je pu l'élever!

MÉGATISE.

Vois quel temps tu prenais; rien ne peut le sauver.

LE VIEIL ARZÉMON.

O comble de l'horreur! hélas! dans son enfance
J'avais cru de ses sens calmer la violence;
Il était bon, sensible, ardent, mais généreux:
Quel démon l'a changé? quel crime!... ah! malheureux!

MÉGATISE.

C'est moi qui l'ai perdu, j'en porterai la peine:
Mais que ta mort au moins ne suive pas la mienne.
Écarte-toi, te dis-je.

LE VIEIL ARZÉMON.

Et qu'ai-je à perdre, hélas!
Quelques jours malheureux et voisins du trépas,
Ce soleil, dont mes yeux, appesantis par l'âge,
Aperçoivent à peine une infidèle image,
Ces vains restes d'un sang déjà froid et glacé?
J'ai vécu, mon ami; pour moi tout est passé:
Mais avant de mourir je dois parler.

MÉGATISE.

Demeure;
Respecte d'Iradan la triste et dernière heure.

LE VIEIL ARZÉMON.

Infortunés enfants, et que j'ai trop aimés,
J'allais unir vos cœurs l'un pour l'autre formés.
Ne puis-je voir Arzame?

MÉGATISE.

Hélas! Arzame implore
La mort dont nos tyrans la menacent encore.

LE VIEIL ARZÉMON.

Que je voie Iradan.

MÉGATISE.

Que ton zèle empressé
Respecte plus le sang que ton fils a versé;
Attends qu'on sache au moins si, malgré sa blessure,
Il reste assez de force encore à la nature
Pour qu'il lui soit permis d'entendre un étranger.

LE VIEIL ARZÉMON.

Dans quel gouffre de maux le ciel veut nous plonger!

MÉGATISE.

J'entends chez Iradan des clameurs qui m'alarment.

LE VIEIL ARZÉMON.

Tout doit nous alarmer.

MÉGATISE.

Que mes pleurs te désarment;
Mon père, éloigne-toi : peut-être il est mourant,
Et son frère est témoin de son dernier moment.
Cache-toi; je viendrai te parler et t'instruire.

LE VIEIL ARZÉMON.

Garde-toi d'y manquer... Dieu! qui m'as su conduire,
Dieu, qui vois en pitié les erreurs des mortels,
Daigne abaisser sur nous tes regards paternels!

SCÈNE II.

IRADAN, le bras en écharpe, appuyé sur CÉSÈNE; MÉGATISE.

CÉSÈNE.

Mégatise, aide-nous; donne un siége à mon frère;
A peine il se soutient, mais il vit; et j'espère
Que, malgré sa blessure et son sang répandu,
Par les bontés du ciel il nous sera rendu.

IRADAN, à Mégatise.

Donne, ne pleure point.

CÉSÈNE, à Mégatise.

Veille sur cette porte,
Et prends garde surtout qu'aucun n'entre et ne sorte.

(Mégatise sort.)

(à Iradan.)

Prends un peu de repos nécessaire à tes sens;
Laisse-nous ranimer tes esprits languissants;
Trop de soin te tourmente avec tant de faiblesse.

IRADAN.

Ah, Césène! au prétoire on veut que je paraisse!
Ce coup que je reçois m'a bien plus offensé

Que le fer d'un ingrat dont tu me vois blessé.
Notre ennemi l'emporte, et déjà le prétoire,
Nous ôtant tous nos droits, lui donne la victoire.
Le puissant est toujours des grands favorisé;
Ils se maintiennent tous; le faible est écrasé :
Ils sont maîtres des lois dont ils sont interprètes;
On n'écoute plus qu'eux; nos bouches sont muettes :
On leur donne le droit de juges souverains,
L'autorité réside en leurs cruelles mains;
Je perds le plus beau droit, celui de faire grace.

CÉSÈNE.

Eh! pourrais-tu la faire à la farouche audace
Du fanatique obscur qui t'ose assassiner?

IRADAN.

Ah! qu'il vive.

CÉSÈNE.

A l'ingrat je ne puis pardonner.
Tu vois de notre état la gêne et les entraves;
Sous le nom de guerriers nous devenons esclaves.
Il n'est plus temps de fuir ce séjour malheureux,
Véritable prison qui nous retient tous deux.
César est arrivé; la tête de l'armée
Garde de tous côtés les chemins d'Apamée.
Il ne m'est plus permis de déployer l'horreur
Que ces prêtres sanglants excitent dans mon cœur;
Et, loin de te venger de leur troupe parjure,
De nager dans leur sang, d'y laver ta blessure,
Avec eux malgré moi je dois me réunir.
C'est ton lâche assassin que nous devons punir;
Et, puisqu'il faut le dire, indigné de son crime,
Aux sacrificateurs j'ai promis la victime :
Ta sûreté le veut. Si l'ingrat ne mourait,
Il est Guèbre, il suffit, César te punirait.

IRADAN.

Je ne sais; mais sa mort, en augmentant mes peines,
Semble glacer le sang qui reste dans mes veines.

SCÈNE III.

IRADAN, CÉSÈNE, ARZAME.

ARZAME, se jetant aux genoux de Césène.

Dans ma honte, seigneur, et dans mon désespoir,
J'ai dû vous épargner la douleur de me voir.
Je le sens, ma présence, à vos yeux téméraire,
Ne rappelle que trop le forfait de mon frère :
L'audace de sa sœur est un crime de plus.

CÉSÈNE, la relevant.

Ah! que veux-tu de nous par tes pleurs superflus?

ARZAME.

Seigneur, on va traîner mon cher frère au supplice,
Vous l'avez ordonné, vous lui rendez justice;
Et vous me demandez ce que je veux!... La mort,
La mort; vous le savez.

CÉSÈNE.

Va, son funeste sort
Nous fait frémir assez dans ces moments terribles.
N'ulcère point nos cœurs, ils sont assez sensibles.
Eh bien! je veillerai sur tes jours innocents,
C'est tout ce que je puis, compte sur mes serments.

ARZAME.

Je vous les rends, seigneur; je ne veux point de grace :
Il n'en veut point lui-même; il faut qu'on satisfasse
Au sang qu'a répandu sa détestable erreur;
Il faut que devant vous il meure avec sa sœur.
Vous me l'aviez promis; votre pitié m'outrage.

Si vous en aviez l'ombre, et si votre courage,
Si votre bras vengeur, sur sa tête étendu,
Tremblait de me donner le trépas qui m'est dû,
Ma main sera plus prompte, et mon esprit plus ferme.
Pourquoi de tant de maux prolongez-vous le terme?
Deux Guèbres, après tout, vil rebut des humains,
Sont-ils de quelque prix aux yeux de deux Romains?

CÉSÈNE.

Oui, jeune infortunée, oui, je ne puis t'entendre
Sans qu'un dieu dans mon cœur, ardent à te défendre,
Ne soulève mes sens et crie en ta faveur.

IRADAN.

Tous deux m'ont pénétré de tendresse et d'horreur.

SCÈNE IV.

IRADAN, ARZAME, CÉSÈNE, MÉGATISE.

CÉSÈNE.

Vient-on nous demander le sang de ce coupable?

MÉGATISE.

Rien encor n'a paru.

CÉSÈNE.

Son supplice équitable
Pourrait de nos tyrans désarmer la fureur.

ARZAME.

Ils seraient plus tyrans s'ils épargnaient sa sœur.

MÉGATISE.

Cependant un vieillard, dans sa douleur profonde,
Malgré l'ordre donné d'écarter tout le monde,
Et malgré mes refus, veut embrasser vos pieds:
A ses cris, à ses yeux dans les larmes noyés,
Daignez-vous accorder la grace qu'il demande?

IRADAN.

Une grace! qui? moi!

CÉSÈNE.

Que veut-il? qu'il attende;
Qu'il respecte l'horreur de ces affreux moments :
Il faut que je vous venge : allons, il en est temps.

ARZAME.

Ciel? déjà!

CÉSÈNE.

Rejetez sa prière indiscrète.

IRADAN.

Mon frère, la faiblesse où mon état me jette
Me permettra peut-être encor de lui parler.
Le malheur dont le ciel a voulu m'accabler
Ne peut-être, sans doute, ignoré de personne;
Et puisque ce vieillard aux larmes s'abandonne,
Puisque mon sort le touche, il vient pour me servir.

MÉGATISE.

Il me l'a dit du moins.

IRADAN.

Qu'on le fasse venir.

SCÈNE V.

IRADAN, ARZAME, CÉSÈNE, MÉGATISE, s'avançant vers LE VIEIL ARZÉMON, qu'on voit à la porte.

MÉGATISE, à Arzémon.

La bonté d'Iradan se rend à ta prière.
Avance.... Le voici.

ARZAME.

Juste ciel!... Ah! mon père!
A mes derniers moments quel dieu vient vous offrir!
Voulez-vous qu'à vos yeux...

LE VIEIL ARZÉMON.

Je veux vous secourir.

IRADAN.

Vieillard, que je te plains! que ton fils est coupable!
Mais je ne le vois point d'un œil inexorable.
J'aimai tes deux enfants, et dans ce jour d'horreurs,
Va, je n'impute rien qu'à nos persécuteurs.

LE VIEIL ARZÉMON.

Oui, tribun, je l'avoue, ils sont seuls condamnables;
Ceux qui forcent au crime en sont les seuls coupables.
Mais faites approcher le malheureux enfant
Qui fut envers nous tous criminel un moment :
Devant lui, devant elle, il faut que je m'explique.

IRADAN.

Qu'on l'amène sur l'heure.

ARZAME.

O pouvoir tyrannique!
Pouvoir de la nature, augmenté par l'amour!
Quels moments! quels témoins! et quel horrible jour!

SCÈNE VI.

IRADAN, ARZAME, CÉSÈNE, MÉGATISE, LE VIEIL ARZÉMON, LE JEUNE ARZÉMON, enchaîné.

LE JEUNE ARZÉMON.

Hélas! après mon crime, il me faut donc paraître
Aux yeux d'un homme juste à qui je dois mon être,
Dont j'ai déshonoré la vieillesse et le sang;
Aux yeux d'un bienfaiteur dont j'ai percé le flanc;
Aux regards indignés de son vertueux frère;
Devant vous, ô ma sœur! dont la juste colère,
Les charmes, la terreur, et les sens agités,
Commencent les tourments que j'ai tant mérités!

LE VIEIL ARZÉMON, les regardant tous.

J'apporte à ces douleurs, dont l'excès vous dévore,
Des consolations, s'il peut en être encore.

ARZAME.

Il n'en sera jamais après ce coup affreux.

CÉSÈNE.

Qui?... toi, nous consoler! toi, père malheureux!

LE VIEIL ARZÉMON.

Ce nom coûta souvent des larmes bien cruelles,
Et vous allez peut-être en verser de nouvelles;
Mais vous les chérirez.

IRADAN.

Quels discours étonnants!

CÉSÈNE.

Adoucit-on les maux par de nouveaux tourments?

LE VIEIL ARZÉMON.

Que n'ai-je appris plus tôt dans mes sombres retraites
Le lieu, le nouveau poste, et le rang où vous êtes!
La guerre loin de moi porta toujours vos pas;
Enfin je vous retrouve.

CÉSÈNE.

En quel état, hélas!

LE VIEIL ARZÉMON.

Vous allez donc livrer aux mains qui les attendent
Ces deux infortunés?

ARZAME.

Ah! les lois le commandent.
Oui, nous devons mourir.

LE VIEIL ARZÉMON.

Seigneurs, écoutez-moi....
Il vous souvient des jours de carnage et d'effroi,
Où de votre empereur l'impitoyable armée
Fit périr les Persans dans Émesse enflammée.

IRADAN.

S'il m'en souvient, grands dieux!

CÉSÈNE.

Oui; nos fatales mains
N'accomplirent que trop ces ordres inhumains.

IRADAN.

Émesse fut détruite, et j'en frémis encore.
Servais-tu parmi nous?

LE VIEIL ARZÉMON.

Non, seigneur, et j'abhorre
Ce mercenaire usage, et ces hommes cruels
Gagés pour se baigner dans le sang des mortels.
Dans d'utiles travaux coulant ma vie obscure
Je n'ai point par le meurtre offensé la nature.
Je naquis vers Émesse; et, depuis soixante ans,
Mes innocentes mains ont cultivé mes champs.
Je sais qu'en cette ville un hymen bien funeste
Vous engagea tous deux.

CÉSÈNE.

O sort que je déteste!
De nos malheurs secrets qui t'a si bien instruit?

LE VIEIL ARZÉMON.

Je le sais mieux que vous; ils m'ont ici conduit.
Vous aviez deux enfants dans Émesse embrasée:
La mère de l'un d'eux y périt écrasée;
Et l'autre sut tromper, par un heureux effort,
Le glaive des Romains, et la flamme, et la mort.

CÉSÈNE.

Et qui des deux vivait?

IRADAN.

Et qui des deux respire?

LE VIEIL ARZÉMON.

Hélas! vous saurez tout: je dois d'abord vous dire

Qu'arrachant ces enfants au glaive meurtrier,
Cette mère échappa par un obscur sentier;
Qu'ayant des deux états parcouru la frontière,
Le sort la conduisit sous mon humble chaumière.
A ce tendre dépôt, du sort abandonné,
Je divisai le pain que le ciel m'a donné;
Ma loi me le commande, et mon sensible zèle,
Seigneurs, pour être humain n'avait pas besoin d'elle.

CÉSÈNE.

Eh quoi! privé de bien tu nourris l'étranger!
Et César nous opprime, ou nous laisse égorger!

IRADAN, se soulevant un peu.

Que devint cette femme?.... ô dieu de la justice!
Ainsi que ce vieillard, lui devins-tu propice?

LE VIEIL ARZÉMON.

Dans ma retraite obscure elle a langui deux ans;
Le chagrin desséchait la fleur de son printemps.

IRADAN.

Hélas!

LE VIEIL ARZÉMON.

Elle mourut; je fermai sa paupière :
Elle me fit jurer à son heure dernière
D'élever ses enfants dans sa religion :
J'obéis. Mon devoir et ma compassion
Sous les yeux de Dieu seul ont conduit leur enfance.
Ces tendres orphelins, pleins de reconnaissance,
M'aimaient comme leur père, et je l'étais pour eux.

CÉSÈNE.

O destins!

IRADAN.

O moments trop chers, trop douloureux!

CÉSÈNE.

Une faible espérance est-elle encor permise?

ARZAME.

Je crains d'écouter trop l'espoir qui m'a surprise.

LE JEUNE ARZÉMON.

Et moi je crains, ma sœur, à ces récits confus,
D'être plus criminel encor que je ne fus.

IRADAN.

Que me préparez-vous? ô cieux! que dois-je croire?

CÉSÈNE.

Ah! si la vérité t'a dicté cette histoire,
Pourrais-tu nous donner après de tels récits
Quelque éclaircissement sur ma fille et son fils?
N'as-tu point conservé quelque heureux témoignage,
Quelque indice du moins?

LE VIEIL ARZÉMON, à Iradan.

Reconnaissez ce gage
D'un malheur sans exemple, et de la vérité;
C'est pour vous qu'en ces lieux je l'avais apporté.

(Il lui donne une lettre.)

Vous en croirez les traits qu'une mère expirante
A tracés devant moi d'une main défaillante.

IRADAN.

Du sang que j'ai perdu mes yeux sont affaiblis,
Et ma main tremble trop : tiens, mon frère, prends, lis.

CÉSÈNE.

Oui, c'est ta tendre épouse; ô sacré caractère!

(Il montre la lettre à Iradan.)

Embrasse ton cher fils, Arzame est à ton frère.

IRADAN prend la main d'Arzame, et regarde avec larmes le jeune Arzémon qui se couvre le visage.

Voilà mon fils, ta fille, et tout est découvert.

ARZAME, à Césène qui l'embrasse.

Quoi! je naquis de vous!

IRADAN.

Quoi! le ciel qui me perd
Ne me rendrait mon sang à cette heure fatale
Que pour l'abandonner à la rage infernale
De mortels ennemis que rien ne peut calmer!

LE JEUNE ARZÉMON, se jetant aux genoux d'Iradan.

Du nom de père, hélas! osé-je vous nommer?
Puis-je toucher vos mains de cette main perfide?
J'étais un meurtrier, je suis un parricide.

IRADAN, se relevant et l'embrassant.

Non, tu n'es que mon fils.

(Il retombe.)

CÉSÈNE.

Que j'étais aveuglé!
Sans ce vieillard, mon frère, il était immolé;
Les bourreaux l'attendaient.... Quel bruit se fait entendre?
Nos tyrans à nos yeux oseraient-ils se rendre?

MÉGATISE, rentrant.

Un ordre du prétoire au pontife est venu.

CÉSÈNE.

Est-ce un arrêt de mort?

MÉGATISE.

Il ne m'est pas connu;
Mais les prêtres voulaient de nouvelles victimes.

IRADAN.

Les cruels!

CÉSÈNE.

Nous tombons d'abîmes en abîmes.

MÉGATISE.

Je sais qu'ils ont proscrit ce généreux vieillard,
Et le frère et la sœur.

CÉSÈNE.

O justice! ô César!

Vous pouvez le souffrir! le trône s'humilie
Jusqu'à laisser régner ce ministère impie!

LE JEUNE ARZÉMON.

Les monstres ont conduit ce bras qui s'est trompé :
J'en étais incapable; eux seuls vous ont frappé.
J'expîrai dans leur sang mon crime involontaire....
Déchirons ces serpents dans leur sanglant repaire,
Et vengeons les humains, trop long-temps abusés
Par ce pouvoir affreux dont ils sont écrasés.
Que l'empereur après ordonne mon supplice;
Il n'en jouira pas, et j'aurai fait justice;
Il me retrouvera, mais mort, enseveli
Sous leur temple fumant par mes mains démoli.

IRADAN.

Calme ton désespoir, contiens ta violence;
Elle a coûté trop cher. Un reste d'espérance,
Mon frère, mes enfants, doit encor nous flatter.
Le destin paraît las de nous persécuter;
Il m'a rendu mon fils, et tu revois ta fille;
Il n'a pas réuni cette triste famille
Pour la frapper ensemble, et pour mieux l'immoler.

ARZAME.

Qui le sait!

IRADAN.

A César que ne puis-je parler!
Je ne puis rien, je sens que ma force s'affaisse.
Tant de soins, tant de maux, de crainte, de tendresse,
Accablent à la fois mon corps et mes esprits.
(A son fils.)
Soutiens-moi.

LE JEUNE ARZÉMON.

L'oserai-je?

IRADAN.

Oui, mon fils.... mon cher fils!

ARZAME, à Césène.

Eh quoi! de ces brigands l'exécrable cohorte
De ce château, mon père, assiége encor la porte!

CÉSÈNE.

Va, j'en jure les dieux ennemis des tyrans,
Ces meurtriers sacrés n'y seront pas long-temps.
S'il est des dieux cruels, il est des dieux propices
Qui pourront nous tirer du fond des précipices;
Ces dieux sont la constance et l'intrépidité,
Le mépris des tyrans et de l'adversité.

(Au jeune Arzémon.)

Viens; et, pour expier le meurtre de ton père,
Venge-toi, venge-nous, ou meurs avec son frère.

FIN DU QUATRIÈME ACTE.

ACTE CINQUIÈME.

SCÈNE I.

IRADAN, LE JEUNE ARZÉMON, ARZAME.

IRADAN.

Non, ne m'en parlez plus; je bénis ma blessure.
Trop de biens ont suivi cette affreuse aventure;
Vos pères trop heureux retrouvent leurs enfants,
Le ciel vous a rendus à nos embrassements.
Vos amours offensaient et Rome et la nature;
Rome les justifie, et le ciel les épure.
Cet autel que mon frère avait dressé pour moi,
Sanctifié par vous, recevra votre foi;
Ce vieillard généreux, qui nourrit votre enfance,
Y verra consacrer votre sainte alliance;
Les prêtres des enfers et leur zèle inhumain
Respecteront le sang d'un citoyen romain.

ARZAME.

Hélas! l'espérez-vous?

IRADAN.

Quelles mains sacriléges
Oseraient de ce nom braver les priviléges?
Césène est au prétoire; il saura le fléchir.
Des formes de nos lois on peut vous affranchir.
Quels cœurs à la pitié seront inaccessibles?
Les prêtres de ces lieux sont les seuls insensibles.
Le temps fera le reste; et, si vous persistez
Dans un culte ennemi de nos solennités,
En dérobant ce culte aux regards du vulgaire,

Vous forcerez du moins vos tyrans à se taire.
Dieu, qui me les rendez, favorisez leurs feux!
Dieu de tous les humains, daignez veiller sur eux!

ARZAME.

Ainsi ce jour horrible est un jour d'allégresse!
Je ne verse à vos pieds que des pleurs de tendresse.

LE JEUNE ARZÉMON, baisant la main d'Iradan.

Je ne puis vous parler, je demeure éperdu,
Mon père!

IRADAN, l'embrassant.

Mon cher fils!

LE JEUNE ARZÉMON.

Le trépas m'était dû,
Vous me donnez Arzame!

ARZAME.

Et pour comble de joie,
C'est Césène mon père.... oui, le ciel nous l'envoie.

SCÈNE II.

IRADAN, LE JEUNE ARZÉMON, ARZAME, CÉSÈNE.

IRADAN.

Quelle nouvelle heureuse apportez-vous enfin?

CÉSÈNE.

J'apporte le malheur, et tel est mon destin.
Ma fille, on nous opprime; une indigne cabale
Aux portes du palais frappe sans intervalle :
Le prétoire est séduit.

LE JEUNE ARZÉMON.

Que je suis alarmé!

IRADAN.

Quoi! tout est contre nous!

CÉSÈNE.

On a déjà nommé
Un nouveau commandant pour remplir votre place.

IRADAN.

C'en est fait, je vois trop notre entière disgrace.

CÉSÈNE.

Ah! le malheur n'est pas de perdre son emploi,
De cesser de servir, de vivre enfin pour soi....

IRADAN.

Qu'on est faible, mon frère! et que le cœur se trompe!
Je détestais ma place et son indigne pompe;
Ses fonctions, ses droits, je voulais tout quitter:
On m'en prive, et l'affront ne se peut supporter.

CÉSÈNE.

Ce n'est point un affront; ces pertes sont communes.
Préparons-nous, mon frère, à d'autres infortunes:
Notre hymen malheureux, formé chez les Persans,
Est déclaré coupable: on ôte à nos enfants
Les droits de la nature, et ceux de la patrie.

LE JEUNE ARZÉMON.

Je les ai tous perdus quand cette main impie,
Par la rage égarée, et surtout par l'amour,
A déchiré les flancs à qui je dois le jour;
Mais il me reste au moins le droit de la vengeance,
On ne peut me l'ôter.

ARZAME.

Celui de la naissance
Est plus sacré pour moi que les droits des Romains;
Des parents généreux sont mes seuls souverains.

CÉSÈNE, l'embrassant.

Ah! ma fille, mes pleurs arrosent ton visage;
Fille digne de moi, conserve ton courage.

ARZAME.

Nous en avons besoin.

CÉSÈNE.

Nos lâches oppresseurs
Dédaignent ma colère, insultent à nos pleurs,
Demandent notre sang.

ARZAME.

J'en suis la cause unique;
J'étais le seul objet qu'un sacerdoce inique
Voulait sur leurs autels immoler aujourd'hui,
Pour n'avoir pu connaître un même dieu que lui.
L'empereur serait-il assez peu magnanime
Pour n'être pas content d'une seule victime?
Du sang de ses sujets veut-il donc s'abreuver?
Le dieu qui sur ce trône a voulu l'élever
Ne l'a-t-il fait si grand que pour ne rien connaître,
Pour juger au hasard en despotique maître;
Pour laisser opprimer ces généreux guerriers,
Nos meilleurs citoyens, ses meilleurs officiers?
Sur quoi? sur un arrêt des ministres d'un temple;
Eux qui de la pitié devaient donner l'exemple,
Eux qui n'ont jamais dû pénétrer chez les rois
Que pour y tempérer la dureté des lois;
Eux qui, loin de frapper l'innocent misérable,
Devaient intercéder, prier pour le coupable.
Que fait votre César invisible aux humains?
De quoi lui sert un sceptre oisif entre ses mains?
Est-il, comme vos dieux, indifférent, tranquille,
Des maux du monde entier spectateur inutile?

CÉSÈNE.

L'empereur jusqu'ici ne s'est point expliqué:
On dit qu'à d'autres soins en secret appliqué
Il laisse agir la loi.

IRADAN.

Loi vaine et chimérique!
Loi favorable aux grands, et pour nous tyrannique!

CÉSÈNE.

Je n'ai qu'une ressource, et je vais la tenter :
A César malgré lui je cours me présenter;
Je lui crîrai justice; et si les pleurs d'un père
Ne peuvent adoucir ce despote sévère,
S'il détourne de moi des yeux indifférents,
S'il garde un froid silence ordinaire aux tyrans,
Je me perce à sa vue : il frémira peut-être;
Il verra les effets du cœur d'un mauvais maître,
Et par mes derniers mots, qui pourront l'étonner,
Je lui dirai : Barbare, apprends à gouverner.

IRADAN.

Vous n'irez point sans moi.

CÉSÈNE.

Quelle erreur vous entraîne?
Votre corps affaibli se soutient avec peine,
Votre sang coule encor... demeurez, et vivez,
Vivez, vengez ma mort un jour, si vous pouvez.
Viens, Arzémon.

LE JEUNE ARZÉMON.

J'y vole.

ARZAME.

Arrêtez!... ô mon père!...
Cher frère! cher époux!... ô ciel! que vont-ils faire?

SCÈNE III.

IRADAN, ARZAME.

ARZAME.

Peut-être que César se laissera toucher.

IRADAN.

Hélas! souffrira-t-on qu'il ose l'approcher?
Je respecte César; mais souvent on l'abuse.
Je vois que de révolte un ennemi m'accuse;
J'ai pour moi la nature ainsi que l'équité;
Tant de droits ne sont rien contre l'autorité;
Elle est sans yeux, sans cœur : le guerrier le plus brave,
Quand César a parlé, n'est plus qu'un vil esclave :
C'est le prix du service, et l'usage des cours.

ARZAME.

Bienfaiteur adoré, que je crains pour vos jours,
Pour mon fatal époux, pour mon malheureux père,
Pour ce vieillard chéri, si grand dans sa misère!
Il n'a fait que du bien; ses respectables mœurs
Passent pour des forfaits chez nos persécuteurs.
La vertu devient crime aux yeux qui nous haïssent :
C'est une impiété que dans nous ils punissent;
On me l'a toujours dit. Le nouveau gouverneur
Sans doute est envoyé pour servir leur fureur :
On va vous arrêter.

IRADAN.

Oui, je m'y dois attendre.
Oui, mon meilleur ami, commandé pour nous prendre,
Nous chargerait de fers au nom de l'empereur,
Nous conduirait lui-même, et s'en ferait honneur;
Telle est des courtisans la bassesse cruelle.
Notre indigne pontife, à sa haine fidèle,
N'attend que le moment de se rassasier
Du sang des malheureux qu'on va sacrifier.
Dans l'état où je suis, son triomphe est facile.
Nous voici tous les deux sans force et sans asile,
Nous débattant en vain, par un pénible effort,
Sous le fer des tyrans, dans les bras de la mort.

SCÈNE IV.

IRADAN, ARZAME, LE VIEIL ARZÉMON.

IRADAN.

Vénérable vieillard, que viens-tu nous apprendre?

LE VIEIL ARZÉMON.

C'est un événement qui pourra vous surprendre,
Et peut-être un moment soulager vos douleurs
Pour nous replonger tous en de plus grands malheurs.
Votre fils, votre frère...

IRADAN.

Explique-toi.

ARZAME.

Je tremble.

LE VIEIL ARZÉMON.

De ce château fatal ils s'avançaient ensemble;
Du quartier de César ils suivaient les chemins :
Du grand-prêtre accouru les suivants inhumains
Ordonnent qu'on s'arrête, et demandent leur proie;
A mes yeux consternés le pontife déploie
Un arrêt que sa brigue au prétoire a surpris.
On l'a dû respecter; mais, seigneur, votre fils,
Dans son emportement, pardonnable à son âge,
Contre eux, le fer en main, se présente et s'engage;
Votre frère le suit d'un pas impétueux;
Mégatise à grands cris s'élance au milieu d'eux :
Des soldats s'attroupaient à la voix du grand-prêtre;
« Frappez, s'écriait-il, secondez votre maître. »
De toutes parts on s'arme, et le fer brille aux yeux :
Je voyais deux partis ardents, audacieux,
Se mêler, se frapper, combattre avec furie.
Je ne sais quelle main (qu'on va nommer impie),

Au milieu du tumulte, au milieu des soldats,
Sur l'orgueilleux pontife a porté le trépas;
Sous vingt coups redoublés j'ai vu tomber ce traître,
Indigne de sa place et du saint nom de prêtre;
Je l'ai vu se rouler sur la terre étendu :
Il blasphémait ses dieux qui l'ont mal défendu,
Et sa mort effroyable est digne de sa vie.

IRADAN.

Il a reçu le prix de tant de barbarie.

ARZAME.

Ah! son sang odieux répandu justement
Sera vengé bientôt, et payé chèrement.

LE VIEIL ARZÉMON.

Je le crois. On disait qu'en ce désordre extrême
César doit au château se transporter lui-même.

ARZAME.

Qu'est devenu mon père?

IRADAN.

Ah! je vois qu'aujourd'hui
Il n'est plus de pardon ni pour nous ni pour lui.

(Le vieil Arzémon sort.)

SCÈNE V.

IRADAN, CÉSÈNE, ARZAME, LE JEUNE ARZÉMON.

CÉSÈNE.

Sans doute il n'en est point; mais la terre est vengée.
Par votre digne fils ma gloire est partagée;
C'est assez.

LE JEUNE ARZÉMON.

Oui, nos mains ont puni ses fureurs:
Puissent périr ainsi tous les persécuteurs!
Le ciel, nous disaient-ils, leur remit son tonnerre :

Que le ciel les en frappe, et délivre la terre;
Que leur sang satisfasse au sang de l'innocent:
Mon père, entre vos bras je mourrai trop content.

IRADAN.

La mort est sur nous tous, mon fils; à ses approches
Je ne te ferai point d'inutiles reproches.
Ce nouveau coup nous perd; et ce monstre expiré,
Tout barbare qu'il fut, était pour nous sacré.
César va nous punir. Un vieillard magnanime,
Un frère, deux enfants, tout est ici victime,
Tout attend son arrêt. Flétri, dépossédé,
Prisonnier dans ce fort où j'avais commandé,
Je finis dans l'opprobre une vie abhorrée,
Au devoir, à l'honneur vainement consacrée.

CÉSÈNE.

Eh quoi! je ne vois plus ce fidèle Arzémon;
Serait-il renfermé dans une autre prison?
A-t-on déjà puni son respectable zèle,
Et les bienfaits surtout de sa main paternelle?
Au supplice, ma fille, il ne peut échapper.
César de toutes parts nous fait envelopper.

ARZAME.

J'entends déjà sonner les trompettes guerrières,
Et je vois avancer les troupes meurtrières.
Depuis qu'on m'a conduite en ce malheureux fort,
Je n'ai vu que du sang, des bourreaux, et la mort.

CÉSÈNE.

Oui, c'en est fait, ma fille.

ARZAME.

Ah! pourquoi suis-je née?

CÉSÈNE, embrassant sa fille.

Pour mourir avec moi, mais plus infortunée....
O mon cher frère!.... et toi, son déplorable fils!

Nos jours étaient affreux, ils sont du moins finis.

IRADAN.

La garde du prétoire, en ces murs avancée,
Déjà des deux côtés avec ordre est placée.
Je vois César lui-même.... A genoux, mes enfants.

ARZAME.

Ainsi nous touchons tous à nos derniers moments!

SCÈNE VI.

LES PRÉCÉDENTS, L'EMPEREUR, GARDES; LE VIEIL ARZÉMON ET MÉGATISE, au fond.

L'EMPEREUR.

Enfin, de la justice à mes sujets rendue
Il est temps qu'en ces lieux la voix soit entendue;
Le désordre est trop grand. De tout je suis instruit;
L'intérêt de l'état m'éclaire et me conduit.
Levez-vous, écoutez mes arrêts équitables.
Pères, enfants, soldats, vous êtes tous coupables,
Dans ce jour d'attentats et de calamités,
D'avoir négligé tous d'implorer mes bontés.

CÉSÈNE.

On m'a fermé l'accès.

IRADAN.

Le respect et les craintes,
Seigneur, auprès de vous interdisent les plaintes.

L'EMPEREUR.

Vous vous trompiez; c'est trop vous défier de moi:
Vous avez outragé l'empereur et la loi;
Le meurtre d'un pontife est surtout punissable.
Je sais qu'il fut cruel, injuste, inexorable:
Sa soif du sang humain ne se put assouvir;

On devait l'accuser, j'aurais su le punir.
Sachez qu'à la loi seule appartient la vengeance :
Je vous eusse écoutés; la voix de l'innocence
Parle à mon tribunal avec sécurité,
Et l'appui de mon trône est la seule équité.

IRADAN.

Nous avons mérité, seigneur, votre colère;
Épargnez les enfants, et punissez le père.

L'EMPEREUR.

Je sais tous vos malheurs. Un vieillard dont la voix
Jusqu'au pied de mon trône a passé quelquefois,
Dont la simplicité, la candeur m'ont dû plaire,
M'a parlé, m'a touché par un récit sincère;
Il se fie à César; vous deviez l'imiter.

(Au vieil Arzémon.)

Approchez, Arzémon, venez vous présenter :
Dans un culte interdit par une loi sévère
Vous avez élevé la sœur avec le frère;
C'est la première source où de tant de fureurs
Ce jour a vu puiser ce vaste amas d'horreurs :
Des prêtres, emportés par un funeste zèle,
Sur une faible enfant ont mis leur main cruelle;
Ils auraient dû l'instruire, et non la condamner.
Trop jaloux de leurs droits, qu'ils n'ont pas su borner,
Fiers de servir le ciel, il servaient leur vengeance.
De ces affreux abus j'ai senti l'importance;
Je les viens abolir.

IRADAN.

Rome, les nations,
Vont bénir vos bontés.

L'EMPEREUR.

Les persécutions
Ont mal servi ma gloire, et font trop de rebelles.

Quand le prince est clément, les sujets sont fidèles.
On m'a trompé long-temps ; je ne veux désormais
Dans les prêtres des dieux que des hommes de paix,
Des ministres chéris, de bonté, de clémence,
Jaloux de leurs devoirs, et non de leur puissance ;
Honorés et soumis, par les lois soutenus,
Et par ces mêmes lois sagement contenus;
Loin des pompes du monde, enfermés dans leur temple,
Donnant aux nations le précepte et l'exemple;
D'autant plus révérés, qu'ils voudront l'être moins;
Dignes de vos respects, et dignes de mes soins :
C'est l'intérêt du peuple, et c'est celui du maître.
Je vous pardonne à tous. C'est à vous de connaître
Si de l'humanité je me fais un devoir,
Et si j'aime l'état plutôt que mon pouvoir....
Iradan, désormais, loin des murs d'Apamée,
Votre frère avec vous me suivra dans l'armée;
Je vous verrai de près combattre sous mes yeux :
Vous m'avez offensé; vous m'en servirez mieux.
De vos enfants chéris j'approuve l'hyménée.
(A Arzame et au jeune Arzémon.)
Méritez ma faveur, qui vous est destinée.
(au vieil Arzémon).
Et toi, qui fus leur père, et dont le noble cœur
Dans une humble fortune avait tant de grandeur,
J'ajoute à ta campagne un fertile héritage;
Tu mérites des biens, tu sais en faire usage.
Les Guèbres désormais pourront en liberté
Suivre un culte secret long-tems persécuté:
Si ce culte est le tien, sans doute il ne peut nuire;
Je dois le tolérer plutôt que le détruire.
Qu'ils jouissent en paix de leurs droits, de leurs biens;
Qu'ils adorent leur dieu, mais sans blesser les miens:

Que chacun dans sa loi cherche en paix la lumière;
Mais la loi de l'état est toujours la première.
Je pense en citoyen, j'agis en empereur:
Je hais le fanatique et le persécuteur.

IRADAN.

Je crois entendre un dieu du haut d'un trône auguste
Qui parle au genre humain pour le rendre plus juste.

ARZAME.

Nous tombons tous, seigneur, à vos sacrés genoux.

LE VIEIL ARZÉMON.

Notre religion est de mourir pour vous.

FIN DES GUÈBRES.

VARIANTE DES GUÈBRES.

a LE JEUNE ARZÉMON.

. . . . . .

Toi, soldat des Romains, que l'infame esclavage...

MÉGATISE.

Cher ami, que veux-tu? les erreurs du jeune âge,
Un esprit inquiet, trop de facilité,
L'occasion trompeuse, enfin la pauvreté,
Ce qui fait les soldats m'a jeté dans l'armée.

LE JEUNE ARZÉMON.

Ton ame à ce service est-elle accoutumée?
Tu pourrais être libre en suivant tes amis.

NOTES.

1 Libera possum
Verba animi proferre, et vitam impendere vero.
JUVENAL, satir. 4.

2 Innocuis manibus tranquilli læta colebant
Arva, simul solique suo regique fideles.

3 Clamabat ille miser..... Civis romanus sum..... O jus eximium nostræ civitatis!.....
CICER. *in Ver.* 5.

4 Crede non illam tibi de scelestâ
Plebe delectam; neque sic fidelem,
Sic lucro aversam, potuisse nasci
Matre pudendâ.
HOR. lib. II, od. 4.

FIN DU QUATRIÈME VOLUME
DU THÉATRE.

TABLE DES PIÈCES

CONTENUES

DANS LE QUATRIÈME VOLUME.

TANCRÈDE, tragédie en cinq actes. Page 1

Épître dédicatoire à madame de Pompadour. 3

Personnages. 8

Variantes de *Tancrède*. 82

Notes de *Tancrède*. 84

OLYMPIE, tragédie en cinq actes. 87

Avertissement des éditeurs de l'édition de Kelh. 89

Personnages. 90

Variantes d'*Olympie*. 164

Notes sur *Olympie* par M. de Voltaire. 170

LE TRIUMVIRAT, tragédie en cinq actes. 183

Avertissement des éditeurs de l'édition de Kelh. 185

Préface de l'éditeur de Paris (1766). 186

Personnages. 191

Variantes du *Triumvirat*. 254

Notes de M. de Voltaire sur le *Triumvirat*. 274

LES SCYTHES, tragédie en cinq actes. 295

Épître dédicatoire. 297

Préface de l'édition de Paris. 300

Personnages. 310

Variantes des *Scythes*. 378

Notes des *Scythes*. 379

LES GUÈBRES, ou LA TOLÉRANCE, tragédie en cinq actes, non représentée. Page 381

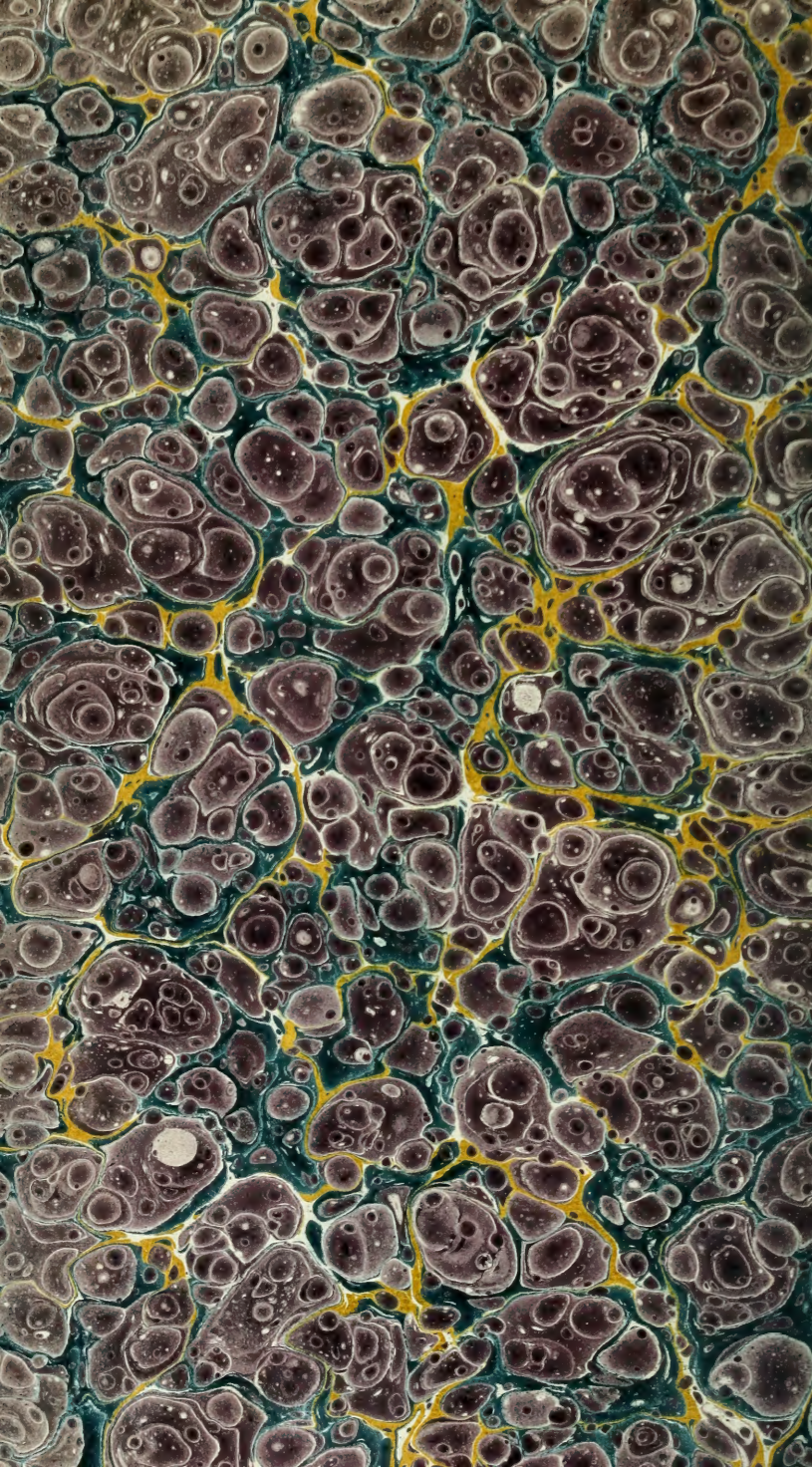
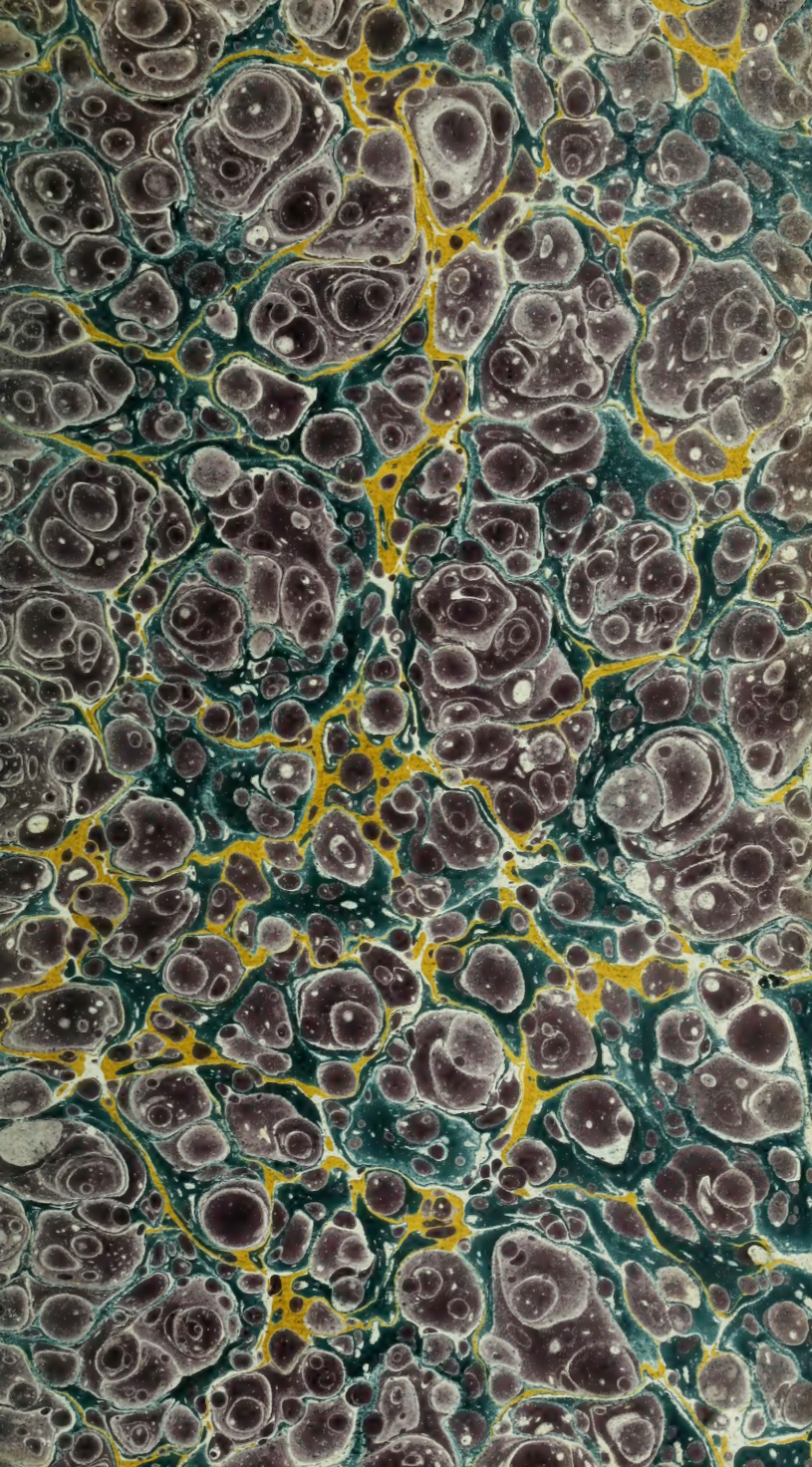
PRÉFACE des éditeurs de la première édition. 383

DISCOURS historique et critique à l'occasion de la tragédie des *Guèbres*. 385

AVIS des éditeurs de l'édition de Kelh. 398

PERSONNAGES. 400

VARIANTE des *Guèbres*. 478

NOTES des *Guèbres*. ibid

FIN DE LA TABLE.